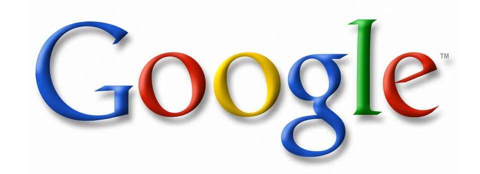
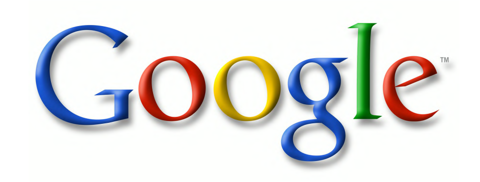
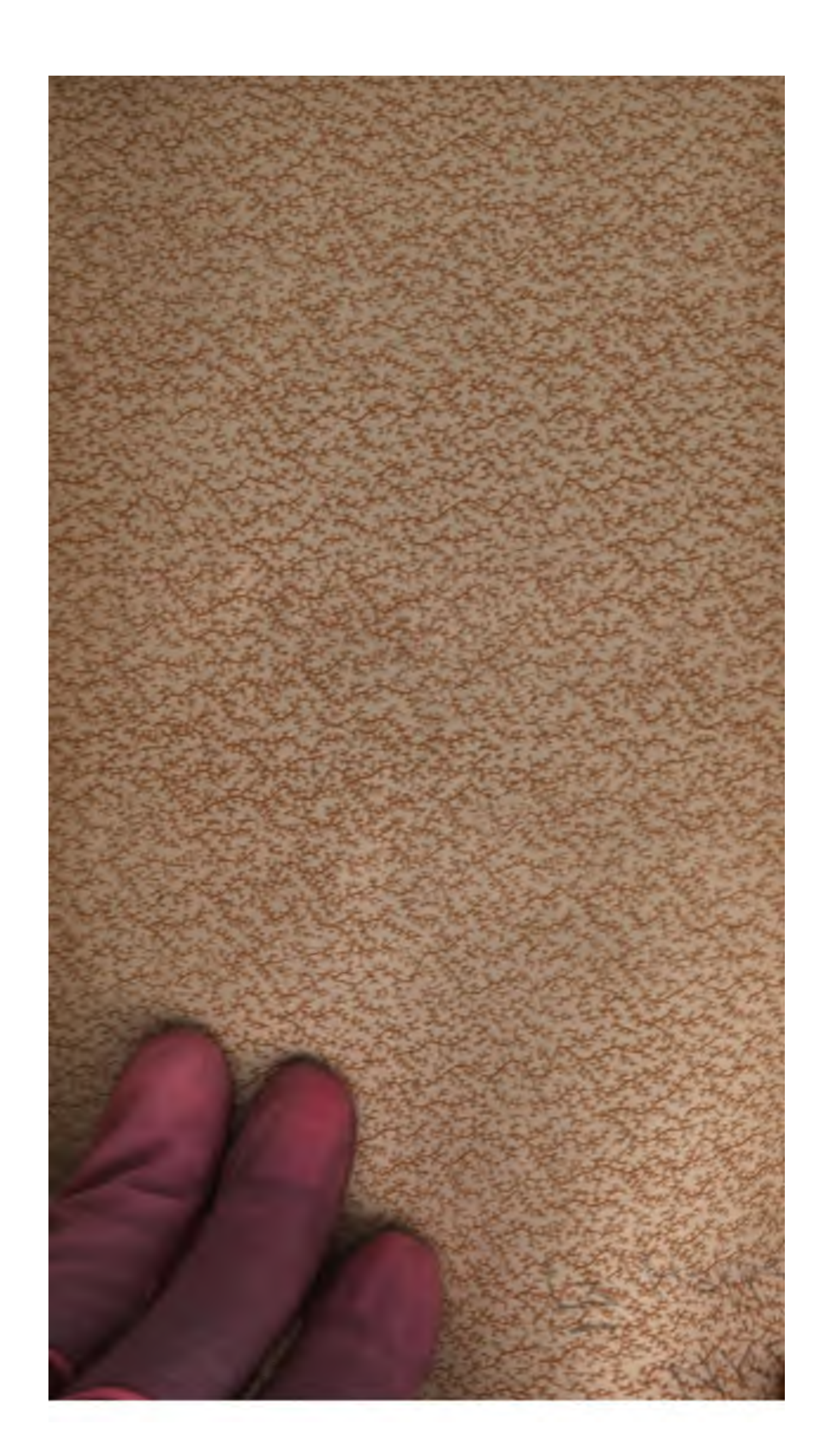

Google





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731085 8





ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME XVI.

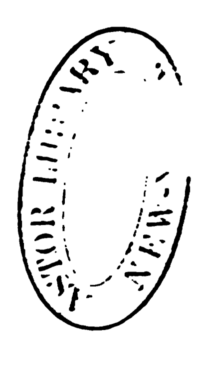
FRAGMENTS DE L'APOLOGIE DE LA RELIGION.

ŒUVRES
DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME XVI.





A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,

RUE JACOB, N° 24.

FRAGMENTS
DE L'APOLOGIE
DE LA RELIGION.

PRÉFACE.

Le titre seul de cet ouvrage accusera le siècle où j'écris. En effet, que les premiers chrétiens aient été obligés de justifier une religion nouvelle devant les tyrans qui la persécutaient sans la connaître, et contre les philosophes et les prêtres du paganisme, intéressés à la calomnier, rien n'est plus simple : les Irénée, les Justin, les Tertullien combattaient leurs ennemis naturels, et avec les seules armes du christianisme, la vérité et la persuasion. Mais qu'après quinze siècles écoulés depuis qu'il a été annoncé au monde, et qu'il en gouverne la plus grande partie, principalement celle qui est la plus éclairée et la plus peuplée de toutes, l'Europe; qu'après les merveilles de tout genre qui ont consacré son établissement; après les bienfaits qu'il a répandus sur la terre; après cette foule d'esprits supérieurs de tous les temps et de toutes les nations, qui ont rendu hommage à sa vérité et à la beauté de ses dogmes, il faille encore prouver à des hommes nés dans le sein de cette même religion, et au milieu de toutes ses

lumières, qu'elle n'est rien moins qu'une *superstition* absurde et un *fanatisme* odieux ; que chez un peuple chrétien qui compte des Bossuet, des Fénélon, des Massillon, et qui connaît les Chrysostôme et les Augustin, il soit encore besoin de démontrer que la croyance de tant de grands hommes n'était point une rêverie ; c'est sans doute ce qui ne pouvait arriver qu'à une époque de dégradation, dans un temps où l'orgueil exalté et la corruption autorisée ont rendu l'abus de l'esprit beaucoup plus funeste et plus honteux que l'ignorance même, et cette époque devait être celle du siècle des sophistes, qui se sont appelés *philosophes*, et dont la basse ambition n'a vu d'autre moyen de dominer la génération présente, que de l'aveugler et de l'avilir.

Ce n'est pas que cette religion sainte n'ait dû avoir dans tous les temps des détracteurs et des adversaires : son divin fondateur l'a prédit le premier, et en a marqué la cause, quand il disait à ses apôtres : « Le monde doit vous haïr, parce que « vous n'êtes pas du monde : » *Propterea odit vos mundus, quia non estis de mundo.* (Saint JEAN.) Il en doit être du règne de cette loi divine, comme de son établissement, et de ses disciples, comme de son auteur. Apportée à tous, pour arracher l'homme à lui-même et à la terre, et l'élever à

Dieu et au ciel, elle n'a pas dû être reçue ni suivie de tous, non plus que la loi naturelle elle-même, qui n'a jamais été sacrée que pour les bons, sans l'être pour les méchants. Ce rapprochement fort simple et dont les conséquences sont sensibles, répond d'avance à ceux qui, pour reconnaître qu'une loi est divine, voudraient qu'elle ne trouvât ni rebelles ni ennemis. Ce raisonnement, très-commun, n'en est pas moins mauvais; et quoiqu'il ait été sous la plume de nos *philosophes*, il n'est nullement philosophique. Les vérités purement spéculatives, et qui ne s'adressent qu'à l'esprit, peuvent le subjuguer sans peine, ou du moins le réduire au silence: encore n'y a-t-il guères qu'en physique et en mathématiques qu'elles obtiennent cet avantage universel, tant est grand d'ailleurs le nombre des esprits faux; mais celles qui veulent soumettre le cœur ont toujours rencontré et rencontreront toujours la résistance et la révolte: il n'y a point d'évidence pour le cœur: c'est un joug, et le cœur, beaucoup plus indépendant que l'esprit, ne veut de joug que celui qu'il se donne. Tout le monde convient, en théorie, que la morale est gravée dans la conscience par Dieu même; et qui ne sait ce que chaque conscience en particulier fait tous les jours de cette morale? Sans doute la grace est infiniment plus

puissante que la raison; et c'est aussi pour cela que les vertus de la grace ont bien une autre solidité et une autre élévation que les vertus de la simple raison. Mais si la grace meut plus puissamment la nature humaine, pour le bien, que ne le peut faire aucun mobile quelconque, comme l'exemple des justes et des saints l'a prouvé par des faits sans nombre; cependant elle ne détruit pas la nature humaine, et l'on perd la grace comme on perd la raison, par les passions. C'est la suite naturelle et nécessaire de la liberté de l'homme, comme on le verra en principe dans les prolégomènes qui vont suivre, et en application fréquente dans tout le cours de cet ouvrage.

Le législateur de l'évangile, dont la vie devait être en tout le premier exemple et la première leçon de sa loi, Jésus-Christ en faisant des disciples, a donc trouvé des persécuteurs et des bourreaux. Il disait aux apôtres que le *serviteur n'est pas au-dessus du maître : non est servus major domino suo,* et qu'ils ne devaient pas s'attendre à être traités mieux que lui. Il est vrai qu'il les assurait aussi d'une espèce de triomphe qui ne pouvait être que le sien, et dont le monde n'avait pas l'idée : « Ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » *Confidite : ego vici mundum.* Le monde fut en effet *vaincu* par des prodiges de patience et de

courage qui préparèrent pendant trois cents ans le règne de l'évangile. Mais, en même temps, son auteur annonçait que ce règne serait toujours traversé, et que son église aurait toujours à combattre (1) dans cette terre d'exil, où les conquêtes ne sont jamais que pour le ciel. Il ne faut pas croire même qu'elle ne combat point dans les temps de calme et dans les jours de prospérité. Non, le royaume des cieux est ici toujours en guerre avec l'esprit du monde; et quand l'église ne gémit pas sous les persécutions publiques, elle pleure sur les égarements de ses enfants et sur le malheur de ses ennemis. Elle a vu sans cesse approcher les temps où, selon la parole de Jésus-Christ, *la charité se refroidira dans le grand nombre : refrigescet caritas multorum.* Il a même compté les progrès de ce refroidissement parmi les signes des derniers temps, aux approches de la consommation. « Croyez-vous, quand le fils de « l'homme viendra sur la terre, qu'il y trouvera « beaucoup de foi? » Le scandale d'*une grande apostasie* est expressément prédit comme un des avant-coureurs du dernier avènement. « Ce n'est « point à nous à connaître les temps et les mo- « ments qui sont en la puissance du père. » *Non*

(1) Aussi est-elle appelée ici-bas l'église *militante.*

est vestrûm nosse tempora vel momenta quæ pater posuit in suâ potestate; et nos observations incertaines peuvent se méprendre aisément sur une époque qui doit être imprévue (1), quoique annoncée par des signes certains, parce que notre manière de mesurer *les temps* n'est pas toujours celle du maître des temps et de l'éternité. Ainsi quelques-uns ont pu croire d'abord que le schisme du seizième siècle était cette *grande apostasie*, et il a paru depuis qu'ils s'étaient trompés. Nous étions réservés à en voir une bien plus horrible et bien plus funeste; et nous en remettant entièrement à l'arbitre suprême sur les suites de cet épouvantable phénomène, nous ne devons pas douter que, selon les voies adorables de sa providence, la miséricorde ne sache tirer le bien du mal qu'il a permis dans sa justice; mais il nous est toujours prescrit et toujours utile de rechercher et d'apercevoir la cause de tout mal dans l'oubli de la loi divine qui est le seul principe de tout bien. Nous pouvons suivre les progrès et les effets de la révolte contre cette loi tutélaire, et observer, dans les châtiments mêmes que cette révolte devait entraîner, les vues bienfaisantes

(1) *Tanquàm laqueus superveniet in omnes repentina dies illa.* (Saint Luc.)

d'une puissance toujours protectrice, qui ne frappa jamais que pour guérir. Cette étude des voies de Dieu est un des devoirs du chrétien, un de ceux dont l'observance est la plus recommandée dans l'écriture, et dont l'omission est marquée comme une des plus dangereuses et des plus condamnables. Par-tout la voix de Dieu reproche aux méchants de s'être perdus, *pour n'avoir pas voulu comprendre*, *noluit intelligere*; *pour n'avoir pas fait attention aux œuvres du Seigneur*, *quia non intellexerunt opera Domini*. Le psalmiste, au contraire, *l'homme selon le cœur de Dieu*, fait de sa loi et de ses œuvres son occupation la plus habituelle et la plus chère. Il les médite sans cesse: *meditatus sum in omnibus operibus suis*, *in factis manuum suarum meditabar*. C'est sans doute, et ce doit être l'intention et la volonté de celui qui conduit tout pour le salut de ses créatures, que leur attention docile et reconnaissante *considère ses voies*, *étudie ses merveilles*: *considerabo vias suas*, *considerabo mirabilia de lege suâ*; non pas, sans doute, pour les juger témérairement, et pour vouloir jamais les soumettre à nos faibles conceptions; à Dieu ne plaise! mais toujours selon l'esprit de sa loi, *de lege suâ*, toujours pour nous instruire en les adorant, toujours pour le glorifier en tout, toujours pour trouver dans ses voies ce

qu'elles sont toujours, la miséricorde et la vérité: *universæ viæ Domini misericordia et veritas;* et c'est le dessein qu'on s'est efforcé de remplir dans la dernière partie de cet ouvrage.

Les contagieuses hérésies des nombreux novateurs du seizième siècle avaient été une grande plaie pour l'église, et la plus grande qu'elle eût encore reçue, puisqu'elle sépara de sa communion plusieurs contrées de l'Europe, qui sont restées depuis dans leurs ténèbres. Mais pourtant il y a encore une grande distance du mal de l'hérésie au mal de l'incrédulité absolue, tant pour l'effet public que pour l'effet particulier. Les hérétiques du moins, comme tous les autres hommes, rendent à Dieu un culte qui, tout erroné qu'il est dans l'ordre spirituel, est encore un frein dans l'ordre social; et ceux qui sont nés dans l'erreur, bien plus excusables que ceux qui l'ont choisie, sont toujours plus près de la miséricorde, toujours prête à changer le cœur, quand la volonté n'est pas entièrement pervertie. Aussi voit-on que cette miséricorde ne les abandonne point; et les nombreuses conversions des hérétiques, sur-tout dans le dernier siècle, ont assez affiché les bienfaits de la grace. Il n'en est pas de même de l'impiété qui renie Dieu ou qui l'oublie, qui rejette hautement ou son existence, ou sa loi, qui fait

profession ou de le méconnaître, ou de ne lui rendre aucun hommage. On conçoit que cette révolte, aussi criminelle qu'insensée, en provoquant la justice du Très-Haut, n'a pas même les excuses de l'homme, celles de la faiblesse et de l'ignorance, et que Dieu a bien le droit d'abandonner qui l'abandonne. Qui oserait lui en faire un reproche? Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait plus pour eux ni espérance ni pardon : loin de nous à jamais une erreur qui serait un blasphême: le plus grand outrage que l'on puisse faire à l'être souverainement bon, c'est de mettre des bornes à sa bonté. Il se plaît à la signaler quelquefois par des exemples d'autant plus éclatants qu'ils sont plus imprévus, et à faire voir que rien ne lui est impossible : *Nihil erit impossibile apud Deum.* On l'a vu ne punir les plus rebelles qu'en se les soumettant, et les plus aveugles qu'en les éclairant; mais il est aussi de sa sagesse que de pareils miracles soient les plus rares de tous, afin que personne ne soit assez insensé pour y compter, et que celui qui en est l'objet sente, autant au moins qu'il est possible, le prix d'un bienfait au-dessus de toute idée, de toute expression, de toute reconnaissance, de tout sacrifice, que toutes les créatures réunies ne peuvent pas plus comprendre qu'elles ne peuvent le payer; en un mot,

qui est tel que tous les habitants du ciel, infiniment plus près que nous de la contemplation de Dieu, n'ont pas trop de l'éternité pour adorer et glorifier ce qui est un des chefs-d'œuvre de sa bonté.

A ces exceptions près, on a vu très-peu d'impies revenir à ce Dieu qui rappelle si souvent à lui les hérétiques : c'est des premiers qu'il a dit ce mot terrible, *inutiles facti sunt:* il n'y a rien à en faire dans l'*édifice de miséricorde qui est bâti dans les cieux : misericordia ædificatur in cœlis.* Plusieurs, il est vrai, reconnaissent et avouent leur erreur à leurs derniers instants : c'est un témoignage que Dieu permet qu'ils rendent à la vérité, dans ces moments suprêmes qui ont toujours été appelés ceux de la conscience, et ce témoignage sert toujours à l'édification, sans qu'on en puisse rien conclure pour le salut. L'église elle-même, sans en désespérer jamais, parce que Dieu seul juge les cœurs, a toujours regardé ces conversions à l'heure de la mort comme très-équivoques pour l'autre vie, parce qu'il n'est que trop possible que le juge n'y voie que de la crainte, et que le père veut l'amour, l'amour qui lui est si bien dû, et qui seul ouvre l'héritage aux enfants.

Le fléau de l'irréligion est donc le plus mortel de tous pour ce monde comme pour l'autre, ce-

lui qui détruit le plus l'ordre du premier, comme l'espérance du second. Les monuments historiques nous apprennent qu'il commençait à se faire sentir au seizième siècle, à la renaissance des lettres, et les *philosophes* de celui-ci se sont empressés d'en conclure que c'était l'effet naturel *du progrès des lumières*. On peut les laisser, tant qu'il leur plaira, caresser ce sophisme de l'amour-propre, pourvu qu'appuyés sur l'expérience et les faits, autorités décisives, nous puissions leur répondre avec un Bacon, qui ne manquait pas de *lumières*, « qu'un « peu de philosophie fait l'incrédule, et que beau- « coup de philosophie fait le chrétien; » et *beaucoup de philosophie* ne veut dire qu'une raison saine fortifiée par l'étude, et dirigée par la foi. En effet, on conçoit fort bien que les connaissances superficielles, répandues et facilitées par la découverte assez récente de l'imprimerie, aient pu produire cette vanité de l'esprit vulgaire, qui croit avoir fait des découvertes quand il n'en est encore qu'à voir des difficultés dont il ne se doutait pas, à-peu-près comme les jeunes littérateurs ne manquent guères de prononcer à vingt ans sur ce qu'ils étudieront à quarante. Mais nous savons que tout ce que ce même siècle eut de plus distingué dans les lettres et les sciences, fut très-attaché à la religion, ou en fit même l'objet

de ses travaux ; et nous voyons la même chose dans tous les siècles antérieurs. Les écrivains de l'incrédulité apparaissent de loin en loin comme de sinistres comètes, et brillent peu et fort peu de temps : les écrivains de la religion se succèdent en foule, dans tous les genres, et sont vraiment les astres qui éclairent leur siècle ; et même en mettant à part les docteurs et les saints, la nomenclature serait aussi étendue que frappante, et la disproportion entre eux et leurs adversaires atterrante pour l'irréligion, telle, par exemple, que celle des Galilée à Cardan, d'un Leibnitz à Spinosa, d'un Descartes à Collins, et d'un Tasse à des faiseurs de sonnets. Ajoutez encore que l'irréligion se montrait alors beaucoup plus dans les mœurs que dans les écrits ou dans les discours, ce qui faisait encore à la religion ce double honneur, que ses ennemis la respectaient au moins dans leurs paroles, et ne respectaient guères la morale dans leurs actions.

Mais le siècle suivant fut celui de son triomphe temporel le plus brillant et le plus général, et la France fut assez heureuse pour que ce triomphe fût le sien. L'époque de ses grandeurs en tout genre fut aussi celle des grandeurs du christianisme. Il serait superflu de redire ici ce que sait quiconque a lu. S'il y avait alors des incrédules,

comme il y en a eu malheureusement dans tous les temps, ils étaient en fort petit nombre, fort décriés et même ridicules (1); infiniment moins ridicules cependant en réalité que ceux de nos jours, puisqu'ils observaient du moins les bienséances sociales; mais comme le ridicule dépend sur-tout de l'opinion, l'opinion qui a couvert long-temps celui de nos *philosophes*, ne l'aurait pas épargné à ceux qui s'y seraient exposés dans l'âge précédent, et qui auraient même couru des dangers plus sérieux. Il n'aurait sûrement pas été de bon air de manquer de respect à la religion, dans un temps où elle était l'objet de la vénération, ou même de l'étude et du travail d'une foule d'hommes de génie, où Turenne priait Dieu, les genoux dans la boue, au milieu d'une victoire, où l'auteur du Cid traduisait l'Imitation, où La Fontaine portait le cilice, où Racine demandait pardon au ciel de ses chefs-d'œuvre dramatiques, et où le grand Condé consacrait les dernières années de sa vie à l'analyse des preuves de notre foi, afin de motiver d'une manière plus authentique l'hommage éclatant qu'il se faisait gloire de lui rendre.

---

(1) *Voyez*, dans les Caractères de la Bruyère, le chapitre des *Esprits forts*.

Ce n'est pas une des moindres raisons qui aient engagé les sophistes de notre âge à décrier, autant qu'ils l'ont pu, ce siècle imposant, qui, d'ailleurs, les rappetissait trop pour ne pas les importuner; ils n'ont négligé ni aucune occasion, ni aucun moyen de l'attaquer avec une animosité mal déguisée, et d'autant plus maladroite, qu'ils ne pouvaient guères en attendre aucun succès. Cette masse immense de gloire, élevée pour les siecles, était trop bien affermie pour avoir rien à craindre de toutes ces vaines attaques, et toute l'artillerie encyclopédique devait se perdre devant ce rocher. Ses maîtres, au moins un peu plus avisés, n'allèrent pas se heurter lourdement; ils se contentaient de le déprécier malignement par une distraction sophistique, et sur-tout lui opposaient toujours *la philosophie de notre siècle*, qui, en effet, n'était nullement celle du *grand siecle*, du *beau* siecle, comme Voltaire l'a toujours appelé. Voltaire est le seul à excepter du reproche que je leur fais ici : la supériorité de ses talents et la sensibilité de son goût ne le sauvaient pas de toute jalousie, mais auraient suffi pour le rendre généralement équitable, même malgré lui, envers des modèles et des rivaux qu'il pouvait redouter, il est vrai, mais non pas au point d'être obligé de les méconnaître. Ainsi,

admirateur constant et même enthousiaste de ce siècle unique (sauf quelques instants d'humeur et d'inquiétude), il se retrancha toujours dans la *philosophie*, comme dans son fort et dans le nôtre ; et c'était en effet par-là qu'il croyait surtout pouvoir balancer la prééminence de talents qu'il admirait dans l'âge précédent. C'est ce qui lui dicta, dans sa vieillesse, ce singulier vers :

Siècle de grands talents, bien plus que de *lumière*.

Il est donc bien vrai qu'on peut appliquer à tout moment aux ennemis de la religion, ce mot qui sera toujours leur histoire : *Mentita est iniquitas sibi! L'iniquité a menti contre elle-même!* C'est lui, c'est Voltaire, qui avait employé toute son éloquence à démontrer que ce siècle avait *créé tout*, non-seulement dans la France régénérée, mais dans l'Europe imitatrice ; c'est lui qui fait entrer dans cette création *tout* ce qui tient au perfectionnement de l'ordre social, sans exception. Le bon sens pourrait-il deviner comment un siècle qui a *tout créé*, manquait de *lumière*, si l'histoire des faits n'apprenait au bon sens que dans la langue *philosophique* qui se formait alors, et qui a précédé et produit la langue *révolutionnaire*, le mot lumière signifie proprement et essentiellement l'irréligion, comme *les ténèbres*,

l'ignorance, *les préjugés* signifient proprement et essentiellement la religion? Ne sont-ce pas là les hommes dont Dieu à dit: « Malheur à vous qui appelez *bien* ce qui est *mal*, et *mal* ce qui est *bien ;* qui donnez aux *ténèbres* le nom de *lumière*, et à la *lumière* celui de *ténèbres !* »

C'est une observation générale et convenue, qu'après être monté au sommet, il faut descendre; et il paraît que cette marche des choses du temps est dans l'ordre de la providence, comme une confirmation de cette vérité, que les prospérités temporelles sont, par elles-mêmes, un danger pour la fragilité humaine, vérité qui en prouve une autre; que les adversités sont le remède moral nécessaire à l'homme, toujours plus ou moins corrompu par les prospérités; et ces deux vérités suffiraient pour justifier l'économie de ce monde, dirigée par une sagesse que notre raison admire toujours quand elle s'étudie, et qui n'est méconnue que par l'ignorance orgueilleuse et rebelle. Après cet éclat de l'empire absolu de la religion sur l'esprit humain, dans le moment même où l'esprit humain monta plus haut qu'il n'était jamais monté, les jours de décadence commencèrent à la funeste et flétrissante époque de la régence, qui vint relâcher tous les liens resserrés par la sévérité des dernières an-

nées de Louis XIV (1). Il était naturel que l'altération des mœurs publiques entraînât celle de la croyance : l'une est toujours le commencement et le principe de l'autre. Le scandale des querelles ecclésiastiques, autre écueil de la religion, parce qu'elles en sont un pour la charité, contribua encore à affaiblir le respect pour la doctrine et l'autorité. Les passions se mêlèrent à la défense de la vérité , ce qui n'était point arrivé lors des hérésies des premiers siècles, où les victoires de l'église furent si heureusement pures, et où ses défenseurs eurent le double triomphe de la vérité et de la vertu. Il n'en fut pas de même cette fois, il faut l'avouer en gémissant : les œuvres de l'homme se mêlèrent à tout, ce qui, loin de justifier les novateurs et les réfractaires, ne les rend que plus coupables aux yeux de Dieu , puisqu'en violant l'unité , qui est la première loi, ils deviennent responsables des fautes mêmes dont leur désobéissance est l'occasion. Mais enfin l'autorité n'évita pas l'odieux de la persécution ; et ce qui est peut-être plus dangereux encore chez un peuple tel que le nôtre , elle ne put échapper au ridicule. La *philosophie* mo-

(1) *Voyez* encore sur cette époque fatale la troisième partie du *Lycée*.

derne, qui préparait alors ses premières armes dans les ateliers de l'Encyclopédie, profita de ces dispositions avec l'adresse la plus perfide, et dès-lors ne cessa pas de présenter l'abus comme la chose même; sophisme si facile et si commun, mais qui ne manque guères son effet sur le grand nombre, dès qu'il est intéressé à rejeter ce qui le gêne. La dissolution dont la régence avait long-temps autorisé les exemples, avait porté le premier coup à la décence des mœurs, et l'esprit financier précipitait encore ce changement fatal, en substituant la cupidité à l'honneur, qui est un ressort purement humain, il est vrai, mais dont la politique de l'Europe civilisée avait reconnu l'utilité générale, et qui, comme tous les moyens humains, peut s'épurer par l'esprit de religion, qui épure tout. Après les bienséances et l'honneur, il ne restait plus qu'à saper les principes mêmes, qu'à ébranler ces premières bases de tout édifice social. Ce fut l'ouvrage dont se chargèrent les sophistes qui, vers le milieu du dix-huitième siècle, commencèrent à conspirer la ruine entière de toute religion et de toute morale, et travaillèrent avec une infatigable persévérance à les remplacer par ce qu'ils appelaient *philosophie* et *raison*, jusqu'à ce que, vers la fin de ce malheureux siècle, ils parvinrent, à force

d'impunité, et même d'encouragements, à renverser tout en France avec un fracas qui menaçait l'Europe entière de l'écraser du poids de nos ruines.

Voltaire, qui n'en voulait qu'à la religion, s'était à-peu-près borné au déisme, qu'il n'avait que trop répandu, et même popularisé. Ceux-ci crurent devoir aller bien plus loin. Ennemis de l'autorité légitime dont Voltaire fut toujours partisan; ulcérés contre le gouvernement qui les craignit d'abord beaucoup plus qu'il ne les contint, et qu'ensuite ils vinrent à bout d'intimider et de subjuguer, ils ne désespérèrent pas de mettre leur doctrine à la place de tous les pouvoirs, s'ils faisaient de cette doctrine l'excuse et l'appui de tous les vices et de tous les crimes, que tous les pouvoirs font profession de réprimer. Ils soutinrent de plus que la religion et la morale étaient trop intimement liées, pour que l'on pût détruire l'une en conservant l'autre, et la perte de toutes les deux entra dès-lors dans leur plan. Ce n'est pas ici une accusation hasardée et vague; c'est un exposé des faits dont la révolution a complété la preuve, qui existait déja dans leurs écrits. Je ne parle pas des exceptions individuelles (il y en a), mais du dessein général; et une autre considération était encore entrée dans cet abominable plan.

Je puis parler comme témoin, mais ici du moins non pas comme complice de l'époque et des motifs qui déterminèrent le passage du déisme au matérialisme, dans les professeurs d'impiété, à commencer par Diderot, qui d'abord avait très-vivement défendu l'un dans ses premiers écrits (1), et qui devint ensuite le plus ardent professeur de l'autre. Quelques bons ouvrages, et sur-tout la controverse des conversations, leur avaient appris que les conséquences de l'existence d'un Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'ame, pouvaient entraîner jusqu'à la révélation (2); et ces conséquences inévitables en bonne logique, leur faisaient trop de violence pour qu'ils ne cherchassent pas à s'en débarrasser. C'est, en

(1) Voyez les *Pensées philosophiques*, etc.

(2) Tous les détails de cette conspiration *philosophique*, dont personne n'est plus instruit que moi, quoique je n'y sois jamais entré, se trouvent dans la dernière partie du *Cours de Littérature* (philosophie du dix-huitième siècle); mais il n'est pas inutile de consigner ici un propos très-singulier, dont je ne fus pas très-frappé quand je l'entendis, parce que je n'y croyais pas, mais que depuis je me suis bien des fois rappelé. Dans une de ces disputes assez fréquentes entre les déistes et les athées, l'un de ces derniers qu'un jour je pressais vivement, et avec tout l'avantage de ma cause, se voyant comme poussé à bout, me dit devant beaucoup de témoins ces propres paroles : « Eh bien! avec

effet, une observation importante, et dont j'espère que cet ouvrage donnera la preuve, que le déisme conséquent et de bonne-foi doit conduire à l'aveu d'une religion révélée, comme le déisme inconséquent ou hypocrite, mène bientôt à un athéisme de fait ceux-mêmes qui ne le supportent pas en spéculation, et qui auraient honte de l'avancer en paroles. On se jette alors dans le scepticisme général, qui équivaut à l'athéisme, parce que, dans des matières de cette importance, qui comprennent tout le moral de l'homme, le doute et la négative ne peuvent avoir que les mêmes effets. Ce scepticisme était celui de d'Alembert, qui trouvait l'arrogance des athées également intolérante et intolérable : il avouait que

---

« votre Dieu et votre ame immortelle, vous n'êtes que des « enfants, et vous ne savez ce que vous faites. Je vous déclare que si vous aviez affaire à un chrétien qui fût ferré « en logique, il vous menerait où il voudrait, avec les prémisses que vous lui accordez. Voilà pourtant à quoi vous « vous exposez *avec l'ennemi*. Nous l'arrêtons au premier « pas, nous, en n'admettant l'existence de Dieu tout au « plus que comme un problème, et jamais on ne peut nous « faire aller plus loin. » Que signifiait ce propos? Rien de plus clair, et le voici : « En supposant que vos arguments « soient bons, votre politique est mauvaise : un intérêt commun doit réunir les athées et les déistes contre *l'ennemi* « *commun*, le chrétien. »

les probabilités étaient contre eux, mais il n'allait pas plus loin. Ceux qui, comme lui, se sentirent repoussés par une doctrine odieuse, se renfermèrent dans cette *ignorance invincible*, qui devint le refrein de tous les ouvrages impies; et l'on sent bien qu'en l'étendant à tout, comme cela est si aisé et si commode, il se trouve, au dernier résultat, que celui qui prétend ne savoir rien, ne se croit non plus obligé à rien; et ce résultat était le vœu du parti, qui se composa principalement d'athées et de sceptiques. Voltaire lui-même, le grand prédicateur du déisme, en prose et en vers, finit par mettre en problème tout ce qu'il avait si long-temps affirmé (1). Il devint *le philosophe ignorant*: il ne cessa de répéter avec tous nos philosophes, *l'homme est né pour l'erreur*. N'imaginez pas qu'ils aient entendu par-là ce que tout le monde sait, que l'homme est faillible, et que l'ignorance est une des imperfections de sa nature. Non, ils auraient été alors compris dans l'arrêt général, et ils prétendaient bien s'en exempter, non pas qu'ils allassent jusqu'à croire qu'ils ne pouvaient pas se tromper sur les objets des sciences; mais par *l'erreur*, ils

---

(1) Voyez ses *Lettres de Memmius* et d'autres écrits de sa vieillesse.

n'entendaient jamais, comme je l'ai dit, que les opinions religieuses, qu'ils appelaient autrement, *préjugés* , *ignorance* , *superstition* , *fanatisme* , tous mots qui, chez eux, n'ont qu'une seule et même acception, la religion, et l'on voit que c'est tout comme aujourd'hui.

L'homme est né pour *l'erreur* : on voit la molle argile
Sous la main du potier moins souple et moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux *préjugés* divers,
Précepteurs ignorants de ce faible univers.

(Volt.)

Or, étant tous sans religion, ils étaient tous sans *préjugés* : tous échappaient à *l'erreur*, en niant tout ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration physique ou mathématique, en sorte que la vérité et l'évidence se réduisaient, pour eux, aux choses les plus généralement indifférentes au bonheur essentiel de l'homme, qui pourrait fort bien se passer de la certitude physique et mathématique, puisqu'elle n'a pas même été nécessaire pour la presque totalité des inventions les plus universellement utiles à tous les peuples chez qui, selon l'ordre de la providence, les découvertes admirables d'industrie et du besoin ont précédé de bien loin ces sciences si vantées, qui n'ont guères fait que calculer et per-

fectionner ce qui avait été trouvé sans elles, comme la critique analyse et perfectionne les productions du génie.

D'ailleurs toutes les théories physiques et mathématiques se bornent à des phénomènes et à des calculs, et n'atteignent pas les causes. C'est ici qu'en effet l'*ignorance* est *invincible*; et si nos *philosophes* l'ont avoué, enfin, il n'y a pas trop de quoi s'émerveiller: l'expérience de tant de siècles a dû l'apprendre au nôtre. Mais qu'est-il arrivé? cet aveu était-il celui de la sagesse modeste, qui reconnaît que le secret de la création doit appartenir au Créateur? Nullement: l'orgueil *philosophique* n'a fait que se retourner et changer d'objet, quand il a cru plus facile de gouverner le monde que de l'expliquer; et ne pouvant pas arracher le secret de Dieu sur le monde physique, ils ont voulu lui arracher du moins l'empire du monde moral. Ils avaient vu tomber l'un sur l'autre, de siècle en siècle, tous ses systèmes de l'homme et de l'univers, vains et fragiles édifices dont les architectes avaient prétendu dessiner dans les nuages de leur imagination, ce que l'ouvrier éternel avait conçu dans ces lumières. Nos *philosophes* ne pouvaient pas plus qu'eux trouver la vérité, parce qu'ils cherchaient toujours celle que Dieu nous a refusée, et jamais

celle qu'il nous a donnée, et qui est le garant de celle qu'il nous promet. Qu'ont-ils fait alors? Ils ont dit à l'homme, avec leur arrogance ordinaire, qu'il était *né pour l'erreur*, puisque les sages eux-mêmes n'avaient pu le mener à la vérité. Ils se moquèrent alors des rêveries de leurs prédécesseurs, qui du moins étaient innocentes; et renonçant à la difficulté et au péril de bâtir, ils ne songèrent plus qu'à renverser. Pour laver et venger la honte de la sagesse humaine, qui n'avait rien prouvé de tout ce qu'elle avait voulu faire croire, ils s'efforcèrent de persuader que même tout ce que l'on regardait comme certain, tout ce qu'on ne tenait pas d'elle, mais de Dieu et de la conscience, et que la philosophie n'avait fait qu'analyser, quand elle s'était trouvée d'accord avec l'un et l'autre, n'était pas plus vrai que les systêmes qui n'appartenaient qu'à elle, et qu'elle avait si vainement cherché à établir. Comment supposer, en effet, qu'une si grande partie du monde fût, depuis si long-temps, attachée à la même croyance, et gouvernée par les mêmes dogmes, tandis que tous les mondes philosophiques, depuis Démocrite et Pythagore, jusqu'à Descartes et Spinosa, s'étaient évanouis comme des fantômes? Comment souffrir que la doctrine d'Athanase fût encore celle de Bossuet, et que

l'église catholique n'eût pas varié pendant dix-sept siècles, tandis qu'il était encore impossible de mettre d'accord deux écoles de philosophie, ou même deux philosophes? C'était là véritablement la plaie secrète et profonde de l'amour-propre, dans une classe d'hommes chez qui l'ambition de dominer sur les esprits a d'ordinaire été aussi violente, aussi furieuse, que celle de dominer sur les états a jamais pu l'être dans les conquérants. J'ai vu moi-même mille fois, j'ai vu saigner cette plaie honteuse, sur-tout depuis que nos *philosophes* faisant corps sous les remparts de l'Encyclopédie, enhardis les uns par les autres, fortifiés, et de plus en plus enorgueillis par la renommée littéraire, devenue une espèce d'idole pour un peuple qui ne voulait plus avoir que de l'esprit, en vinrent jusqu'à s'indigner tout haut qu'il y eût au monde une autorité, une puissance au-dessus d'eux, au-dessus des *précepteurs du genre humain*, titre modeste, comme on voit, et qu'ils se prodiguaient à tout moment les uns aux autres, en prose et en vers. De-là enfin cette résolution désespérée de saper sans relâche tous les appuis du pouvoir légitime, en reniant Dieu et la morale, qui repose sur l'idée d'un Dieu, en attaquant l'ordre universel qui repose sur la morale, en combattant par le ridicule ou par le so-

phisme, la conscience, les remords, le devoir, et réduisant tout à des *conventions* fortuites et passagères, et à des notions arbitraires, toujours plus ou moins problématiques. C'était sans doute ouvrir la porte à tous les vices et à tous les crimes; et si la fureur était capable de quelque réflexion, ils auraient craint du moins ce qui est arrivé, d'être écrasés eux-mêmes sous les ruines qu'ils allaient faire. Mais il ne virent rien que le succès que devait avoir d'abord, et qu'obtint en effet cette nouvelle *philosophie*, impunément répandue, graces à l'aveugle et funeste insouciance des gouvernements. Une semblable doctrine, prêchée aux hommes pour la première fois, était trop conforme à la corruption de leurs penchants, pour ne pas plaire au grand nombre, charmé de trouver enfin dans la *philosophie* une autorité qui jusques-là manquait aux méchants, et une sanction qui manquait au crime. Quelquefois, il est vrai, l'on déguisait un peu, ou l'on désavouait ce qu'il pouvait y avoir de trop visiblement odieux dans les conséquences; mais qu'importe le désaveu des conséquences, quand on consacre les principes qui les entraînent naturellement! qu'importe que, pour ne pas trop révolter l'oreille, on recouvre des dogmes abominables d'un appareil de mots vaguement philo-

sophiques, où chacun entend ce qu'il veut! Le fond était toujours le même : dès qu'il n'y avait plus rien de certain, rien de prouvé, dès que rien n'était en soi ni *bien*, ni *mal*, les conséquences ne pouvaient plus avoir de mesure que celle de la perversité de chacun. Dès-lors chacun put conclure qu'il n'y avait à considérer en tout que le succès, qui faisait du méchant un habile homme, et de l'homme de bien une dupe. Le dernier terme de cette immoralité méthodique, professée tout haut, devait être une révolution, qui bientôt écarta jusqu'au voile du problème, et proclama *bien* ce qui était *mal*, et *mal* ce qui était bien, sans aucune exception. Telle fut la marche de l'affreux pyrrhonisme de nos jours. Il parut d'abord, même à des hommes instruits, n'être qu'une absurdité bizarre de *l'esprit philosophique*, impatient de son impuissance; mais il finit, comme l'avaient prévu ceux qui voyaient plus loin, par devenir le plan le plus atroce de perversité et de destruction, capable seul de bouleverser la terre entière, si la providence ne daignait pas y mettre un terme.

Mais plus l'exemple est terrible, plus la leçon est frappante; et si des maux inconnus au monde ont fondu sur le monde, quand on a tenté, pour la première fois, de retrancher Dieu et sa vérité,

il en résulte que cette vérité de Dieu est le seul bien de ce monde passager, comme elle fera le bonheur parfait du monde éternel.

Non, l'homme n'est point *né pour l'erreur*, et cette seule assertion suffirait pour déshonorer à jamais la *philosophie* de ce siècle. Il est né pour la vérité, comme on le verra tout-à-l'heure dans les prolégomènes, et comme l'ont reconnu tous les vrais philosophes anciens et modernes. Cette vérité n'est essentiellement que dans l'intelligence divine, comme dans son principe : c'est de là qu'elle émane, et c'est là que l'intelligence humaine doit la voir un jour dans sa perfection. Socrate, Platon, Cicéron, l'ont dit dans ces mêmes termes ; et s'il est beau que des philosophes du paganisme aient aperçu ce rapport de Dieu à l'homme, il est bien honteux, pour nos sophistes, de l'avoir méconnu.

Il n'est pas étonnant que des hommes qui ne voulaient et ne pouvaient régner que par le mensonge, aient tout fait pour combattre et détruire, s'ils l'avaient pu, cette vérité qui les condamne. Heureusement, si ce combat criminel a toujours été permis à l'orgueil humain par une providence que nous devons adorer, et par la sagesse éternelle qui s'en est expliquée elle-même plus d'une fois, comme je l'ai rappelé ci-dessus, du moins

cette victoire que l'orgueil poussait avec tant d'acharnement, et cherche par tant de moyens divers depuis dix-huit siècles, lui est interdite par l'irrévocable arrêt de cette même sagesse; et il est dans l'ordre que la vérité que Dieu lui-même a daigné nous révéler, soit éternelle comme lui. Les incrédules n'effaceront pas plus la religion du cœur des hommes, que les athées n'en ont effacé Dieu. Ce Dieu a fait assez voir qu'il était *fidèle dans toutes ses paroles. Fidelis Dominus in omnibus verbis suis*, et qu'en éprouvant son église, il ne l'abandonnait jamais. S'il y a des esprits assez faibles pour s'effrayer des succès passagers et trompeurs de l'impiété *révolutionnaire*, et de son impunité momentanée, au point de l'en croire sur des espérances qu'elle n'a pas elle-même, et dont sa jactance affectée prouve la nullité sentie, ils n'ont qu'à se rappeler un fait aussi frappant qu'instructif, et bien capable de rassurer ceux dont la foi serait ébranlée par la crainte et le découragement. Il est bien vrai que la tempête la plus violente et la plus horrible qui se soit élevée contre le christianisme établi, est celle dont nous avons le malheur d'être les témoins : c'est même la seule de cette espèce, et il est permis de croire qu'il ne sera jamais donné à l'enfer d'oser davantage en ce genre,

pour la punition des hommes, et qu'aucune persécution ne sera plus terrible et plus douloureuse pour l'église, si ce n'est celle qui est annoncée comme la dernière, celle de l'ante-christ, qui aura sur-tout le plus dangereux de tous les caractères, celui de la plus grande séduction possible; et l'on ne peut pas dire que ce soit celui de notre révolution, qui, si elle a été un moment séduisante, ne l'a jamais été qu'en perspective. Mais que l'on se reporte à la dernière persécution païenne qui précéda l'établissement du christianisme, celle de Dioclétien et de ses collègues, qui dura dix ans, avec plus ou moins de fureur; que l'on jette les yeux sur l'histoire, et même sur les monuments que le temps nous a laissés, par exemple sur cette colonne antique trouvée en Espagne dans le dernier siècle, avec cette inscription en latin: « Aux empereurs Dio« clétien et Maximien, pour avoir éteint le nom « des chrétiens, et aboli leur superstition par « toute la terre. » Il faut être juste: suivant toutes les vraisemblances humaines, ils durent le croire, et tout le paganisme romain dut se flatter d'avoir porté le dernier coup à la religion de Jésus-Christ; aucune persécution n'avait encore égalé celle-là, ni en violence ni en durée. Dans toute l'étendue de l'empire, tout ce qui fut re-

connu chrétien fut mis à mort ou fait esclave, selon la condition des personnes; les églises furent abattues, les livres saints livrés aux flammes. Eh bien! c'était précisément cette époque de terreur et de destruction que Dieu avait choisie pour faire triompher sa loi, et montrer aux hommes à quel point il se joue de l'impuissance de ses ennemis. La persécution durait encore, au moins dans les états de Licinius; la colonne était à peine élevée, lorsque Constantin mit le christianisme sur le trône, et releva les temples chrétiens sur les débris de l'idolâtrie.

C'est dans la dernière partie de cet ouvrage, quand je tracerai dans le détail des faits principaux de la révolution, les caractères et les résultats que la Providence a permis qu'elle eût pour le châtiment de la génération présente et l'instruction des races futures; c'est alors que l'on verra clairement combien ceux qui s'exagèrent la puissance révolutionnaire, et ses effets possibles et sa durée probable, sont loin de la juger dans leurs craintes comme elle se juge dans les siennes: son effroi est égal à sa rage; c'est dire ce qui est et ce qui doit être. Mais auparavant, c'est à l'incrédulité seulement que j'ai affaire; c'est l'impiété que je vais combattre, car c'est de là que sont venus tous nos maux.

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit. (Hor.)

Et quel devoir plus sacré, quel travail plus digne d'un chrétien, que de combler, autant qu'il est possible, cette source empoisonnée, d'où sont sorties, depuis cinquante ans, avec une si funeste abondance, ces eaux infectes et mortelles, qui d'abord ont sourdement coulé sous terre, et se sont enfin répandues au-dehors en torrents dévastateurs, pour ravager les deux mondes!

Je ne me suis point dissimulé tout le poids de cette entreprise, dont la grandeur et la sainteté même font pour moi la difficulté : la grandeur, par rapport à mes faibles moyens, la sainteté, par rapport à mon indignité; car d'ailleurs, qu'y a-t-il de plus facile en soi que le combat de la vérité contre l'erreur? Mais combien aussi ce sujet doit paraître épuisé par tant de plumes aussi savantes qu'éloquentes, quand on ne compterait que celles de ce siècle! il ne l'est pourtant pas, et ne le sera jamais. L'ouvrage de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant est inépuisable pour l'intelligence créée; il l'est même dans l'éternité : que sera-ce dans le temps? Mais en même temps cette foule d'excellents écrits sur la matière que je vais traiter, et les circonstances qui

me sont personnelles, m'obligent de m'expliquer ici sur mon dessein, et même sur moi; et cette dernière obligation serait la plus pénible, si elle n'était heureusement un juste sujet d'humiliation pour moi devant Dieu et devant les hommes.

En effet, ce n'est pas seulement Dieu qui dit au pécheur par la bouche du prophète : *Est-ce à toi de raconter mes justices? Quare tu enarras justitias meas?* Les hommes aussi peuvent me demander comment, occupé si long-temps d'études si différentes, et pour dire encore plus, si opposées, je puis me flatter sitôt d'en avoir assez appris pour enseigner aux autres ce qu'à peine puis-je encore savoir bien moi-même; comment j'ai la confiance, après tant de voix religieuses et vénérées, de faire entendre une voix profane; que dis-je, hélas! de monter dans la chaire de vérité, après avoir été assis dans celle du mensonge et du blasphème! On peut me demander ce que je crois pouvoir ajouter à une évidence de dix-huit siècles; et si une religion enseignée depuis ce temps par tant d'illustres maîtres, peut avoir encore besoin de la plume d'un catéchumène si récemment réconcilié; pourquoi j'ose approcher une main si novice à l'appui de l'arche du Seigneur, oubliant que quand elle fut

tombée aux mains des Philistins, il ne se servit pas même, pour l'en tirer, de celles des Israélites qu'il châtiait encore, et força ses propres ennemis à la renvoyer chez son peuple?

C'est à ces questions, toutes naturelles, que je crois devoir répondre, et nullement à ceux qui m'ont fait un si étrange reproche d'être revenu, dans l'âge de la maturité et des réflexions, à la foi que j'avais si follement abjurée dans les égarements de la jeunesse et dans les vanités du monde. C'est peut-être la première fois que le repentir s'est appelé inconstance, et j'avoue que ces invectives démenties m'avaient d'abord indigné. Mais j'ai compris depuis que c'était encore une leçon de celui qui veut si justement que toujours le péché soit puni par le péché même : et comme je n'avais jamais été plus coupable que lorsque je m'étais associé aux impies, je ne pouvais non plus être jamais plus humilié que lorsqu'ils ont pu me dire pour toute réponse : « Sou« viens-toi du moins que tu as été long-temps « comme un de nous. »

Mais je répondrai aux autres, que le Père céleste envoie aussi à sa vigne l'ouvrier qui n'est venu qu'à la onzième heure, et daigne même récompenser son travail, tout tardif et tout imparfait qu'il peut être, sans en donner d'autres rai-

sons à ceux qui s'en étonnent, que celle qui n'appartient qu'à lui, *parce que je suis bon, quia ego bonus sum;* il n'a pas besoin, sans doute, que je le glorifie, mais j'ai le besoin de le glorifier, et c'est celui qu'il nous permet toujours de satisfaire. Je ne me crois point en état de rien enseigner à ceux qui savent quelque chose; mais mon livre s'adresse particulièrement à ceux qui, comme moi, n'ont voulu jusqu'ici rien savoir, et j'ai cru sentir que la manière dont j'ai été instruit pouvait être instructive pour d'autres. Lorsqu'une voix céleste qui se fit entendre à mon cœur au moment où j'y pensais le moins, m'eût dit: *Tolle, lege, prends et lis*, ce ne fut pas les apologistes qu'il mit dans mes mains; ce fut l'évangile, les pseaumes, l'écriture. Non, ce ne sont point les Grotius, les Abadie, les Houtteville, les Crouzas, les Bergier, qui m'ont éclairé, ni même qui ont été les instruments de celui qui seul éclaire. Au moment où j'écris, je n'ai encore jeté les yeux sur aucun de ces écrivains. Ils me sont absolument inconnus, non que je n'en croie de tout mon cœur le témoignage que leur a rendu la voix publique; mais je n'ai jamais senti un moment le désir ni le besoin de les lire. Les livres saints me disaient tout, parce que Dieu m'a fait la grace de les ouvrir dans la bonne-foi, et

de les lire avec amour. C'est là proprement que mon ouvrage a été enfanté, et ce qui me fait espérer que Dieu daignera le bénir, à cause de la source dont il est sorti. J'ai commencé à écrire que je ne savais encore presque rien, au moins méthodiquement; mais je sentais beaucoup, et le sentiment est comme la vue de l'ame. Il me semblait, en lisant, qu'il ne manquait à d'autres que de lire aussi pour être affectés comme moi. Tout est dans ces livres divins, et le malheur le plus commun et le plus grand est de ne pas les lire. Il y a entre autres un sermon de la Cène, qui me parut contenir toute notre religion, et où chaque parole est un oracle du ciel. Je ne l'ai jamais lu sans une émotion singulière; et que de fois je me suis dit ce que disait aux Pharisiens cet agent de la synagogue, en s'excusant de n'avoir pas fait arrèter Jésus-Christ! « Que voulez-« vous? jamais l'homme n'a parlé comme cet « homme. » *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo*. Et c'est un juif qui disait cela! Quel terrible arrêt contre les chrétiens infidèles! Il m'est impossible, à chaque verset de ce sermon, de ne pas entendre un Dieu, et j'en suis aussi sûr que si je l'avais entendu en personne. C'est alors que je m'écrie: Que la religion est belle! elle est belle comme le ciel dont elle est descen-

due; elle est grande comme le Dieu dont elle est émanée; elle est douce comme le cœur de Jésus-Christ qui nous l'a apportée. J'ai besoin de songer au péché originel pour concevoir que des hommes aient pu se méprendre et résister a ce langage. Mais avec l'orgueil et la corruption qui en est la suite, tout s'explique; et c'est l'orgueil qui explique l'enfer, comme l'amour explique le ciel.

Depuis que j'ai le bonheur de lire les divines écritures, chaque mot, chaque ligne appelle en moi une abondance d'idées et de sentiments qui semblent se réveiller dans mon ame, où ils étaient comme endormis dans le long sommeil des erreurs de ma vie. Je ne vois et ne peux plus voir qu'un seul objet, et c'est celui dont j'avais si long-temps détourné les yeux; c'est cette lumière nouvelle qui dissipe tous les nuages, et fait évanouir tous les fantômes. C'est là que désormais je rapporte tout, comme par un entraînement involontaire; et cette nouvelle application de tous les actes de mon esprit a un seul objet, est à-la-fois si impérieuse en moi et si naturelle, qu'il me semble que je ne sais quel obstacle inconnu la retenait jusqu'ici, et que mon intelligence agit aujourd'hui comme un ressort long-temps comprimé, et qui s'échappe avec im-

pétuosité. Ce mouvement agite en moi une foule de pensées dont je suis comme assailli, et dont je suis forcé de me délivrer. Ce que je trouve à tout moment dans les livres saints, répond à toutes les impressions de mon cœur, à tout ce que j'ai pensé, vu et senti, et m'explique clairement toute l'histoire de ma vie, et toute celle de l'homme, dont je n'avais pu encore me rendre compte. La parole de Dieu est véritablement, comme lui-même nous le dit dans l'évangile, cette graine si petite dans sa semence, et si étendue dans ses accroissements. Combien en comparaison tout ce que j'ai cru savoir me paraît frivole! Combien tout ce que j'ai pu savoir en effet, et ce que je n'avais appris que dans une foule de livres, me paraît peu de chose en comparaison de ce que m'apprend un seul livre! non pas assurément que je prétende réprouver les sciences et les lettres: tout ce que Dieu a donné à l'homme est bon en lui-même, pourvu qu'on le rapporte à lui, à sa loi, qui en dirige et sanctifie l'usage, et en prévient les abus, dont notre vanité est toujours si voisine. Mais du moment où l'homme croit sérieusement à une destinée éternelle (et s'il n'y croit pas, il s'en déclare indigne), ne doit-il pas comprendre qu'excepté ce qui peut y conduire, tout le reste est nécessaire-

ment petit? Qu'il réfléchisse sur ces paroles si simples, mais si profondes, du livre de l'imitation: « On ne vous demandera pas, au dernier « jour, ce que vous avez lu, mais ce que vous « avez fait. » Et qu'il songe à la réponse.

O Augustin! que vous aviez raison! « *Serò te cognovi, serò te amavi, pulchritudo increata!* » Beauté incréée, je vous ai connue et aimée bien tard! hélas! bien moins tard encore que moi, mais *le don de Dieu* vient toujours à temps.

C'est cette disposition qui m'a fait écrire, et pourquoi ne croirais-je pas que les motifs et les raisons qui m'ont frappé peuvent aussi agir sur d'autres?

Toutes les fois que je lis les apologistes du dernier siècle, ces livres aujourd'hui si peu lus et autrefois si recherchés, où tant d'écrivains illustres, soit du dernier siècle, soit du nôtre, ont expliqué et répandu l'esprit de religion et de piété, je ne sens que trop combien je suis loin de cette profondeur de connaissances, de cette élévation de vues spirituelles, qui n'appartient qu'à des esprits nourris de la science de Dieu. Mais oserai-je dire ici ce que je pense, et ce qui accuse, non pas ces écrivains, mais nos mœurs? Ils étaient faits pour leur temps, où tout le monde était chrétien : aujourd'hui cette nourri-

ture est peut-être trop forte pour le plus grand nombre : notre malheureux siècle n'est plus digne d'entendre ces anges du temps passé ; il en aurait peur. Je vaux cent fois moins qu'eux ; mais peut-être mon infériorité même sera ici une nouvelle espèce de force proportionnée à mes lecteurs, suivant les vues de cette Providence qui sait adapter tous les moyens aux temps et aux personnes. Ils ne soutiendraient peut-être pas le langage des saints, qui est trop loin d'eux : le mien s'en rapproche davantage, et ils m'entendront mieux et plus volontiers. Ils n'auront pas peur d'un profane comme moi, qui peut leur dire : Et moi, j'ai aussi parlé comme vous. J'ai encore assez d'usage des viandes d'Égypte, pour m'en servir à faire passer la manne du désert qui, sans ce mélange, pourrait répugner à leur goût corrompu. Peut-être Dieu permettra que plusieurs trouvent, à cette manne ainsi préparée, une saveur qu'ils n'attendent pas. Ils ne veulent pas lire l'évangile : ils le liront dans mon livre ; et l'évangile peut-il être lu sans effet ? il est comme son auteur ; il n'a besoin que d'être connu pour être aimé, et il est plus aimé à mesure qu'il est plus connu.

Dieu sait tirer le bien du mal même, et mes égarements passés me donnent encore un avan-

tage réel. J'ai passé ma vie dans le camp ennemi : j'ai vécu avec nos *philosophes*, et suis au fait, plus que personne, de leur tactique et de leurs armes. J'en connais le fort et le faible ; car s'ils sont faibles en raison, ils sont forts en artifice. Ils ont eu pour tromper précisément le même genre de supériorité qu'ont eu depuis les *révolutionnaires* leurs élèves : tous les moyens leur étaient bons, parce qu'ils ne rougissaient d'aucun, et qu'ils avaient posé en principe parmi eux, que tout était légitime pour *la bonne cause*. Je suis dans leur conscience comme dans la mienne, tant je les ai vus et connus : je la mettrai à nu ; et si je ne fais pas rougir les maîtres, je pourrai du moins en dégoûter les disciples, et c'est quelque chose



FRAGMENTS

DE L'APOLOGIE

DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

Prolégomènes philosophiques, ou démonstration des rapports essentiels de l'homme avec Dieu.

DIEU *est amour* (1), et la religion aussi n'est qu'amour : amour dans le Dieu qui l'a donnée, amour dans l'homme qui l'a reçue. Elle est le point de communication nécessaire entre l'un et l'autre, non que Dieu ait besoin de nous, comme nous avons besoin de lui : l'Être unique, appelé *celui qui est*, se suffit à lui-même (2) : c'est sa

(1) *Deus caritas est.* (Saint JEAN.) Observez que saint Jean est cité ici non pas comme apôtre, mais comme philosophe ; car cette parole est une vérité métaphysique.

(2) Cela n'a jamais pu se dire que de lui ; d'où l'on voit déja l'erreur grossière des stoïciens, que *le sage se suffit à lui-même*. On sait combien elle leur a fait débiter d'inepties, et combien l'antiquité païenne elle-même s'en est moquée avec raison.

perfection. Mais du moment où l'homme a été créé, il y a eu des rapports essentiels entre son auteur et lui. Dieu est souverainement bon ; il doit aimer sa créature, et l'aime d'un amour qui n'a de borne que sa justice et sa haine pour le péché. Il a fait pour lui la créature raisonnable, la seule qui puisse le connaître et l'aimer, et il a fait le monde pour elle (1): il nous a faits pour lui, non pas que nous lui soyons bons à quelque chose, mais parce que l'intelligence créée ne peut avoir d'autre destination et d'autre fin que d'être réunie à son principe : c'est là sa véritable gloire, et le premier bienfait du Créateur. Il a fait le monde pour nous, non pas que le monde soit notre partage ; car nous mourrons et il mourra ; mais la matière est, dans le temps, le soutien adapté à la partie animale de nous-mêmes : c'est à-la-fois un présent de la magnificence divine, et un séjour d'épreuve pour nous. Cette décoration passagère disparaîtra, quand l'épreuve sera finie, et que les ames, dont il est naturel que Dieu seul connaisse le nombre et la destinée, seront à jamais ou réunies à Dieu par l'amour, ou séparées

---

(1) *Terram dedit filiis hominum.* (Ps.) Voyez d'ailleurs dans la Genèse le domaine donné à l'homme sur les autres créatures du globe, domaine prouvé de plus par le raisonnement et par les faits, et reconnu par tous les philosophes, hors les athées, que la raison compte pour rien, comme eux-mêmes comptent pour rien la raison.

de lui par une révolte obstinée; car le ciel est pour l'amour, et l'enfer est pour l'orgueil.

Tous ces rapports sont dans l'ordre essentiel (1); car il répugnerait que Dieu nous eût doués de la faculté de le connaître et de l'aimer, qu'il nous eût marqués de ce caractère qui est celui de l'excellence dans la créature raisonnable, pour nous faire passer successivement sur la scène du monde, comme des figures de théâtre, et ensuite anéantir à la fin les personnages et la scène; ce serait une espèce de jeu tout-à-fait indigne de la sagesse suprême, et qui n'a pu être imaginé que par l'homme, quand ses passions basses l'ont porté à dégrader dans sa pensée Dieu et lui-même. Si l'ame devait périr avec le corps, le monde physique serait seul dans l'ordre, et l'homme n'y serait pas. Le monde est une masse impuissante et aveugle, qui ne se meut que par une force d'emprunt qui lui est continuellement prêtée par le Créateur, et il est tout simple que cette masse et son mouvement cessent dès qu'il le voudra. L'ame au contraire, émanée de l'intelligence suprême, a en elle-

(1) On appelle en philosophie ordre essentiel, ou simplement l'ordre, en sens absolu, les conséquences nécessaires de la nature des choses, c'est-à-dire celles qui sont renfermées dans l'idée que nous en avons par notre raison; de manière que, sans ces conséquences, l'essence des choses ne pourrait pas être comprise.

même un principe d'action ; elle agit par elle-même comme ayant été créée libre : et Dieu, qui ne change point les essences, parce qu'il ne change point sa pensée, laisse à l'ame cette liberté tout entière qui tient à sa nature active : il la lui laisse même dans l'opération de la grace qui la meut et l'incline pour le bien, sans jamais la contraindre ni la violenter, en sorte que, lors même qu'elle cède, elle pourrait résister, comme il n'est que trop prouvé par l'expérience, et comme nous le verrons quand il s'agira de la grace divine conciliée avec le libre arbitre de l'homme, suivant la doctrine de l'église, conforme en tout à la saine philosophie, autant qu'à l'inspiration céleste.

Dès que l'ame a le sentiment intime de son immortalité, il y aurait contradiction à ce qu'elle ne fût pas immortelle ; car elle aurait reçu de Dieu un sentiment inné, bon et salutaire en lui-même, et qui pourtant la tromperait, ce qui est impossible.

Dès qu'il a été donné à l'ame de connaître Dieu, et en Dieu le principe auquel elle doit se rapporter toute entière, et la fin où elle doit tendre, il répugne également qu'elle soit rendue au néant ; car elle aurait reçu de l'auteur de toute vérité et de toute justice des connaissances inutiles, des sentiments illusoires, et des espérances mensongères, ce qui est encore impossible.

Cent mille mondes, cent mille soleils peuvent éclore et finir à la parole de Dieu : ils ne le con-

naissent pas; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Mais l'ame a l'idée d'elle-même et d'un Dieu, et par cela seul vaut beaucoup mieux que tous les mondes et tous les soleils ensemble. Cette conséquence, quoique toute philosophique, n'a pourtant été connue d'aucun philosophe ancien, pas même de Platon (1), qui a été plus loin qu'aucun autre sur la nature et la dignité de l'ame. C'est ce qu'on verra plus en détail, quand il s'agira de tout ce que la révélation est venue ajouter à la raison.

Si des hommes qui n'avaient pas reçu cette révélation, ou qui l'ont rejetée, n'ont vu que de la vanité à croire le monde fait pour l'homme, ce n'est pas par modestie, c'est par ignorance ou par abjection. Ils ont trop regardé la terre et trop peu leur ame, et par conséquent méconnu le néant de l'une et la noblesse de l'autre. Cette espèce de *philosophie* animale a été sur-tout et

(1) Platon, Aristote, Cicéron ont compris et expliqué cette vérité, que l'ame est une substance qui a en elle-même un principe d'action, un mouvement continuel, et cette action, ce mouvement sont l'intelligence et la volonté. Mais ils n'ont pas été plus loin; et, frappés de la beauté du monde, et des astres en particulier, ils leur ont attribué aussi une ame et une portion de la nature divine, sans s'apercevoir qu'ils contredisaient leurs propres principes sur la nature de l'ame; car assurément la matière n'a qu'un mouvement prescrit, comme on le voit par son invariabilité, et le mouvement de l'ame est libre.

devait être celle de ce siècle, particulièrement inspirée par la haine de la religion (1). De là toutes les bassesses, toutes les ordures du matérialisme qui, par une sorte d'orgueil, fort différent de celui qu'on a voulu imputer au christianisme, a embrassé la condition des bêtes, par *supériorité de raison*. Cette *philosophie*, semblable au prodigue de l'évangile, a envié la nourriture de l'animal immonde, et s'est roulée dans la même fange pour s'éloigner de ce qu'elle appelle *la fange de nos préjugés*. On ne peut douter qu'une pareille

---

(1) C'est ce dernier sentiment qui animait Voltaire, lorsqu'admettant tour-à-tour et rejetant les causes finales avec sa versatilité ordinaire, il se moquait constamment de cette idée, que le monde avait *été* fait pour l'homme. C'est là-dessus qu'il imagina, dans un de ses *Discours en vers*, un apologue chinois, où il fait parler des souris qui, raisonnant dans les trous d'un beau palais, concluent qu'il a *été fait pour elles*. On peut juger par cette seule idée quelle est la *philosophie* de cet apologue, où des souris sont dans un palais, précisément comme l'homme est dans le monde. Cette parité n'est elle pas merveilleuse? Je me souviens du moins qu'elle m'a long temps paru telle, et je sais bien pourquoi : c'est que les vers sont fort beaux, et que je m'embarrassais fort peu du reste. Cette disposition n'est que trop commune aux jeunes gens, et c'est pour eux sur-tout que la séduisante poésie de Voltaire a été un piége bien dangereux. Cet homme a *été* la sirène de l'impiété : ses chants entraînaient dans le gouffre ; et combien de malheureux n'y a-t-il pas précipités! C'est aux gouvernements sages à éloigner les oreilles de la jeunesse du chant mortel de la sirène.

philosophie n'eût paru très-vile, même à ces anciens sages du paganisme, dont elle cite souvent les noms, et dont elle ne soutiendrait pas la présence et les mépris; mais ce que les Platon, les Socrate, les Marc-Aurèle, n'ont fait qu'entrevoir, la religion l'a mis au grand jour. Elle nous a seule appris tout ce qu'était notre ame devant Dieu, et ce qu'elle devait être pour nous : elle seule nous a dit cette parole sublime, qu'elle seule aussi peut nous faire comprendre : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son ame?* Et ce que je n'ai fait qu'indiquer ici comme un corollaire métaphysique, sera dans la suite la première explication de l'esprit des mystères et des préceptes de la religion.

Ce n'est donc point par orgueil que le chrétien regarde si haut, car il ne se glorifie qu'en Dieu, et plus sa croyance l'élève en raison de ses destinées, plus sa conscience l'humilie, quand il sent tout ce qu'il doit à une bonté toute gratuite. C'est toujours un bienfaiteur, un père, un juge, qu'il voit au-dessus de lui, et il laisse nos *philosophes* ne chercher dans les cieux que des objets de calcul et d'observation, sans songer seulement qui a fait les cieux et qui a pu les faire. Le chrétien ne cesse de rendre graces à celui qui, non content de s'y manifester, en a fait descendre sa parole; et qui sont ceux qui insultent quand le chrétien adore? Des hommes qui se jettent dans le néant pour éviter un Dieu, qui ne l'ont pas

voulu pour père, parce qu'ils craignent de l'avoir pour juge, et qui lui ont dit: nous aimons mieux n'être pas que de t'appartenir.

En effet, s'il est de la souveraine bonté du Créateur d'avoir formé pour lui, c'est-à-dire pour le bonheur, la créature raisonnable, il est de sa souveraine justice, et de son domaine suprême, que la créature puisse mériter et démériter; et quoiqu'il soit digne de lui de donner à l'homme infiniment plus qu'il ne peut mériter jamais, il n'en est pas moins vrai que si l'homme ne pouvait mériter rien, la félicité qui lui est promise ne serait plus une récompense : elle ne serait qu'un effet sans cause, ce qui répugne dans un auteur infiniment sage. La substance intelligente devait donc être libre; et c'est la première réponse à ceux qui, trouvant tout simple d'interroger le Très-Haut, quoique cela ne soit qu'insensé, demandent toujours pourquoi il ne les a pas *nécessités* à être heureux et parfaits.

D'abord on conçoit aisément que pour peu qu'on se permette une question avec Dieu, il n'y a pas de raison pour que les questions finissent d'ici à la fin du monde; car il sait tout, et nous ne savons rien, que ce qu'il lui a plu de nous apprendre. Mais il est aussi de nécessité absolue que le Dieu qui nous a donné la raison, lui ait enseigné tout ce qu'elle a besoin de comprendre ici-bas, pour nous conduire à notre fin, c'est-à-dire à lui : la supposition contraire serait si évi-

demment absurde, qu'il serait superflu de la combattre. Il s'ensuit en rigueur que si nous savons de Dieu tout ce que nous devons savoir, nous ne devons pas lui demander compte de ce que nous ne pouvons savoir encore, et ceux qui l'interrogent sont déja convaincus d'inconséquence et de témérité.

Je tire de là trois inductions :

La première, que si Dieu ne s'explique pas ici avec nous sur tous les objets de notre curiosité, c'est que l'étendue et la sagesse du plan universel de ses œuvres sont, d'un côté, trop au-dessus de nos lumières, tant qu'elles sont obscurcies par la faiblesse et les ténèbres de nos sens; et de l'autre ne peuvent, par leur nature même, être manifestées à une intelligence bornée, si ce n'est au moment de la consommation du plan tout entier. Car nous ne pouvons embrasser dans le temps ce qui embrasse l'éternité : d'où il suit que nous devons attendre que nous soyons hors du temps, et que l'éternité commence pour nous.

La seconde :

Que notre ame séparée du corps et dégagée sans retour de tous les intérêts terrestres et temporels, qui affaiblissent pour elle les clartés du vrai, parce qu'ils en affaiblissent l'amour, sera susceptible alors de toute la force de perception dont elle est capable, pour voir la vérité dans tout son éclat, et qu'alors rendue à toute l'intégrité de ses compréhensions, elle n'aura plus ni

les moyens, ni même la volonté de nier la vérité.

La troisième enfin :

Que ce monde et cette vie étant le lieu et le temps de cet état d'épreuve attaché à notre destinée, comme une suite de notre liberté, il serait contradictoire que Dieu nous fît connaître ici-bas tout ce que nous pourrons connaître un jour. Car si déja nous savions tout, déja aussi nous posséderions tout : la plénitude des dons surnaturels de Dieu est essentiellement indivisible. Il est hors de doute que la plénitude des connaissances, la plénitude d'amour, la plénitude de paix, la plénitude de gloire, tout ce qui n'est pas fait pour ce monde, et doit composer la félicité de l'autre, n'admet point de séparation. Chacun de ces attributs est inséparable des autres, parce que nous ne pouvons en jouir que dans Dieu qui en est la source. Ceux qui veulent en savoir tant dès ce monde, ne savent donc ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils veulent. Ils ne s'entendent pas eux-mêmes, ceux qui, croyant interroger au nom de la science, n'interrogent en effet qu'à force d'ignorance. Et qu'ils ne disent pas que je ne les condamne qu'au nom d'une autorité que je n'ai pas encore prouvée, celle de la révélation : nullement; je procède avec méthode : l'évidence que je leur oppose ici est toute métaphysique; et s'il faut dire ce qui étonnera peut-être bien des lecteurs, elle l'est au point que le fond de toute cette théorie est dans Platon. Je n'ai encore été que jusqu'où la raison

humaine peut aller toute seule. Oui, Platon et son maître Socrate avaient fort bien compris que le passage de cette vie à l'autre doit être le seul moment où notre ame peut avoir enfin l'entière appercevance de toutes les vérités qu'elle cherche ici vainement, qu'elle les trouvera en Dieu même, en se réunissant à lui. C'est ce qui fondait l'espérance et la sécurité de Socrate, aux approches de la mort, et c'est le sujet de ses discours dans le Phédon. Il est vrai qu'il n'accorde cet avantage qu'aux ames justes; et les idées de Platon sur les ames des méchants rentrent dans les hypothèses erronées de son système général. Il n'a raison ici qu'en un point, dans la réunion des ames pures au premier principe de toute intelligence; il se trompe en supposant que toute ame quelconque n'aura pas de même, en passant à l'autre vie, l'entière connaissance de la vérité. Nous savons par la révélation, (et ici la révélation encore n'est pas au-dessus de la raison) qu'alors l'ame du méchant verra la vérité tout comme l'ame du juste, avec cette terrible différence que la vérité fera le désespoir de l'un, comme elle fera le bonheur de l'autre. C'est ce qu'il est très-facile de concevoir au premier aperçu, mais ce qui ne sera développé qu'à sa place, à l'article du jugement dernier.

Mais après avoir établi en général ce principe incontestable à la raison, qu'il est absurde que l'ignorance de la créature appelle en jugement la

sagesse du Créateur, il n'en faut pas moins réfuter les objections plus ou moins frivoles ou spécieuses; et cette même raison suffit pour les détruire; ainsi l'on a dit : « Pourquoi faire dépendre notre bon« heur d'un état d'épreuve? N'était-il pas plus « digne de la bonté divine de ne former que des « créatures heureuses par leur nature et leur « condition? »

A Dieu ne plaise que je veuille entrer dans le secret de ses desseins, ni que je me croie fait pour les interpréter. Je lui dis avec le prophète : « Vos jugements, Seigneur, sont élevés comme « les montagnes du ciel, et profonds comme les « abymes de la terre (1). » C'est lui qui m'apprend à détester cette insolence folle et blasphématrice des *hommes d'orgueil*, qui, ne sachant pas même ce qu'ils sont, ni comment ils sont, veulent savoir ce qu'ils pouvaient ou devaient être mieux que celui qui les a faits. Mais ici quand ceux qui ne reconnaissent point cette autorité suprême, l'attaquent au nom de la raison qu'ils ne connaissent pas davantage, c'est elle qui leur répondra que si Dieu avait fait des créatures *nécessairement* (2) heureuses, il les eût faites aussi *né-*

---

(1) *Justitia tua sicut montes Dei, et judicia tua abyssus multa.*

(2) On entend, en philosophie, par ce mot *nécessaire*, ce qui est renfermé dans l'idée de l'essence même, de manière à n'en pouvoir être séparé, comme, par exemple, l'infini en

cessairement impeccables, puisque l'un ne peut pas aller sans l'autre. Des êtres créés auraient donc reçu des attributs parfaits : or, il est démontré en philosophie qu'aucune perfection absolue n'appartient qu'à Dieu seul. Aussi a-t-il voulu nous apprendre que les anges mêmes n'ont pas été créés parfaits : l'histoire de leur chûte, dans l'écriture, contient cette leçon. Les anges ont été, comme nous, soumis à l'épreuve, et le chef des esprits rebelles était même un ange du premier ordre (1). Tout ce qui est créé doit porter un caractère de dépendance; et où serait-elle, si l'intelligence humaine eût été infaillible de sa nature? Car, je le répète, il fallait qu'elle le fût pour être essentiellement heureuse, le bonheur ne pouvant, en aucune manière, s'accorder avec le désordre moral qui est le péché : cela ne peut pas même être contesté par quiconque a la moindre teinture des principes métaphysiques : or, cette essence une fois donnée ne pouvait plus changer :

---

tout sens est renfermé dans l'idée de Dieu; tellement que, sans cette idée, vous ne pouvez pas même concevoir un Dieu, etc.

(1) Il serait ridicule d'objecter qu'on met ici en avant la chûte des anges, qui est de la révélation et non pas de la philosophie. Cette objection serait de mauvaise foi : le lecteur attentif doit voir que tout ce qui est de la religion n'est jamais cité dans ce chapitre que surabondamment et comme étant d'accord avec ce qui est déja prouvé par les notions générales reçues en philosophie.

cela est encore convenu. Il y aurait donc alors des êtres créés qui ne devraient leur félicité qu'à leur propre nature. Mais cela est impossible; car tout ce qui est créé ne peut trouver son bonheur et sa fin que dans son principe, dans le Créateur; et l'on vient de voir que la philosophie païenne avait elle-même aperçu cette vérité. Aussi, que nous enseigne l'église sur la chûte des anges, d'après l'écriture dont elle est l'interprete? Que malgré l'excellence de leur nature, ils avaient été créés faillibles; qu'ils étaient, comme nous, dans l'origine, susceptibles d'orgueil, et l'orgueil est la cause de tout mal, comme la charité est la cause de tout bien; parce que l'orgueil éloigne de Dieu, comme la charité en rapproche. Une partie d'entre eux ne résista pas à l'épreuve, et l'orgueil l'emporta sur la reconnaissance et l'amour. Ils voulurent être, et crurent pouvoir être indépendants du Créateur, et demeurer en possession du ciel malgré leur révolte, parce que Dieu lui-même ne pouvait pas les anéantir. En effet, il ne leur ôta pas leur immortalité; mais comme l'orgueil n'est jamais qu'une erreur, ils n'avaient pas songé que celui dont ils tenaient leur immortalité, pouvait la rendre malheureuse en les éloignant de sa présence, et il leur fit voir que toute félicité, celle même des esprits célestes, n'est jamais et ne peut être qu'en lui. Ils la perdirent entièrement, tout en conservant les attributs attachés à la supériorité originelle de leur intelligence, mais qui sans

Dieu et loin de Dieu, ne peuvent plus servir qu'à leur infortune. Leur ingratitude fut sans doute exécrable, en proportion de ce qu'ils avaient reçu : elle était absolument inexcusable, en raison de leurs lumières. Celle du premier homme l'était beaucoup moins : aussi le châtiment fut bien moindre ; la condamnation ne fut pas sans retour, et nous verrons, dans la suite, tout ce qu'a fait pour nous la miséricorde, d'accord avec la justice. Mais la punition ne fut jamais plus prompte, plus terrible et plus entière qu'à l'égard des anges rebelles. Ils furent frappés sans retour, et condamnés à haïr éternellement d'une haine éternellement impuissante, le Dieu qu'ils auraient éternellement aimé. Ceux, au contraire, que la charité fit demeurer fidèles, ont reçu la récompense après l'épreuve : ceux-ci ne peuvent plus tomber, non plus que les bienheureux qui ont surmonté les épreuves de ce monde. Mais dans les uns, non plus que dans les autres, la pureté et la félicité, également inaltérables, ne sont pas, comme on le voit, un attribut primitif et inaliénable de leur nature, mais un don de Dieu, un don qui ne pouvait être que la récompense de leur fidélité : ils sont consommés dans l'amour, parfaits (1) dans l'amour, parce qu'ils ont résisté

(1) Je ne serais pas surpris que quelque incrédule m'opposât ici l'Évangile même ; car ils le citent quelquefois, parce qu'ils ne l'entendent pas. Ils objecteront que Jésus-Christ a

à l'orgueil. L'amour est ici-bas la perfection morale de l'homme, et sera, dans le ciel, sa perfection indélébile. Mais n'est-il pas très-concevable et très-juste que Dieu ne réserve l'éternité de l'amour, c'est-à-dire du bonheur, qu'à ceux qui l'auront aimé dans le temps, et qui auront comme préludé par des sacrifices passagers à cette entière effusion de tout leur être, dans l'être infiniment bon? or, l'amour est un sentiment libre; et où serait-il si nous étions *nécessités* dans tous nos mouvements, comme nous le serions si nous n'avions pas le libre usage de nos facultés?

Obj. « Mais ne serons-nous pas, dans le ciel, « *nécessités* à aimer Dieu, et par conséquent à la « perfection? »

Sans doute; mais comment? 1° Parce qu'il n'y aura plus alors ni tentation, ni épreuve, ni danger, ni par conséquent aucune occasion de mériter ni de démériter; et c'est l'idée qu'en vingt

---

dit : « *Soyez parfaits*, parce que mon Père céleste est *par-* « *fait.* » Je suis donc obligé de leur rappeler ce que tout le monde devrait savoir, qu'il s'agit dans cette discussion de la perfection *absolue*, et que, dans les paroles de Jésus-Christ, il s'agit de la perfection *relative*, de celle dont l'homme est susceptible; et apparemment Jésus-Christ n'a pas prétendu que l'homme né dans le péché fût *parfait comme Dieu*. C'est une absurdité si ridicule, qu'elle ne peut pas même être supposée, et par conséquent l'objection l'est aussi. Mais il faut, autant qu'il est possible, prévoir tout avec ceux qui sont capables de tout dire.

endroits nous donnent les livres saints, du bonheur de l'autre vie. L'état d'épreuve pour notre ame est attaché et borné à son union ici-bas avec le corps; et après la séparation, l'état de cette ame ne peut plus changer. C'est ce qui sera régulièrement prouvé à l'article des peines éternelles, et ce qui en est l'explication. Ici nos faiblesses et nos misères sont notre épreuve, comme la sublimité des attributs a été celle des esprits célestes; et l'on sent que cette différence est en raison de la distance de l'ange à l'homme. Mais dans les deux états, quelque opposés qu'ils paraissent, l'écueil devait toujours être le même, l'orgueil. Quand on songe à ce qu'étaient les esprits célestes qui sont tombés, et à ce que nous sommes sur la terre, on est tenté de rire de pitié que l'homme puisse faillir précisément de même que l'ange. Mais cela n'est que trop vrai et trop clair : l'expérience nous apprend que l'orgueil est le principe de tous nos vices, sans aucune exception; et la réflexion nous démontre qu'il est l'attribut naturel de tout être imparfait, par conséquent de tout être créé. Naturellement tout être qui n'a pas tout, tend à avoir tout; c'est ce qui rend compte de l'insatiabilité de nos désirs; et pourquoi l'amour est-il le seul remède à l'orgueil, et sera-t-il le complément du bonheur? C'est que l'intelligence créée, une fois confondue et comme absorbée par l'amour dans l'auteur de tous les biens, sera dans l'impossibilité

de rien désirer que ce qu'elle possédera, et le désirera toujours en le possédant toujours.

2° Cet état ne pourra plus changer, parce qu'il sera la récompense promise à la fidélité éprouvée; récompense infiniment supérieure, il est vrai, à tout ce que cette fidélité peut mériter jamais. Mais qui donc sera magnifique dans ses dons, si ce n'est celui dont la bonté n'a de limite que dans sa justice? et dès que la justice sera satisfaite, qui peut comprendre où peut aller la miséricorde et la munificence? ou plutôt, qui ne comprend pas que Dieu (s'il est permis de s'exprimer ainsi) mettra son plaisir et sa gloire à surpasser de bien loin les idées et les désirs de sa créature? Mais il s'ensuit encore qu'elle sera *nécessitée* alors à cette perfection d'amour, non pas par sa nature, mais par sa situation, qui, selon les décrets de Dieu, sera dès-lors dans l'ordre des choses immuables qui remplaceront les choses passagères; et sans doute il est simple et conséquent que tout soit *nécessaire* et immuable dans l'éternité, après la consommation des temps, où tout est *contingent* (1) et passager.

Obj. — « Mais ce désir de savoir, cette avide curiosité que vous nous reprochez, n'est-ce pas un attribut essentiel de la faculté intelligente? N'est-ce pas un besoin qui, selon vos propres

(1) On appelle *contingent*, en philosophie, ce qui peut être ou n'être pas.

principes, doit être satisfait et rempli, puisque Dieu ne peut pas nous l'avoir donné en vain? Pourquoi donc serait-ce un abus de notre raison de rechercher tout ce qu'elle peut nous apprendre? »

L'usage de la raison est en effet de rechercher tout ce qui est à sa portée, et l'abus consiste à rechercher tout ce qu'elle-même doit reconnaître hors de cette portée. Or, c'est elle-même qui nous enseigne qu'il en est ici-bas de ce besoin de savoir, comme du besoin d'être heureux, du besoin de posséder, du besoin d'aimer. L'expérience qui ne souffre pas de réplique, a prouvé universellement que si tous ces besoins sont en nous, leur satisfaction n'est pas, et ne peut pas être dans ce monde, puisqu'il est de fait, depuis que ce monde existe, que toute possession y est incertaine et précaire, tout amour passager et trompeur, toute jouissance imparfaite et illusoire. Il doit donc en être de même du besoin de connaître; et quand vous-même attestez ce besoin, vous êtes tout près de la conséquence, et semblez ne pas la voir. Sans doute l'homme est fait pour connaître; et l'impossibilité même où il est ici-bas de parvenir à aucune connaissance réelle, cette impuissance avouée de découvrir aucune cause quelconque, aucun principe des choses depuis tant de siècles qu'il s'occupe à considérer les effets, prouve invinciblement que ce besoin de savoir, qui ne peut pas être trompé puisqu'il vient de Dieu, ne sera

jamais, comme tous les autres, rempli qu'en Dieu, et par conséquent dans l'autre vie. C'est une induction toute naturelle pour la raison; mais la révélation, qui n'est jamais que le complément et l'appui de ce que nous montre la raison, est ici positive dans ses promesses, qui tendent toutes à nous assurer que tous les besoins attachés à la nature de notre ame seront un jour pleinement satisfaits, seront un jour comme les éléments de notre félicité, après avoir été la matière de nos épreuves. Non-seulement Dieu promet de se *manifester* alors de toute manière, c'est-à-dire sous tous les rapports de sa justice et de sa bonté qui embrassent tout; mais il nous dit expressément, dans les livres saints, que *nous verrons la lumière dans sa lumière* (1); et c'est bien nous dire que nous *verrons* tout ce que l'intelligence créée peut voir.

C'est aussi de cet irrésistible élan vers la possession du vrai, que l'on a tiré très-judicieusement une irrésistible preuve d'un autre ordre de choses réservé pour l'homme; preuve qui n'a jamais été méconnue, comme toutes les autres, que par l'athéisme moderne, mais qui nous autorise encore, après toutes celles qui viennent d'être déduites, à poser en principe que l'*homme est né pour la vérité*, quoi qu'en aient dit les

(1) *Apud te est fons vitæ, in lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. 35.)

maîtres de l'*erreur.* Il n'est que trop sûr qu'ici-bas ses passions l'éloignent du vrai, qu'en lui l'orgueil est le père du mensonge; et c'est pour cela que, selon les termes de l'Écriture, *tout homme est menteur.* Mais il est aussi certain que l'*homme est né pour la vérité*, qu'il l'est que l'homme est né pour Dieu : l'un est la conséquence de l'autre, puisque la source de toute vérité est en Dieu. Aucun être ne peut avoir une destination contraire à son origine. L'homme a beau s'en écarter, quand ses passions l'égarent et l'entraînent : il y est sans cesse rappelé par sa raison quand il l'écoute; et vouloir faire de nos passions une autorité contre celle de la raison, c'est opposer ce que l'homme est dans l'ivresse, à ce qu'il est dans son bon sens.

C'est précisément de cette tendance naturelle à la vérité, que naît en nous cette avidité d'apprendre, cette soif de savoir, cette exaltation intérieure attachée à toute découverte. De là encore ce mépris universel pour le mensonge reconnu, et ce respect pour la vérité manifestée. La force de tous ces sentiments ne peut être qu'une force naturelle, puisque jamais aucune perversité n'est parvenue à l'étouffer dans l'espèce humaine.

C'est encore un instinct de notre nature (si l'on veut y faire attention), qui nous apprend que la vérité est originairement en Dieu, avant même que la réflexion nous le prouve. De là cette invocation de son nom, la première qui sorte de

la bouche de l'innocent calomnié, et la seule qui, chez toutes les nations du globe, ait toujours consacré le serment (1). Attester Dieu, c'est attester la vérité. Est-il assez clair que, dans les idées universelles, Dieu et la vérité sont la même chose? C'est ce qui par-tout a rendu le parjure bien plus odieux encore et plus coupable que le simple mensonge : si l'on méprise, si l'on hait même le mensonge, on déteste, on abhorre le parjure : l'un est vil, l'autre est abominable : l'un est une faute, une bassesse; l'autre un crime et un sacrilége.

Maintenant si la source de la vérité est en Dieu, qu'est-ce ici-bas que la vérité, et que peut-elle être pour nous? Il suit évidemment de tout ce qui a été dit et prouvé jusqu'ici, qu'elle ne peut être autre chose que la connaissance des rapports entre le Créateur et la créature; et que sont ces rapports, si ce n'est les devoirs de l'homme fondés sur la reconnaissance qu'il doit à Dieu, sur les bienfaits qu'il en reçoit dans cette vie, sur ceux qu'il en doit attendre dans l'autre? c'est là

(1) Il y a une exception, je le sais; elle est unique et devait l'être : c'est celle de nos *législateurs révolutionnaires*, qui ont commandé et commandent encore tant de *serments*, sans avoir jamais osé y faire entrer le nom de Dieu. Mais aussi c'est un phénomène qui rentre dans tous ceux de la révolution, et qui sera expliqué, comme tous les autres, dans la suite de cet ouvrage.

proprement la vérité ? L'on demandera si les sciences de toutes espèces, acquisitions de l'intelligence humaine et du travail des siècles, ne sont pas aussi la vérité. Elles en sont des dépendances secondaires dans ce qu'elles peuvent avoir de certain, puisqu'elles tirent toute leur certitude de la raison qui vient de Dieu; mais elles sont, à la vérité essentielle, comme le temps à l'éternité. La vérité essentielle est celle que j'ai définie tout-à-l'heure, puisque c'est d'elle que dépend notre destinée éternelle, que tout le reste passera, et que cette vérité ne passera point. Je suis loin de rabaisser les sciences et les arts en les mettant à leur place; mais que l'homme prenne garde, en les élevant au-delà, de se rabaisser lui-même, et d'oublier ce qu'il vaut en voulant trop les faire valoir. Les sciences en elles-mêmes honorent Dieu, puisqu'elles s'occupent de ses ouvrages : elles honorent l'homme, puisqu'elles signalent l'énergie de ses facultés. Il en est de même des arts, dont notre imagination a fait l'espèce de création que Dieu a voulu permettre à l'homme, l'imitation des choses créées. Mais cette imitation n'est pas au-dessus des choses mêmes, et finira comme elles. Tous ces ornements éphémères d'un édifice périssable tomberont avec lui; et si l'homme, bercé par ses illusions, oublie la nature des choses, elles ne continuent pas moins à entraîner, dans leur cours, vers un terme inévitable, tout ce qu'il se plaît à éterniser dans ses chi-

mères. Qu'importe que ceux qui ont chanté le soleil et les mers, ou qui les ont transportés sur la toile coloriée, aient appelé immortels, dans leur langage d'un jour, ces fragiles monuments d'un jour ! Où seront les chants et les couleurs, quand le soleil et les mers ne seront plus? Qu'importe que ceux qui ont représenté sur la scène les actions des rois et des héros, se flattent d'une gloire aussi durable que celle de leurs personnages de théâtre? que deviendra cette espèce de gloire, quand le grand théâtre du monde se sera lui-même éclipsé? Enfin, qu'importe qu'un Newton ait calculé les lois du mouvement des corps célestes, sans pouvoir soupçonner même la cause de ce mouvement? Qu'en restera-t-il à Newton, quand tous ces corps innombrables et immenses rentreront dans le néant?

Et qu'on ne dise pas que la sévérité de nos idées religieuses se plaît seule à fouler tant de grandeurs différentes : non, c'est un païen, c'est Cicéron qui a dit : « Qu'y a-t-il de grand dans les « choses humaines pour l'homme qui a l'idée de « l'infini ? » Qu'on ne dise pas non plus que cette élévation, dans l'avenir, nous sépare trop du présent, et nous empêche d'en jouir; que la spéculation arrête l'action, et peut ôter aux choses présentes leur prix et leur usage. Non, elle le règle et le restreint sans le détruire, n'éloigne que l'abus, et dirige tout vers un but réel et certain. C'est l'expérience qui a toujours réfuté cette

objection frivole et calomnieuse. C'est elle qui montre à la réflexion la grande erreur de l'homme, toujours étourdi du présent, au point de ne voir plus d'avenir. Et croit-on que l'étourdissement soit une excuse suffisante? Elle ne l'est pas même pour la raison de l'homme : le sera-t-elle pour la sagesse de Dieu? Nous convenons tous que le temps n'est pas notre terme, que l'immortalité est notre partage, et que notre véritable vie sera dans l'éternité. Il est donc rigoureusement conséquent que la vérité proprement dite, la vérité essentielle pour nous, est celle qui nous enseigne tout ce qui appartient à notre existence éternelle; et cette vérité, qu'est-ce autre chose que LA RELIGION?

Il n'y a donc qu'une religion proprement dite, celle qui remonte à l'origine des choses, comme à son époque temporelle, et à Dieu comme à son éternel fondateur. C'est pour cela que je me sers toujours du terme absolu de religion, sans aucune qualification particulière, pour me conformer à la régularité philosophique. Tout ce qui est hors de là n'est point la religion, qui est et doit être l'ouvrage de Dieu : l'erreur est l'ouvrage des hommes, et ils l'ont appelée religion. Cependant observez encore que l'erreur n'est ici que l'altération d'une vérité fondamentale, une mauvaise application d'un bon principe. Dans les extravagances de cette idolâtrie, qui a long-temps envahi presque toute la terre, hors un seul peu-

de nos *philosophes*, c'est Voltaire lui-même qui a dit : « Si l'athée a intérêt de m'égorger, et qu'il « le puisse sans péril, il n'y a nulle raison pour « qu'il ne m'égorge pas : il doit le faire s'il est « conséquent. » Enfin, pour dire ce qu'il y a de plus fort, les *révolutionnaires* français, après avoir affiché l'athéisme, en ont eu peur et honte (1), non pas devant Dieu, mais devant les hommes, et de là l'*Être-Suprême* proclamé par un décret de la convention.

S'il n'y a qu'une religion, comme il n'y a qu'une vérité, elle doit consister nécessairement dans l'obéissance à la loi de Dieu, et dans le culte qui lui est dû ; l'obéissance est la règle de nos devoirs, et le culte est l'hommage de la reconnaissance. L'un et l'autre ne peut nous être enseigné que par le Créateur, et le fut au premier homme en deux manières : la règle des devoirs lui fut marquée, ainsi qu'à ses descendants, par ce sentiment intime et inné du juste et de l'injuste, que nous appelons conscience, que Dieu imprima dans son ame, et que le péché même

(1) Il ne faut pas que ce mot de *honte* induise ici en erreur, comme si c'était cette *honte* du mal, qui est de la conscience. Non, c'était seulement la *honte* qui est de l'amour-propre, et qui peut se trouver encore dans le plus grand scélérat. La *honte* du mal est un sentiment louable ; et il est d'une impossibilité au moins morale, qu'un sentiment louable se trouve dans les vrais *révolutionnaires*. Il n'y en a pas un seul exemple dans toute la révolution.

ne détruit pas et ne saurait détruire. On en vit le premier effet quand Adam, après sa désobéissance, éprouva pour la première fois la honte et la crainte, et *se cacha devant le Seigneur*. Quant au culte, celui qui est extérieur, demande, par sa nature même, un enseignement explicite et positif, mais il ne devint nécessaire au premier homme qu'après sa chûte. Jusques-là la prière, qui est le culte du cœur, l'action de graces, l'adoration intérieure, étaient état habituel de l'homme innocent, comme celui des anges. Quand il eut pèché, Dieu lui prescrivit (comme on le voit par les sacrifices d'Abel et de Caïn), l'offrande des prémices, soit des animaux, soit des fruits de la terre, parce que depuis le péché, rien n'appartenait plus à l'homme de tout ce qui lui avait été d'abord donné comme son partage et son domaine. L'homme ne possédant plus rien qu'à titre de grace, le sacrifice marquait la dépendance, et ne cessa que pour faire place à un sacrifice bien supérieur, puisqu'il est d'un prix infini, le sacrifice du corps et du sang de l'Homme-Dieu, rédempteur des hommes. C'est depuis ce temps que la religion n'en connaît point d'autre; et ce qui en fait la supériorité et l'excellence, c'est qu'il a été offert par l'amour, et qu'il l'est encore de même par ceux qui en conservent l'esprit, en s'unissant aux souffrances de Jésus-Christ.

Cet hommage des prémices et des victimes offert à un seul Dieu, et joint à l'observance de la

de nos *philosophes*, c'est Voltaire lui-même qui a dit : « Si l'athée a intérêt de m'égorger, et qu'il « le puisse sans péril, il n'y a nulle raison pour « qu'il ne m'égorge pas : il doit le faire s'il est « conséquent. » Enfin, pour dire ce qu'il y a de plus fort, les *révolutionnaires* français, après avoir affiché l'athéisme, en ont eu peur et honte (1), non pas devant Dieu, mais devant les hommes, et de là l'*Être-Suprême* proclamé par un décret de la convention.

S'il n'y a qu'une religion, comme il n'y a qu'une vérité, elle doit consister nécessairement dans l'obéissance à la loi de Dieu, et dans le culte qui lui est dû ; l'obéissance est la règle de nos devoirs, et le culte est l'hommage de la reconnaissance. L'un et l'autre ne peut nous être enseigné que par le Créateur, et le fut au premier homme en deux manières : la règle des devoirs lui fut marquée, ainsi qu'à ses descendants, par ce sentiment intime et inné du juste et de l'injuste, que nous appelons conscience, que Dieu imprima dans son ame, et que le péché même

(1) Il ne faut pas que ce mot de *honte* induise ici en erreur, comme si c'était cette *honte* du mal, qui est de la conscience. Non, c'était seulement la *honte* qui est de l'amour-propre, et qui peut se trouver encore dans le plus grand scélérat. La *honte* du mal est un sentiment louable ; et il est d'une impossibilité au moins morale, qu'un sentiment louable se trouve dans les vrais *révolutionnaires*. Il n'y en a pas un seul exemple dans toute la révolution.

ne détruit pas et ne saurait détruire. On en vit le premier effet quand Adam, après sa désobéissance, éprouva pour la première fois la honte et la crainte, et *se cacha devant le Seigneur*. Quant au culte, celui qui est extérieur, demande, par sa nature même, un enseignement explicite et positif, mais il ne devint nécessaire au premier homme qu'après sa chûte. Jusques-là la prière, qui est le culte du cœur, l'action de graces, l'adoration intérieure, étaient état habituel de l'homme innocent, comme celui des anges. Quand il eut pèché, Dieu lui prescrivit (comme on le voit par les sacrifices d'Abel et de Caïn), l'offrande des prémices, soit des animaux, soit des fruits de la terre, parce que depuis le péché, rien n'appartenait plus à l'homme de tout ce qui lui avait été d'abord donné comme son partage et son domaine. L'homme ne possédant plus rien qu'à titre de grace, le sacrifice marquait la dépendance, et ne cessa que pour faire place à un sacrifice bien supérieur, puisqu'il est d'un prix infini, le sacrifice du corps et du sang de l'Homme-Dieu, rédempteur des hommes. C'est depuis ce temps que la religion n'en connaît point d'autre; et ce qui en fait la supériorité et l'excellence, c'est qu'il a été offert par l'amour, et qu'il l'est encore de même par ceux qui en conservent l'esprit, en s'unissant aux souffrances de Jésus-Christ.

Cet hommage des prémices et des victimes offert à un seul Dieu, et joint à l'observance de la

loi naturelle, fut donc, jusqu'à Moïse, la religion; et si elle suffit alors pour le salut des justes, d'Abel, de Seth, d'Hénoch, de Noé, et d'une foule d'autres que l'écriture ne nomme pas, c'était en vertu des mérites anticipés du Rédempteur promis (comme on le verra) par Dieu même au premier homme, lorsqu'il fut chassé du paradis terrestre; car dès-lors l'homme condamné à la mort dont il avait été d'abord exempté, ne pouvait, par lui-même, mériter la vie éternelle avec Dieu, puisqu'il naissait et vivait dans la concupiscence d'une chair corrompue dans son origine. Les effets s'en firent bientôt sentir dans l'univers, où régna l'idolâtrie, qui n'est autre chose que les passions divinisées; et cet égarement si honteux pour la raison, cet abandon du Dieu unique et suprême pour des idoles infâmes ou ridicules, ne prouvait que trop ce que le péché avait fait de l'homme, sans que pour cela on puisse reprocher à son auteur de lui avoir refusé, en aucun temps, les moyens de salut, puisque l'exemple des justes ôtait toute excuse aux méchants : c'est la réponse que la Providence eut soin d'opposer toujours à l'orgueil détracteur. Dieu même dès le commencement avait dit à Caïn ces paroles remarquables et décisives, lorsqu'il le vit jaloux des sacrifices de son frère, plus agréables au ciel que les siens : « Pourquoi « êtes-vous irrité et abattu ? si vous faites le bien, « n'en recevrez-vous pas le prix ? Il est vrai que si

« vous faites mal, votre péché s'élèvera contre « vous; mais le penchant au péché vous sera « soumis, et vous serez le maître de le répri« mer. » Voilà bien le libre arbitre de l'homme, positivement énoncé par Dieu même, et certes la raison humaine est forcée de le reconnaître aussi, et jamais personne ne l'a nié, jusqu'aux nouveaux *philosophes* de ce siècle, qui, également occupés d'accuser Dieu et de justifier l'homme, ont été jusqu'à faire de tous les vices une *nécessité d'organisation et de tempérament*: c'est un des attentats du matérialisme moderne contre la nature humaine et contre la société.

Au reste, si je mets ici en avant quelques faits et quelques notions qui n'ont encore d'appui que nos écritures, ce n'est pas que je prétende intervertir l'ordre naturel de la discussion, et donner en preuve ce que je n'ai pas encore prouvé. On voit assez que ce n'est ici qu'une exposition historique et rapide de cette partie du système entier de notre christianisme, qui a précédé la mission divine de Jésus-Christ; et cette exposition est ici à sa place, quand nous n'en sommes encore qu'à cette première proposition, résultat de nos prolégomènes, que la religion révélée a dû commencer avec le monde, qui a dû être toujours dirigé par une même Providence. Si ce plan de justice et de miséricorde n'a dû se compléter que dans la succession des temps, et avoir ses époques différentes pour arriver à la consomma-

tion en Jésus-Christ, dont l'avénement a tout expliqué, tout révélé, tout perfectionné; c'est sur lui, sans contredit, sur la Divinité, sur les moyens absolument surnaturels et divins de l'établissement du christianisme, que doit porter toute la démonstration, puisque ce point emporté, tout suit nécessairement par d'inévitables conséquences, et ce sera l'objet de ma première partie. Le Nouveau-Testament est en lui-même la preuve de l'Ancien, le second n'étant que l'accomplissement des prophéties et des promesses du premier. Cette connexion se retrouvera, lorsqu'après avoir établi la vérité de la révélation apportée par l'Homme-Dieu, je traiterai ensuite de l'esprit de ses mystères. En ce moment il serait déplacé d'incidenter avec moi sur le péché originel, sur le déluge, et sur les autres points que je tire par avance de nos livres saints. On doit bien s'attendre qu'ils seront tous discutés à leur place, et ce sera celle des objections, dont aucune ne sera omise et ne restera sans réponse.

Quand *toute chair eut corrompu sa voie* (1), et que la mesure de l'iniquité fut comblée, le déluge en fit justice; et Noé, figure de Jésus-Christ, conserva l'espèce humaine, et toutes les espèces animales, dans l'arche, qui était la figure de l'église. Le monde était sans doute alors beaucoup

---

(1) *Omnis caro corruperat viam suam.* (Gen.)

moins peuplé qu'il ne l'a été depuis; mais ce châtiment général (1) était une preuve des suites terrribles du péché, introduit dans le monde par le premier homme, et dont l'homme n'est que trop porté à se dissimuler l'erreur. Cette destruction prouvait aussi, contre ceux qui mesurent si téméprairement la justice divine, qu'elle ne fléchit pas comme la justice humaine devant le grand nombre des coupables, et qu'il faut adorer avec tremblement le maître de la vie et de la mort, celui qui ne doit rien à ses créatures qu'en raison de sa bonté, qui est infinie, il est vrai, mais toujours dans un accord parfait avec sa justice également infinie; et c'est à lui seul qu'il appartient de savoir ce qu'il doit à l'une et à l'autre. Nous verrons dans la suite combien l'homme déroge à sa propre raison, quand il prétend se faire juge de ce qu'il lui est impossible d'atteindre.

Vient ensuite la vocation d'Abraham, dans lequel Dieu se choisit un peuple, et c'est encore ce qui confond la sagesse humaine, qui ne manque pas de demander pourquoi il y a *un peuple*

(1) Il ne faut pas croire pourtant que tout ce qui périt alors fût réprouvé. Ce n'est point l'opinion de l'église : elle pense qu'il put se trouver des justes enveloppés dans cette première destruction par l'eau, comme il y en aura dans la dernière par le feu, mais en bien plus grand nombre, celui des élus étant une suite naturelle de la rédemption accomplie en Jésus-Christ.

de Dieu, quand ce Dieu doit être celui de tous les peuples. Mais ce n'est pas sa faute, s'il nous plaît d'oublier sans cesse ce qu'il a, pour ainsi dire pris à tâche de nous enseigner et de nous inculquer depuis le commencement du monde, *que nos voies ne sont pas les siennes, et que ses pensées ne sont pas les nôtres.* Toute l'histoire de ce peuple atteste par une multitude de rapports constants et frappants, et que le hasard ne saurait rassembler, qu'Israël fut aussi l'emblême continuel de l'église de Jésus-Christ, et que la mission de Moïse et la loi des tables de pierre qui n'était que la loi naturelle rédigée en préceptes positifs, furent les prémices prophétiques, et l'image imparfaite de la loi de grace et d'amour que l'Homme-Dieu devait seul *imprimer dans les cœurs*, selon les paroles expresses de Dieu même dans les prophètes. Le sacrifice de Jésus-Christ, les mystères de notre foi et de notre culte, ne sont pas moins fidèlement représentés dans les événemens de l'histoire juive, et dans les ordonnances religieuses du Lévitique, à commencer par l'obéissance d'Abraham, offrant à Dieu la vie de son fils innocent, et à cause de cette obéissance béni dans toute sa race, jusqu'au Messie qui doit naître de lui. Ce Messie est si clairement prédit et caractérisé dans tous les prophètes, que plusieurs, tels que David et Isaïe, ont été avec raison assimilés aux évangélistes, et que l'incrédulité a été obligée de soutenir en face au peuple juif,

c'est-à-dire au plus scrupuleux gardien qu'il y ait jamais eu de tout ce qui concerne la religion, que les livres qui le gouvernaient depuis tant de siècles étaient supposés ou falsifiés; d'où l'on peut conclure que l'irréligion a tellement besoin du mensonge et de l'absurdité, qu'elle se résigne même à l'excès du ridicule, plutôt que de reconnaître la vérité.

C'est elle encore qui demande, *pourquoi* cette première révélation à Moïse sur le mont Sinaï, et *pourquoi* cette loi imparfaite, au lieu d'apporter tout de suite la loi parfaite du Dieu sauveur et rédempteur? Ce n'est pas ici, je le répète, qu'il faut examiner toutes ces questions; mais on ne saurait observer trop tôt l'inconséquence et l'aveuglement de ceux qui, étant à portée de profiter de tous les biens apportés par Jésus-Christ, et reconnaissant même la sublime beauté de sa loi que les incrédules ne nient pas, ne s'occupent qu'à censurer la conduite de Dieu sur les générations antérieures; et tâchant de le trouver injuste envers d'autres, se dispensent de le remercier d'avoir été prodigue envers eux. Le bon sens leur dit en vain qu'à coup sûr l'Être infiniment bon et juste l'a été, et a dû nécessairement l'être envers tout le monde, et qu'on peut là-dessus s'en rapporter à lui sans aucune inquiétude. Mais pour ce qui est d'eux en particulier, plus il les a favorisés, plus il est en droit de leur appliquer ces paroles de son évangile: « Faut-il,

« parce que je suis bon, que votre œil soit si « mauvais ? »

Enfin quand le peuple choisi, si souvent menacé par les prophètes de perdre ses prérogatives en punition de ses infidélités et de ses ingratitudes, touchait à l'époque précise (1) marquée par ces mêmes prophètes pour la consommation de ses iniquités par la mort du Christ, le Christ vint consommer l'ouvrage de la miséricorde divine pour le salut du monde, et le fils éternel de Dieu, Dieu lui-même, égal et consubstantiel à son père, se fit homme pour racheter l'homme, pour lui apprendre ce qu'il devait être à l'égard de son Dieu, et pour lui rendre par sa grace tout ce que la nature humaine avait perdu par le péché. Il est venu relever la dignité de cette nature en lui enseignant l'*adoration en esprit et en vérité*. Cet enseignement et tout ce qui concerne sa mission, et tout ce qu'elle a produit, en un mot la révélation, est *un fait* arrivé dans le temps, *un fait* historique qui n'est pas plus contesté que l'établissement du christianisme. Ce que l'incrédulité conteste, c'est la divinité du Christ et de sa mission. Voilà donc une première question qui

---

(1) Les soixante-dix *semaines d'années* (manière de compter souvent employée dans l'Écriture) sont textuellement énoncées par Daniel, à compter depuis l'ordre donné pour rebâtir le temple, jusqu'à l'avènement du Christ, qui alors doit être mis à mort, *occidetur Christus*.

se présente ici à l'examen, suivant les règles de la méthode. La mission de Jésus-Christ était-elle vraiment divine? a-t-elle les caractères de la Divinité? en un mot, est-ce Dieu qui, dans la personne de Jésus-Christ, a parlé lui-même aux hommes? Je le répète : c'est ici l'examen d'un *fait*, et la discussion doit porter sur des faits. Quoique les moyens de sa mission aient été nécessairement surnaturels et merveilleux, comme il doit arriver dans toute manifestation sensible de Dieu à l'homme, en raison de la différence des deux natures, cependant cette manifestation elle-même, intéressant toute l'espèce humaine dans toute la suite des temps, doit pouvoir s'appuyer sur des preuves de *fait* dont la certitude soit à la portée de la simple raison.

Distinguons ici bien soigneusement deux choses très-différentes. La foi, c'est-à-dire l'assentiment du cœur aux choses révélées, qui sont des mystères supérieurs à la raison, est un don surnaturel, un don de la grace de Jésus-Christ, et cette grace nous est conférée par les sacrements qui nous font chrétiens, et ne peut être perdue que par notre faute, c'est-à-dire par notre orgueil et notre corruption : c'est ce qui sera développé, suivant la doctrine de l'église au chapitre de la foi. Mais la révélation elle-même est et doit être *un fait* susceptible d'une démonstration toute naturelle, qui ôte toute excuse à l'incrédulité, comme Jésus-Christ lui-même le disait

des juifs. Les juifs ne niaient pas ses miracles; car on. ne peut pas nier ce qu'on voit, mais ils en niaient le principe et les conséquences; et c'est pour cela que Jésus-Christ dit qu'ils sont inexcusables, *excusationem non habent.* Mais il ajoute qu'ils auraient en effet une excuse, *s'il n'avait fait devant eux des œuvres qui ne peuvent être que de Dieu.* De même, quand la révélation est mise aujourd'hui en controverse, le point capital de la discussion, le pivot sur lequel elle doit rouler tout entière, est celui-ci: Dieu a-t-il parlé aux hommes de manière que les hommes ne puissent raisonnablement en douter? Nous verrons ensuite ce qu'il a dit, mais voilà le premier pas; et graces à Dieu, ce pas est sûr, et la chose ne pouvait pas être douteuse.

En effet, il serait absurde que Dieu eût pu nous dire: Croyez à une révélation dont votre raison ne peut ni comprendre, ni admettre les preuves. Non, il n'est pas capable de parler ainsi; il n'a jamais insulté qu'à l'orgueil, et non pas à la raison. L'intelligence suprême ne peut se plaire à tyranniser l'intelligence émanée d'elle, lorsqu'au contraire Dieu ne veut que nous élever jusqu'à lui par une foi nécessaire, en attendant qu'il nous fasse entrer dans la pleine contemplation de ses lumières, *que nous ne sommes pas encore en état de porter* (1). Un fait de la pre-

(1) *Sed non potestis portare modò.* (Saint JEAN.)

mière importance pour tous, doit être incontestable à la raison de tous; ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse être contesté encore par les passions et l'orgueil; car, qu'est-ce que l'orgueil et les passions ne contestent pas? Tout homme de bon sens et de bonne-foi a donc le droit de dire à Dieu : « Je suis prêt à croire tout ce qu'il vous aura plu de me révéler, et je conçois parfaitement qu'il peut et qu'il doit même y avoir dans cette révélation des choses fort au-dessus de ma portée actuelle, et que pourtant je croirai, parce que votre parole ne peut tromper. Mais je dois être sûr que la parole proposée à ma croyance est en effet *la* vôtre; et ici du moins ma raison doit être juge des motifs dé crédibilité, sans quoi je ne serais plus un être intelligent et libre. » On peut juger si je laisse ici la raison humaine dans tous ses droits; mais aussi c'est elle qui trouve dans *le fait* de la révélation des preuves d'une telle nature, que pour les rejeter il faut que la raison se renonce elle-même par un pyrrhonisme aussi honteux qu'insensé, et se déclare incapable ou de toute certitude historique sur les faits, ou de toute certitude morale sur la nature des actions humaines. C'est en effet la dernière ressource de l'irréligion poussée à bout par le raisonnement; et dans ce cas, il faut bien la lui laisser, puisqu'elle s'en contente.

CHAPITRE II.

Il y a certitude de faits dans la mission de Jésus-Christ et dans celle des apôtres annonçant la résurrection de Jésus-Christ, et en même temps les faits de cette mission sont inexplicables autrement que par l'opération divine : d'où il suit que notre religion a été divinement établie.

1.

Le monde existe : donc il y a un Dieu. Le christianisme existe : donc il est divin. Ces deux enthymèmes (1) sont également vrais, et par la même raison.

Si la mission divine de Jésus-Christ, par qui

(1) On appelle *enthymème* en logique un argument dont on retranche une proposition générale ou particulière, qui est la base ou la preuve des deux autres qu'on avance ; et on la retranche, soit qu'on la suppose évidente, soit qu'on se tienne sûr de la prouver. Ici, par exemple, la proposition sous-entendue dans le premier argument est celle-ci : De ce que le monde existe, il suit qu'il y a un Dieu, s'il est certain que le monde ne puisse être que l'ouvrage d'un Dieu. Or il est certain, etc. ; donc, etc. Dans le second argument, on dirait de même en forme de syllogisme : De ce que le christianisme existe, il suit qu'il est divin, s'il est certain qu'il n'a pu être fondé que par une opération divine. Or il est certain, etc. ; donc, etc.

nous est venue la révélation, ne pouvait pas être aussi prouvée qu'il est possible de prouver un fait quelconque, les incrédules seraient très-autorisés à incidenter sur les choses révélées, et même à les rejeter, si elles ne leur convenaient pas. Car il est sûr qu'un homme ne doit croire, sur la parole d'un autre homme, que ce qui est au niveau de l'intelligence commune à tous les deux. Mais quand il est prouvé que c'est Dieu qui a parlé et agi, et que ce ne peut pas être un autre que Dieu, se rejeter alors sur ce qu'il peut y avoir d'incompréhensible ou dans ses paroles, ou dans ses œuvres, c'est d'abord se mettre entièrement hors de la question; et c'est à quoi pourtant l'on n'a jamais manqué jusqu'ici. Voilà donc, d'un côté, le premier motif général de croyance; et de l'autre, le premier sophisme de l'incrédulité. Jamais elle n'a eu assez de courage et de bonne foi pour attaquer de front, c'est-à-dire suivant les procédés de la logique et les règles de la critique historique, le fait de la mission de Jésus-Christ, et les faits qui en caractérisent la divinité. Tous ont nié, mais comme on nie en conversation ce qu'on est résolu de ne pas avouer, et ce que pourtant on ne saurait réfuter. Dès qu'ils touchent ce point, ils sont sur des charbons ardents: au lieu d'une discussion régulière et méthodique, qui est le seul chemin de la vérité, ce sont des divagations continuelles, ou repoussés sur une objection, ils se rejettent sur une autre, puis sur une autre

encore, jusqu'à ce que, pour dernier refuge, ils se retranchent dans un pyrrhonisme absolu, qui anéantit toute évidence et par conséquent toute raison. Encore ne s'agit-il ici que de ceux qui veulent au moins avoir l'air de raisonner; car la plupart n'ont pas d'autre arme que celle que leur fournit Voltaire, qui n'en a jamais eu d'autre, une froide raillerie qui, en pareille matière, est la honte du bon sens, genre d'esprit si facile, qu'il en tient lieu à ceux qui n'en ont pas; et enfin, dans tout examen sérieux, la preuve la plus complète de l'impuissance.

J'ai avancé que la révélation apportée par Jésus-Christ, et l'établissement de la religion révélée, étaient deux faits également démontrables et démontrés divins. Dans la multitude et la surabondance des preuves qui attestent l'un et l'autre, je dois me borner, comme je l'ai annoncé, à un choix plus que suffisant pour atteindre la conviction; et je dois aussi avouer d'abord que ce triomphe n'est pas difficile et ne l'a jamais été. Le christianisme est ici dans un fort tellement inexpugnable, que ses adversaires n'y ont jamais fait d'attaques sérieuses. C'est contre les méprises, et encore plus contre la doctrine, qu'ils ont épuisé leurs efforts, sentant bien que c'était là qu'ils auraient pour eux, d'un côté, tout l'orgueil de l'esprit humain, à qui Dieu même n'impose pas silence, même quand il est clair que c'est Dieu qui a parlé; et de l'autre, toutes les vanités, toutes

les faiblesses, toutes les passions du cœur humain, qui trouvera toujours plus facile de nier la loi que de la suivre.

Une très-grande partie du monde (1), et sans contredit la plus policée et la plus éclairée, fait depuis long-temps profession d'être chrétienne, et les chrétiens sont encore en grand nombre dans les autres contrées connues. Les titres de leur croyance sont dans les livres sacrés qu'on appelle les deux *Testaments*, l'ancien et le nouveau, dont le dernier leur a été transmis par les premiers prédicateurs et les premiers martyrs de leur foi, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ; et l'autre, par les plus grands ennemis de cette même foi, les juifs, qui le conservent et le vénèrent de tout temps comme la loi de Dieu. Ces deux livres se servent d'appui l'un à l'autre, de manière que ce qui est dans le premier en prophétie, est en action dans le second. Leur authen-

---

(1) Si l'on veut voir à quel excès d'égarement la passion peut emporter, il n'y a qu'à lire ce que dit Voltaire, qu'*on peut couvrir avec le pouce la partie d'une mappemonde où règne le christianisme*. Je ne sais pas avec quel *pouce* on couvrirait sur un globe terrestre l'Europe entière, une partie de l'Asie mineure, de la Haute-Asie et de l'Afrique, d'immenses Archipels dans l'Océan, et presque tout ce qu'il y a d'habité dans l'Amérique septentrionale et méridionale. Tout cela reconnaît Jésus-Christ pour son Dieu, et tout cela tenait sous le *pouce* de Voltaire! Oh! qu'on est petit avec un grand orgueil!

ticité ne saurait être contestée que par de vaines chicanes, qui ont été mille fois détruites par tous les principes de la critique, sans lesquels les faits de l'histoire les plus reconnus n'auraient plus aucun caractere de certitude. Je n'entrerai point dans ces détails d'érudition, d'abord pour ne pas répéter ce que chacun peut trouver partout, ensuite parce que je n'en ai nul besoin dans mon plan, qui est tel ici que je ne veux parler que de ce qui est universellement avoué, et de ce que jamais personne n'a contredit ni ne peut contredire. Ainsi tout le monde convient, 1° que le christianisme a été prêché par les disciples de Jésus-Christ, qui, après avoir vu leur maître crucifié, se sont répandus dans la Judée et dans d'autres contrées, pour annoncer qu'ils avaient vu leur maître ressuscité, pour attester au monde cette résurrection et les miracles de sa vie, dont ils avaient été témoins, et les paroles qu'ils avaient entendues de sa bouche, et les mystères qu'il leur avait révélés; et enfin tout ce qui est contenu dans les livres publiés par eux sous le nom d'épîtres : 2° que tous ces prédicateurs d'une loi nouvelle ont scellé de leur sang la profession qu'ils en faisaient, et qu'après eux les prosélytes de cette même loi, persécutés, torturés, massacrés de toutes les manières pendant plus de trois cents ans, ont fini par être beaucoup plus nombreux que leurs persécuteurs et leurs bourreaux, et par voir leur croyance établie dans

l'empire romain et chez les destructeurs de cet empire, sans aucune espèce de force coactive, et uniquement par la voie de persuasion.

Voilà ce que personne ne révoque en doute : voilà des faits qu'on ne s'est jamais avisé de nier, attendu qu'on ne nie pas ce qui se passe aux yeux du monde entier. Il ne m'en faut pas davantage, et déja je conçois très-bien que c'était là ce qui devait être à la portée de tout le monde ; que c'était là seulement cette certitude dont la raison est parfaitement juge, et qui ne laisse lieu à aucun doute, par conséquent à aucune excuse. Pourquoi ? C'est que sur le seul exposé de ces faits avoués, il est impossible, à l'examen, de douter que tout ce qu'ont annoncé ces hommes ne fût la vérité, la vérité de Dieu même, qui a parlé par leur bouche. Pourquoi ? Parce que s'il était possible que ce qu'ils ont dit ne fût pas la vérité, il faut absolument renoncer à tout ce que l'intelligence humaine a de notions les plus sûres et les plus irréfragables sur ce qui est de Dieu et de l'homme, et qu'en un mot s'ils nous ont trompés, toutes nos connaissances morales sont une chimère, et toute notre existence un rêve.

J'entends déja les incrédules qui s'écrient : « Quoi ! n'est-ce que cela ? c'est l'argument de « Pascal : j'en crois des témoins qui se font égor-« ger, qui n'ont pu être ni trompés, ni trom-« peurs. Rien n'est moins nouveau, et il y a long-« temps qu'on y a répondu. »

Graces à Dieu, je n'ai point la vaine prétention du nouveau, mais l'amour du vrai. Il serait bien étrange que vous eussiez le droit de rebattre sans cesse les mêmes objections, en les offrant à l'ignorance comme nouvelles, tandis qu'elles sont depuis des siècles dans les écrits d'une foule (1) d'hérésiarques; et qu'il ne nous fût pas permis de nous remettre devant les yeux les réponses péremptoires, que vous vous vantez si gratuitement d'avoir décrites, quoique vous ne les ayez pas même effleurées. Elles pourraient en effet paraître vieilles, si vous étiez parvenus en effet à les arguer de faux : elles sont toujours nouvelles, tant qu'elles sont dans toute leur force, et par conséquent elles le seront toujours; car elles n'en perdront jamais rien. Je sais par cœur tous vos arguments, ou ce que vous appelez des arguments, et ce qui n'est autre chose que des mots vides de sens : je ne les connais que trop, puisque j'ai eu le malheur de m'en servir quelquefois moi-même (2), quand j'avais le malheur d'être à l'école

(1) *Il n'y a peut-être pas une seule proposition dans les livres des incrédules, qu'ils n'aient prise, ou dans Celse, tel qu'il a été cité par les Pères qui l'ont réfuté, ou dans les hérésiarques qui ont attaqué l'un après l'autre les dogmes du christianisme.*

(2) Pascal a dit : « *J'en crois des témoins qui se font égorger.* » Pascal raisonnait fort mal, puisqu'il est de fait que « *le fanatisme* peut tout braver, quand il voit le ciel ouvert. »

du mensonge. Mais il ne s'agit pas même ici de ce qui ne peut être enseigné que par la foi : si je ne vois et ne puis rien voir qu'à sa lumière, ici du moins ce n'est pas qu'elle éclaire des objets qu'elle seule peut éclairer : non, c'est seulement qu'elle m'apprend à ne pas abjurer ma propre raison dans ce qui est purement du ressort de la raison, pour me payer de puérilités dont une folle vanité aime mieux se contenter que de céder à l'évidence. Je le répète et je l'affirme, comme étant sûr de le démontrer, que sur ce point capital l'incrédulité n'a rien dit qui ait l'ombre du sens commun. Ici *la philosophie*, comme par-tout ailleurs, a parlé précisément *la langue révolutionnaire*, dont elle a été, comme j'ai promis de le prouver (1), la première fondatrice, et cet ouvrage le prouvera. Ici, comme par-tout ailleurs, elle a employé les mots à contre-sens, pour ceux qui ne demandaient pas mieux que de les prendre à contre-sens. Mais si la Providence a permis que l'on vît les effets de cette *langue*, qui est celle de l'imposture, c'est qu'elle a voulu, sans doute, ramener les hommes à celle de la vérité;

(*Mercure de France*, 1793). On va voir que je répétais alors ce mot de *fanatisme*, comme ceux qui me l'avaient appris, sans savoir ce que je disais, et sans me soucier de le savoir. C'était assez qu'il fût bon à remplir une phrase, et qu'il dispensât d'avoir une idée.

(1) Dans l'ouvrage sur *le Fanatisme*.

et le profond mépris où est déja tombée l'une, nous garantit que l'autre est prete à rentrer dans ses droits.

Tout ce que l'on a objecté contre les premiers prédicateurs de l'évangile, se reduit à ces deux mots, *fanatiques ou fripons, trompeurs ou trompés*. Ne demandez pas à nos adversaires de choisir au moins l'un des deux, puisqu'ici l'un est absolument incompatible avec l'autre. Celui qui en serait encore là ne les aurait apparemment jamais lus. C'est bien de conséquence ou de méthode qu'il s'agit, avec des hommes qui n'ont jamais d'autre soin et d'autre intérêt que de tout embrouiller, qui dans une même page, raisonnent dans trois ou quatre hypothèses différentes, ou même contradictoires, et qui s'occupent toujours, non pas à établir une preuve, mais à faire une phrase! C'est du temps de Pascal que l'on se piquait de raisonner; et où y a-t-il plus de dialectique pour et contre que dans Bayle? Mais *la philosophie* de nos jours s'y est prise autrement, et a fait beaucoup plus avec bien moins de peine. Si Pascal eût achevé l'ouvrage dont il n'a jeté que quelques pierres d'attente, croyez-vous que nos sophistes eussent seulement essayé de raisonner contre lui? Voltaire ne l'a tenté, que parce qu'il a vu jour à incidenter contre un homme qui n'a guères eu que le temps de poser ses majeures, ou ses conséquences, sans en venir au dévelop-
et encore comment Voltaire s'en est-il

ture? Toujours en éludant la question : c'est ce qu'on a fait voir, quand on lui a répondu. Mais il y a long-temps que nos incrédules ont fait le procès au *raisonner* : ils ont juré, au nom de *la raison*, de ne jamais faire usage du raisonnement (1). Ils se sont faits les bouffons de l'impiété, et ils savaient bien ce qu'ils faisaient : un raisonneur est écouté de trois ou quatre personnes : le bouffon attire la foule, pour peu qu'il ait d'esprit ; et ce n'est pas l'esprit qui leur manquait.

Ce qu'aurait fait Pascal avec la force de son talent, je puis au moins le faire avec la seule force des choses. *Re vincimus ipsâ.* On va voir combien sa proposition renferme de certitude, en voyant combien les objections renferment d'absurdités.

Je prends l'une après l'autre les deux hypothèses assignées, la crédulité fanatique, et le char-

(1) Je parle ici de cette foule d'écrits contre le christianisme, tous, à l'exemple de ceux de Voltaire, tournés à la parodie et à la raillerie. Les livres de matérialisme et d'athéisme sont d'un autre ton. Il y a une grande prétention au *raisonner*. On peut voir un échantillon de ce *raisonner* dans ce qui est cité (*) ailleurs du plus fameux de ces livres, *le Système de la Nature*. A coup sûr il n'en faudra pas davantage à tout homme d'un peu de sens pour juger de ce livre et de tous ceux du même genre. *Ab uno disce omnes.*

(*) Dans la *Philosophie du dix-huitième siècle*, dernière partie du *Lycée*.

latanisme hypocrite. L'un et l'autre sont ici également inadmissibles, également contraires à la nature de l'homme, impossibles, d'une impossibilité morale, c'est-à-dire de la seule qui soit relative aux actions humaines, que nous ne pouvons pas juger par une autre règle, et la règle est ici tellement applicable, que si l'on peut trouver dans l'histoire du monde quelque chose qui ressemble à la conduite que l'on suppose dans les apôtres et les disciples, je consens à ce qu'on les regarde comme des imposteurs ou comme des dupes.

1° Étaient-ils crédules et fanatiques?

Quoi! douze apôtres et soixante-douze disciples se sont persuadés qu'ils avaient vu, touché, entendu vivant, celui qu'ils avaient vu trois jours auparavant expirer sur la croix et porter au sépulcre! Ce genre d'illusion est-il concevable?

Obj.—« Pourquoi pas? Et tous ces *témoins de « miracles*, qui ont attesté de nos jours des gué« risons miraculeuses que personne ne croit? »

Il n'y a ici nulle parité sous aucun rapport. D'abord il y a vingt manières, toutes également plausibles, de se tromper sur une guérison qui peut être plus ou moins réelle ou apparente, plus ou moins l'ouvrage de la nature ou de l'imagination, plus ou moins reconnue par des gens de l'art ou par des ignorants, etc. Mais un mort de trois jours ressuscité! un mort à qui l'on parle, avec qui l'on mange, de qui l'on touche les cica-

trices! connaît-on quelque exemple de cette espèce de crédulité? est-ce là ce qu'on s'imagine avoir vu, à moins d'être imbécille ou fou? Et voyez dans les actes des apôtres, si leurs premiers discours devant la synagogue ont quelque chose de l'imbécillité ou de la folie. Ensuite les merveilles du jansénisme ont été attestées par l'esprit de parti; et qui ne sait de quoi il est capable, même de bonne foi? Et quel esprit de parti peut-on supposer dans des hommes qui n'ont encore aucune espèce de parti? Enfin, ces *témoins de miracles* se sont-ils répandus dans toutes les contrées pour y prêcher une doctrine toute nouvelle, pour rendre témoignage à ce qu'ils avaient vu, et soutenir au prix de leur sang, une mission comme celle des apôtres, dont le premier salaire fut une flagellation publique? Montrez-nous donc des hommes qui, traités ainsi au premier pas, persévèrent à courir le monde, sans autre espoir et sans autre intérêt humain que d'être par-tout accueillis de même, de trouver par-tout les cachots, les chaînes, les verges, les bourreaux, et enfin une mort cruelle? Encore aujourd'hui les missionnaires chrétiens font la même chose, et pourtant ils n'ont pas vu comme les apôtres; mais c'est encore une preuve de ce même pouvoir surnaturel, qui seul peut donner la force de mourir pour ce que l'on croit par la foi, comme les disciples sont morts pour ce qu'ils croyaient par leurs yeux.

Tous les moyens de conviction physique que la sagesse suprême multiplia pour que ses ministres ne pussent avoir aucun doute sur ce qu'ils devaient prêcher aux nations, font voir assez combien l'auteur de la foi connaissait ce qui était naturellement nécessaire à l'homme pour distinguer pleinement les caractères de la vérité, de façon à ce qu'il ne fût pas possible de la confondre avec l'erreur. Jésus-Christ ne se borna pas à une seule apparition rapide, que l'on eût pu supposer fantastique : non, ses apparitions furent pendant quarante jours, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, fréquentes, prolongées, accompagnées de toutes les actions qui prouvent l'être vivant et agissant : il voulut même qu'il se trouvât un incrédule déterminé, qui, n'ayant encore rien vu, dit hautement, *Je ne croirai que quand j'aurai vu et touché.* Il avait cependant été déja témoin de tous les miracles de Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne lui fait pas un crime de son incrédulité. Pourquoi? C'est qu'il y avait encore une grande distance entre tous ces miracles, et celui de la résurrection du Sauveur. Tout ce qu'il avait fait jusques-là de merveilleux, pouvait n'être que d'un homme favorisé du ciel, d'un prophète divin, et avant lui des prophètes d'Israël avaient ressuscité des morts. Mais celui qui par sa propre puissance revient de la mort à la vie, celui qui après avoir dit, *il faut que le Fils de l'homme soit trois jours dans le tombeau et en sorte le troisième jour,* en sort en

effet comme il l'avait promis, celui-là ne peut-être que Dieu même. Car de qui recevrait-il une pareille puissance? Il est évident qu'elle est en lui; et qui, hors Dieu, est le maître de la vie et de la mort? C'est en son nom que ses serviteurs, avant et après lui, ont rappelé les morts à la vie; mais quelle voix, quel nom, quelle prière a rappelé Jésus-Christ du tombeau? Certes, c'est avec raison que cette résurrection sans exemple est la base de notre foi et le gage de notre espérance. Cette résurrection qui est un mystère, mais qui est un fait, comprend et explique tous les autres. Si Jésus-Christ est ressuscité parce qu'il l'a voulu; il est donc mort aussi, parce qu'il l'a voulu : il s'est donc fait homme, parce qu'il l'a voulu, et par un résultat qui n'a pu être conçu que dans la toute-puissance et dans la sagesse infinie, tout ce qui tient à son humanité, est le plus éclatant témoignage de sa divinité.

Aussi faut-il observer que c'est sur ce fait inoui d'une résurrection spontanée, que la foi des disciples, ainsi que la nôtre, fut principalement appuyée. C'était une terrible épreuve que d'avoir vu mourir leur maître, et de quelle mort! Le souvenir de tout ce qu'ils avaient vu en lui de saint, de céleste, de merveilleux, avait cédé au spectacle de la croix, et leur faiblesse ne l'avait pas même attendu jusqu'au bout, témoin la fuite du plus grand nombre, et le reniement du prince des apôtres. En vain les avait-il prévenus vingt

fois sur tous les évènements, *afin qu'ils se souviennent* des prédictions : il n'ignorait pas que ces précautions seraient insuffisantes contre la fragilité humaine, et il ne les prenait qu'afin que pour eux, comme pour nous, l'évènement du moins fût la preuve de la prophétie. Il ne fallait donc rien moins que tout l'éclat de la résurrection pour réparer *le scandale* de la croix, et c'est pour cela que le Sauveur, en faisant l'éloge de la foi qui n'a pas besoin de voir, ne s'offense pas que Thomas ait voulu voir. Il y a plus : après la résurrection, cette foi des apôtres et des disciples n'avait encore aucun mérite ; car où est le mérite de croire ce qu'on a vu et revu? Elle pouvait alors ne pas aller plus loin que la conviction de l'esprit, et ne suffisait pas pour changer en lions indomptables ce *troupeau* timide qui s'était si promptement *dispersé*, quand *on frappait le pasteur* (1). Il leur fallait *l'esprit*, *l'amour*, *le feu*, qu'il leur avait promis, et l'amour devait être le prix de sa mort, comme elle en avait été le chef-d'œuvre. C'est pour cela qu'il leur dit dans cet admirable sermon de la Cène : *Il vous est utile que je vous quitte ; car si je ne m'en vais pas, l'Esprit ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai, et il vous enseignera toute vérité.* En effet, rien n'empêchait que tout convaincus qu'ils étaient et devaient être, ils ne de-

(1) *Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis.*

meurassent des hommes ordinaires et inutiles, connaissant la vérité, mais n'ayant ni le désir, ni la force de se sacrifier pour elle; ce qui pourtant était nécessaire dans le dessein de Dieu, qui, après avoir manifesté la révélation par tous les moyens de certitude humaine, ne voulait établir sa religion, comme nous le verrons bientôt, que par des moyens évidemment surhumains. C'est ce qui nous apprend cette grande vérité sur laquelle saint Paul revient si souvent, que la charité est l'ame de notre religion; que sans elle la foi même est *morte*, parce qu'elle est sans les *œuvres*, qui ne peuvent être que celles de la charité; que nous qui croyons par la foi, nous ne pouvons pratiquer que par l'amour, puisque sans l'esprit d'amour, les disciples même qui croyaient d'après leurs yeux, n'auraient pu s'élever jusqu'à l'*œuvre*, dont ils devaient être chargés, et que Jésus-Christ ne leur envoya cet esprit d'amour, qu'après avoir consommé, comme notre médiateur et notre modèle, le plus grand sacrifice de l'amour.

Ces inductions toutes chrétiennes, qui sortent naturellement de chaque partie de la discussion, ne doivent point blesser nos adversaires. Ils peuvent les mépriser, sans doute, mais il faut qu'ils me les pardonnent: je ne les leur adresse point comme preuves: je les propose aux chrétiens comme des rayons lumineux du grand jour de notre foi. Les incrédules peuvent en détourner leurs regards que je n'appelle jamais que vers le

jour de la raison : Dieu seul peut tourner leurs yeux vers celui de la foi; mais c'est toujours un grand avantage qu'il ne nous faille que celui de la raison, pour faire au moins baisser les yeux à ceux qui sont dans l'impuissance de le soutenir.

Nous pouvons déja conclure avec elle, qu'en rassemblant toutes les circonstances de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu, il est absolument hors de nature qu'un seul homme ayant l'usage de sa raison, ait pu se persuader de bonne foi qu'il avait vu Jésus-Christ ressuscité, si en effet il ne l'avait vu, et se le persuader au point de vouloir le prêcher au monde entier, aux dépens de tout ce que les hommes ont de plus cher, le repos, la liberté, la vie, et aux risques de tout ce qu'il y a de plus formidable, les tourments, les supplices, les outrages, et la mort. Mais les *philosophes* répondent à tout par un seul mot qui leur sert à tout : *Fanatisme! Fanatisme!* C'est avec l'influence magique de ce grand mot que les *philosophes* ont anéanti toutes les vertus des saints, toutes les grandeurs de la religion, tous les témoignages du ciel et de la terre en sa faveur, comme les *révolutionnaires* ont fait depuis de ce même mot le crime de tous les prêtres, de tous les chrétiens, de tous les honnêtes gens; le crime enfin de tous les innocents : on ne raisonne pas contre les *révolutionnaires :* il n'y a qu'une seule réponse à leur faire, c'est le Très-Haut qui la fera lui-même à ses ennemis, quand

sa justice appaisée permettra que la race humaine rentre dans ses droits. Mais il faut répondre aux *philosophes* qui ont été leurs maîtres, qui leur ont fait leur langue, et qui n'y ont pas renoncé, quoiqu'elle ait tourné contre eux-mêmes, tant l'orgueil *philosophique* est incapable de s'amender!

Que voulez-vous dire avec votre *fanatisme?* comment et dans quel sens la croyance des apôtres pouvait-elle être *fanatique?* En quoi saint Pierre était-il *fanatique*, lorsque après le premier miracle opéré au nom de Jésus, à la vue de Jérusalem, il disait à la Synagogue qui lui défendait d'*enseigner au nom* de ce Jésus qu'elle avait mis à mort: *Nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu. C'est au nom de ce même Jésus et par sa puissance que nous avons guéri cet homme: c'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, qui est le Sauveur promis à Israël par nos prophètes. C'est lui que nous annonçons; et jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu?*

Quel est donc l'homme de sens, l'homme d'honneur et de probité qui tiendrait ici un autre langage? quel est celui que les menaces et les mauvais traitements pourraient déterminer à taire et trahir la vérité dont il a la conviction intime, et qui est attestée par des prodiges dont il peut prendre à témoins ceux-mêmes qui veulent lui imposer silence? (car jamais les Juifs n'ont nié

les miracles (1) de Jésus-Christ et des apôtres : seulement ils les attribuaient aux démons.) Certes, celui qui en pareil cas répondrait autrement que saint Pierre, serait un lâche et un infâme. Et le courage de la conscience est un *fanatisme* ! Eh ! où en sommes-nous, grand Dieu ! Au nom du sens commun, si ce n'est pas au nom de Dieu, depuis quand est-on *fanatique* quand on n'est pas vil et fourbe ? Hélas ! c'est depuis que la *philosophie* a eu besoin de changer le sens des mots pour dénaturer les choses.

Il faut pousser à bout nos adversaires, et ne pas leur laisser le moindre subterfuge, ni en raisonnements, ni en faits. Le *fanatisme* est par lui-même un sentiment violent, un mouvement aveugle de l'ame trompée par l'imagination, et qui embrasse son erreur avec d'autant plus de force, qu'elle ne peut la défendre que par la fureur. Car il est de principe que le *fanatisme* est absolument incompatible avec la vérité : c'est proprement la rage de l'erreur. Ce sont bien là ses caractères, et les *philosophes* qui les ont souvent tracés avec énergie, apparemment ne les méconnaîtront pas. Eh bien ! parcourons dans l'histoire tout ce qu'a produit le *fanatisme*, et voyons si nous y trouverons la moindre ressemblance avec l'établissement du christianisme. Ensuite, s'il est avoué en philosophie, qu'une cause

(1) L'article des miracles va être traité tout-à-l'heure.

vicieuse ne saurait produire des effets louables, et qu'une passion malfaisante ne saurait avoir les effets de la vertu, il sera démontré que la prédication de l'évangile est, dans ses caractères et dans ses effets, aussi étrangère au *fanatisme*, que la vertu l'est au crime, et la vérité au mensonge.

Laissons le *fanatisme* idolâtrique, qui offrait du sang à la Divinité : il est connu et apprécié, et je rappellerai seulement en passant que c'est la religion seule qui l'a détruit par-tout, et que la philosophie ne l'avait détruit nulle part. Comment nomme-t-on la rage des Arabes musulmans, qui disaient, pour me servir des termes de Voltaire ? *Crois à Mahomet, ou je t'égorge?* — Du *fanatisme*. — Fort bien. Mais que disaient les apôtres, au nom de leur maître ? Ils ne se permettaient même pas la moindre résistance aux oppresseurs ; ils la défendaient sévèrement aux nouveaux chrétiens ; et en effet il n'y en a point d'exemples pendant trois cents ans (1). Ils di-

---

(1) Il y en a au contraire, et de bien éclatants, de ce dévouement héroïque qui appartient exclusivement au christianisme, et qui s'interdit même la défense naturelle, quand il en a les moyens, plutôt que de s'armer contre la puissance légitime, et de violer le précepte de l'obéissance et de la patience. Voltaire s'est efforcé vainement de nier le martyre de saint Maurice et de la légion qu'il commandait. Il ne lui en coûte rien pour fouler aux pieds toutes les autorités historiques, dès qu'elles sont favorables à la religion, non plus que pour accréditer les traditions les plus apocryphes,

saient aux persécuteurs et aux tyrans : « Faites « de nous tout ce que vous voudrez. Prenez nos « biens, notre liberté, notre vie. Nous obéirons « toujours à toutes les lois de l'empire, car Dieu « nous l'ordonne ; mais nous ne sacrifierons point « à vos idoles, car Dieu nous le défend. » Ceux qui parlent ainsi sont-ils aussi *fanatiques ?* Comment ose-t-on appeler du même nom ceux qui disent comme les musulmans, *Crois ou je t'é-*

---

dès qu'elles lui sont contraires. Le massacre de saint Maurice et de toute la légion dans les montagnes du Valais, à l'endroit qui en a gardé depuis le nom de Saint-Maurice, est aussi avéré qu'aucun des faits les plus constants dans l'histoire. Il y oppose la facilité qu'avait cette légion de se défendre contre toute une armée dans les défilés des montagnes, et l'invraisemblance que dix mille hommes se soient ainsi laissé égorger sans résistance ; et il oublie que ces dix mille hommes étaient des chrétiens, et qu'il est de la loi et du caractère des chrétiens de ne pas repousser la gloire d'être martyr. Il s'en serait convaincu, s'il avait lu la relation authentique d'Eucher, évêque de Lyon, qui écrivait 150 ans après sur des actes rédigés par des témoins oculaires et connus, entre autres par l'évêque du lieu (Octodurum, nommé depuis Saint Maurice.) Il y aurait vu la réponse envoyée par la légion aux dernières sommations de l'empereur Maximien qui avait commencé par la décimer, et qui la menaçait d'une entière destruction, et l'on sait que ce Maximien fut un des plus forcenés persécuteurs. Voici cette réponse : « Nous som- « mes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de « Dieu. Nous vous devons le service militaire et l'obéissance ; « mais nous ne pouvons renier celui qui est notre créateur et « notre maître, comme il est aussi le vôtre, dans le temps

gorge, et ceux qui disent comme les apôtres: *Égorgez nous; mais nous attesterons toujours ce que nous avons vu.* N'est-ce pas mettre dans la même classe le tigre et l'agneau, la victime et l'assassin, l'homme et le monstre? Et quand donc a-t-on vu rapprocher ces deux extrêmes, placés à une si grande distance l'un de l'autre? Quand? A une seule époque, celle de la *philosophie* de ce siècle. Où? Dans les livres de nos *philosophes*,

---

« même que vous le rejetez. Vous nous trouverez dociles à « vos ordres dans toutes les choses qui ne seront pas con- « traires à sa loi, et notre conduite passée doit vous en ré- « pondre. Nous avons fait serment à Dieu, avant de le faire « à César : serions-nous fidèles au second serment, si nous « étions capables de violer le premier? Nous avons vu mas- « sacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous nous « sommes même réjouis du bonheur qu'ils avaient eu de « mourir pour Jésus-Christ. L'extrémité où l'on nous réduit « ne peut nous inspirer la révolte. Nous avons les armes à la « main; mais nous ne savons ce que c'est que de résister, « parceque nous aimons mieux mourir innocents que de vivre « coupables. » Quand on me montrera dix mille soldats de l'hérésie, dix mille *fanatiques* bien armés et bien retranchés dans les montagnes, tenant ce langage et cette conduite, écrivant et mourant ainsi, je consentirai à ce que les martyrs chrétiens soient des *fanatiques*. Il y a eu des écrivains protestants qui ont élevé des doutes sur cet évènement, et ils ont été puissamment réfutés par des savants du premier ordre, par Hickes et Stilling Fléet, par de Lisle, Rivaz, etc. Il en est de même de tous les faits du même genre; mais il faut lire pour s'assurer que les objections sont faibles, et les réponses victorieuses.

pendant cinquante ans. Qui s'appelait chez eux *fanatique?* était-ce le peuple païen, quand il se jetait sur les chrétiens comme des bêtes féroces, et quand les bêtes féroces elles-mêmes les déchiraient dans l'amphithéâtre, au bruit des applaudissements, quand les préfets et les proconsuls rebutaient, à force de tortures, non pas la patience des martyrs, mais la cruauté des bourreaux? c'était bien là cependant cette rage aveugle et forcenée du zèle superstitieux, qui croyait venger la cause des dieux sur leurs ennemis; c'était bien là le *fanatisme*, s'il en fut jamais; c'était bien celui qui animait les Dèce et les Dioclétien, et tous les persécuteurs. Oui, sans doute, et c'étaient d'abominables *fanatiques* dans la langue du genre humain, mais non pas dans celle des *philosophes* de ce siècle. Pour eux le christianisme, combattu par le pouvoir, tourmenté par la barbarie pendant trois siècles, et couronné enfin par une patience de trois siècles, qui fut le caractère et le triomphe de la vérité, n'est jamais que *le fanatisme qui en impose à la crédulité et à la faiblesse, et qui entraîne la multitude.* Pour eux un Dioclétien est *un sage;* pour eux un Julien, dont la manie puérilement superstitieuse a été bafouée même par les historiens du paganisme, malgré les grandes qualités qu'il avait d'ailleurs, n'est jamais qu'*un sage.* Pour eux, pour ces grands panégyristes de *la tolérance et de la liberté de penser*, tous ces milliers de chré-

tiens massacrés par la plus inhumaine *intolérance*, ne sont jamais que des *fanatiques*. Tous ces flots de sang avaient disparu aux yeux de Voltaire, aux yeux du grand *apôtre de l'humanité*, quand il osa dire, et dans *son Siècle de Louis XIV* (1), que *le paganisme n'avait guères arrosé les autels que du sang des animaux*. Il oubliait ainsi non-seulement cette quantité de victimes humaines immolées chez tant de peuples, mais la multitude innombrable de chrétiens immolés au pied des autels de l'idolâtrie, tout ce sang offert aux dieux de l'empire; et comment l'aurait-il compté pour quelque chose? c'était du sang chrétien. C'est donc à cet excès que la *philosophie* a poussé l'impudence du mensonge? c'est elle qui, pour rendre le christianisme odieux, imagina de le transformer de nom, et d'absoudre de *fanatisme* le reste du monde, afin qu'il n'y eût plus pour l'ignorance qui répète les mots sans connaître les choses, d'autre *fanatisme* que celui des chrétiens, et des chrétiens victimes et martyrs. Et l'on a pu croire que cette exécrable hypocrisie ne serait pas confondue! Elle l'est, elle le sera à jamais; elle le sera sans retour! l'artificieuse impiété restera muette dans ses honteuses ténèbres: *Impii in tenebris conticescent*. La bouche d'iniquité sera fermée: *Obstructum est os loquentium iniqua;* et toutes les générations s'écrieront: Gloire à Dieu

(1) Lisez les premières lignes du chapitre du *Jansénisme*.

et honte éternelle à *la philosophie* du dix-huitième siècle; honte éternelle aux imposteurs effrontés, qui seuls ont été capables de travestir à-la-fois le crime et la vertu pour insulter à l'une et consacrer l'autre; qui ont traîné dans la boue (1) la robe sanglante des innocents, et placé une couronne de *sagesse* sur le front des tyrans et des bourreaux.

Obj. — « Eh bien! oui, nous conviendrons « puisqu'il le faut, que tous les persécuteurs, « ceux-mêmes des chrétiens, ont été des *fanatiques;* mais qui empêche qu'il n'y ait une autre « espèce de *fanatisme* dans les martyrs? Les passions humaines ne prennent-elles pas toutes « sortes de formes, et même des formes opposées? et si le courage des apôtres est une « preuve de la vérité, il faudra donc aussi que « le courage des hérétiques et des juifs, quand « on les faisait brûler, soit une preuve de la vérité? Or, comment pouvez-vous donner comme « un caractère de la vérité ce qui peut se trouver dans ce que vous-même appelez l'erreur? « Apologiste du christianisme, que dites-vous de cet argument? est-ce là de la bonne logique « ou non? et direz-vous encore qu'elle n'est pas « à notre usage? »

Je le dirai et le prouverai. Car d'abord vous

(1) Voyez dans vingt endroits des ouvrages de Voltaire, ses railleries cruelles sur les martyrs.

me faites dire ce que je n'ai pas dit : vous substituez très-subtilement une proposition générale qui est de vous, à une proposition très-particulière qui est la mienne. Je n'ai jamais dit ni pensé que le *courage de mourir fût une preuve de la vérité*. Il faudrait pour cela ne connaître ni l'homme, ni l'histoire ; et c'est un poëte chrétien qui a dit : *L'erreur a ses martyrs*. (*Poëme de* la religion.) Je soutiens au contraire qu'aucun des motifs très-humains et très-plausibles qui peuvent faire des *martyrs de l'erreur*, ne peut absolument se concevoir dans les apôtres et les disciples qui n'étaient pas des martyrs d'une secte ou d'une opinion, mais des *témoins d'un fait*, ce qui est essentiellement différent ; votre argument, quoique l'un des plus spécieux qu'on ait employés, n'est donc déja qu'un sophisme, puisqu'il s'appuie sur une parité qui n'existe pas, et qu'il passe du particulier au général, ce qui en logique est reconnu absurde. Mais il faut à-présent développer cette étonnante disparité, et faire voir d'un côté ce qui dans toutes les idées humaines est très-conciliable avec l'erreur ; et de l'autre, ce qui dans ces mêmes idées, ne peut absolument se concilier qu'avec la vérité.

N'oublions pas le point d'où nous sommes partis, le mobile quelconque que la raison peut apercevoir dans les apôtres et les disciples, allant prêcher au monde la résurrection, et par conséquent la divinité de Jésus-Christ, et souffrant

et mourant pour la soutenir. C'est là ce dont il s'agit. J'ai avancé et prouvé que cette résolution ne pouvait absolument tenir qu'à une conviction intime d'un fait et d'un fait nécessairement divin, et que cette conviction ne pouvait en aucune manière ressembler à l'illusion et au *fanatisme*, ni dans ses motifs, ni dans ses effets. A-présent, qu'opposez-vous à la résolution de ces hommes, pour l'accorder avec celle qui peut n'être que l'obstination de l'erreur? L'exemple des hérétiques et des juifs, qui sont morts pour leur croyance. Commençons par les juifs, et détestons d'abord l'intolérance meurtrière qui les a fait périr, quand ils n'ont eu d'autre crime que leur religion, puisque dans ce cas l'esprit de la nôtre est diamétralement opposé à l'esprit de persécution. Cette faute est celle des gouvernements et non pas de la religion : il suffit d'avoir lu l'histoire et l'évangile, pour en convenir. La mauvaise foi des ennemis du christianisme a seule été capable de lui attribuer ces cruautés; mais ce n'est pas ce dont il s'agit encore. Nous en sommes à l'explication de ce fait allégué, les juifs mourant pour leur croyance. Eh! qui donc peut ignorer qu'il est parfaitement dans la nature que l'homme soit attaché à la religion dans laquelle il a été élevé, quelle qu'elle soit, et souvent même au point de mourir plutôt que d'y renoncer? Cela est partout de l'homme; et comme les conséquences d'un principe vrai sont aussi nécessairement vraies,

c'est pour cela même que Dieu a voulu, comme on le verra bientôt, que sa religion s'établît dans le monde, je ne dis pas seulement sans faire violence à personne, je ne dis pas seulement par la seule persuasion, mais même par une voie directement contraire à la violence, c'est-à-dire par la résignation à souffrir tous les maux et tous les supplices durant trois cents ans. C'est encore par une autre conséquence du même principe, que toute persécution tendant à forcer la croyance, est non-seulement reconnue inhumaine, mais absurde et insensée. A-présent je demande ce qu'il peut y avoir de commun entre les juifs et les apôtres. Ceux-ci, bien loin de mourir pour la religion de leurs pères, ce qui est tout naturel, l'avaient abandonnée sans autre motif possible que celui de la conviction, prêchaient par-tout leur nouvelle croyance, sans autre motif possible que celui d'un zèle qui n'est pas dans la nature, puisqu'on ne l'a jamais retrouvé nulle part, et souffraient et mouraient pour propager cette croyance, sans autre motif possible que l'espérance d'un autre monde, puisque assurément il n'y avait rien à gagner dans celui-ci. Voilà pour les juifs, qui déja sont hors de toute comparaison avec les apôtres : passons aux hérétiques. C'est ici que les faits de l'histoire vont achever de nous offrir réellement ce *fanatisme*, que jamais la raison ne pourra voir dans les premiers prédicateurs de la foi.

Ou vous parlez des hérésiarques, ou vous parlez des sectaires. Voyons les faits dans tous les deux.

Dans cette foule d'hérésiarques qui n'ont jamais paru que pour troubler et désoler le monde, qui sont donc ceux qui ont péri pour leur hérésie? Ouvrez l'histoire, et cherchez-en un seul qui n'ait pas mis en œuvre tous les moyens de séduction, d'intérêt et de violence pour se faire un parti et dominer sur les hommes. Je vois partout le mal qu'ils ont fait, les excès où ils se sont portés, les barbaries qu'ils ont commises. Je vois les ariens, sous les rois Goths et Vandales, faire presque autant de martyrs qu'en avaient faits les Césars païens; et je vois au contraire dans les conciles où ils ne furent pas les plus forts, tout leur châtiment se réduire à la simple condamnation de leurs erreurs, et à la déposition de ceux d'entre eux qui étaient évêques, peine canonique qu'assurément on était bien en droit de leur imposer, à moins qu'on ne prétende que l'église doit conserver parmi ses ministres ceux qui se déclarent ouvertement contre ses dogmes. Si quelques-uns d'entre eux n'ont pas soulevé les peuples, et se sont bornés à rechercher la protection des princes, ceux-là n'ont subi que les peines ecclésiastiques. Mais toute l'histoire atteste les ravages affreux que le plus grand nombre a causés dans tous les pays où ils ont pu se faire un parti. La plupart prêchaient à main armée la révolte

contre les autorités civiles et contre l'hiérarchie ecclésiastique qui était loi de l'état; et dans quel gouvernement cela est-il permis? La plupart professaient précisément les mêmes dogmes qui se sont appelés de nos jours et s'appellent encore *les principes révolutionnaires;* et nos *philosophes* n'ont été en ce genre de doctrine que les successeurs des Vaudois, des Albigeois, des Anabaptistes, des Hussites, et de tant d'autres sectaires, si ce n'est que nos *sages*, jusqu'à l'époque de la révolution, ne prêchaient que dans leurs livres *l'égalité et l'indépendance*, c'est-à-dire la subversion de tout ordre politique et social, et que les hérésiarques et les sectaires s'adressaient directement à la multitude, et le fer et la flamme à la main, la conduisaient au pillage et au massacre, qui dans tous les temps ont été *l'égalité et l'indépendance* de la canaille et de *la philosophie* de ses moteurs. Ouvrez l'histoire, encore une fois, et vous verrez qu'en tous les temps les perturbateurs du monde ont présenté le même attrait à la plèbe grossière, avide et féroce, ont employé le même moyen pour la déchaîner contre les gouvernements et la société; que les figures de leur rhétorique étaient les mêmes, *la guerre aux riches*, *aux châteaux*, *aux églises*, *les droits du peuple*, etc. Est-il étonnant qu'on les ait partout poursuivis et exterminés, et que les chefs aient péri dans les supplices? Comment donc fallait-il traiter des incendiaires et des assassins,

dont les crimes, les cruautés, les brigandages, les sacriléges font frémir, quand on en lit le détail dans tous les historiens? Ce qui est étonnant, ce qui est même le prodige unique, qui devait caractériser notre révolution, c'est que toutes ces horreurs aient été exercées une fois, et pendant des années, non plus par des troupes de brigands tumultuairement rassemblés, mais par *des décrets de législateurs et des principes de civisme,* contre vingt-cinq millions d'hommes qui n'y ont opposé aucune résistance ; et cet épouvantable prodige sera expliqué dans la dernière partie de cet ouvrage.

Si l'on remonte à une plus haute antiquité, si l'on veut distinguer le vrai *fanatisme* dans les faux *Messies* qui parurent après le véritable, tous se fondant sur les prophéties qui l'annonçaient aux juifs à cette même époque, et dont aucun juif ne doutait, on aperçoit sur-le-champ le contraste qui démontre l'imposture d'un côté et la vérité de l'autre. Toujours l'ambition, la politique et la force dans ceux qui n'ont voulu que tromper et asservir les peuples en usurpant un titre sacré. Barcochébas, ce *brigand fanatique*, comme l'appelle l'histoire, qui, jusqu'à nos *philosophes*, appelait les choses par leur nom, se donna aussi pour le Messie, le libérateur des juifs; mais il se garda bien de leur dire, comme Jésus-Christ, *rendez à César ce qui est à César;* il prétendit bien que *son royaume était de ce monde*,

et qu'il renverserait celui de César. On sait ce que coûta aux juifs son *fanatisme* qu'il vint à bout de leur communiquer, et que l'empereur Adrien ensevelit sa révolte et sa mission dans les ruines de la Judée, et dans le sang de six cent mille de ses malheureux habitants. Enfin dans le dernier siècle, Zabathey-Sevy fit la même tentative; mais n'ayant pu ramasser que de l'argent et point de soldats, arrêté et conduit devant le sultan, et près d'être exposé aux flèches des icoglans pour éprouver sa divinité, *l'envoyé de Dieu* confessa qu'il était homme, obtint grace en se faisant mahométan, et mourut dans une prison. Sur quoi il est à remarquer que tous les prétendus *Messies* (car il y en eut beaucoup) furent accueillis par le peuple juif, qui ne demandait pas mieux que de les croire sur leur parole, parce qu'ils ne leur parlaient jamais que d'un règne terrestre; au lieu qu'un petit nombre excepté, la nation entière ne voulut jamais croire au vrai Messie, malgré ses miracles, parce qu'il ne leur annonçait que *le royaume des cieux*. Voilà l'homme dans les juifs et dans leurs *Messies*; mais qu'y a-t-il qui soit de l'homme dans Jésus-Christ et dans ses apôtres?

Si nous descendons au dernier schisme, à celui de Luther et de Calvin, qui est-ce qui serait assez ignorant pour voir là autre chose que l'orgueilleux *fanatisme* de l'opinion, couvrant la cupidité et la licence du prétexte d'une réforme religieuse? Qu'ont-ils fait qu'intéresser l'avarice

des princes, et leur offrir la dépouille de l'église? Cet attrait est si naturel et si puissant! et celui d'affranchir les peuples de la dîme et les ecclésiastiques du célibat, l'est-il moins? Tout cela est tellement dans l'homme, que si l'hérésie et la révolte ne se sont pas étendues plus loin, on ne peut en remercier que la Providence; et qui sait jusqu'où le socinianisme et le pur déisme auraient poussé leurs progrès dans l'Europe, si la grande leçon de la révolution française (1) n'était venue au secours des gouvernements ébranlés dans leurs bases, avant qu'ils s'en fussent seulement aperçus?

Que résulte-t-il de cet exposé? Que dans tout ce que l'on s'efforce d'assimiler aux apôtres, vous voyez clairement ou le *fanatisme pur*, c'est-à-dire l'intolérance furieuse qui veut faire régner ses opinions par la force, ou l'opiniâtreté toute naturelle qui naît d'une croyance sucée avec le lait, et qui se révolte contre la tyrannie. Voilà ce qui se montre de soi-même dans les juifs et les hérétiques: essayez de nous le montrer dans les apôtres.

---

(1) Je ne doute pas que cette proposition n'étonne bien des lecteurs, qui auront cru voir dans cette révolution un effet tout contraire. Je les renvoie à la fin de cet ouvrage, s'ils sont capables d'apprécier seulement des considérations humaines; et peut-être avant même que cet ouvrage soit publié, les évènements auront déja confirmé ce que j'avance.

Obj. — « Mais au moins cette opiniâtreté toute « naturelle sucée avec le lait (ce sont vos termes), « était certainement dans ceux des chrétiens dont « les pères, convertis par les apôtres, élevèrent « leurs enfants dans le christianisme; et alors, de « votre aveu, ces chrétiens qui furent martyrs, « pouvaient n'avoir d'autre motif que cette opi-« niâtreté toute naturelle; et que devient par con-« séquent ce courage surnaturel que vous nous « donnez dans les martyrs pour le caractère de la « vérité, et que nous croyons, nous, pouvoir ap-« peler *fanatisme?* »

Je réponds: 1° vous passez d'une question à une autre, selon votre coutume. Ce n'est pas que je sois plus embarrassé pour les martyrs de cette dernière classe, que pour les apôtres et les disciples : j'y viendrai bientôt; mais il est important de ne rien confondre, et de procéder par ordre avec ceux qui ont intérêt de tout embrouiller. Nous en sommes toujours à la première thèse, à ce point qui est décisif, que les premiers prédicateurs du christianisme, les apôtres et les disciples, n'ont pu être *ni trompés ni trompeurs* sur le fait décisif de la résurrection de leur maître; qu'ils n'ont été là-dessus ni ne pouvaient être ou crédules par *fanatisme*, ou charlatans par intérêt. Ce point emporté, il suit déja en rigueur que ceux qui se sont convertis ensuite à la foi, se sont rendus à l'évidence des mêmes preuves que je détaille ici, et que leur foi soutenue aux dé-

pens de leur vie, n'était pas dès-lors plus *fanatique* que celle des apôtres dont ils la tenaient, puisque le principe étant nécessairement le même, les effets sont nécessairement les mêmes aussi. Mais j'avais pris soin auparavant de marquer une différence entre leur foi et celle des apôtres, différence qui vous interdisait ici une objection hors de place et prématurée: c'est que les apôtres, ainsi que les disciples, ont cru parce qu'ils ont vu; et c'est par là que la Providence a voulu commencer, comme si elle eût voulu prévenir toute objection, au moins de la part de la raison; au lieu que les peuples convertis ont cru, parce qu'ils ont senti que les apôtres et les disciples ne pouvaient prêcher ainsi, au péril de leur vie, que ce qu'ils avaient vu, et ces peuples ont raisonné et agi comme Pascal: ils ont *cru des témoins qui se faisaient égorger;* et j'ajoute, comme chrétien, que cette foi des apôtres et des gentils, quoique très-conforme à la raison par ses motifs, n'en était pas moins, par son efficacité, un don de la grace de Jésus-Christ.

2° Si vous persitez à nommer *fanatiques* ceux qui aiment mieux mourir que de renoncer à la croyance où ils sont nés, et qu'on veut leur faire abjurer par force, c'est qu'il vous plaît de persister dans l'abus des mots. Pour moi, d'après les notions qu'on vient de voir sur ce qui constitue le *fanatisme*, non-seulement je n'appellerai jamais ainsi les martyrs de la vérité (c'est une absurdité atroce dont votre *philosophie* seule est

capable); mais même ceux qui aiment mieux perdre la vie que de soumettre à une violence tyrannique la croyance même erronée qu'ils ont reçue de leurs pères. C'est aveuglement, erreur, illusion, je l'avoue; mais ce n'est point *fanatisme*; c'est une erreur qui ne peut nuire qu'à eux, et qui d'ailleurs ne nuit à personne, si l'on peut les éclairer, par les seuls moyens que Jésus-Christ et ses disciples ont employés, la persuasion, l'exemple et les merveilles d'une puissance et d'une grace également divine. C'est dire que Dieu seul peut éclairer et changer les hommes; mais c'est aussi ce qui n'est jamais arrivé que dans la conversion des peuples au christianisme.

Obj. — « Vous nous avez représenté par-tout « les hérétiques comme troublant ouvertement « l'ordre public, et dès-lors coupables de délits « civils; et l'on ne peut nier, le livre à la main, « que cela ne soit généralement vrai. Mais il y a « pourtant des exceptions qui rentrent dans cette « cause que vous-mêmes trouvez favorable dans « cette alternative entre la conscience et la vie, « qui vous sert à intéresser pour les chrétiens: « et cette même alternative a eu lieu dans quel« ques hérétiques, tels que Jean Hus et Jérôme « de Prague, Anne Dubourg, et les protestants « que François Ier faisait brûler à l'Estrapade. »

J'observe d'abord qu'il est de règle chez vous d'opposer toujours des exceptions aux généralités qui sont contre vous, et c'est une triste res-

source : elle accuse évidemment la faiblesse. Car, où n'y a-t-il pas des exceptions dans tout ce qui est purement humain, puisque notre religion en reconnaît même dans l'ordre surnaturel (1), soumis, comme tout le reste, à la puissance divine? Mais vos exceptions mêmes, fussent-elles exactes, ce qu'elles ne sont pas ici, ne prouveraient que ce qu'on vous accorde et nullement ce qu'on vous nie. Jean Hus et Jérôme de Prague n'étaient point dans le cas de mourir pour la religion de leurs pères : ils sont morts pour celle qu'ils s'étaient faite, en violant et défigurant celle qu'ils avaient reçue. « Et les apôtres « donc (diront nos adversaires) faisaient-ils autre « chose? » Toute autre chose; et vous me forcez de répéter ce qu'il vous plaît d'oublier toujours. Ils déposaient d'un fait dont ils avaient été témoins, d'un fait surnaturel, unique, divin, aussi indépendant d'eux que la doctrine qu'ils prêchaient et qui n'était pas à eux. Elle leur appartenait si peu, qu'eux-mêmes avouent que quand leur maître la leur enseignait, ils ne la comprenaient pas : ils ne la connurent qu'en recevant le Saint-Esprit. Cette doctrine n'était point contraire à la foi de leurs pères : elle en était une conséquence nécessaire dans le temps marqué positivement par leurs prophètes : elle en était

(1) Par exemple, la Vierge, seule créature exempte de péché, en raison de son titre de mère de l'Homme-Dieu.

la consommation annoncée dans leurs propres livres. Où est là dans les apôtres l'intérêt de l'amour-propre, et la vanité de l'opinion? Mais Jean Hus et Jérôme étaient bien, dans toute l'étendue du terme, des novateurs uniquement inspirés par la présomption des hérésiarques, comme Wiclef, Luther, Calvin, etc.; et c'est là proprement, comme je l'ai dit, le siége du *fanatisme*, qui est dans son origine l'orgueil de l'opinion qu'on s'est faite. Il est vrai qu'ils préférèrent cet orgueil à la vie, et la mort à une rétractation qui leur assurait leur grace: il est vrai encore qu'ils moururent très-courageusement, et personne ne vous a nié que des *fanatiques* ne pussent mourir avec courage. Ce ne fut pas le concile qui les condamna: il ne condamna que leur dogmes. Ce fut l'empereur Sigismond qui les fit périr. C'est à ceux qui ont quelque connaissance du droit naturel et civil, à examiner si ce prince fut trop sévère, et si les deux hérésiarques méritaient la mort. Cet examen dépend de celui des dogmes qu'ils prêchaient aux peuples, et c'étaient eux qui dans les sermons et les écrits de Luther, mirent en feu toute l'Allemagne et une partie de l'Europe. Jean Hus et Jérôme ne les soutinrent pas par les armes, parce qu'on ne leur en laissa pas le temps et les moyens. Mais on peut juger de ce qu'ils auraient fait par ce que firent leurs disciples, qui, au nombre de quarante mille, sous les ordres d'un fanatique nommé Ziska,

couvrirent la Bohême de sang et de ruines, brûlèrent les villes, les églises et les prêtres, en un mot commirent tous les crimes qu'on a toujours commis, *pour affranchir les peuples du joug de l'église et du pape.* C'était le cri des hussites, d'après la doctrine de Jean Hus et de Jérôme; c'était celui de tous les hérétiques, par-tout où ils furent les plus forts; et l'on peut juger par-là du tendre intérêt qu'ils ont toujours inspiré à nos *philosophes*, en raison d'une haine commune pour *l'église* et pour *le pape.*

Il me semble que d'après tant d'exemples on n'avait pas tout-à-fait tort de craindre en France la doctrine de Luther et de Calvin. Les faits publics n'étaient pas rassurants. C'est une vérité d'expérience qui admet très-peu d'exceptions, que tous les sectaires commencent par demander à être tolérés, tant qu'ils sont faibles, et oppriment dès qu'ils sont forts. C'est là vraiment le *fanatisme* qui naît de l'enthousiasme d'une opinion nouvelle; et quand la crainte des maux qui en résultent a engagé les gouvernements à sévir, et a soulevé les citoyens contre les ennemis de l'ordre public, on a crié à *l'intolérance.* Si j'abhorre le *fanatisme*, il y a aussi une *intolérance* que je n'aime pas davantage: c'est celle qui emploie la contrainte contre des opinions qui ne contredisent que le dogme, et ne menacent pas la société, et celle encore qui emploie les supplices, quand il suffirait de lois répressives. Tout

gouvernement, comme je l'ai dit ailleurs, s'il n'a pas le droit d'interroger la croyance particulière et la conduite privée, a droit de prohiber toute prédication contraire à la religion de l'état, sous peine de bannissement (1). Si l'on s'en fût tenu

(1) C'est dans l'ouvrage intitulé *du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, etc., que se trouve cette proposition. Elle donna lieu à une objection, que je laissai alors de côté, parce qu'elle ne faisait rien à mon objet. Les *philosophes* s'en étaient servis mille fois pour autoriser leurs *prédications* par celles des apôtres et des chrétiens des premiers siècles. Diderot, entre autres, s'exprime ainsi pour justifier la liberté d'écrire contre la religion, et refuser au gouvernement *le droit* de réprimer cette liberté, comme une licence criminelle: « Si « la république avait ce droit au temps de l'idolâtrie, nous « serions encore idolâtres : on fit boire la ciguë à Socrate « sans injustice : les Nérons et les Dioclétiens ne furent point « d'atroces persécuteurs. » (*Vie de Sénèque.*) C'est ici qu'il faut faire voir toute l'artificieuse fausseté de ce parallèle dans tous ses points. 1° La prédication du christianisme est un fait unique en lui-même, puisqu'il était divin, et par conséquent il fait exception au principe politique sans le détruire. Il est unique, puisqu'il ne pouvait y avoir qu'une révélation; et si elle était divine, comme elle en portait en elle-même les preuves, il était du devoir des Césars eux-mêmes de s'y soumettre, comme ils firent à la fin, et comme ils auraient fait d'abord, s'ils n'eussent pas été aveuglés par l'orgueil de la puissance. 2° Le principe politique n'est point détruit par une exception d'un ordre surnaturel, à moins que d'autres missions de la même nature ne pussent se renouveler, ce qui n'a jamais été de fait, et ce qui est impossible en soi. La seule conséquence qu'on puisse tirer de cette exception, c'est que la loi de Dieu est au-dessus de toutes les

là dès le commencement du protestantisme en France, il est probable qu'on se serait épargné de grands maux. Mais on laissa les novateurs faire des progrès, et l'on eut alors recours aux

---

lois humaines; et, bien loin de le nier, c'est ce que nous ne cessons de dire. 3° La sagesse suprême était si loin de vouloir mettre en opposition le principe de l'autorité légitime et de l'obéissance qu'on lui doit, avec l'autorité de la mission donnée aux apôtres, qu'elle a voulu que la religion s'établît, non pas en combattant la puissance civile, mais en faisant voir également aux princes et aux sujets, par une patience inouie pendant trois siècles, que Dieu seul pouvait être l'auteur d'une loi qui, rejetant tous les moyens de force humaine, ne voulait absolument triompher que par une force céleste, celle de la résignation, de la douceur et de l'humilité; et cela était encore conséquent à l'esprit de cette loi et au dessein de son auteur, qui était de détacher les hommes des choses de la terre, et de les attirer au bonheur du ciel. C'est pour cela que Dieu a permis que d'un côté la résistance armée du glaive des bourreaux, et de l'autre, la résistance qui ne sait et ne veut que mourir, durassent trois cents ans. Il a fallu que ce phénomène, dont rien d'humain ne peut se rapprocher, prouvât et caractérisât une religion divine, afin de la distinguer à jamais de toutes les autres, d'en démontrer et d'en perpétuer l'esprit dans tous les vrais fidèles des âges suivants, et d'ôter toute excuse à ceux qui le méconnaîtraient. 4° Les Césars ne se trompaient donc pas dans le principe général, qui est vrai en lui-même : ils se trompaient seulement en l'appliquant au seul cas où l'exception était visible, et leur erreur n'était pas pardonnable, parce qu'elle était volontaire et obstinée, comme celle des juifs. 5° Il reste à nos *philosophes* à nous montrer leurs rapports avec les disciples de l'Évangile. Ici le contraste est si accablant pour

supplices. Ce fut la faute de François I[er], et de là les spectacles atroces justement reprochés à sa mémoire, et qui augmentèrent le mal au lieu de le détruire. Déja les protestants étaient puissants

---

eux, qu'on ne peut y penser sans quelque pitié, et si étendu, qu'on en ferait un livre. Mais il est en même temps si fréquent, qu'on peut s'en rapporter aux réflexions du lecteur, et se borner à quelques traits. Dans les apôtres, humilité, désintéressement, esprit de paix, de soumission, de charité, au plus haut degré : dans les *philosophes*, orgueil, arrogance, ambition, fureur de dominer, révolte audacieuse contre toute espèce d'autorité, au plus haut degré. Dans les apôtres, simplicité et bonne-foi, horreur de toute espèce de mensonge, confession ingénue et ferme de leur croyance, unité d'esprit, de sentiments, de doctrine et de conduite, au plus haut degré : dans les *philosophes*, artifices, impostures, charlatanisme, intrigues de toute espèce, oubli de toute pudeur dans les moyens comme dans les écrits; lâcheté, hypocrisie, déguisements de tout genre, désaveux impudents, variations et discordes entre eux, jalousie, scandale et rage, au plus haut degré. En deux mots, le ciel et l'enfer, puisque la doctrine des uns a produit les saints, les martyrs et les vrais chrétiens, et porté l'ordre politique et social au point de prospérité où nous l'avons vu, malgré des défauts et des abus inévitables dans toutes les choses humaines; et que la doctrine des autres, adoptée, suivie et réalisée dans tous ses points par la corruption humaine, a produit un assemblage inoui de tous les maux et de tous les crimes, LA RÉVOLUTION.

N. B. Je ne parle pas de Socrate, cité fort mal-à-propos. Jamais Socrate n'attaqua le culte de son pays. On sait qu'il n'attaquait que les sophistes de son temps; et, quoiqu'ils fussent mille fois moins méchants que ceux du nôtre, on sait que ce fut leur orgueil blessé qui fit périr Socrate.

et redoutables, quand le conseiller Anne Dubourg plaida leur cause en vrai *fanatique*, quoiqu'il ait plu à Voltaire d'en faire un *philosophe*. Déja un magistrat, le président Minard, avait été assassiné par les sectaires, et c'est ce qui décida la condamnation d'Anne Dubourg, violemment soupçonné d'avoir eu part à cet attentat. Il mourut avec l'intrépidité du *fanatisme*, s'applaudissant d'être *dépouillé du signe de la bête, et de n'avoir plus rien de commun avec l'antechrist*, etc. Ce furent là les dernières paroles de ce *philosophe*, qui périt moins comme hérétique que comme fauteur des ennemis de l'état: les protestants l'étaient dès-lors; car ils tramaient la conspiration d'Amboise, qui éclata quelques mois après. De quelque manière que l'on juge la politique du gouvernement d'alors (et l'on voit qu'il ne s'agit pas d'autre chose), il est au moins certain qu'il y a loin de ces sectaires à nos martyrs du christianisme, que jamais leurs ennemis même n'accusèrent de conspiration, ni d'assassinat, ni de révolte. C'est tout ce qui nous importe ici; et l'objection que j'ai rapportée me conduit à cette observation qui n'est rien moins qu'indifférente, sur le langage de Voltaire et consorts, qui ne parlant jamais qu'avec mépris du *fanatisme* de nos martyrs, ne parlent qu'avec vénération et attendrissement du supplice des sectaires *fanatiques*, qui ne mouraient pas même pour leur croyance, puisqu'ils n'étaient condamnés par

l'autorité civile que comme rebelles et perturbateurs, après que l'autorité ecclésiastique les avait déclarés hérétiques. Je parlerai dans la suite (quand je répondrai aux reproches faits à la religion) du *fanatisme* trop réel qui se mêla trop souvent aux crimes de la politique, de l'ambition, de la cupidité, et nous verrons alors ce qu'il était en effet à la religion dont il prenait le masque. Il suffit de remarquer en ce moment que dans la même langue qui fait de nos innocents martyrs autant de *fanatiques*, les *fanatiques* d'hérésie sont des *philosophes*, et seraient presque des saints, s'il était possible que la *philosophie* se servît d'un mot qu'elle a en horreur.

Je viens à la seconde hypothèse : les apôtres et les disciples étaient-ils *des charlatans qui séduisaient la canaille par le facile attrait du merveilleux, se faisaient donner l'argent des néophytes en prêchant la communauté des biens, et gagnaient le peuple par le moyen banal des déclamations contre les riches, du systême de l'égalité universelle, et par des contes et des prodiges puérils, toujours méprisés par les hommes instruits, mais toujours adoptés par la crédulité du vulgaire ?*

C'est en substance l'explication *philosophique* d'un évènement aussi extraordinaire que l'établissement du christianisme, telle que vous la trouverez dans tous les livres de ses ennemis. Ils ne se plaindront pas que je déguise, ou que j'af-

faiblisse leurs imputations : voilà très-complètement à quoi elles se réduisent. Peut-être quelque homme de bonne foi demandera comment il est possible que sur un fait de cette nature, ils n'aient pas du moins essayé quelques sophismes qui ressemblassent à des raisonnements, afin d'avoir l'air de répondre à ceux que les chrétiens ont si souvent fait valoir dans la chaire et dans les livres? Non : jamais l'incrédulité n'a même osé en citer fidèlement un seul, jamais : toute citation en ce genre les eût confondus : tout raisonnement eût tourné contre eux : tout exposé des faits, tels qu'ils sont, les eût écrasés. Ils l'ont bien senti ; et tous, et particulièrement Voltaire, n'ont fait à cet égard que présenter avec plus ou moins de détail, l'espèce de tableau romanesque et dérisoire que je viens de transcrire, et qui suppose que le lecteur à qui on l'adresse, ou n'a jamais lu l'histoire, ou l'a entièrement oubliée. Car le roman qu'ils lui substituent est, en fait de mensonge et de calomnie, d'une impudence qu'on peut appeler *révolutionnaire*, pour dire ce qu'il y a de plus fort. Je n'aurai, quant à moi, autre chose à faire qu'à rappeler les faits historiques, les faits universellement avoués, et si bien avoués (je prie le lecteur de faire attention à ceci), que pas un de nos adversaires n'osera en nier un seul. Quoi! (me dira-t-on), cette impudence *philosophique*, qui est *révolutionnaire!*... Prenez garde : elle l'est et l'a toujours été en ce qu'elle

met toujours en avant tout le contraire de la vérité; mais elle en diffère en ce qu'elle a besoin d'une sorte d'adresse, dont les *révolutionnaires* se passent au moyen de la force ouverte. Ceux-ci non-seulement disent ce qui n'est pas, mais ils ordonnent, sous peine de la vie, de le répéter d'après eux, et défendent, sous peine de la vie, de dire ce qui est. Les *philosophes*, qui n'avaient pas de baïonnettes, et qui ont toujours affecté la seule puissance de l'opinion, ont dit aussi ce qui n'était pas; mais ne pouvant empêcher qu'on dît d'un autre côté ce qui était, ils avaient pris un parti dont ils ne se sont jamais écartés, celui d'un silence absolu sur les faits qu'on leur allègue, et sur les raisonnements qu'on leur oppose: tout cela était pour eux comme non-avenu; et ils fondaient cette conduite sur ce que leurs livres étaient lus plus que ceux de leurs antagonistes, et par des moyens dont eux seuls pouvaient ne pas rougir, par l'attrait odieux de la satire et du libelle, et par l'attrait honteux de la débauche et de l'obscénité. C'est donc parce que je les connais parfaitement que j'affirme qu'ils feront encore ce qu'ils ont toujours fait, même depuis la révolution. Il n'est pas que vous n'ayez vu en société quelqu'un de ces colporteurs de faux bruits, ou animés par une haine personnelle, ou payés par un parti. Que fait-il? Il débite ici la fable du jour dont on a besoin. Il se trouve un homme instruit de la vérité, qui lui prouve

son imposture. Le menteur balbutie, se tait, baisse les yeux, parle d'autre chose, et va dans une autre maison voir s'il mentira plus heureusement. C'est la même chose chez nos *philosophes*. Ils ont été mille fois pris sur le fait, sans en être plus déconcertés : j'en citerai des exemples, soit ici, soit ailleurs, quand je tracerai le système du parti, et la marche qu'il a suivie.

Une autre réflexion a pu s'offrir au lecteur. Ces *déclamations contre les riches*, et cet appât populaire de l'*égalité*, ont été bien réellement des armes consacrées par la révolution ; et n'est-il pas singulier et même plaisant qu'une *philosophie*, encore aujourd'hui toute *révolutionnaire*, suppose dans le christianisme, pour avilir et réprouver son origine, tout ce qu'elle même a mis en principe dans une révolution qu'elle revendique comme son ouvrage? Quelle inconséquence plus ridicule et plus ignominieuse? et songez que nous la retrouverons par-tout. Ainsi les hommes d'orgueil et de mensonge sont sans cesse les jouets de leur propre perversité : ainsi la vérité les retourne sous ses pieds, et de quelque côté qu'elle les tourne, elle les fait voir au monde ridicules et vils. Oh! si du moins leur confusion pouvait devenir salutaire!....

Voilà donc les apôtres et les disciples non plus crédules et *trompés*, mais *trompeurs* par ambition, et formant le projet d'abuser, de dépouiller et d'asservir les peuples! comme ils sont changés

tout-à-coup, et à quel point! et comment!.... Je demande pardon à tout lecteur de bon sens : je me crois obligé de parler sérieusement : il le faut. Les objections sont bien ineptes (1), je

---

(1) Tout ineptes qu'elles sont, c'étaient celles que je répétais avec une pleine confiance, quand je disais dans le Mercure en 93, d'après Voltaire : « Ceux des disciples qui étaient « les plus enthousiastes, *ou les plus ambitieux*, et sur-tout « *le fanatique* Paul, se répandirent hors de la Judée, et cher- « chèrent à mettre à profit ce que la doctrine de leur maître « avait d'*attirant*, ou même de sublime, en prêchant *l'égalité « fraternelle, la communauté des biens, la pureté des mœurs*, « et y joignirent *le merveilleux* dont on ne peut se passer « quand on veut fonder une religion, et ils la fondaient d'a- « bord *pour eux; car elle leur donnait une existence que par « eux-mêmes ils n'avaient pas*. Ces premiers missionnaires « étaient pauvres, et leur ministère mettait à leurs pieds tous « les biens des premiers fidèles, à qui l'on promettait le « royaume des cieux. C'est toujours par-là que l'on com- « mence, et l'on voit, dans les épîtres de Paul, qu'ils pré- « tendaient, en les instruisant, avoir le droit de vivre aux « dépens des néophytes. A l'égard de *leur bonne-foi* ou de « leurs lumières, on peut juger de ce qu'en avaient des « hommes qui *prétendaient avoir vu ressusciter leur maître*, « et le Saint-Esprit descendre sur eux en langues de feu. *Je « ne m'étendrai point ici sur les diverses causes qui favori- « sèrent le progrès de leur doctrine, etc.* » Je n'avais garde de *m'étendre* sur cet article : je venais de dire tout ce qu'on m'en avait appris, et je l'avais répété de la meilleure foi du monde, comme tant d'autres, sans croire répéter des mensonges, tant je me souvenais peu de ce que j'avais lu dans l'Ecriture, et tant je me souvenais bien de ce que j'avais lu dans les livres de mes maîtres. On voit déja, et je vais faire voir

l'avoue, mais le sujet est si sérieux! d'ailleurs ce combat me donne un grand avantage, non pas celui d'abattre sans peine des adversaires sans force et sans défense, mais celui de montrer la religion telle qu'elle est; et que peut-elle désirer autre chose que de se montrer ainsi à ses amis et à ses ennemis? Il ne s'agit point de jouir de la facile défaite de ceux-ci: tel a été leur sort dans tous les temps, dans toutes les luttes du même genre. Otez-leur ce que l'humanité méprise et déteste, l'oppression ou la séduction, la violence ou la fourbe, et il leur arrive toujours ce qu'a dit le prophète: « Leurs flèches sont devenues « comme des traits jetés par des enfants: leur « langage a tourné contre eux-mêmes et les a « perdus (1). » Mais que les amis de la vérité partagent avec moi son triomphe: « Que tous ceux « qui vous cherchent, ô mon Dieu! trouvent en « vous leur joie et leur allégresse; que tous ceux « qui aiment le salut que vous donnez, disent « sans cesse, gloire au Seigneur (2). »

---

pleinement la valeur de toutes ces suppositions qui font frémir le bon sens, et heurtent toute vérité. J'ai horreur aujourd'hui de ces blasphêmes; je rougis de tant d'absurdités, mais je remercie Dieu de ma confusion; et si je lui demande pardon de mon impiété, je lui rends graces de ce qu'on ne saurait être impie, sans être si prodigieusement inepte, menteur et ridicule.

(1) *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum, et infirmatæ sunt contra eos linguæ eorum.* Ps. 63.

(2) *Exultent et lætentur super te omnes quærentes te, et*

Des pêcheurs, des artisans, des hommes sans bien, sans lettres, sans crédit, conçoivent tous ensemble, au nombre de plus de quatre-vingts, le dessein de fonder sur l'imposture une nouvelle religion, et de la répandre dans toutes les contrées, en Asie, en Europe, en Afrique; et quand le conçoivent-ils cet étrange dessein? Au moment où ils viennent de voir leur maître périr par le dernier supplice, par le supplice des brigands et des esclaves! Si c'était un seul homme à qui ce projet eût passé par la tête, on pourrait dire, Il était fou; mais quatre-vingts! et si l'on ne veut pas même y faire entrer les soixante-douze disciples, douze hommes, parmi lesquels aucun ne pouvait commander aux autres, ni se faire chef de parti, puisque tous étaient égaux dans leur ministère; et que le prince des apôtres, saint Pierre, n'était que le chef visible de l'unité spirituelle! tous s'accordent dans une même résolution, dénuée de tous moyens et de toute probabilité? Est-ce à force d'audace? Pas un n'avait osé seulement rendre témoignage à celui qu'ils vont annoncer; tous s'étaient cachés, ou avaient pris la fuite; un d'eux avait même craint d'avouer qu'il le connaissait, et s'était parjuré trois fois plutôt que d'en convenir. Un seul l'avait suivi jusqu'au pied de la croix, mais dans le plus

---

dicant semper, Magnificetur Dominus qui diligunt salutare tuum. Ps. 39.

profond silence. Quand ils auraient été naturellement intrépides, je conçois encore que le spectacle du Calvaire aurait suffi pour les intimider. Mais quand ils ont été timides et faibles jusqu'à la lâcheté, quelqu'un se charge-t-il de me faire concevoir comment un maître crucifié a rendu intrépides des serviteurs qui tremblaient auparavant? *Philosophes*, qui vous piquez de connaître et d'expliquer le cœur humain, daignez éclairer mon ignorance, et montrez-moi les ressorts du cœur humain, agissant sur les apôtres. Était-ce la vengeance? Tous leurs discours devant ceux qui ont fait périr leur maître, ne sont que l'expression de la résignation la plus calme: pas une parole où il y ait même de l'aigreur. C'était donc l'ambition, l'intérêt, l'envie de se faire un parti, *de se donner une existence?* — « Assuré« ment, répondent tout d'une voix *les philoso*« *phes.* Qui en doute? Et a-t-on d'autres motifs, « quand on fonde une religion? » Rien n'est plus vrai de toutes les sectes qui ont pris ce nom, j'en conviens, et suis fort aise d'en convenir. Car nous savons tous comment les novateurs en religion se sont conduits; et si la conduite des apôtres, et des apôtres seuls, a été en tout l'opposé de celle de tous les novateurs sans exception, il faut que vous nous fassiez entendre comment avec le même projet qui par-tout a eu besoin des mêmes moyens, les apôtres seuls nonseulement n'en ont pris aucun, mais en ont pris

de tout contraires. Il faut, en un mot, que l'intérêt, l'ambition, la cupidité, l'hypocrisie, qui ont été, selon vous, les motifs des apôtres, se retrouvent dans leur conduite et leurs moyens : il le faut, ou vous avez menti.

Obj. — « Ils ont commencé comme tous les « premiers initiés d'une secte quelconque, d'un « charlatanisme quelconque. Ils ont fait circuler « obscurément leurs impostures et leurs rêveries « parmi le petit peuple, et mis à contribution la « crédulité. »

Cela est vrai par-tout : ici rien de plus faux. Les faits parlent, et sont l'opposé de ce que vous dites. Leurs premières démarches ont été des prédications publiques, accompagnées de miracles... Ne vous récriez pas au seul mot de miracles : vous imaginez bien que j'y viendrai. Il ne s'agit ici que d'un fait capital ; la publicité des démarches et la plus grande possible, dont l'effet fut tel qu'il devait être, de se voir traduits sur-le-champ devant les magistrats, envoyés en prison, et flagellés. Qu'en dites-vous ? Sont-ce là des hommes qui se cachent, qui manœuvrent *obscurément* jusqu'à ce qu'ils soient un peu accrédités ? Nierez-vous les faits ? Vous ne le pouvez pas : ils sont uniformément attestés et sont même cités par vous, quand vous voulez justifier l'animadversion publique contre les prédicateurs du christianisme. Non, ce n'est pas sans raison que l'Évangile, où il n'y a pas un mot sans intention,

dit et répète: *Prêchez sur les toits, prædicate super tecta.* C'est ce que leur ordonnait expressément le législateur, en se servant à dessein de la figure la plus forte possible pour exprimer la plus éclatante publicité. Il était loin de vouloir ni de permettre que ses envoyés se cachassent: ils auraient contredit et désavoué leur mission. Il a voulu que ses ministres parussent à la face du monde entier, dans les places, dans les synagogues, dans les tribunaux, dans les cours, sans aucune espèce de secours ni de défense que leurs paroles; et il ne leur dissimule pas le traitement qui les attendait; car il leur propose pour modèle le moins encourageant de tous, pour des hommes qui ne seraient que des hommes, celui du sort qu'il devait éprouver lui-même. Il leur dit par-tout: « Le disciple n'est pas au-dessus du « maître. S'ils m'ont haï, ils vous haïront: s'ils « m'ont poursuivi, ils vous poursuivront. Je vous « envoie comme des agneaux au milieu des loups: « ils vous chasseront des synagogues; ils vous « battront de verges; vous serez odieux à tous, « à cause de mon nom, et ceux qui vous ôte- « ront la vie croiront encore faire une œuvre « agréable à Dieu; mais quand vous serez devant « les juges, ne songez pas même à ce que vous « aurez à dire: c'est moi qui serai là pour mettre « mes paroles dans votre bouche. »

Grand Dieu! elles sont de la vôtre ces paroles-là: elles en sont: j'en suis aussi sûr que si j'avais

vu votre bouche les proférer. Mon oreille ne les a pas entendues; mais quand je lis, mon ame vous entend les prononcer; car quel autre que vous les aurait dites? Quels autres hommes que vos disciples les auraient justifiées en les accomplissant? Quelle mission sans exemple! qui la croirait, si les missionnaires ne l'eussent prouvée par leur vie et par leur mort? Et qui aurait fait de tels missionnaires, si ce n'est la parole d'un Dieu? Vous qui la méconnaissez, de grace, citez-nous donc un fondateur de religion qui ait parlé ainsi, qui ait dit, pour premier encouragement, à ses néophytes, allez-vous-en à la mort? Ah! sans doute, des hommes aussi en envoient d'autres à la mort; mais comment? En leur montrant la gloire, les honneurs, les récompenses, les richesses, en un mot tout ce que l'homme recherche aux dépens de sa vie. On a vu même de jeunes enthousiastes (1), l'imagination enivrée de l'espoir d'éterniser des voluptés goûtées dans une ivresse réelle qu'ils avaient crue divine, se précipiter dans la mort pour retrouver les plaisirs

(1) L'histoire du Vieux de la Montagne et des jeunes fanatiques à ses ordres, est trop connue pour la répéter ici. Elle n'est pas très-authentique, et Voltaire lui-même la révoque en doute. Mais j'ai cru devoir la rappeler ici, d'abord comme l'exemple le plus frappant de ce que peuvent produire la fourbe d'un côté, et l'enthousiasme de l'autre; ensuite, parce que nos adversaires n'auraient pas manqué d'assigner cet exemple d'hommes qu'*on envoyait à la mort*.

qu'on leur promettait. C'est bien là le dernier excès de l'enthousiasme humain; et quant aux novateurs en religion, je le répète, tous ont procédé précisément comme les novateurs en politique : tous ont intéressé dans leur cause la cupidité et la jalousie des dernières classes de la société, pour s'en faire un appui contre l'autorité légitime : tous n'ont attesté le ciel devant la multitude que pour lui dire, Emparons-nous de la terre; et Luther n'a pas été en ce genre différent de Mazanielle. Tous (1) ont appelé le peuple contre les princes et les grands, ou l'intérêt d'une puissance contre une autre puissance; et par conséquent si leur entreprise offrait quelques dangers, elle offrait aussi toutes les ressources, tous les soutiens, tous les encouragements qui peuvent balancer les dangers et promettre les succès. — Voilà *l'ambition* avec tous ses procédés et tous ses entours; mais les apôtres! les apôtres *ambitieux!* Des outrages apparemment, des persécutions, des tourments, et de la mort; car je ne les vois pas chercher autre chose, et ils ne pouvaient obtenir que ce qu'ils ont évidemment cherché. C'est là *l'existence qu'ils se sont donnée;* et quoique la leur fût par elle-

(1) On aurait tort d'alléguer l'exemple de Confucius. Ce serait ignorer, comme quelques gens qui le nomment au hasard, ce que prouvent ses livres que nous avons; qu'il n'a jamais songé à faire une religion, et qu'il a prêché la morale purement et simplement. Les Chinois ne l'honorent que comme un sage, et il n'est pour rien dans leur culte religieux.

même *pauvre* et *obscure*, lui préférer celle qu'*ils se sont donnée*, et qu'ils ont recherchée et poursuivie sans relâche jusqu'à leur dernier jour, de prison en prison, de supplice en supplice, est un genre d'*ambition* tout nouveau, absolument inexplicable, à moins qu'il n'eût pour objet un autre monde; et c'est la vérité; mais c'est tout le contraire de l'hypothèse où nous sommes, d'une *ambition* toute humaine, toute terrestre, toute hypocrite, qui veut de l'argent et du pouvoir; et si l'on veut que saint Paul ait eu celle-là, j'aime autant qu'on me dise que Mahomet n'a eu que celle du *royaume des cieux*: à coup sûr l'un n'est pas plus absurde que l'autre; et je jure par tout ce que la raison humaine a jamais eu d'autorité, qu'il y a ici exacte parité de supposition.

Je sais qu'on apportait les aumônes aux pieds des apôtres qui en étaient les distributeurs, et que parmi les premiers fidèles *tous les biens étaient communs*: ce sont les termes des livres saints. Le bon sens et la bonne foi ne peuvent pas s'y méprendre: dans une religion dont le premier précepte est la charité et le détachement des biens de ce monde, rien n'est plus conséquent que ce partage généreux entre le riche qui donne et le pauvre qui reçoit, l'un et l'autre au seul titre de la fraternité purement évangélique. Rien n'était plus naturel que de confier aux prédicateurs de l'Évangile la dispensation de ces aumônes commandées par la loi de l'Évangile, et je ne me

permettrai pas de perdre du temps et des paroles à repousser le soupçon d'avarice et d'avidité, quand il s'agit des ministres d'une loi, dont tous les sectateurs pendant trois siècles étaient reconnus particulièrement à l'amour de la pauvreté et au mépris de toute espèce de biens temporels. Je renvoie là-dessus les modernes calomniateurs du christianisme au témoignage unanime de ses anciens ennemis, et je renvoie à l'histoire quiconque sait lire. Je ne crois pas que personne puisse en demander davantage.

Je sais pareillement que Jésus-Christ lui-même a dit, en recommandant ses ministres à la charité des fidèles : *Dignus est operarius mercede suâ : l'ouvrier mérite salaire ;* et c'est le premier titre des possessions ecclésiastiques, dont il sera parlé en son lieu. Mais ce qui importe ici, et ce que nos adversaires ont soin de supprimer, c'est que l'apôtre saint Paul, quoique sachant ce qui lui était dû, d'après la parole de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'honnête nécessaire, ajoute qu'il n'a pas même voulu l'accepter jamais ; qu'*il n'a jamais voulu être à charge à personne* (1) ; et en

(1) Voici ses paroles dans les Actes des Apôtres : elles sont formelles. *Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis, quoniam ad ea quæ mihi opus erant et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ.* « Je n'ai voulu « de personne ni or, ni argent, ni habits, *comme vous le savez « vous-mêmes*, parce que ces mains ont fourni à tous mes be« soins, ainsi qu'à ceux de mes compagnons. »

effet on sait que, comme tous les disciples, il vivait du travail de ses mains, et ne recevait des secours que quand il était dans les fers ou hors d'état de se procurer sa subsistance, ce qui, au milieu des persécutions continuelles, devait quelquefois arriver. Il ne s'agit plus que de nous trouver des *ambitieux*, qui voulussent, aux mêmes conditions, avoir droit aux mêmes secours.

Mais ce que je ne dois pas omettre, et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est l'effronterie *révolutionnaire*, qui, accoutumée à se servir de tout pour tout corrompre, a osé invoquer l'Évangile pour justifier le brigandage et attester la Sagesse suprême comme complice de la suprême folie. Mille fois on a cité de nos jours *l'égalité* évangélique et *la communauté des biens* entre les fidèles, comme les types de *l'égalité révolutionnaire* (1), et de ses *lois agraires*, et de ses *contributions sur les riches*. Il me semble entendre Satan, lorsqu'il cite l'Écriture à Jésus-Christ; encore la citait-il, non pas avec moins de malice, mais avec plus d'esprit et moins d'impudence. Comme l'ignorance, depuis qu'elle a le droit de tout dire, est capable de tout croire, je suis forcé de rappeler

(1) Voyez les harangues des jacobins, des conventionnels, les feuilles de Poultier et consorts, où le Législateur de l'Évangile est appelé *le premier fondateur du sans-culottisme*, etc. On rougit des citations; mais elles sont nécessaires : elles feront frémir la dernière postérité.

ce qu'on a pu oublier ou taire, mais ce qui n'est pas plus contestable que le jour à midi : que la seule *égalité* dont il soit jamais question dans l'Écriture, c'est *l'égalité devant Dieu*, et certes celle-là ne fera jamais de mal. Mais s'il y a au monde un livre, s'il y a au monde une religion, où la subordination sociale et la soumission aux autorités établies soient solennellement consacrées comme des devoirs de conscience dictés par Dieu même, c'est sans contredit l'Évangile, c'est toute l'Écriture, toute notre religion : les citations seraient superflues, elles sont par-tout. S'il y a en même temps un fait démontré, c'est que *la communauté des biens* entre les fidèles des premiers âges n'a jamais été autre chose que ce qu'elle est encore parmi les vrais chrétiens, l'accomplissement volontaire et parfaitement volontaire dans l'ordre social, d'une loi qui n'est obligatoire que dans l'ordre religieux, et qui consiste à ce que celui qui possède est obligé par la loi de Dieu à partager avec ses *frères devant Dieu*, tout ce qu'il ne tient que de Dieu. Ainsi, bien loin que le précepte de l'aumône soit une dérogation au droit de *propriété*, il en est la preuve; car nul ne peut donner que ce qui lui appartient, et sans cela, où serait le mérite de donner? Ici l'attentat a été si horrible, si public, si soutenu, qu'il faut articuler sans ménagement la vérité vengeresse : il était réservé à *la philosophie révolutionnaire*, aux *lumières de notre siècle*, et aux décrets de

notre convention ; en un mot, à *Diderot* (1) et à *Robespierre* d'anéantir *le droit de propriété* comme *le fléau du genre humain et la source de tous ses maux*. Les livres, les discours, les décrets existent, et déja la France est jugée par le monde entier, comme elle le sera dans tous les siècles.

Si les apôtres et les disciples avaient été conduits par l'amour du pouvoir et des richesses, il n'était pas possible, quelque adresse hypocrite qu'on leur suppose, que ce désir de posséder et de s'agrandir, toujours si prompt à se manifester, ne se trahît au moins quelquefois, comme il ne manque jamais de se trahir dans l'occasion; et l'occasion ne leur a pas manqué. Dénués de toute force humaine, ils en avaient une divine qui pouvait les servir davantage, s'il eût été possible qu'ils en abusassent; et, pour s'en faire une idée, il suffit de se souvenir que dans une ville de l'Asie mineure, on voulut adorer comme des dieux saint Paul et saint Barnabé, qui venaient de faire

(1) Voyez entre autres livres où cette abominable extravagance est prêchée, *le Code de la nature*, ouvrage de Diderot, dont elle est le fond et la substance. Voyez ensuite, non-seulement les harangues et les feuilles des jacobins, mais le décret rendu en 94 par la convention sur le rapport de Robespierre, où, à la tête de vingt lois de spoliation et de rapine, on pose en principe que *les propriétés des patriotes sont inviolables*, ce qui était bien dire expressément, en langue *révolutionnaire*, qu'*il n'y avait de propriétés que celles des brigands*.

un miracle. La tentation était délicate : mettez à cette épreuve un imposteur qui userait de prestiges, un Sertorius avec sa biche, un Mahomet avec sa colombe, et vous verrez s'il refusera d'en tirer parti. Les deux apôtres, qui jamais n'avaient frémi à la vue d'un peuple furieux, frémirent à la vue d'un peuple adorateur : l'appareil des sacrifices fut seul capable d'épouvanter ceux qui bravaient l'appareil des tourments. Ils déchirèrent leurs habits, en s'écriant : *Que faites-vous? nous ne sommes que des hommes, des hommes mortels comme vous.* Peut-être n'a-t-on pas fait assez d'attention à un fait très-singulier en lui-même, que parmi les prophètes, les disciples, les apôtres, et cette foule de saints à qui Dieu avait soumis la nature, pas un ne pensa jamais à se servir de ce pouvoir pour sa défense ou pour son intérêt : jamais ils n'en ont été accusés : il n'y en a pas un seul exemple, soit dans les auteurs chrétiens, soit dans ceux du paganisme. Je n'ignore pas que l'explication en est toute simple; mais elle ne l'est que parce qu'elle rentre dans le principe divin dont ce pouvoir émanait, et dont cette conduite devient une nouvelle preuve et une preuve irréfragable. Mais je ne veux pas anticiper sur l'article des miracles, où nous allons passer. Je pourrais conclure celui-ci, en affirmant, comme j'y suis autorisé par les preuves que j'ai déduites, qu'il est impossible de trouver dans la nature humaine des moyens d'expliquer comment les

apôtres et les disciples ont pu être ou *trompés* ou *trompeurs* sur la résurrection de Jésus-Christ, fondement de notre croyance et de leur mission, ni d'accorder leur conduite et les faits connus de cette même mission avec des motifs humains quelconques. J'en puis dire autant de la manière dont le christianisme s'est établi par leur ministère, et de la nature de ses progrès pendant trois siècles. Tout y est évidemment surhumain et miraculeux. Je le prouverai de même en examinant les faits qui sont avoués ; et c'est là que se présentera d'abord la seule objection possible, non pas pour la saine philosophie, mais pour celle de nos adversaires, qui, pour couper court, nient absolument la possibilité des miracles, et les renvoient à la *crédulité* du peuple. C'est à propos de cette *crédulité*, si souvent reprochée aux chrétiens, que je veux, avant de finir ce chapitre, donner un résumé de celle de nos *philosophes*; résumé qui, d'un côté, rassemblera les principaux objets de cette discussion; et de l'autre, fera voir si c'est avec quelque raison que nos sages se glorifient du titre d'*incrédules*. Je prie donc le lecteur d'écouter attentivement les deux professions de foi entre lesquelles est obligé de choisir celui qui ne veut pas de la nôtre.

— Première hypothèse.

« Moi qui suis *philosophe*, et qui en cette qua-
« lité ne crois et ne dois croire que ce qui est
« conforme à la raison et à la nature des choses,

« je crois qu'il est dans l'ordre des choses possibles, naturelles et probables, que douze hommes (1), qui n'étaient pas fous, après avoir vu crucifier un imposteur qui se disait *le fils de Dieu*, se sont accordés tous ensemble à se persuader qu'ils l'avaient vu ressusciter, qu'ils l'avaient entendu et touché, avaient bu et mangé avec lui; qu'après avoir fait tous ensemble ce rêve, ils sont partis de là pour le faire croire à tout le monde, pour le prêcher publiquement dans le même pays où l'imposteur était mort, et dans vingt autres contrées où l'on n'en avait jamais entendu parler; qu'ils se sont tellement passionnés pour ce rêve, qu'ils ont dévoué leur vie entière à le soutenir et à le répandre partout, sans autre récompense que d'être par-tout fustigés, lapidés, et enfin mis à mort comme leur maître. Je crois tout cela fermement, quoique peut-être un peu extraordinaire en soi, parce que tout cela est du *fanatisme*, et que *le fanatisme explique tout.* »

---

(1) Je persiste à ne mettre ici en avant que les apôtres, non pas qu'il ne soit tout aussi sûr que les disciples étaient dans le même cas; mais pour procéder en toute rigueur avec ceux qui n'admettent que les faits qu'ils ne sauraient absolument nier. Or, ceux des apôtres, leurs noms, leur prédication et leur mort, sont authentiques dans l'histoire qui ne nous a pas conservé de même ce qui concerne les soixante-douze disciples; et d'ailleurs les douze apôtres nous suffisent pour que notre thèse reste dans toute sa force.

— Seconde hypothèse.

« Moi qui suis philosophe, et qui en cette qua-« lité ne crois et ne dois croire que ce qui est « conforme à la raison et à la nature des choses, « je ne crois pas un mot de ce que croit le *phi-« losophe* qui vient de parler, et qui apparemment « ne s'est pas aperçu que le genre de crédulité « qu'il suppose dans douze hommes que lui-même « avoue n'être pas fous, ne serait pas du *fana-« tisme*, mais une aliénation complète, une dé-« mence absolue et inouie, qui, si elle pouvait se « trouver dans un individu, ne peut du moins « être la même dans douze et pendant tant d'an-« nées. Mais je crois, moi, que ces douze hommes « étaient des charlatans hardis et ambitieux, qui « se sont concertés pendant trente ans, plus ou « moins, pour mentir au monde entier, au risque, « il est vrai, de tout ce qui leur est arrivé, mais « toujours soutenus par la prétention de régner « sur le monde *par l'opinion ;* prétention, il « est vrai, qui a ici des effets un peu extraordi-« naires, mais qui tient à l'amour-propre et à « l'intérêt *qui expliquent tout.* »

De ces deux symboles de croyance *philoso-phique* (et il n'y en a pas un troisième à suppo-ser dans nos adversaires), que l'on choisisse celui qu'on voudra, et qu'on se demande, devant le bon sens, si ceux qui peuvent digérer une sem-blable croyance, dévorer de semblables impossi-bilités, et qui prétendent nous les *expliquer*, ne

sont pas de tous les hommes les plus ridiculement crédules. J'aimerais mille fois mieux ajouter foi aux merveilles des *mille et une nuits*, qui du moins ne supposent qu'un pouvoir surnaturel ; car si les motifs et les effets en sont ridicules, du moins le principe en lui-même n'est pas hors du possible, puisqu'en admettant un Être-Suprême (et nos adversaires l'admettent), il faut absolument admettre un pouvoir surnaturel. Mais pour supposer possible ce qu'ils croient, il faut démentir toutes les notions essentielles de la nature de l'homme, qui, dans tous les temps, ont fondé nos jugements sur les actions des hommes.

Conclusion. 1° Le chrétien procède suivant les règles de la logique, lorsque trouvant une impossibilité évidente à reconnaître la nature humaine dans les faits prouvés et convenus, il y reconnaît la puissance divine, par qui seule ces faits sont possibles et conséquents. 2° Dès qu'ils sont certains, il ne restait qu'à en expliquer la possibilité, et le chrétien l'explique parfaitement par l'opération divine. 3° Dans cette opération rien ne répugne, puisque Dieu peut tout ce qui est possible, et qu'ici tout est possible, par la seule raison de l'axiome *ab actu ad posse*. 4° Le déiste, au contraire, quoique reconnaissant un Dieu, aime mieux croire ce qui est impossible dans l'homme, que de croire ce qui est possible en Dieu. Lequel des deux est conséquent ? lequel des deux est crédule ? Je laisse le lecteur y penser.

CHAPITRE III.

Des Miracles.

UN miracle est un fait surnaturel et non point impossible, et ne peut et ne doit être constaté que de la même manière qu'un fait naturel. Développement sur les miracles et les martyrs.

Obj. — « Vos preuves ne sont pas sans force; « mais ce ne sont, après tout, que des inductions « morales, qui ne peuvent être décisives, si nous « avons contre vous des preuves d'une autre es- « pèce qui sont péremptoires. En effet, qui peut « affirmer ce qui est ou n'est pas absolument de « la nature morale de l'homme? Nous affirmons, « nous, qu'un miracle est une impossibilité phy- « sique; car un miracle est une dérogation aux « lois de la nature matérielles, et ces lois sont « immuables et doivent l'être pour la conserva- « tion de l'ordre physique. Or les apôtres, de « quelque manière qu'on entende leur conduite, « ont dans tous les cas, ou cru, ou annoncé un « miracle; c'est-à-dire la résurrection d'un mort. « Donc, etc. »

D'abord je puis vous nier ce que vous dites très-gratuitement des preuves morales: les conséquences extrêmes qu'il faudrait tirer de votre

proposition suffisent pour la faire rejeter. Car il n'y aurait plus rien de certain dans tout ce qui fonde l'ordre social, dans tout ce qui détermine les actions et les jugements des hommes les plus sages, puisque la certitude métaphysique n'y peut entrer pour rien, et que la certitude physique est loin de pouvoir y entrer toujours. Vous avouerez du moins que pour avoir recours à cette espèce de pyrrhonisme dans tout ce qu'il y a de plus usuel, il faut sentir sa cause à-peu-près désespérée; et c'est déja un bien mauvais signe. Aussi n'y a-t-il rien de réel et de convenu à cet égard, si ce n'est que l'évidence méthaphysique, applicable seulement aux rapports des choses purement intellectuelles, est d'un ordre supérieur à l'évidence morale, qui seule peut s'appliquer aux actions humaines. Mais c'est aussi parce qu'elle y est seule applicable, qu'elle y fait loi, au point que celui qui la rejetterait passerait pour un insensé. Cependant telle est la surabondance de force que procure une bonne cause, que je pourrais consentir encore à renoncer à mes preuves morales, toutes victorieuses qu'elles sont, si vos prétendues preuves physiques et métaphysiques sont en effet *péremptoires.* Mais elles ne le sont nullement; et je puis démontrer en bonne philosophie, qu'il est totalement faux qu'*un miracle* soit la même chose qu'*une impossibilité;* cette question est d'autant plus intéressante que, quoique les miracles aient été ou très-

légèrement niés comme faits, ou très-mal combattus comme possibles, le seul mot de miracles n'en est pas moins devenu pour l'ignorance, ou l'étourderie, un refrain de plaisanterie et de dérision, avec lequel on se dispense de raisonner (1).

Un miracle est, j'en conviens, une dérogation aux lois physiques connues; et quoique nous ne les connaissions pas parfaitement, nous les connaissons assez pour y voir un ordre constant, et une relation uniforme de causes et d'effets qui doivent généralement être toujours les mêmes pour maintenir l'œuvre du Créateur, et attester la sagesse de son dessein. La dérogation à ces lois est-elle impossible? A l'homme sans contredit; car il répugne que la créature puisse changer ce qui est établi par le Créateur. L'est-elle aussi pour Dieu lui-même? Assurément non; car il ne répugne nullement que celui qui seul conserve l'ordre physique par la même puissance infinie qui l'a créé, se soit réservé le pouvoir et les moyens d'intervertir accidentellement et à volonté ce qui ne dépend que de lui. Quoi! il a fait et soutient le monde, il peut l'anéantir s'il le veut, et il ne pourrait y rien changer? Où serait et à quoi tiendrait l'espèce de nécessité qui lui interdirait cette action? « Leur immutabilité,

(1) Comme on a vu que j'avais fait moi-même dans le morceau du Mercure, cité ci-dessus en note.

« garant de la conservation de l'univers. » Oui, si, comme je viens de le dire, quelque autre que lui pouvait y toucher, ou s'il ne pouvait rien déranger un moment sans que tout périclitât. Mais qui donc se charge de borner ainsi, sans la moindre raison, la puissance infinie? Qui donc peut empêcher que le Créateur n'ait pas fait la matière soumise à ses ordres? Quant à moi, ce qui me confondrait d'étonnement, ce qui me paraîtrait impossible à comprendre, ce serait que le Dieu qui l'a faite et en a tracé les lois fût hors d'état d'en suspendre le cours sans le détruire, ou d'en modifier les accidents, sans tout renverser. Il se serait donc ôté un des moyens les plus fréquents et les plus frappants de manifester son pouvoir et sa protection! Il aurait donc enchaîné sa providence au point de ne pouvoir plus être ce qu'il est nécessairement, le maître de la mort et de la vie! Il ne pourrait empêcher que tel mouvement d'un corps solide ou fluide ne tuât à point nommé l'être vivant dont lui-même n'aurait pas encore marqué l'heure? Sa justice et sa bonté n'auraient plus rien à faire jusqu'à la consommation des temps! En un mot, ce serait le monde qui asservirait Dieu, et ce ne serait plus Dieu qui gouvernerait le monde! N'est-ce pas là un vrai blasphème contre la Divinité? Et heureusement tout blasphème est absurde.

Obj. — « Mais les lois physiques et mathéma-« tiques sont-elles autres choses que les rapports

« essentiels et nécessaires? Et ne convenez-vous « pas vous-même que Dieu ne peut changer les » essences, ni faire ce qui est impossible en soi? »

Qui en doute? Mais où avez-vous vu que ce fût là ce dont il s'agit ici? On sait bien que Dieu ne saurait faire que les propriétés d'un cercle ou d'un triangle ne soient celles sur lesquelles il n'y aurait ni triangle ni cercle; qu'il ne peut pas faire que les corps célestes accomplissent leurs révolutions sans observer le mouvement régulier qui en est le principe, etc. C'est là ce qui est essentiel et nécessaire, parce que le contraire répugne en soi. Mais en quoi répugne-t-il d'abord (pour commencer par le miracle en question) que Dieu puisse rendre la vie à un mort? Qu'est-ce que la mort? La cessation du mouvement vital, et la séparation de l'ame et du corps; et pourquoi donc Dieu ne pourrait-il pas réunir de nouveau une ame à un corps pour rendre la vie, comme il les a d'abord unis pour la donner? En quoi l'un lui serait-il plus difficile que l'autre? Pourquoi celui qui donne le mouvement vital ne pourrait-il pas le rendre? Quand ce serait une seconde création, où est l'obstacle? Quoi! Dieu n'aura pu créer qu'une fois? Mais il crée sans cesse; car ici la philosophie et l'Écriture sont d'accord et disent la même chose: la métaphysique nous enseigne que la conservation de l'univers est une création continue, parce qu'elle suppose l'acte continu de la volonté créatrice, principe de toute

existence créée; et le psalmiste nous dit avec son éloquence divine : « Retirez votre esprit créateur, « et tout cesse de vivre : envoyez de nouveau le « souffle de la vie, et tout est créé de nouveau. » En quoi donc consiste ici ce qui est *essentiel et nécessaire?* En ce que la résurrection ne peut avoir lieu sans que le mouvement vital soit restitué et l'ame réunie au corps, parce que telle est l'essence de la vie humaine : voilà ce que Dieu ne saurait changer. Et en quoi y a-t-il dérogation et miracle? En ce que dans l'ordre ici-bas établi, le mouvement vital une fois détruit ne doit plus se ranimer, et l'ame séparée du corps ne doit plus s'y réunir, jusqu'au jour de la résurrection générale: et je puis rappeler ici cet ordre, puisque les déistes eux-mêmes, qui admettent des peines et des récompenses à venir, doivent nécessairement admettre la résurrection, s'ils sont assez conséquents pour comprendre que l'homme étant un être essentiellement composé d'un corps et d'une ame, doit être récompensé ou puni dans sa nature qui ne saurait changer, et dans laquelle il a mérité (1) ou démérité. La dérogation est donc seulement en ce que la volonté divine fait aujourd'hui dans le temps ce

(1) « Tout ce que les bons et les méchants ont fait pendant « leur vie, ils l'ont fait par le ministère de leur corps; d'où « il suit que leurs actions bonnes ou mauvaises sont du corps, « en tant qu'il en est l'instrument. Il était donc juste que les

qu'elle fera un jour dans l'éternité. C'est sans doute ce que Dieu seul peut faire, et de là le miracle; mais où est l'impossibilité? Où voit-on là répugnance et contradiction, ce qui, en philosophie, constitue l'impossible? Comment la résurrection serait-elle possible à Dieu dans mille ans, plus ou moins, et ne le serait-elle pas aujourd'hui? Comment ne pourrait-il opérer une résurrection momentanée, lui qui peut en opérer une durable? C'est bien là ce qui serait répugnant et contradictoire, et c'est pourtant la thèse de nos adversaires; ils nous objectent une impossibilité qui n'est point dans notre croyance, et qui est dans leur opinion.

Cette distinction entre les lois susceptibles de dérogation dans celui qui les a faites, et celles que lui-même ne peut changer, parce qu'il ne peut changer la nature des choses sans contredire son propre dessein, est d'une très-grande importance : elle marque la limite entre ce qu'on appelle en métaphysique *le possible et l'impossible*, et je crois l'avoir rendue si claire, qu'il n'y a point de lecteur en état de raisonner, qui n'ait dû la saisir. Et des hommes qui se donnent pour *philosophes* l'ont ignorée ou dissimulée! Jugez de

---

« corps participassent, aussi bien que les ames, à la récom-
« pense ou à la punition; ce qui ne se pouvait faire que par
« la résurrection générale. »

(*Catéchisme du Concile de Trente.*)

leurs lumières ou de leur bonne-foi : jugez quel droit il ont à ce titre de *philosophes* dont ils se targuent si arrogamment, et qu'ils n'ont pris que pour le déshonorer.

Ils insistent.

Obj. — « Mais quand Josué arrêta le soleil, et « qu'un prophète fit rétrograder l'ombre d'un ca- « dran solaire devant Ézéchias, vous avouerez « bien que pour cette fois les lois essentielles « étaient interverties, puisque la terre ne saurait « suspendre sa rotation sur son axe, sans que « tout le système planétaire soit bouleversé, et « sans qu'il en résulte une confusion pareille à « celle du chaos. »

Cette objection souvent répétée, et l'une de celles qu'on a fait sonner le plus haut, serait en effet une difficulté, s'il n'était pas très-aisé de concevoir que la même puissance qui suspendait le mouvement de la terre, a pu suspendre de même tous les mouvements correspondants des autres planètes; et, comme il n'y a nulle raison d'en douter, tout votre argument se réduit à séparer gratuitement un acte de la puissance infinie, des autres actes qui ont dû en être la conséquence, et à donner des bornes à ce qui n'en a pas.

Obj. — « Du moins on ne peut faire rétrogra- « der l'ombre d'un cadran, et par conséquent in- « terrompre la marche de tous les corps célestes, « sans déranger et rendre faux tous les calculs

« mathématiques de leurs révolutions régulières, « ceux des éclipses et tous les autres, qui pour« tant se trouvent par le fait n'avoir jamais varié, « comme l'attestent les observations astrono« miques. »

Toujours le même principe d'erreur, qui consiste à borner sans raison ce que la raison défend de borner. Pourquoi donc Dieu n'aurait-il pu rétablir sur-le-champ l'ordre suspendu pendant quelques heures, et reporter tous les corps célestes, par un acte de sa volonté, à la place où ils devaient être en correspondance, si leur marche n'eût pas été interrompue ? Toutes ces difficultés portent sur un fondement ruineux, sur les effets connus des phénomènes physiques, dont nous raisonnons comme si nous en connaissions la cause. Mais celui qui en a raisonné le mieux, Newton, avouait que cette cause ne pouvait être connue que du Dieu qui l'avait faite; et n'avons-nous pas bonne grace à demander à celui qui seul a donné le mouvement, comment il peut faire pour le suspendre et le renouveler ? N'a-t-il pas droit de nous répondre : « Quand vous pourrez « savoir comment et pourquoi le mouvement « existe, vous pourrez savoir aussi comment je « puis le faire cesser et le faire renaître à mon « gré. » Insensés, qui ne savez rien et ne pouvez rien, quand serez-vous assez raisonnables pour ne pas disputer contre celui qui sait tout et qui peut tout? C'est là vraiment la sagesse de l'homme

de se soumettre à la science de Dieu, de lui dire avec le prophète : *Confortata est et non potero ad eam : votre science est trop au-dessus de moi pour que je puisse y atteindre.* Mais la devise de nos *philosophes* est celle de l'orgueil, *quò non attingam* (1)? *Où n'atteindrai-je pas?* C'est d'eux qu'un poëte estimable de nos jours (2) a dit fort heureusement :

Fabricateurs de vains systêmes,
Ils s'efforcent par leurs problêmes
D'anéantir le vrai moteur :
Recherches pleines d'imposture,
Qui trouvent tout dans la nature,
Hors le pouvoir de son auteur!

Obj. — « Les sens sont trompeurs, et les mi-« racles ne pouvant être attestés que par les sens, « ne peuvent avoir un degré de certitude suffi-« sant pour forcer l'assentiment de la raison. »

Les sens sont trompeurs, oui; c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles d'erreur. S'ensuit-il que les sens nous trompent nécessairement et en tout? Non. Ce serait même une intolérable absurdité en principe et en conséquence : absurdité en principe; car il répugne que Dieu nous eût donné des organes, qui sont pour nous des moyens de con-

(1) C'était celle des armoiries de Fouquet, à sa terre de Vaux, et qui frappa et dut frapper Louis XIV.

(2) Lefranc de Pompignan, dans ses stances à Racine le fils.

servation, et que ces organes fussent tels que l'ame ne pût jamais en recevoir des sensations qui pussent produire un jugement certain: absurdité en conséquence; car il s'ensuivrait que nous ne pourrions jamais rien affirmer sur les objets extérieurs qui nous environnent, et qui sont la matière de nos connaisssances; et à quoi pensent des *philosophes* qui réclament sans cesse les lois physiques, et rejettent en même temps le témoignage des sens, comme si ces lois n'étaient pas fondées sur des faits observés par les sens? Quelle contradiction! ce n'est pas moi qui la leur prête: vous la trouverez par-tout où ils ont combattu les miracles par des arguments qui se combattaient eux-mêmes; et l'on a vu ici, comme partout, que cette inconséquence leur était familière en tout genre de discussion.

De plus, en s'exprimant avec toute l'exactitude philosophique, il faudrait dire, non pas que les sens se trompent, puisqu'ils n'ont ni perception, ni jugement, mais qu'une sensation mal examinée peut induire en erreur la faculté pensante; aussi est-ce à elle à rectifier le témoignage des sens, et tous les bons philosophes en ont reconnu les moyens : c'est ce qui a conduit aux expériences. Qui ne sait comment un sens vient au secours de l'autre, et comment leurs dispositions se confirment et se constatent par la comparaison et la réunion, dont l'entendement est juge? Qui ne sait que la proximité dissipe les

erreurs de l'éloignement, la vue les erreurs de l'oreille, et le toucher celles de la vue? S'il n'en résultait aucune certitude, où en serions-nous? Nous voilà encore retombés dans le gouffre du pyrrhonisme, et remarquez qu'on ne peut faire un pas, à la suite de nos adversaires, sans retrouver ce même abyme où aboutissent et vont se perdre tous leurs raisonnements. A la faveur d'un abus de mots, ils nous vantent sans cesse leur *doute*, comme si c'était le doute méthodique de Descartes, qui n'est autre chose que l'examen raisonné, tandis que le leur n'est que la pure folie de Pyrrhon, livrée depuis tant de siècles au mépris universel. Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que les mêmes hommes qui opposent sans cesse leur *doute* à l'évidence même, dès qu'elle est contre eux, sont en même temps les plus affirmatifs dans les hypothèses les plus hasardées ou même les plus fausses dont ils composent leur doctrine. Ils sont dogmatiques au plus haut degré, tant qu'ils parlent tout seuls, et pyrrhoniens absolus, dès qu'on leur répond. Tour-à-tour ils doutent de tout, et ne doutent de rien (1), tant ils étaient destinés à rassembler

(1) Il n'y a point de mot qui leur soit plus sérieusement applicable que celui d'un vieil officier-général qui n'était pas trop au fait des termes de philosophie, et qui écrivait à l'oncle du jeune comte de Valbelle : « Votre neveu est un joli garçon; « mais c'est un *pyrrhonien* qui ne doute de rien. »

toutes les misères et toutes les petitesses de l'esprit humain.

Obj. — « Le témoignage des hommes est en « lui-même incertain; et s'il peut, s'il doit même « être appliqué aux choses de l'ordre naturel et « social, parce que nous n'avons pas pour ces « choses-là d'autre moyen de connaissance, il ne « peut du moins s'appliquer aux choses d'un « ordre surnaturel. Or, tous les faits de la révé- « lation, tous les miracles, sont d'un ordre sur- « naturel, et ne nous ont été transmis que par « des hommes; et, comme a dit Rousseau, *que « d'hommes entre Dieu et moi!* Donc il n'y a « point de certitude dans les miracles ni dans « les faits de la révélation. »

Ce sophisme est délié et subtil: il tient à une confusion d'idées qu'on n'aperçoit pas au premier coup-d'œil, et qu'il importe d'éclaircir avec soin. Mais tout lecteur qui voudra y faire attention verra que la conséquence implicite de ce raisonnement est de demander à Dieu un genre de preuves que les raisonneurs eux-mêmes n'admettent pas, et qui de plus contredirait directement l'objet même de la révélation, et le genre de croyance qu'elle commande. Or, comme la révélation est déja prouvée en fait dans le chapitre précédent, j'aurai procédé avec méthode et repoussé l'objection, si je fais voir que les motifs de crédibilité qui accompagnent la révélation sont ceux qu'elle comporte et doivent nous suf-

fire, et que ceux qu'on exige seraient en contradiction avec elle; et Dieu ne peut pas se contredire.

Quoique la révélation et ses mystères soient d'un ordre surnaturel, je ne conçois même pas pourquoi Dieu aurait dû nous en transmettre la connaissance autrement que par des moyens adaptés à notre nature et à nos facultés, à moins qu'il n'eût voulu faire pour tous en général et pour chacun en particulier, pendant toute la suite des siècles, un miracle continuellement subsistant, de tous les jours et de toutes les heures. Prenez bien garde à ces deux choses, que c'est là ce que demandent ceux qui rejettent les témoignages humains, et que ce qu'ils demandent répugne en tous sens. Si je prouve ces deux points, la réponse sera complète et péremptoire.

1° les témoignages humains sont la parole et les écrits; la parole qui atteste ce que l'œil a vu, ce que l'oreille a entendu, ce que les sens ont éprouvé; les écrits qui en conservent le souvenir d'une génération à l'autre. Nos adversaires admettent ces témoignages pour tout ce qui constitue le monde moral et physique, et ils avouent qu'ils y sont forcés, sous peine de ne rien savoir. Mais ils réclament des moyens de connaissance surnaturels pour croire à la parole de Dieu, parce que cette parole contient des vérités surnaturelles. Et d'abord sur quelle conséquence est fondée cette prétention? Si la raison humaine suffit pour cer-

tifier que Dieu a parlé à ceux qu'il a choisis pour parler aux autres (et c'est ce qui a déja été démontré), pourquoi voudrait-on qu'il eût employé d'autres voies de communication que celles qui sont dans la nature humaine? Si les apparitions de Jésus-Christ ressuscité, et la descente visible du Saint-Esprit sur les apôtres, sont des faits surnaturels qui ont dû avoir lieu une fois pour manifester l'œuvre de Dieu, ne suffit-il pas que ces faits miraculeux et les autres miracles qui les ont suivis, nous aient été transmis humainement, s'il est vrai, comme on l'a vu, que cette transmission suffise pour constituer la certitude humaine? Si l'on ne veut pas que Dieu ait parlé aux hommes par l'organe d'autres hommes, il faut donc qu'il parle divinement à chaque individu, comme il a parlé aux apôtres, ou qu'il écrive la révélation dans les nues, pour être sans cesse sous nos yeux comme la lumière du jour. Il n'y a pas de milieu: ou l'objection de nos adversaires n'a aucun sens, ou c'est là ce qu'elle signifie: ou ils ne savent ce qu'ils veulent, ou ils veulent un miracle perpétué, eux qui ne reconnaissent aucune espèce de miracles, qui en nient la possibilité, et les regardent comme étant tous également sujets à l'illusion, et tels qu'on peut toujours en appeler et les révoquer en doute? Vous voyez déja que la première conséquence de leur argument est de se mettre en état de défense contre la parole divine, de manière à

ne pouvoir jamais être convaincus. Car il faut que les témoignages soient ou naturels, ou surnaturels : naturels, ils leur paraissent insuffisants : surnaturels, ils sont pour eux inadmissibles. Un troisième moyen n'existe pas : voilà donc Dieu qui, tout puissant qu'il est, ne l'est pas assez pour se faire entendre à nos incrédules. C'est bien là tout ce qu'ils prétendent en effet ; mais c'est aussi le comble de l'absurdité, à moins qu'on ne soutienne qu'en aucun cas Dieu ne peut parler aux hommes, et c'est ce que ne peuvent pas soutenir ceux qui croient un Dieu ; en sorte que tout en convenant qu'il a pu parler, et ne paraissant lui demander que des preuves de sa parole, ils s'arrangent de façon à ce qu'il n'en puisse donner d'aucune espèce. Avouons que cette logique est curieuse et rare en son genre, et faite seulement pour ceux qui ont peur de la vérité, comme les autres en ont besoin.

2° Quoique nous ne pensions nullement comme eux sur les miracles (et l'on en a vu les raisons), il n'est pas moins vrai que celui qu'ils désirent ici, serait en opposition directe avec le but de la révélation ; et c'est ce miracle-là qui est impossible, puisque Dieu ne peut pas contrarier son dessein. Il l'a manifesté en nous apportant la foi, et la grace attachée à la foi, pour soumettre l'orgueil, source de tous les délires de l'esprit, et de tous les égarements du cœur. Il a dit, *Celui qui croit sera sauvé : qui crediderit salvus erit.*

Il devait donc y avoir un mérite à croire; et où serait-il, si la révélation était claire comme le jour à midi? Il a voulu que l'authenticité ne pût en être combattue par la saine raison, par la raison libre de préjugés et affranchie des passions; mais il n'a pas voulu forcer son assentiment de manière que la volonté ne pût y résister, non plus qu'à une proposition mathématique; et pourquoi? C'est qu'il n'y aurait plus ni liberté, ni mérite; et j'ai fait voir dans le premier chapitre la nécessité de l'un et de l'autre. J'ai fait observer de même que la foi des apôtres fondée sur ce qu'ils avaient vu, n'eût pas été méritoire sans les œuvres, c'est-à-dire si pour en être les premiers promoteurs, ils n'avaient dévoué leur vie. Ainsi dans le système entier de la croyance chrétienne, toutes les vérités forment une chaîne indissoluble et se fortifient les unes par les autres, sans qu'il puisse y avoir un seul chaînon détaché ou rompu: c'est ce qu'on a vu jusqu'ici, et ce qu'on verra jusqu'à la fin. Cherchez la même connexion dans tous les systèmes quelconques de l'incrédulité, dans tous les arguments contre la religion: vous n'y trouverez autre chose que le chaos. Tout se tient dans la foi: tout est incohérent dans l'impiété.

Ainsi, quoiqu'à l'examen la réligion ait de quoi confondre *toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu*, il est de la condition de l'homme qu'il reste toujours à l'orgueil et aux passions de quoi se révolter, et contre la raison et contre Dieu.

Le remède à ce levain mortel, c'est la grace qui nous a été rendue par les mérites du divin médiateur, après que nous l'avions perdue par la chûte du premier homme; et n'est-il pas encore de la condition humaine, n'est-il pas de la créature considérée en elle-même, de trouver dans son auteur le principe de tout bien? Ce principe ne peut pas être ailleurs; il ne saurait être dans l'homme; il agit sur tous, mais il est juste que chacun y coopère par sa volonté et par ses œuvres. Malheur à qui ne le veut pas: à qui pourra-t-il s'en prendre?

Ces dernières vérités qui sont de la foi, comme de la raison, qui naissent les unes des autres, trouveront leur développement et leur confirmation, chacune à leur place. J'en ai dit assez pour le moment, et je reviens aux miracles qui nous y ont conduits. S'il y a quelque chose de convenu parmi nos adversaires, un point sur lequel ils soient tous d'accord, c'est l'impossibilité absolue des miracles, et je le conçois: ceux du christianisme sont si éclatants, si nombreux, si attestés, que pour nier le réel, il n'y avait d'autre ressource que de nier le possible. Le premier avait toujours prouvé le second, suivant l'axiôme incontestable, *ab actu ad posse: de l'acte à la possibilité il y a conséquence.* Mais la philosophie moderne que cet axiôme gênait trop, l'a remplacé par un autre, aussi extraordinaire que tout ce qu'elle a inventé: elle nie le fait réel par l'impossibilité hypothéti-

que. C'est après s'être vainement débattue contre le poids accablant des témoignages, qu'elle s'est retranchée dans cette impossibilité, pour anéantir ce qu'elle ne pouvait nier, les prodiges et les prophéties des deux Testaments. La discussion historique et critique sur ces deux articles était tellement victorieuse en faveur de la religion, qu'il fallait absolument se rendre, ou refuser à l'intelligence humaine tout moyen de s'assurer d'aucun fait. Je ne dis rien que de positif : c'est un *philosophe*, c'est Rousseau, qui, dans le même livre, dans le même endroit (1) où il ne peut consentir à croire aux mystères, parce qu'il ne les comprend pas, rejette bien loin, et avec beaucoup de mépris, ceux qui s'obstinent à nier les faits, et leur dit en propres termes : « Les « faits de l'Évangile sont plus attestés que ceux « de Socrate : vous reculez *la difficulté* sans la « résoudre. » Il ne la résoud pas non plus, lui ; et dans la suite nous verrons pourquoi (2) : il ne s'agissait ici que de son aveu qu'il nous fallait, et l'homme à qui nous avons affaire actuellement, c'est Diderot, l'intrépide Diderot, qui, pour échapper à cette *difficulté*, assez grande en effet, dit, dans ses *Pensées philosophiques* : « Tout Paris m'attes- « terait qu'on vient de voir un mort ressusciter, « je ne le croirais pas.... A quoi bon recourir

(1) *Émile*, profession de foi du Vicaire savoyard.

(2) A l'article de la Foi.

« aux miracles, quand je n'ai besoin, pour me « rendre, que d'un bon syllogisme? »

Ah! s'il était vrai que les syllogismes de la raison eussent cette puissance contre les sophismes de l'orgueil, il y a long-temps qu'il n'y aurait plus d'incrédules. Des syllogismes! ne dirait-on pas que c'est là leur fort? Est-ce avec des syllogismes que Voltaire a fait à l'impiété tant de prosélytes? Si elle n'avait jamais employé d'autres armes, ses succès n'auraient pas été si grands ni si rapides. Diderot qui *n'était pas plaisant*, comme le disait ce même Voltaire, se piquait, il est vrai, de dialectique; mais on sait aussi que jamais prétention ne fut plus vaine ni plus malheureuse, et qu'il est aussi mauvais logicien qu'Helvétius: c'est tout dire (1). Quoi! Diderot ne savait pas qu'en fait de doctrine un miracle est un syllogisme en action? Le voici: Toute doctrine appuyée sur des miracles opérés au nom de Dieu, et que Dieu seul peut opérer, vient de Dieu: or, telle est celle du christianisme: donc, etc.; et voilà Diderot sur-le-champ ramené à la question du fait même des miracles qu'il voulait écarter: il y est, dis-je, nécessairement ramené, à moins de nier une majeure évidente. N'est-ce pas là un homme bien puissant en syllogismes? Voyons à-présent sa proposition.

(1) *Voyez* dans *la Philosophie du dix-huitième siècle*, l'article des ouvrages de Diderot.

Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre cette expression toujours vague et exagérée, *tout Paris*: il n'est guères possible que sept ou huit cent mille personnes soient témoins oculaires de la résurrection d'un mort. Si ces mots, *tout Paris*, n'ont pas ici plus de valeur réelle qu'ils n'en ont d'ordinaire dans le discours, je suis de l'avis de *Diderot*, non-seulement pour un miracle, mais pour mille autres occasions. Car qu'y a-t-il de moins rare qu'une sottise ou une fausseté répétée, par ce qu'on appelle la voix publique? Mais réduisons la proposition à ce qu'elle doit être raisonnablement en matière grave, et supposons que la voix de *tout Paris* soit notoirement confirmée par ce qu'il y a dans Paris d'hommes probes et éclairés, qui déposent unanimement d'une résurrection, en déposent après avoir constaté la personne et l'état du mort, et son retour à la vie et sa sortie du tombeau, à la voix d'un homme qui lui aura dit comme Jésus-Christ à Lazare, *Sortez du sépulcre et venez à nous*. Alors si *Diderot ne croit pas tout Paris*, il aura tort: car il n'est point d'une impossibilité physique, comme on l'a vu, que la puissance de Dieu ressuscite un mort; et il est d'une impossibilité morale que tant de témoins dignes de foi soient d'accord pour s'abuser ou pour mentir sur un fait de cette nature, par lui-même si facile à vérifier. Si vous ne les croyez pas sur ce fait, il n'y a point de raison pour que vous soyez jamais obligé de les croire sur rien.

Je sais qu'on nie la parité, et qu'on répond, « que « rien n'empêche de déférer à l'autorité des té- « moignages humains sur les faits naturels; mais « que dans les faits surnaturels, la raison peut « détruire la croyance du fait en prouvant l'im- « possibilité. » C'est retomber dans le sophisme déja écarté par la démonstration: c'est confondre le surnaturel et l'impossible, et cette méprise grossière n'est plus permise à un philosophe, dès qu'elle est expliquée suivant les notions les plus évidentes de la métaphysique. Il ne reste donc plus que la différence du naturel au surnaturel, et c'est un autre sophisme que de prétendre que cette différence doit en mettre dans les motifs de crédibilité. Il est faux, décidément faux, que la nature des faits à prouver et à croire, doive changer la nature des preuves et des moyens de croyance. Cette allégation spécieuse, pardonnable à l'ignorance, ne le serait pas à la philosophie, qui doit en découvrir l'absurdité. Nous n'avons pas deux intelligences, deux espèces de facultés, deux espèces d'organes: c'est donc avec la même intelligence, les mêmes facultés, les mêmes organes que nous pouvons juger le naturel et le surnaturel, et d'autant plus que le surnaturel (mot sur lequel on se trompe souvent) ne signifie que ce qui est au-dessus de notre nature, et non pas ce qui est hors la nature universelle; hors du possible, sans quoi nous ne pourrions avoir l'idée de Dieu, l'idée de l'infini, qui sont fort au-dessus de notre nature,

et que pourtant nous concevons. Il est donc conséquent que notre intelligence, nos facultés, nos organes, puissent et doivent juger également des faits sensibles qui sont à la portée du pouvoir humain, et des faits sensibles qui ne sont qu'à la portée du pouvoir divin, puisque les uns et les autres sont dans la nature universelle, et par conséquent dans la sphère du possible. Il suit de là, 1° que nous ne pouvons pas rejeter l'actuel prouvé, sous prétexte qu'il est surnaturel; 2° qu'il peut et doit être prouvé pour nous, comme tout le reste, par les moyens qui sont à nous et en nous: autrement Dieu, dont la puissance agit de toutes les manières, selon les desseins de sa sagesse, ne pourrait signaler cette puissance aux yeux de l'homme, sans changer la nature de l'homme; et nos facultés qui doivent nous servir à communiquer avec lui, seraient une barrière entre lui et nous, que lui-même ne pourrait pas franchir; ce qui est absurde dans tous les sens.

Je dis dans tous les sens, et l'on n'imagine pas jusqu'où s'étend ici l'absurde, si l'on veut le pousser à bout. En effet, ou la phrase de *Diderot* ne signifie rien, ou elle signifie qu'aucun homme ne peut s'assurer par sa raison et par ses organes de la réalité d'un fait miraculeux. Car si *Diderot* lui-même l'avait vu, il n'aurait pas plus de droit qu'un autre (dans son système) d'en être cru; et pour être conséquent, il serait obligé

de dire, Je l'ai vu, mais je ne le crois pas; comme on a dit en plaisantant, Si je l'avais vu, je ne le croirais pas. Cela peut passer comme plaisanterie; mais au sérieux, qu'y a-t-il de plus injurieux à la nature humaine, de plus contradictoire dans l'idée que nous devons avoir de l'homme et de son auteur, que d'imaginer dans notre intelligence et dans nos sens une telle impuissance, qu'en réunissant toute leur attention et tous leurs moyens, ils ne peuvent même constater l'existence d'un fait sensible? Quelle étrange condition nos *philosophes* veulent faire à l'homme, et quelles étranges conséquences elle entraînerait! Je sais qu'ils n'en sont ni embarrassés, ni effrayés; car rien ne les embarrasse et ne les effraie, si ce n'est de renoncer à leur opinion. Mais que le lecteur sensé y réfléchisse, et il verra où cela nous menerait.

Qu'est-ce donc au fond que tout ce qu'ils se plaisent à débiter sur l'incertitude des témoignages humains, et sur la faiblesse de nos sens, et sur le pouvoir de l'imagination? Rien que l'exagération folle d'une vérité commune, dont ils ont méconnu le principe et les conséquences. Il est très-vrai que toutes nos connaissances sont bornées et toutes nos lumières mêlées d'obscurité. Il n'y a point de science qui n'en soit la preuve; et les mathématiques mêmes, celle de toutes qui est la plus douée de certitude, parce qu'elle opère sur les quantités et les grandeurs physiques, dont

les rapports sont invariables et la démonstration facile, les mathématiques ont aussi leurs mystères dans la géométrie transcendante; c'est-à-dire; des propositions démontrées en théorie et inapplicables en fait. Telle est l'imperfection de l'homme, avouée par la philosophie, et que la religion explique par la désobéissance du premier homme, qui aurait joui de toute la perfection dont sa nature était susceptible, s'il eût été toujours soumis à Dieu. Mais, dans tous les cas, quelle est la conséquence raisonnable à tirer de ce mélange de lumières et de ténèbres, qui se rencontre par-tout dans les opérations de l'esprit humain? Celle qui a déja été indiquée dans les prolégomènes, et à laquelle tout nous ramène sans cesse; que la vérité essentielle et infaillible n'est qu'en Dieu; que s'il a posé par-tout ici-bas les limites étroites que nous ne pouvons passer, s'il nous montre par-tout un abyme entre ce que nous pouvons apprendre et ce que nous sommes forcés d'ignorer, c'est afin que l'orgueil de la science soit corrigé par l'humilité qui convient à l'ignorance; c'est afin que l'homme repoussé par les ténèbres qui l'environnent ici-bas, se tourne vers la lumière éternelle pour laquelle il a été créé, et qui attend et appelle notre ame dans sa véritable patrie. C'est là ce qui fonde et autorise par des considérations naturelles cette foi du chrétien, qui est un don surnaturel. Le chrétien aime à croire à la parole de Dieu, parce

qu'elle est infaillible en ce monde comme dans l'autre, dans le temps comme dans l'éternité, et qu'elle est la seule qui ne puisse tromper en rien. Mais, sans cette foi même, la raison suffit pour nous faire comprendre que s'il y a des obscurités et des incertitudes dans les perceptions et les témoignages de l'homme, il est par trop ridicule d'en conclure qu'il n'y a rien de certain, comme il le serait de nier la santé, parce qu'il y a des maladies, et de douter de ce qui est sous nos yeux, comme de ce qui en est éloigné.

Obj. — « Un genre de preuves commun à toutes « les religions ne prouve pour aucune, et toutes « les religions ont leurs miracles : donc, etc. »

Je sais qu'il n'y a pas d'objection plus inepte que celle-là; mais il n'y en a pas qui ait été plus répétée par les savants, comme par les ignorants. Il faut donc que les hommes de sens me pardonnent d'en faire mention, et d'autant plus, que si rien n'est plus aisé que d'en faire voir toute l'ineptie, rien de plus intéressant que l'exposé où elle nous conduit, celui des prodiges du christianisme, tellement brillants de tous les rayons de la Divinité, que nos ennemis sont forcés d'en détourner les yeux pour en méconnaître le caractère, et n'osent les confondre avec les œuvres de l'homme, qu'en éloignant ou déguisant les faits.

Quant à l'argument, il est de la force de ceux-ci: Le mensonge prend souvent la ressemblance de la vérité : donc le mensonge et la vérité sont

la même chose; L'hypocrisie prend souvent le masque de la vertu : donc la vertu n'est pas différente de l'hypocrisie, etc. Ce n'est pas la peine d'aller plus loin : il est clair que, laissant là cette pitoyable argumentation, il faut revenir à l'examen des faits : c'est le rempart de la vérité.

D'abord, de quelles religions veut-on parler ? Toutes les différentes espèces d'idolâtrie se perdent dans la nuit des temps reculés : elles n'ont ni origine marquée, ni fondateur connu. Elles sont nées d'une ignorance superstitieuse, et, comme on l'a déja dit, d'une sorte d'instinct mal démêlé, qui adressait aux créatures visibles l'hommage qu'une raison faible et dépravée ne savait pas élever jusqu'au Créateur invisible. On nous dispensera, je l'espère, de parler des miracles de Bacchus et de Jupiter, et de tous ceux de polythéisme. Il suffit de se rappeler ce qu'en pensaient et ce qu'en ont écrit les païens mêmes; et personne n'ignore que le secret des mystères et des initiations n'était autre chose qu'un système d'allégorie qui réduisait toutes ces divinités populaires à des emblêmes de morale, et la religion à l'unité d'un Dieu, à l'immortalité de l'ame, et aux peines et aux récompenses d'une autre vie. C'était le pur déisme d'aujourd'hui, le premier pas de la raison cultivée, et nous verrons en son lieu combien il était insuffisant, et dans quelle nuit profonde s'éclipsait encore cette première lueur de bon sens.

Si parmi les dogmes qu'enseigna Zoroastre dans la Perse, Brama dans l'Inde, Osiris en Égypte, Odin dans le Nord, il se trouve quelques faits merveilleux; ce que nous connaissons de leurs livres ou de leurs traditions, montre assez qu'ils n'ont pas pris plus de soin pour constater ces prétendues merveilles que les auteurs des contes arabes; et l'extravagance et le ridicule suffiraient pour mettre le tout au rang des fables. Il en est de même de Mahomet et de son Alcoran : sans le sabre des musulmans et la politique du conquérant législateur, il est visible que ses voyages sur l'Alborac, et la lune qu'il mit dans sa manche, n'y auraient pas fait une grande fortune.

Il n'est pas permis à un homme de sens d'assimiler ces rêveries aux miracles de l'ancienne loi et de la nouvelle : ce n'est pas sans un soin particulier de la providence que les livres de l'une ont été si soigneusement conservés par un peuple ennemi de l'autre; en sorte que lui-même se trouve le fidèle gardien des monuments qui déposent contre lui et pour nous, par l'accord unique en son espèce et véritablement miraculeux, entre cette première loi et la seconde, dont elle montre par-tout les prémices, la figure et la prédiction. C'est le même Dieu qui parle et agit dans toutes les deux : c'est le même esprit qui les a dictées; c'est le même objet qui s'y présente sans cesse; c'est toute la destinée du genre humain conduite par Dieu même, et dont le plan remonte d'un côté

jusqu'au premier jour du monde, et se termine de l'autre à la consommation des siècles.

Ce plan, tel que nous le tracent les écritures, sera successivement suivi dans ses différentes parties correspondantes à celles de cet ouvrage : il ne s'agit encore ici que des miracles, et l'on voit déja que rien ne peut se comparer à l'authenticité unique des livres qui les rapportent : c'est un point capital tellement établi par la critique, que l'ignorance seule peut le méconnaître, et que l'irréligion même a depuis long-temps renoncé à lutter trop malheureusement contre l'érudition, comme elle a renoncé à combattre avec l'arme du raisonnement. La moquerie, l'insulte, l'immoralité et le mensonge sont toute la tactique des ennemis de Jésus-Christ, depuis que Voltaire s'en est fait le chef et le patriarche, et leur a fait voir qu'ils s'étaient trompés jusque-là au choix de leurs armes, et que c'étaient là les seules qui pussent leur convenir.

Comme nos livres saints ont une autorité qui n'est qu'à eux, il fallait aussi que les prodiges des deux Testaments, et particulièrement ceux de Jésus-Christ, eussent un caractère divin, qu'il ne fût pas possible à la raison de confondre avec les prestiges, et ce caractère est marqué dans leur nature et dans leur publicité. Tous les faux thaumaturges (et l'on peut en juger par ceux de ce siècle), ont une marche uniforme qui avertit tout de suite de s'en défier, et les

rend justement suspects avant même qu'on les examine. On peut leur dire à tous : Dès que vous arrangez dans votre particulier le lieu de la scène, dès que vous disposez un théâtre qui est à vous, c'est une farce que vous allez jouer : il ne vous faut plus que des dupes, et vous en trouverez plus ou moins, selon que le charlatan sera plus ou moins adroit, et le spectateur plus ou moins crédule ou borné. Si vous commandez à la nature, ce ne peut être qu'au nom du Dieu qui en est le maître. Parlez donc publiquement aux hommes, car Dieu ne peut pas vouloir se cacher quand il veut se manifester ; il y aurait contradiction ici. Dieu ne gradue point son œuvre : il veut, ét tout obéit. Qu'est-ce que des miracles dans l'ombre d'un galetas? Qu'est-ce que des guérisons dont les progrès se comptent par journées, comme au cimetière de Saint-Médard? « Mais nous nous cachons, parce que l'autorité « nous poursuit. » Quoi ! vous craignez les hommes ! Vous n'êtes donc pas envoyés de Dieu. Les apôtres se cachaient-ils pour opérer leurs prodiges ? Jésus-Christ se cachait-il quand la synagogue le poursuivait ? Il prêchait et guérissait dans le temple, dans les rues, dans les places, dans les campagnes. Si l'on voulait se saisir de lui, *il passait au milieu des satellites, parce que son heure n'était pas encore venue.* Mais jamais il ne se cacha, si ce n'est lorsque *le peuple voulait le faire roi :* alors il se dérobait à ceux qui

ne savaient pas encore quelle était sa *royauté*. Et comment guérissait-il des infirmités reconnues incurables, des sourds et des muets de naissance, des estropiés, des lépreux, des paralytiques de trente années? D'une parole ou d'un geste, et c'était toujours le prix de la foi qui suppliait, afin que l'esprit de sa mission éclatât toujours dans ses œuvres. Un centenier le conjure de guérir son fils attaqué de paralysie. « J'irai « et je le guérirai. — Non, Seigneur, dites seu« lement une parole, et mon fils sera guéri. — « Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez « cru. » Un lépreux l'adore, et lui dit : « Seigneur, « si vous le voulez, vous pouvez me guérir. — « Je le veux : soyez guéri. » Un chef de la synagogue (1) l'adore, et lui dit : « Ma fille est morte; « mais venez et imposez-lui les mains, et elle « vivra. » Jésus touche la main de la jeune fille,

(1) Les *philosophes* ont toujours dit qu'il n'y avait que *la canaille* qui eût suivi Jésus-Christ et ses disciples. C'est une de leurs impostures, confondue, comme toutes les autres, par l'Évangile. Jésus-Christ sans doute aime les pauvres, précisément parce que le monde ne les aime pas; mais il n'a jamais exclu les grands de son royaume, et des exemples nombreux l'ont prouvé. Voilà un chef, *princeps*, qui le reconnaît, et l'homme le plus considérable de la synagogue et le plus savant. Gamaliel fut le protecteur des apôtres, et une des premières conquêtes de l'Évangile, ainsi que Nicodême, membre du Sanhédrin, et le centurion Corneille, etc.

et elle vit. L'hémorrhoïste dit en elle-même : « Si je touche seulement le bord de sa robe, je « suis sauvée. » Jésus se tourne vers elle, et lui dit : « Ayez confiance, ma fille : votre foi vous a « sauvée. » Des aveugles se présentent à lui, et il leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire ce « que vous demandez ? — Oui, Seigneur. » Il touche leurs yeux : « Qu'il vous soit fait selon « votre foi. » C'est ainsi qu'*il passait en faisant du bien* (1), *pertransiit benè faciendo* (comme dit un apôtre), et en le faisant souverainement. C'est ici que tout est digne d'un Dieu ; que l'intention, l'acte et la parole sont dans un rapport admirable et divin. Celui qui guérit les corps dont les maladies sont l'image ou la punition des maladies de l'ame, est également le médecin de l'un et de l'autre, et ne les sépare jamais dans son action bienfaisante. La santé qu'il apporte à l'ame, c'est la foi, et c'est toujours la foi qui produit la guérison de l'ame et du corps. Il déclare expressément cette vérité, lorsqu'il dit d'abord au paralytique qu'on lui présente : « Mon fils, ayez con« fiance : vos péchés vous sont remis. » C'était bien lui dire que son mal était la punition de

(1) Lui-même appelle ses miracles *de bonnes œuvres*. Il dit aux Juifs qui veulent le lapider, *Multa bona opera ostendi vobis : j'ai fait devant vous beaucoup de bonnes œuvres : pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider ? propter quod eorum opus me lapidatis ?* (Saint JEAN.)

ses péchés, et que sa guérison devait être le fruit de sa foi. Aussi ces paroles, dont le sens mystérieux n'était pas connu des pharisiens, les blessent par le caractère d'autorité qu'elles renferment; ils disent en eux-mêmes : « Cet homme « blasphême : qui peut remettre les péchés, si « ce n'est Dieu seul? » Et en ce dernier point ils avaient raison. L'Homme-Dieu qui, par un autre miracle, lisait dans leur pensée, répond à ce qu'ils n'ont pas osé dire tout haut, et atteste hautement ce qu'il est, comme il avait coutume de l'attester. « Pourquoi avez-vous de mauvaises « pensées dans vos cœurs? Quel est le plus fa- « cile, ou de dire à cet homme, Vos péchés vous « sont remis, ou de lui dire, Levez-vous et mar- « chez? Afin donc que vous sachiez que le Fils « de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remet- « tre les péchés, Levez-vous, dit-il alors au paraly- « tique, emportez vôtre lit, et vous en allez à « votre maison. » Mais en même temps celui qui se déclarait ainsi le maître de la nature, le juge suprême des humains, l'arbitre de la mort et de la vie; en un mot, tout ce qu'il était dans sa nature divine, donnait dans son humanité parfaite le modèle des vertus et des devoirs de la nôtre. Celui qui venait nous ouvrir le ciel ne voulait rien posséder sur la terre, et nous enseignait qu'il faut se détacher de l'une pour mériter l'autre. Qui peut douter qu'avec une telle puissance, ne l'eût-il exercée que par communication comme

ses disciples, il ne pût très-aisément acquérir du pouvoir ou des richesses? Mais l'esprit de sa loi, cet esprit essentiel et immuable, cet ordre céleste où tout s'enchaîne et se soutient par un invariable accord, devait se manifester par un trait distinctif qu'il est impossible de trouver dans les thaumaturges imposteurs, et qui me paraît d'une telle force, qu'il suffirait pour me prouver la divinité de Jésus-Christ. Ce qui est de l'homme se retrouve toujours nécessairement dans les faits de l'homme. Tous les législateurs religieux, tous sans exception, n'ont affecté un pouvoir divin ou par des prestiges ou par la force, que pour s'assurer un pouvoir terrestre. Ceux-mêmes qui n'ont trompé qu'afin que l'intervention de la Divinité devînt la sanction d'une autorité légitime et sage, tels que *Numa* et *Osiris*, ont voulu gouverner la terre au nom du ciel. Jésus-Christ seul, non-seulement ne l'a pas voulu, mais a voulu être humainement au dernier rang de la société, n'avoir rien, et n'être rien. Il dit à un scribe qui, frappé de sa puissance, veut s'attacher à lui par intérêt : « Les « bêtes sauvages ont leur repaire, et les oiseaux « ont leur nid : mais le Fils de l'Homme n'a pas « où reposer sa tête. » En effet, il ne vécut jamais, dans les jours de sa mission publique, que de la pauvreté de ses disciples, comme il avait vécu auparavant du travail de ses mains. Il n'avait d'autre logement que celui de l'hospitalité, et

souvent les campagnes et le désert. Ses apôtres, avec cette même splendeur des miracles, ses apôtres, qui tenaient de lui le pouvoir de guérir avec la parole, avec l'attouchement, avec leur ombre, ne voulurent jamais rien posséder en propre, non plus que leur maître; et je dis de lui, par un aperçu de la raison que je n'aurais pas, il est vrai, sans la grace de la foi, mais qui est bien dans la raison rendue à elle-même par la foi et dégagée des préjugés de l'orgueil, je dis affirmativement : Celui-là seul qui n'a pas voulu ce que veulent tous les hommes, est celui qui l'aurait obtenu sans nul obstacle, s'il l'avait voulu. Celui-là seul qui, pouvant tout pour les autres, ne voulait rien pour lui, était par lui-même au-dessus de tout ce que l'homme peut vouloir être parmi les hommes. Enfin, celui-là seul était le maître du ciel et de la terre qui, pouvant posséder la terre, l'a méprisée, parce que le ciel est à lui. *Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.*

Une autre leçon renfermée dans ce don des miracles accordé à des hommes, et aux plus simples et aux plus obscurs de tous les hommes, une leçon qui n'est encore que de cette haute philosophie du christianisme (et j'appelle ainsi la raison relevée et agrandie en remontant à son principe), c'est que Jésus-Christ, en s'appropriant notre nature pour la réparer, Jésus-Christ, *le nouvel Adam*, suivant l'expression de l'apôtre,

le chef et la tige *d'une race choisie, d'un sacerdoce royal, d'une nation sainte* (1), Jésus-Christ, en donnant aux siens cet empire sur la nature, ne faisait que rendre à l'homme ce qui lui aurait appartenu par le privilége de son origine, s'il ne l'eût pas perdu par sa faute. Jésus-Christ est donc venu remettre la nature humaine dans tous ses droits : il est venu rétablir *le roi détrôné*, pour me servir de l'expression sublime de Pascal; et en effet, l'Écriture nous apprend que toutes les créatures étaient soumises au pouvoir d'Adam avant son péché. Dieu ne dit pas seulement dans la Genèse, comme il le dit ailleurs par la bouche du psalmiste, que les différentes créatures étaient pour l'usage de l'homme. Il dit en termes exprès : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et *qu'il domine* sur les poissons de « la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, « sur les reptiles, *et sur toute la terre.* » Aussi le roi-prophète, dans le psaume (2) où il considère la nature humaine dans Jésus-Christ, c'est-à-dire dans toute sa grandeur originelle et restituée (sans parler de l'exemption de tout péché, qui ne pouvait appartenir à la nature humaine que dans son union ineffable avec la nature divine), répète à-peu-près les paroles de la Genèse :

(1) *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.*

(2) Ps. 8. *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universâ terrâ.*

« Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur : « vous lui avez donné l'empire *sur tous les ou-« vrages de vos mains.* Vous avez tout mis à ses « pieds, les animaux domestiques et les bêtes « sauvages, les oiseaux du ciel et les poissons de « la mer. » Telle était la condition que le Créateur lui avait faite : est-elle assez magnifique ? Et remarquez que tout la confirme dans le récit des livres saints. Le serpent, dont la seule vue nous fait horreur, s'approche d'Ève sans lui causer le moindre effroi : elle n'est pas même étonnée de l'entendre parler, ce qui pourtant était extraordinaire en soi ; mais ce qui ne pouvait la frapper, parce que jusque-là tout se montrant autour d'elle dans un ordre établi par Dieu même, et que Dieu seul connaissait, elle n'avait l'idée d'aucune des exceptions que nous appelons merveilles. Rien ne pouvait l'alarmer, puisque tout lui offrait l'image de la soumission et de la dépendance, et le serpent même la flatte d'abord par l'idée de sa souveraineté, qu'il a l'air de reconnaître et d'admirer. Mais dès que la désobéissance fut consommée, dès que l'homme fut en révolte contre Dieu, la nature fut en révolte contre l'homme, et Dieu le lui annonça expressément ; il lui dit que cette terre, qui devait être si docile, serait rebelle à la culture, ne céderait qu'au travail obstiné, ne s'amollirait que par ses sueurs, et que ces animaux, qui auparavant étaient à ses ordres, allaient désormais lui faire

la guerre, et lui disputer son domaine et sa nourriture. Le désordre moral a la même cause que le désordre physique. Tant que la raison que nous tenons de Dieu demeure soumise à sa loi, les passions aussi obéissent à la raison, et le corps est soumis à l'ame; tout est dans l'ordre, et de là les miracles de vertu et de sainteté qui ont le même principe que les miracles sensibles. Dès que la raison sort de l'ordre et se soustrait à la loi, les passions aussi secouent le joug; les bêtes féroces rugissent et déchirent. L'esprit qui a voulu être *libre*, devient esclave : il a voulu s'affranchir du joug de Dieu, qui est *doux et léger*, et il porte la lourde et honteuse chaîne des passions. Les justes seuls, les serviteurs de Dieu, les saints, se maintiennent dans l'inaltérable *liberté*; et non-seulement ils commandent à leurs sens, mais à la nature entière et par une même force : ils sont dans l'ordre de leur nature régénérée par Jésus-Christ; et ces innombrables œuvres qu'ils ont opérées dans tous les temps, et que nous appelons merveilles, ne sont que de simples actes d'une autorité que la foi leur a rendue, qu'ils exercent parce qu'ils n'en doutent pas, et dont ils ne sont jamais ni étonnés, ni enorgueillis, parce qu'ils connaissent celui qui seul a pu la leur donner. Mais il faut, ainsi que lui, ne pas vouloir d'autre grandeur, et c'est ainsi que les serviteurs demeurent conformes à leur maître. Il n'a voulu aucun des biens du monde, en

possédant tous ceux du ciel; et de même les chrétiens, pour recevoir les biens du ciel, doivent renoncer ou à la possession, ou du moins à l'amour des biens de la terre; et c'est alors qu'étant véritablement des hommes à part, ils paraissent riches des dons célestes, soit par une éminence de piété, soit par une éminence de pouvoir, selon la dispensation de l'Esprit-Saint, mais toujours étrangers au siècle, et marquant toujours cette séparation indispensable entre ce qui est du ciel et ce qui est du monde, en sorte qu'on ne peut s'attacher à l'un sans abjurer l'autre. Les miracles extérieurs ne sont pas même le don auquel Jésus-Christ attache le plus de prix : il met avant tout ceux que la grace produit dans l'intérieur, et il a pris soin de nous en avertir. Quand ses disciples, dans le ravissement de leur joie, viennent se féliciter devant lui de ce que, suivant sa parole, ils guérissent les malades en son nom et mettent les démons en fuite, « Ce n'est pas cela, leur dit-« il, dont il faut vous réjouir; mais réjouissez-« vous de ce que vos noms sont écrits dans les « cieux. » Ainsi tout se rapporte toujours à cette grande fin de l'homme, qui se rapporte elle-même à sa grande origine. Quelle doctrine! quel faisceau de lumière, dont tous les rayons partent d'un même centre, sans affaiblissement et sans divergence, qui descendent du sein de Dieu même et viennent frapper au cœur de l'homme, et qui, s'enflammant sans cesse par le feu de la charité,

sans lequel aucune ils ne seraient que des clartés stériles; remontant sans cesse plus vifs et plus brûlants du cœur de l'homme jusque dans le sein de Dieu! Grand Dieu! comment ne pas s'écrier avec le prophète: *Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non est ut lex tua! Les impies m'ont raconté leurs fables; mais qu'elles sont différentes de votre loi!* Sages du siècle, précepteurs des nations, osez fixer un moment la vue sur cet assemblage de vérités toutes conséquentes et toutes lumineuses: osez en rapprocher vos ténébreuses rêveries... Pardon, ô mon Dieu! pardon. Qu'allais-je faire! de quelle hauteur j'allais descendre, et à quelle abjection! Ah! s'il m'est permis, au milieu des clartés dont vous m'environnez, de rejeter au loin mes regards vers les ténèbres, que ce soit seulement vers les miennes, vers celles dont il vous a plu de me tirer! Ce sont celles-là seulement que je dois envisager dans le transport de mon humble reconnaissance, comme on regarde avec une joie mêlée de saisissement le précipice dont on est sorti. La vue de ces ténèbres infectes que vous avez éloignées de moi, ne peut qu'ajouter de nouveaux feux au regard d'amour que je veux sans cesse attacher sur vos lumières éternelles, en vous redisant sans cesse ce que l'âme qui vous connaît a toujours besoin de vous dire: *Domine, quis similis tibi? Seigneur, qui est semblable à vous?*

Obj. « Il se peut que votre système soit

« conséquent, si l'on pouvait lui laisser ses bases.
« Mais ce n'est pas sans raison que nous les trou-
« vons au moins incertaines et précaires. Tout est
« fondé sur des miracles, et en vous les accor-
« dant possibles, il faudrait aù moins, pour les
« croire, ou que nous les eussions vus, ou que
« nous en eussions vu les témoins. Et comment
« pouvez-vous exiger que nous croyions sur la foi
« de vos livres si anciens, des prodiges qui
« sont si loin de nous? Plus ils sont éclatants
« et au-dessus de l'homme, plus nous sommes au-
« torisés à les rejeter; et c'est pour cela que
« nous ne regardons pas comme digne de la sa-
« gesse de Dieu, ce qui peut-être est un moyen
« de conviction dans un temps et non pas dans
« un autre. »

Avant de reprendre dans vos raisonnements tout ce qui n'est pas dans la raison, je commencerai par vous faire une concession qui vous embarrassera un peu plus que moi, et à laquelle peut-être ne vous attendez-vous pas. je vous passe pour un moment que tous les miracles du christianisme sont supposés: en ce cas il en reste un que vous ne pouvez pas nier: car il subsiste, et il devient, s'il est seul, beaucoup plus inexplicable que tous les autres. Ce miracle est l'établissement du christianisme; et s'il n'a pas eu lieu par des moyens surnaturels, il faut que ce soit par des moyens tout humains: il n'y a pas de milieu; et vous chargez-vous d'expliquer

ceux-ci, et d'en accorder la possibilité morale avec les résultats avoués?

Obj. — « Pourquoi pas? cette difficulté a été « prévue, et nous y répondons par deux expli- « cations prises dans le cœur humain. L'austérité « même des dogmes exalte l'imagination, et la « persécution exalte le courage: voilà tout le « *mystère* de la propagation de l'Évangile. »

Mystère en effet: vous dites mieux que vous ne croyez. Car si les nôtres sont au-dessus de la raison, comme cela doit être dans ce qui est l'ouvrage de Dieu (1), les vôtres sont l'opposé de toute raison, en ce qu'ils attribuent à l'homme ce qui ne saurait être dans l'homme. On a bientôt posé deux assertions avec des mots qui ont un air de pensées, tels que les vôtres, qui ne sont au fond que des généralités vagues, admissibles tout au plus dans l'application à quelques cas particuliers et très-restreints, mais entièrement inadmissibles dans le cas dont il s'agit. Ces assertions peuvent en imposer à ceux qui répètent vos mots sans les entendre, et qui, en les répétant, se croient *philosophes*. Mais il faut pouvoir soutenir l'examen des applications, et c'est là que vous échouerez toujours.

J'adjure ici tout homme de bon sens et de bonne-foi, et je lui demande s'il conçoit comment les apôtres et les disciples, n'étant que des hom-

---

(1) Ce qui sera traité au chapitre suivant, *des Mystères et des Prophéties*.

mes ordinaires et dénués de toute puissance surnaturelle, ont pu faire ce qu'ils ont fait. Quoi! des hommes qui, selon le monde, n'ont rien que de méprisable, viendront, au nom d'un crucifié, attaquer de front, et sans le moindre ménagement, tout ce que le monde a de plus puissant et de plus attrayant; ils viendront prêcher la pénitence aux voluptés et l'humilité aux grandeurs, défendre les jouissances aux désirs et l'orgueil à la richesse; ils viendront arracher l'homme à tout ce qui entraîne l'homme, et frapper d'anathême tout ce qui l'attache à la terre, en annonçant un *royaume des cieux*, et tout cela sans en donner ni preuve ni garant, si ce n'est leur parole; et on les croira sur leur simple parole!... Que dis-je? ce n'est rien encore. Mettez seulement d'un côté l'histoire, et de l'autre l'Évangile, et représentez-vous ce qu'était l'empire romain dans toute la splendeur et toute la terreur de son énorme puissance, et le règne de l'idolâtrie sur les peuples dans ses enivrantes et innombrables séductions, dans la pompe imposante de son culte extérieur, dans la contagieuse autorité de ses dieux, qui étaient les dieux de tous les vices, et dans toute la corruption des mœurs d'alors, à laquelle on n'a rien comparé: voilà ce qu'était le monde romain et idolâtre, tel qu'il s'offrit aux prédicateurs de l'Évangile; et c'est ce monde qu'une poignée d'hommes inconnus, sortis de la nation la plus méprisée, entreprend de changer, et avec quoi?

avec la croix et la morale de la croix! Juste ciel! si cette entreprise n'était pas de Dieu et conduite par Dieu, elle était le dernier excès de l'extravagance humaine, un phénomène de démence dont le monde n'offre pas d'exemple. Je conjure le lecteur d'y fixer un moment son attention, et de se figurer qu'il entend les apôtres annonçant des mystères qui confondent la raison, et des préceptes qui écrasent l'orgueil et épouvantent la faiblesse humaine, sans autre autorité que celle de leurs discours, et sans autre encouragement que leur exemple! et quel exemple! celui des flagellations, des lapidations et des supplices. Et ils ont réussi! et dès les premières années on comptait déja de nombreuses églises dans les principales villes de l'Asie et de l'Europe!...

Avec quel front vient-on nous parler ici de *l'attrait d'une morale austère qui exalte l'imagination!* et qu'a donc produit jamais de semblable cet *attrait* prétendu? le stoïcisme? mais la disparité est complète et palpable. Jamais le stoïcisme n'a été qu'une secte resserrée dans un très-petit nombre d'hommes, tous lettrés, tous philosophes: c'est tout ce qu'il y eut jamais de plus anti-populaire, et vous avouez, vous répétez que la *secte chrétienne*, comme vous l'appelez, commença par être *populaire*, ce qui est généralement vrai, et ce qui était dans l'esprit de *l'Évangile des pauvres*, et dans les desseins de son auteur, qui *choisissait ce qu'il y a de plus faible*

dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort (1). Le stoïcisme était la doctrine de l'orgueil humain *exalté*, noblement, il est vrai, sous un rapport, mais follement sous tous les autres : on en convient. Le *sage* de cette école renonçait à tout, le plus souvent en spéculation, comme on sait, quelquefois en réalité, mais il remplaçait tout par une plénitude et une surabondance d'admiration pour soi et de mépris pour les autres; et l'homme est tout entier dans l'orgueil. En un mot, le stoïcisme, (sur lequel nous reviendrons dans la suite), n'était en général qu'une forfanterie de mots, quant aux dogmes, et ce qu'il y avait de bon en morale et en pratique, aboutissait à dire, Admirez-moi, je suis un sage. Mais si le stoïcien voulait sur-tout et avant tout être honoré, il fallait que le chrétien commençât par ce qui répugne le plus à l'homme, par consentir à être méprisé; et nous voyons dans l'histoire combien le monde méprisait les chrétiens, même en rendant justice à la pureté de leurs mœurs. Il reste à nos adversaires à nous enseigner quel est *l'attrait* naturel d'une *austérité* méprisée, et comment le mépris *exalte l'imagination.* On attend là-dessus la théorie et les exemples, et on attendra long-temps (2).

---

(1) *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

(2) Tout ceci sera pleinement confirmé par les détails de faits, quand il s'agira de comparer les austérités des saints à

L'autre assertion, quoique plus spécieuse, ne vaut pas mieux; et d'abord, pourquoi ne s'est-on avisé de cette découverte en morale et en politique, que depuis qu'on a voulu en faire la solution d'un fait unique dans l'histoire et miraculeux en lui-même, l'établissement du christianisme? car il ne paraît pas qu'on s'en fût douté jusqu'à la *philosophie* de nos jours, qui, fatiguée d'entendre dire que notre religion seule avait triomphé de trois siècles de *persécution*, a pris enfin le parti de répondre que c'était *la persécution* même qui avait fait ses succès. Tout ce qu'il y a de vrai dans ce paradoxe, c'est qu'en effet il y a dans le cœur humain une résistance naturelle contre la violence faite aux opinions et à la croyance religieuse. Mais on étend beaucoup trop loin la force de ce sentiment, et il est facile de faire voir, en comparant les effets qu'il a eus partout ailleurs avec la nature des progrès du christianisme, non-seulement qu'il n'en a pas été la cause, mais même qu'il n'y a été pour rien.

Cette résistance des esprits, dont il s'agit ici, ne va jamais loin sans un mouvement tout aussi naturel, et qui la soutient, celui d'une résistance active qui comprend dès-lors toutes les passions dont l'homme tire le plus d'énergie, la haine, l'orgueil, la fureur, la vengeance: c'est ce qui

---

celle des philosophes de l'antiquité et des charlatans orientaux, tels que les bonzes, les fakirs, les bramines, etc.

est prouvé par les faits. Si les chrétiens sont les seuls qu'on ait persécutés trois cents ans avec un acharnement d'autant plus odieux qu'ils ne disputaient rien à personne, qu'ils ne prétendaient à rien dans ce monde, et n'opposaient aucune espèce de défense contre l'oppression, s'ils sont les seuls qu'on ait voulu exterminer uniquement à cause de leur croyance, ils ne sont pas les seuls, à beaucoup près, parmi ceux qu'on peut appeler génériquement novateurs, contre qui les puissances aient employé la force et les supplices. Il est vrai, comme je l'ai observé, que la conduite de tous les autres novateurs autorisait, exigeait même cette animadversion que leur révolte rendait nécessaire. Mais s'il était dans la nature que les supplices et les bourreaux dussent faire d'autant plus de prosélytes qu'ils font plus de martyrs, pourquoi donc les plus fanatiques de ces sectaires, ceux dont une persécution très-erronée, mais très-réelle, animait les fureurs, et qu'on était obligé de proscrire par des lois générales qui atteignaient à-la-fois l'homme paisible et l'homme armé, pourquoi ce grand pouvoir de la persécution ne les a-t-il pas conduits à la même victoire que les chrétiens? Certes les manichéens, par exemple, et les Albigeois, et tous les hérétiques qui sous différents noms descendaient de l'hérésiarque Manès supplicié par Sapor, ont été poursuivis avec le fer et le feu pendant plusieurs siècles, et notamment en 1022, plusieurs

L'autre assertion, quoique plus spécieuse, ne vaut pas mieux; et d'abord, pourquoi ne s'est-on avisé de cette découverte en morale et en politique, que depuis qu'on a voulu en faire la solution d'un fait unique dans l'histoire et miraculeux en lui-même, l'établissement du christianisme? car il ne paraît pas qu'on s'en fût douté jusqu'à la *philosophie* de nos jours, qui, fatiguée d'entendre dire que notre religion seule avait triomphé de trois siècles de *persécution*, a pris enfin le parti de répondre que c'était *la persécution* même qui avait fait ses succès. Tout ce qu'il y a de vrai dans ce paradoxe, c'est qu'en effet il y a dans le cœur humain une résistance naturelle contre la violence faite aux opinions et à la croyance religieuse. Mais on étend beaucoup trop loin la force de ce sentiment, et il est facile de faire voir, en comparant les effets qu'il a eus partout ailleurs avec la nature des progrès du christianisme, non-seulement qu'il n'en a pas été la cause, mais même qu'il n'y a été pour rien.

Cette résistance des esprits, dont il s'agit ici, ne va jamais loin sans un mouvement tout aussi naturel, et qui la soutient, celui d'une résistance active qui comprend dès-lors toutes les passions dont l'homme tire le plus d'énergie, la haine, l'orgueil, la fureur, la vengeance: c'est ce qui

---

celle des philosophes de l'antiquité et des charlatans orientaux, tels que les bonzes, les fakirs, les bramines, etc.

est prouvé par les faits. Si les chrétiens sont les seuls qu'on ait persécutés trois cents ans avec un acharnement d'autant plus odieux qu'ils ne disputaient rien à personne, qu'ils ne prétendaient à rien dans ce monde, et n'opposaient aucune espèce de défense contre l'oppression, s'ils sont les seuls qu'on ait voulu exterminer uniquement à cause de leur croyance, ils ne sont pas les seuls, à beaucoup près, parmi ceux qu'on peut appeler génériquement novateurs, contre qui les puissances aient employé la force et les supplices. Il est vrai, comme je l'ai observé, que la conduite de tous les autres novateurs autorisait, exigeait même cette animadversion que leur révolte rendait nécessaire. Mais s'il était dans la nature que les supplices et les bourreaux dussent faire d'autant plus de prosélytes qu'ils font plus de martyrs, pourquoi donc les plus fanatiques de ces sectaires, ceux dont une persécution très-erronée, mais très-réelle, animait les fureurs, et qu'on était obligé de proscrire par des lois générales qui atteignaient à-la-fois l'homme paisible et l'homme armé, pourquoi ce grand pouvoir de la persécution ne les a-t-il pas conduits à la même victoire que les chrétiens? Certes les manichéens, par exemple, et les Albigeois, et tous les hérétiques qui sous différents noms descendaient de l'hérésiarque Manès supplicié par Sapor, ont été poursuivis avec le fer et le feu pendant plusieurs siècles, et notamment en 1022, plusieurs

d'entre eux qui vivaient tranquilles à Orléans, sous le règne de Robert, furent brûlés par ses ordres, et se jetèrent intrépidement dans les flammes; et les mêmes exécutions eurent lieu en cent endroits. Cependant que reste-t-il depuis long-temps de toutes ces sectes, si ce n'est leurs noms? Que devient donc cet attrait *de la persécution*, et ce *courage qu'elle exalte?* Pourquoi le sang des martyrs, si naturellement fécond, selon vous, a-t-il été stérile dans toutes les sectes, et n'est-il devenu une semence que pour le christianisme, suivant l'expression de Tertullien : *Sanguis martyrum semen christianorum?* Pourquoi les Maures et les Juifs n'ont-ils pas converti l'Espagne à leur croyance, lorsque Ferdinand et Isabelle en brûlaient tant de milliers! Certes, dans vos principes, voilà une belle occasion de triomphe que ces innombrables bûchers allumés si long-temps dans un vaste empire; et plus vous accuserez ces cruautés que j'accuse comme vous, plus la conséquence tournera contre vous-mêmes. Ne serait-ce pas qu'il y a ici une différence totale dans l'effet comme dans la cause; et cette différence n'est-elle pas tout simplement de ce qui est de l'homme à ce qui est de Dieu? du moins j'y aperçois sous tous les rapports ce qui caractérise l'un et l'autre. Les sectaires combattaient avec des armes humaines; on ne les tuait que quand ils ne pouvaient tuer : les Maures avaient partagé l'Espagne jusqu'à la prise de Grenade, et

la menaçaient jusqu'à l'époque de leur bannissement. Les juifs des premiers siècles de notre ère suscitèrent des révoltes sanglantes, par-tout où ils crurent pouvoir être les plus forts; et les disciples de Luther et de Calvin, dans le seizième siècle, envahirent, les armes à la main, et avec l'aide des rois et des électeurs, les contrées où ils dominent encore, et obtinrent ailleurs par des traités la tolérance dont ils jouissent. Je ne vois rien là que de fort ordinaire, des hommes armés contre des hommes, des ennemis qui écrasent leurs ennemis, ou qui font la paix avec eux. On croira sans peine que ce n'est pas Dieu qui disait aux princes et aux peuples devenus protestants: Saisissez-vous de votre proie, renversez les autels et exterminez les ministres; et la dépouille des autels et des ministres est à vous. Mais qui donc a pu dire aux chrétiens: « Laissez-vous massa« crer sans jamais vous défendre: regardez les « supplices comme votre palme, et la mort comme « votre récompense, et bénissez vos persécuteurs « et vos bourreaux? » Qui donc a pu leur prêcher cette doctrine surhumaine, et la mettre dans leur cœur? Ici le *philosophe* même n'osera pas nous dire que l'homme a parlé ainsi à l'homme, car il n'y en a pas d'exemple; mais le chrétien peut dire, sans qu'il soit possible de le démentir: Celui qui leur a prescrit cette conduite, est le même qui en avait donné le premier exemple, sur qui l'on avait épuisé les outrages et les cruau-

tés, sans épuiser sa patience, et qui, au milieu des imprécations et des cris de rage, n'avait fait entendre que ces mots : *Mon père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font.* En regardant le maître, je reconnais les disciples; et si le maître n'est pas un Dieu, si le modèle n'est pas divin, apprenez-moi donc comment le modèle et les imitateurs n'ont paru qu'une fois dans le monde; et pourquoi rien de semblable ni d'approchant ne se rencontre dans l'histoire des hommes.

Certes les Césars, qui pourtant n'étaient pas sans lumières et sans connaissance du cœur humain, dont plusieurs même étaient des philosophes, puisque la sagesse humaine a donné ce nom aux Marc-Aurèle, aux Trajan, et même aux Dioclétien, tous ces persécuteurs étaient loin de penser qu'ils allaient directement contre leur but, en proscrivant par des édits sanguinaires une religion qu'ils voulaient détruire; et Dioclétien particulièrement avait une opinion bien différente, puisqu'il se glorifiait, dans ses édits que l'histoire nous a conservés, *d'avoir aboli la superstition et le nom même des chrétiens*, tant ses collègues et lui en avaient fait périr! Je sais qu'il se trompait beaucoup, et au point que cette époque même qu'il croyait avoir marquée pour la destruction du christianisme, fut précisément celle de son triomphe, puisqu'un moment après il régna sur le monde avec Constantin. J'aper-

çois là sur-le-champ la marche constante du grand arbitre, *dont les idées ne sont pas les nôtres*, qui se plaît à confondre en tout les pensées de l'orgueil, et l'écrase toujours à l'instant même où il se croit et doit se croire sûr de sa victoire. Mais si Dioclétien s'abusait, je comprends qu'il devait s'abuser. Il ne croyait pas combattre Dieu, mais les hommes; et dès qu'il ne s'agit que de ce qui est de l'homme, par-tout on est venu à bout, non pas d'édifier, il est vrai, mais du moins de détruire, seulement avec la force et la violence. Mahomet a détruit l'idolâtrie chez les Arabes avec le cimeterre de ses enthousiastes dont il avait fait des soldats: il y a bien des siècles qu'on ne voit plus d'idolâtres dans l'empire ottoman qui a remplacé celui des califes; mais la Grèce, l'Égypte, la Syrie, l'Arménie, sont encore peuplées de chrétiens, qui forment de nombreuses églises, quoiqu'ils ne puissent être rien dans l'ordre politique. Je gémis d'avoir à prendre des exemples chez les chrétiens eux-mêmes, qui ont oublié leur évangile, quand ils ont employé le glaive; mais enfin c'est bien avec le glaive que les Espagnols ont anéanti les dieux du Mexique et du Pérou; et Dieu, qui tire le bien du mal même, a voulu que les Mexicains et les Péruviens embrassassent la foi de leurs vainqueurs, qui certainement ont été et sont encore dans ces contrées très-inférieurs en nombre aux naturels du pays.

Il n'est donc pas vrai que la persécution ait

naturellement cette espèce de puissance inverse qu'on s'efforce de lui attribuer, et dont l'effet ordinaire serait d'affermir ce qu'elle voudrait abattre. Ce paradoxe est, comme tant d'autres, inventé par le besoin qu'on en a, et démenti par l'histoire. On aurait tort de nous citer Julien, comme une preuve que du moins cette opinion n'est pas nouvelle. C'est encore l'histoire qui nous apprend ce qu'était réellement la prétendue tolérance de cet apostat, si ridiculement vantée de nos jours. D'abord elle se bornait à ne pas massacrer, c'est-à-dire qu'il défendit en effet d'employer les supplices contre les chrétiens, ce qui pourtant n'empêcha pas qu'il n'y eût encore des martyrs sous son regne, et que lui-même n'en fit plus d'un personnellement, sous différents prétextes qui changeaient le nom sans changer la chose. Mais n'était-ce pas une persécution que de priver les chrétiens de toutes les charges publiques, d'ordonner qu'on brûlât partout leurs livres, qu'on saisît les revenus des églises, et qu'on n'ouvrît aucune école pour les chrétiens? Il me semble qu'il n'y a que la *philosophie révolutionnaire* qui puisse nommer cela de la tolérance.

Ensuite où Julien avait-il appris qu'on ne gagnait rien à égorger les chrétiens? C'est chez les chrétiens mêmes qui l'avaient élevé. Il vit dans leur croyance le principe qui leur faisait trouver la mort et désirer le martyre; et son orgueil très *philosophique* lui persuada qu'on s'y était mal pris

et qu'il réussirait par une politique différente. Mais s'il tua peu de chrétiens, il fit un si prodigieux carnage des bêtes de sacrifice, qu'il donna lieu à ce mot tant répété chez les païens, et rapporté par leurs historiens eux-mêmes, que si Julien eût régné plus long-temps, il aurait dépeuplé de bestiaux l'empire romain. J'avoue que cette *philosophie* destructive des animaux n'est pas comparable à celle de notre siècle, si destructive dans un autre sens, qu'on dira d'elle un jour universellement, que si elle eût plus long-temps régné, elle aurait dépeuplé la terre, au point de n'y laisser que des bêtes féroces et des hommes plus féroces encore. Mais enfin si cette dernière est atroce, l'autre est bien ridicule; et j'ai voulu faire voir en passant combien il est honorable pour la religion de n'avoir guères à compter parmi les *philosophes* ses ennemis, que des monstres ou des fous (1).

---

(1) Personne n'a confondu avec eux Trajan et Marc-Aurèle : ceux-ci du moins se contentèrent de laisser subsister les édits antérieurs contre les chrétiens, et ne marquèrent aucune animosité contre eux. Au contraire, le premier restreignit beaucoup la rigueur de ces édits, et le second défendit absolument de les poursuivre après le miracle qui sauva son armée en Bohême par l'intercession des soldats chrétiens. Mais, enfin, malgré toute l'humanité et toute la justice dont se piquaient ces sages du paganisme, ils ne laissèrent pas moins pendant des années, sur la tête des chrétiens, le glaive qui en moissonna un grand nombre. Pline le jeune, dont les écrits respirent la plus grande douceur de mœurs, avoue

Il faut dire plus sur les effets de la persécution : ils ont varié dans les chrétiens mêmes, et c'est ce qui explique encore humainement l'erreur de Dioclétien et de ses prédécesseurs. S'ils faisaient une foule de martyrs, ils voyaient aussi nombre d'apostats, et les historiens ecclésiastiques en ont toujours gémi, et ne l'ont jamais dissimulé. Mais cette différence de conduite rentre dans l'ordre souverainement établi par la Providence, et marqué à toutes les pages des livres saints. L'horrible trahison d'un apôtre, et l'infidélité momentanée du prince des apôtres, devaient justifier, dès les commencements, ce qu'annonce si souvent le législateur de l'Évangile sur la fragilité de l'homme, qui ne doit jamais compter sur lui-même, et ce qu'enseigne le même législateur sur la gratuité des dons de l'esprit qui *souffle où il veut.* C'est pour cela qu'il prescrit sans cesse *de veiller et de prier pour ne pas entrer en tentation*, parce qu'on *ne peut rien sans lui* (1). Si tout chrétien avait été sûr, en confessant le nom de

---

lui-même dans ses lettres, qu'obligé de se conformer aux lois de l'empire, il a fait conduire au supplice les chrétiens qui refusaient de sacrifier : *duci jussi.* Dieu a permis que ces sages portassent aussi la tache du sang innocent, pour nous faire voir de quoi la sagesse humaine est capable, quand elle n'a pas pour guide la loi de Dieu.

(1) *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.... Spiritus ubi vult spirat... Sine me nil potestis facere.*

Jésus-Christ, de devenir par cela seul invincible aux tourments, et supérieur à toute séduction et à toute crainte, la présomption si naturelle à l'homme et si ennemie de Dieu, se serait inévitablement mêlée à l'invariable expérience d'une victoire assurée. Mais cette victoire n'est due à personne; elle est à celui qui fait vaincre, et la plus glorieuse de toutes les palmes imaginables, celle du martyre, devait être réservée à l'humilité et à la charité, c'est-à-dire aux deux qualités inséparables qui font le vrai chrétien, parce qu'elles sont les plus nécessaires à l'homme et les plus agréables à Dieu. Dieu, dont la vérité semble par-tout répondre à la vanité de nos pensées, était bien loin d'assigner une force toujours la même à cette prétendue *exaltation*, qui paraît à nos *philosophes* un ressort infaillible. Il n'a pas voulu la garantir, même pour l'intérêt de sa cause, parce qu'elle ne suffit pas, et que se retrouvant dans toutes les passions humaines, elle ne saurait caractériser ce qui est divin. Telle est, dans les principes de la religion, la cause de ces chûtes déplorables, plus ou moins fréquentes, dans tous les temps, et telle aussi la leçon qu'elles donnaient à ceux qui en étaient les témoins. *Nemo coronabitur nisi qui legitimè certaverit. Nul ne sera couronné que celui qui aura légitimement combattu; et combattre legitimement*, c'est combattre selon l'esprit de Dieu, et non pas selon l'esprit de l'homme. Aussi,

comme nous le verrons ailleurs, ces chûtes, ces apostasies, quand l'Évangile et les annales de l'église en font mention, portent toujours avec elles leur instruction, en nous apprenant pourquoi tels et tels ont tombé, et ce qu'il faut être pour ne pas tomber.

Mais, graces au ciel, ce fut le plus grand nombre qui resta debout : ce ne fut plus, comme dans l'ancien Israël condamné, *sept mille hommes que Dieu s'était réservés et qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal:* ici, conséquemment au dessein de Dieu dans la loi de grace et dans la fondation du nouvel Israël, ce devait être un calcul tout contraire ; et si l'on comptait les transfuges, les fidèles soldats étaient sans nombre. Nous avons là-dessus des témoignages dont nos ennemis détournent les yeux en frémissant, mais que pourtant ils n'osent pas attaquer, vu que la pudeur qu'ils n'ont pas à l'égard des écrivains du christianisme, ils sont forcés de la garder du moins pour les auteurs païens. Et comment, par exemple, s'y prendraient-ils pour suspecter des monuments aussi authentiques que les lettres de Pline, qui nous ont été si fidèlement conservées dans toute leur intégrité? C'est un proconsul d'Asie, qui, écrivant à son empereur et à son ami, lui rend compte de ce qu'il a cru devoir faire pour s'opposer, selon la teneur des édits, *à la superstition aveugle et insensée de la secte*

chrétiennne (1). Car c'est ainsi que la sagesse du siècle devait traiter d'abord, suivant toutes les prophéties, ce que saint Paul appelle *un scandale pour les juifs et une folie pour les gentils: gentibus stultitiam, judæis autem scandalum.* Mais plus le magistrat était prévenu contre cette nouvelle religion, plus il est croyable dans ce qu'il dit de ses étonnants progrès. Il n'y avait guères plus de soixante ans que l'Évangile était prêché aux nations, et Pline écrit à Trajan (2): « La chose « m'a paru digne que j'en référasse à vous-même, « sur-tout à cause de la quantité d'accusés qu'elle « met en péril. C'est une foule de personnes des « deux sexes, de tout âge, *de tout rang*, qui « sont mises en justice, ou qui le seront; car la « contagion a gagné non pas seulement les villes, « mais les bourgs et les compagnes, et il paraît « qu'on peut y remédier et l'arrêter. Ce que je

(1) *Prava et immodica superstitio.*

(2) *Visa est enim mihi res digna consultatione maximi propter periclitantium numerum. Multi enim utriusque sexûs, omnis ætatis, omnis ordinis, et jam vocantur in periculum et vocabuntur. Neque enim civitates tantùm, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est, quæ videtur sisti et corrigi posse. Certè satis constat propè jam desolata templa cœpisse celebrari et sacra solemnia diù intermissa repeti, passìmque venire victimas quarum adhùc rarissimus emptor inveniebatur.*

(Lettres de Pline, liv. X, lett. 97.)

« puis du moins vous certifier, c'est que les tem-
« ples *auparavant presque abandonnés*, recom-
« mencent à être fréquentés : *les sacrifices solen-
« nels long-temps interrompus* sont de nouveau
« célébrés, et les victimes, *qui jusques ici trou-
« vaient à peine un acheteur*, se vendent en dif-
« férents endroits. »

Voilà donc le chemin qu'avait déja fait le christianisme dans l'empire romain, dès le règne de Trajan; et qui l'avait conduit jusques-là ? Quel charme nouveau et inconnu avait fait déserter ces temples magnifiques, ces solennités pompeuses, ces fêtes et ces festins, ces jeux de la volupté et de la licence, ces aigles triomphantes, ces images des Césars, tous ces grands spectacles qui étalaient la majesté de l'empire à côté de la majesté des dieux? Certes, ce sont bien là les séductions de l'homme : il y a là tout ce qui s'empare de lui par tous les attraits des sens, par toutes les jouissances de l'amour-propre et des passions; et que leur préférait-on? Pour quelle espèce de bonheur abandonnait-on de tous côtés ces grandeurs et ces plaisirs qu'on appelle partout le bonheur de la terre? Pour la croix de Jésus-Christ et pour la couronne du martyre. Et il n'y a plus moyen de ramener ici ces expressions si faussement dédaigneuses de *vulgaire* et de *populace*: elles sont trop formellement démenties par celles d'un témoin compétent, qui dit en propres termes, *des personnes de tout*

rang, *omnis ordinis*; et quant à *la populace*, honneur encore, honneur sans contredit, au nom même de la raison et de l'humanité, mais sur-tout au nom de la religion, honneur à cette *populace* héroïque qui, plus courageuse mille fois que celle de nos *philosophes* (et la révolution suffirait pour le prouver), aimait mieux mourir que de composer avec sa conscience, et d'avoir la moindre complaisance pour des erreurs qu'elle avait appris à détester. Quel contraste, grand Dieu! combien il justifie ces paroles sublimes que Jésus-Christ adresse à son père (1)! « Je vous « rends gloire, ô Seigneur du ciel et de la terre, « de ce que vous avez caché ces choses aux sages, « et que vous les avez révélées aux petits. » Comparez en effet à l'élite de nos *sages* la *populace* des martyrs, et jugez, suivant toutes les notions de la morale universelle, ce qu'il faut penser des uns et des autres. D'un côté, des hommes savants et lettrés qui jamais ne se sont fait le moindre scrupule de désavouer leurs écrits, leurs opinions, leurs discours publics, de sacrifier à l'idole du jour pour la fouler aux pieds le lendemain, comme ils avaient foulé celle de la veille, de prendre tous les masques et tous les tons, suivant l'exigence du moment; et de l'autre

---

(1) *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (Saint MATTHIEU.)

côté, des hommes sans autre lumière que celle d'une conscience éclairée par la foi, qui regardent comme un opprobre et un crime la moindre tergiversation, le moindre déguisement sur une croyance dont le salaire est la mort! Des ignorants, des femmes, des enfants; oui, des enfants et en grand nombre (car la haine pour notre religion a eu dans tous les temps les mêmes caractères, et alors les tyrans romains ont ressemblé à nos tyrans *révolutionnaires*, en n'épargnant pas même l'enfance); toute cette foule de victimes innocentes pouvait se dérober aux tortures et à la mort, seulement en recevant dans leurs mains quelques grains d'encens, en mangeant des viandes offertes aux dieux: l'autel et la mort étaient là, et ils s'éloignaient avec horreur de l'autel, et ils couraient à la mort: les idoles et les bourreaux étaient là, et ils maudissaient les idoles et appelaient les bourreaux. Or, imaginez, je vous en conjure, une épreuve, non pas de cette espèce, mais de l'espèce la plus ignoble et la plus flétrissante; proposez ce qu'il y a de plus bas en action et en paroles, proposez-le, dis-je, à nos *philosophes*, en regard avec la mort.... Gloire à Dieu, je le répète, qui a permis que ces hommes fissent, avec leur *philosophie*, une révolution qui l'écrase de l'ignominie commune à toutes les deux, et qui a manifesté au monde et toute l'horreur de l'une, et toute la bassesse de l'autre! Ils ne diront pas que j'allègue

des suppositions; non, cent mille faits à choisir sont sous mes yeux et me serviront en leur temps : un seul me suffit aujourd'hui. Qu'est-ce que le monde a produit de plus vil que Marat? Rien. Et nos dominateurs *philosophes*, le directoire et les conseils ne prononcent son nom qu'avec dédain, depuis que l'opinion, qui fut libre un moment, a jeté dans les égouts son cadavre et sa mémoire. Mais quels ont été les panégyristes, non pas seulement de Marat, mais de son ombre, quand son ombre même régnait encore? Qui proclama pour lui ce qu'on appelle son *apothéose ?* Des *philosophes* qui le détestaient, et qui ont manifesté cette haine dès qu'ils l'ont pu sans danger. Qui se chargea d'un rapport emphatique pour exhumer les cendres de Mirabeau et consacrer celles de Marat? Ah! c'est bien un *philosophe*, très-jaloux et très-digne de ce titre, qui ne fait pas une phrase contre la raison sans attester *la philosophie*; qui ne propose des décrets de proscription qu'en invoquant *l'humanité*, des actes de tyrannie qu'en célébrant *la liberté*; en un mot, un des coryphées de la secte *révolutionnaire*. Et que disait-il pour rayer Mirabeau de la liste des dieux de la révolution et lui substituer Marat? Que *les talents ne suffisaient pas, et qu'il n'y avait point de patriotisme sans vertu et sans moralité*; et tous les *philosophes* de la convention, dignement entourés d'une chaîne de *rubans tricolores*, ont escorté jusqu'à

leur *Panthéon* le cadavre impur du plus impur des mortels, porté, comme Voltaire (ô Providence!) sur un char triomphal, attelé de douze chevaux blancs, au milieu des chansons religieusement *civiques* qui racontaient *la vertu et la moralité* de Marat! Et maintenant à ce concert de louanges opposez le concert de malédictions qu'ils ont bientôt après vomies contre leur dieu et leur complice, et dites avec le monde entier : Voilà donc *la vertu et la moralité des philosophes;* voilà *la vérité* dont ils sont, nous disent-ils, *les apôtres et les martyrs!* Entendez-les aujourd'hui se disculper : *Nous avons eu peur :* c'est à quoi se réduisent toutes leurs apologies. Infâmes! *la vérité* a-t-elle *peur?* Hélas! oui; mais c'est la vôtre; c'est celle de l'homme, faible et incertaine comme lui, et aussi timide que le mensonge, parce qu'elle est souvent la même chose. Qu'est-ce en effet que *votre vérité*, prononçant entre Mirabeau et Marat, soit alors, soit aujourd'hui, sinon le mensonge repoussant tel degré de perversité dans l'un, et honorant tel degré de perversité dans l'autre? insensés! il n'y a qu'une vérité, celle de Dieu et de sa loi; et celle-là ne compose point avec ses ennemis et ne se cache pas devant le danger. La vôtre se concilie parfaitement avec tous les genres d'hypocrisie et de lâcheté : l'autre inspire tous les genres de courage, et tous ont éclaté dans ces martyrs que vous insultez, parce que vous n'êtes pas

plus capables de les apprécier que de les imiter.

Quel tableau que celui de leurs combats et de leurs victoires! Si l'éloquence chrétienne l'a souvent tracé, il n'avait pas besoin de ses couleurs: c'est-elle qui se plaisait à montrer les merveilles de Dieu et des exemples à l'homme. Ce n'est pas dans les panégyriques qu'ils sont les plus grands; c'est dans le simple récit, original et authentique, dans les registres des proconsuls et des gouververneurs (1), monuments qu'aucune incrédulité ne peut attaquer, et qui se justifieraient d'eux-mêmes par cela seul que le mensonge ne parle pas ainsi. Quelle inconcevable uniformité de caractère dans cette foule d'athlètes, tous rendant les mêmes combats et combattant avec les mêmes armes, pendant la durée de trois siècles! leur langage, leur fermeté, sont tellement les mêmes, qu'en lisant ces milliers de rapports juridiques (2),

(1) Les anciens écrivains ecclésiastiques les eurent sous les yeux, et les citent sans cesse dans un temps où il eût été si facile de convaincre ces écrivains de mensonge. La communication de ces registres leur fut aisément accordée quand le christianisme régna; mais ils l'eurent souvent, même avant cette époque, parce que rien n'était plus commun que la conversion des magistrats, des juges, des greffiers, des bourreaux mêmes : comme ils étaient les premiers témoins de l'inimaginable constance des martyrs, ils en devenaient aussi les premières conquêtes.

(2) J'en citerai quelques-uns, mais on les trouvera tous dans l'Histoire ecclésiastique.

vous croiriez lire l'histoire d'un seul homme, s'il était donné à l'homme d'agir et de parler ainsi, autrement que par l'esprit de Dieu; et si tous les martyrs se ressemblent, c'est que l'esprit de Dieu ne change pas. On a vu des hommes résister aux tourments, braver leurs vainqueurs et insulter leurs bourreaux; et nous connaissons, sans qu'on se donne la peine de nous les objecter, les chansons du sauvage qui se glorifie en souffrant d'avoir fait souffrir davantage à ses ennemis. Orgueil ou fureur, force de l'homme; et j'ai répondu. Il était juste que le Tout-Puissant fît reconnaître à d'autres traits ceux qui étaient à lui: le premier et le plus frappant, c'est cette patience calme et douce, sans colère et sans jactance, soutenue seulement par cette charité divine, qui sans cesse rendait graces à Jésus-Christ de souffrir pour lui et comme lui, et bénissait comme lui ses bourreaux. Jésus-Christ, c'était le nom qu'ils ne cessaient de prononcer; c'était toujours de lui qu'ils attendaient toute leur force, quand on étalait à leurs yeux les instruments de torture. Ce n'était jamais leur propre courage dont ils menaçaient les persécuteurs; c'était par Jésus-Christ seul qu'ils se promettaient de triompher. On n'entendait sortir de leur bouche ni plaintes, ni imprécations, ni gémissements; leur visage n'était ni altéré par la douleur, ni enflammé par la menace: une sérénité vraiment céleste rayonnait sur leur front et dans leurs yeux. Les spectateurs pleuraient d'attendrissement, et les juges fré-

missaient de rage, et les martyrs, regardant le ciel, et répétant les saintes prières, ne semblaient ni ressentir les tourments, ni prendre part à ce qui se passait autour d'eux. Quoi donc! leurs membres étaient-ils impassibles, et cette espèce de miracle n'affaiblirait-il pas celui de leur constance? Dieu seul sait la mesure de ses dons et celle des forces humaines: celles-ci très-certainement sont par elles-mêmes fort au-dessous de ce qu'on voyait dans les martyrs, d'après l'invariable multitude des témoignages. La cruauté et la durée des tortures font frémir les sens et l'imagination; et si la nature seule eût pu les surmonter, c'eût été du moins en manifestant sa faiblesse par la pâleur du visage, le renversement des traits, et les cris d'angoisse, symptômes qui accusent au moins l'agonie du corps, même quand l'ame ne se rend pas. Mais rien de pareil n'a jamais paru dans les martyrs, et il ne nous est point donné de savoir ni même de comprendre jusqu'à quel point le Maître de tout émoussait en eux les aiguillons des déchirantes douleurs, ni comment il enlevait leur ame jusqu'à lui, tandis que leur corps était livré aux tyrans de la terre. Ce qui est sûr et incontestable, c'est que l'effet même de ces scènes sanglantes prouve la fidélité des peintures; car il est de fait que ce sont ces spectacles extraordinaires qui produisaient une foule de prosélytes, et qui devaient et pouvaient seuls les produire. Rien n'était plus commun que de voir sur-le-champ de

nouveaux chrétiens se présenter au martyre, et souvent même les juges et les bourreaux étaient les premiers convertis. C'était d'abord, sans doute, la première conquête que Dieu accordait à ses généreux soldats, et le premier fruit de sa grace appelée par leurs prières; mais lors même qu'il opère ce qui est au-dessus de la nature morale, il se sert souvent de moyens qui ne la contredisent pas, et qui sont d'accord avec elle : c'est ce qui se verra de plus en plus dans la théorie des miracles, à mesure que nous l'examinerons. Or si les martyrs n'avaient eu que la force de mourir pour leur foi, et que d'ailleurs ils eussent paru dans les souffrances aussi faibles que les autres hommes, il n'était guères naturel qu'on s'empressât de suivre leur exemple. Mais, lorsqu'au milieu des plus épouvantables tortures, ils ne paraissaient pas même s'apercevoir de ce que les autres ne peuvent pas même regarder, on entend dans l'ame des spectateurs ce cri qui fait les chrétiens : « Certes le Dieu des chrétiens est « le Tout-Puissant; et qui donc est semblable à « lui? » Alors les païens lui rendaient graces, comme les Juifs convertis par les miracles de Jésus-Christ, *de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes* (1). C'était aussi l'époque où il se plaisait à les prodiguer, parce que c'était

---

(1) *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.* (Saint MATTHIEU.)

lui qui les avait promis comme les fondements de son église naissante, figurés par les prodiges de la vocation de l'ancien Israël. Il est, dans les deux lois, le Dieu *qui seul opère les grandes merveilles*, *qui facit mirabilia magna solus*. La mort des martyrs en était toujours environnée : mille fois on les vit sortir tout déchirés des mains des bourreaux, et le lendemain sortir de la prison guéris de leurs plaies : mille fois on vit les flammes et les bêtes féroces les respecter au lieu de les dévorer. Mais quand le Très-Haut avait assez fait voir à ses ennemis qu'il se jouait de leur impuissance, il faisait voir aussi à ses serviteurs qu'il ne voulait pas les priver de leur triomphe, et il permettait à la mort de rentrer dans ses droits, pour ne pas retarder l'immortalité de ses martyrs.

Que pouvaient penser les païens, quand ils voyaient les fidèles, loin d'être effrayés de ces horribles exécutions, s'empresser publiquement de recueillir les restes de ces victimes sacrées, rechercher avec avidité tout ce qui leur avait appartenu, se disputer leurs vêtements ensanglantés, et tremper les leurs dans ce sang devenu précieux, et les tombeaux des martyrs devenir aussitôt le théâtre des prodiges et l'autel des prières et des sacrifices? Que pouvaient-ils penser, lorsque pendant trois cents ans, parmi tant d'hommes si puissamment armés pour ne rien craindre, jamais on n'en vit un seul faire le plus léger effort contre une autorité oppressive, un

seul qui fût compromis ou cité dans ces factions qui partageaient l'empire; en sorte que dans le temps même où ils étaient parvenus à remplir les villes, les campagnes, les cours et les armées, au milieu de toutes ces ambitions rivales qui faisaient couler tant de sang pour posséder la terre, il n'y en avait qu'une qui n'aspirât qu'à verser le sien pour posséder le ciel; et c'était celle des chrétiens? Qu'on cherche celle-là dans les annales du monde, et le monde qui ne l'a vue qu'une fois, l'a vue pendant trois siècles! Ce miracle-là n'est ni contesté, ni contestable, et il vaut bien tous les autres. Il n'y en a qu'un qui serait aussi grand, ce serait celui que supposent nos adversaires, que tout ce que je viens d'exposer de l'établissement du christianisme, se fût passé sans qu'il y eût rien que de naturel et dans le dévouement des martyrs, et dans la conversion des peuples. Il y a seulement cette différence, que dans le fait réel et convenu, tout est expliqué et explicable par les moyens surnaturels, et que tout est absolument inexplicable par les moyens humains. J'avoue que le bon sens ne saurait balancer entre un fait où il y a connexion évidente, et une hypothèse d'une évidente absurdité. Mais les incrédules sont bien les maîtres de choisir; et ce point vidé, je puis actuellement reprendre leur objection tout entière, et montrer dans le dessein de Dieu qu'on attaque ici, la même conséquence et la même sagesse que dans tout le reste.

On nous demande pourquoi l'on ne voit plus de miracles; et il semblerait d'abord, au ton de ceux qui parlent ainsi, qu'ils seraient tout prêts à se rendre, s'ils en voyaient; cependant, l'on a déja vu que l'impossibilité des miracles, et par conséquent le refus d'y croire, même quand on les verrait, sont deux points sur lesquels tous les incrédules sont d'accord, et dont la preuve est dans tous leurs livres. Il n'y a donc dans cette demande que de la mauvaise foi; et cet esprit de contention et de chicane qui se replie sur lui-même, d'objection en objection, comme un ennemi vaincu fuit de retraite en retraite, n'est sûrement pas la disposition qui conduit à la vérité. C'était précisément celle des pharisiens, et l'on ne saurait trop remarquer que les ennemis de la vérité n'ont dans tous les temps qu'un même langage, parce qu'ils n'ont jamais qu'un même cœur, et que l'homme ne produit au dehors que ce qui est en lui (1). C'est Jésus-Christ qui l'a dit, et c'est lui aussi qui nous fournit la réponse que nous devons faire à ces questions, qui sont tou-

---

(1) *Quomodò potestis bona loqui, cùm sitis mali? Ex abundantiâ enim cordis os loquitur. Homo bonus de bono thesauro profert bona : et malus homo de malo thesauro profert mala.* « Comment vos paroles peuvent-elles être bonnes, « quand vous êtes méchants ? C'est de la plénitude du cœur « que parle la bouche. L'homme qui est bon tire de bonnes « choses de son bon trésor, et le méchant tire de mauvaises « choses de son mauvais trésor. » (Saint Matthieu.)

jours ou d'aveuglement, ou d'hypocrisie. Ils avaient d'abord attribué à la magie, au démon, *à Belzébut, prince des démons*, la délivrance des malades et des possédés, et il leur avait démontré l'absurdité de cette imputation. Alors ils lui dirent : *Eh bien ! faites-nous voir un signe dans le ciel* (1). Que leur répond-il ? « Cette race adul-« tère et perverse demande un signe ; et il ne lui « en sera point donné d'autre que celui du pro-« phète Jonas. Car ainsi que Jonas fut trois jours « et trois nuits dans le ventre de la baleine ; de « même le fils de l'homme sera trois jours et « trois nuits dans le sein de la terre. » Rapprochez ces paroles de celles qu'il avait dites peu auparavant : « Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur « à toi, Bethsaïde ! car si les prodiges qui ont été « faits au milieu de vous, avaient éclaté dans Tyr « et dans Sidon, il y a long-temps que ces villes « auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. » Rappelez encore ce qu'il dit ailleurs ; car toutes les paroles de la vérité se confirment et s'expliquent les unes par les autres : « Si je n'avais pas « fait à leurs yeux des miracles que jamais per-« sonne n'a faits, ils auraient une excuse ; mais à-« présent ils n'en ont pas. » Nous allons trouver dans ces différents passages, et dans le sens naturel qu'ils présentent, toute l'économie de

---

(1) *Rogaverunt eum ut signum de cœlo ostenderet eis.*
(Saint MATTHIEU.)

la Providence dans l'opération de ses merveilles.

Je n'ai pas voulu arrêter nos adversaires sur le fait même; car il n'est pas absolument vrai qu'il ne se fasse plus de miracles en nos jours : il y en a eu de très-légitimement attestés, et dont la publicité n'a pas été équivoque, quand ce ne serait que la guérison de madame Lafosse, par la bénédiction du Saint-Sacrement (1). Ils le nieront, sans doute, comme tout autre, et peu importe pour le moment. Il suffit qu'on doive leur accorder qu'en effet, dans ces derniers siècles, on n'a rien vu de comparable au nombre et à l'éclat des prodiges dont les premiers âges du christianisme furent témoins et nous ont transmis tant de témoignages. Jésus-Christ lui-même nous apprend qu'il était de la justice et de la miséricorde divine qu'en apportant la foi sur la terre, l'Homme-Dieu, ses disciples, ses martyrs, et tous les prédicateurs de l'Évangile, privés de tous les avantages quelconques de la puissance humaine, eussent un caractère d'autorité céleste, tel que tout homme de bonne foi ne pût s'y tromper. On nous objecte que ce moyen n'était pas digne de la sagesse de Dieu, parce que s'il est convaincant à une époque, il ne l'est pas dans une autre. Je n'aurai pas de peine à prouver que cette réclamation n'est nullement fondée, et qu'ici,

---

(1) *Voyez* tous les mémoires historiques de ce temps; ils ne laissent aucun lieu au doute raisonnable.

comme par-tout, la conduite du Très-Haut réunit ce qui lui appartient, la justice et la miséricorde.

Il est de la bonté du Créateur d'accorder à la créature tous les secours dont sa faiblesse a besoin pour connaître et embrasser sa loi : il est de son équité que la rebellion à cette loi ne puisse avoir *aucune excuse*. Or, dans la nouvelle loi, comme dans l'ancienne, il a d'abord employé les miracles, comme faits pour remplir ce double objet. Ce n'est pas à nous de décider que ce fut le seul moyen possible, puisque Dieu seul fait tout ce qu'il peut faire; mais il est de la raison de concevoir en général que ce qu'il fait est toujours le meilleur; et ici particulièrement cette même raison, sans être présomptueuse, peut se rendre compte de ce que lui-même nous enseigne dans l'Évangile. Il est assez connu par une expérience immémoriale et universelle, qu'aucune théorie morale et raisonnée n'a jamais été assez puissante pour subjuguer tous les esprits. L'ignorance et les passions qui sont de notre nature, sont des obstacles invincibles à l'uniformité d'impression et d'assentiment : rien de vrai qui n'ait été et ne soit nié : rien de faux qui n'ait été et ne soit soutenu; et l'objection banale des vérités mathématiques est frivole. J'en ai déja parlé, et j'ajoute ici que si personne ne nie les propositions d'Euclide et leurs dépendances, c'est que personne n'a intérêt de les nier, ce qui prouve encore, en passant, que la vérité et le mensonge sont originai-

rement dans le cœur. L'amour-propre suffit pour fausser le jugement; que sera-ce, si la passion s'y joint? Mais un miracle, un acte évidemment surnaturel, qui frappe les yeux de tous les hommes, est un genre de démonstration à la portée de tous les hommes, du plus ignorant comme du plus éclairé. Tous peuvent dire, *Digitus Dei hìc est : le doigt de Dieu est là.* Ainsi la mission de Moïse fut autorisée par des miracles, et celle de Jésus-Christ et des apôtres le fut aussi. Pourquoi donc (va-t-on dire) tous n'ont-ils pas cru? La réponse à cette question toute naturelle, sera en même temps le complément de l'explication que j'avais commencée : je viens de montrer la miséricorde qui se met par des effets sensibles à la mesure de tous ceux qui ont les mêmes sens, sans avoir tous les mêmes lumières : il reste à montrer la justice qui livre et doit livrer l'orgueil à son aveuglement.

Il y a ici une différence bien singulière et bien profondément instructive; car, pour ce qui est de l'ancienne loi, la question que l'on vient de me faire ne peut avoir lieu. Il est de fait que tous les Juifs, tous sans exception, crurent à la puissance du Dieu de Moïse : il n'y eut pas un incrédule, et si l'on veut y faire attention, il ne pouvait pas y en avoir. Les merveilles à cette époque furent de celles à qui rien ne résiste, pas même l'orgueil. Pourquoi? parce qu'elles produisent un sentiment, le plus puissant de tous tant

qu'il subsiste, celui de l'épouvante qu'inspire la vue d'un pouvoir au-dessus de tout, armé et menaçant. Oh! alors tout ce qui est mortel devient petit. Tout ce qui tient à l'idée d'un autre ordre de choses, à l'idée d'un Maître suprême, abat et renverse en se montrant ce qu'il y a de plus intrépide et de plus audacieux dans l'humanité; et rien n'est plus simple : il n'y a plus ici ni proportion ni mesure; il n'y a plus lieu au courage, toujours fondé sur la conscience d'une force quelconque; et où est la force contre Dieu? L'on voit dans l'Écriture que les Israélites étaient glacés d'effroi au son de la voix du Seigneur, et le conjuraient *de ne pas leur parler lui-même, de peur qu'ils ne mourussent;* et quoique dans l'ancien Testament les apparitions des anges fussent fréquentes, quoiqu'ils prissent d'ordinaire une forme humaine, cela ne suffisait pas pour rassurer ceux à qui ces anges parlaient : ils tombaient la face contre terre, et disaient, *Nous mourrons, parce que nous avons vu le Seigneur.* Car en effet le Seigneur paraît souvent dans l'Écriture sous la forme d'un ange, et c'était une opinion répandue chez les Juifs, qu'on ne pouvait ici-bas voir ou entendre Dieu sans mourir; celle de l'église même ne s'en éloigne pas; car beaucoup d'interprètes et de docteurs pensent (quoique dans tout cela rien ne soit de foi ni pour ni contre) que Dieu ne se faisait entendre sur le mont Sinaï et n'entretenait les patriarches que par la

voix d'un ange, quoique cet ange parlât au nom du Seigneur. Lui-même dit à Moïse qui désirait de *voir sa gloire*, qu'il ne la soutiendrait pas; et ce n'est pas offenser la majesté divine, que de penser qu'ici-bas *l'homme de la terre* ne peut soutenir ni l'aspect, ni la voix du maître des cieux, tel qu'il ne se manifeste que dans les cieux.

Quel devait donc être l'effroi des Hébreux, lorsqu'ils entendirent les tonnerres et virent les flammes de Sinaï, lorsqu'ils virent la mer s'ouvrir et les murailles de Jéricho tomber? Aucun ne fut ni ne pouvait être incrédule, et s'il y en avait eu un seul, leurs livres, qui assurément ne dissimulent aucune de leurs fautes, n'auraient pas manqué de nous le dire. Ils furent donc tous croyants; mais furent-ils fidèles? On peut s'en rapporter à eux sur le récit de leurs infidélités et de leurs ingratitudes. Souvent Dieu les frappait d'une manière sensible, et ne cachait pas son glaive vengeur: ils s'humiliaient alors et bientôt retombaient; et cette alternative de fidélité et de prévarication, de culte légitime et d'idolâtrie, qui se succédaient à des intervalles plus ou moins longs, ne cessa qu'après la dernière leçon de soixante-dix ans, la captivité de Babylone. Mais l'idolâtrie fut encore remplacée dans la suite par le culte pharisaïque, qui ne s'attachait qu'à la lettre de la loi et en détruisait l'esprit. Le temple ne fut plus abandonné; mais pendant quatre cents ans

il n'y eut plus ni prophètes, ni prodiges, et Dieu se retira d'eux, jusqu'à l'avénement du Messie. Donc toute l'histoire de ce peuple nous apprenait déjà que si les prodiges de terreur forcent la croyance de l'esprit, ils ne changent pas le cœur. L'effet de la crainte est prompt et sûr; mais il est passager, et l'homme n'oublie rien aussi vite que le danger qui est passé. Le désir présent agit et avance toujours, et l'idée du passé se recule et se perd dans l'éloignement. L'amour au contraire, quand il est entré dans le cœur, s'accroît et se fortifie sans cesse par le souvenir et par l'espérance, et c'est aussi l'amour qui devait être l'ame de la loi de grace, succédant à la loi de rigueur, et tous les miracles de la mission de Jésus-Christ, conformes à ce principe, ne devaient être et n'ont été, comme sa mission même, que des miracles de bonté et de miséricorde : tous n'ont été que des bienfaits. Il est venu plein de douceur, *venit mansuetus*. Ce n'était plus Élie défendant aux nuées de verser la pluie et la rosée : c'était l'amour divin, le Verbe incarné en Jésus-Christ, descendu visiblement sur la terre, prodiguant tout, et ne refusant rien, n'agissant sur les corps que pour agir sur les ames, se communiquant à tous sans acception de personne, appelant tous les pécheurs et n'en repoussant aucun, et n'annonçant que le pardon et la clémence. Avec quelle sévérité il reprend le zèle inconsidéré de ses disciples, quand ils

appellent le feu du ciel sur une ville qui refuse de les recevoir! « Vous ne savez pas encore, leur « dit-il, à quel esprit vous appartenez. » *Nescitis cujus spiritûs estis.* « Le Fils de l'Homme n'est « pas venu pour juger, mais pour sauver.... Je ne « suis pas venu appeler les justes, mais les pé- « cheurs. » Il n'entrait donc pas dans le ministère du Messie d'accorder à la curiosité hypocrite et orgueilleuse des pharisiens *ces signes dans le ciel* qui épouvantent l'homme et ne le convertissent pas: assez d'exemples l'avaient prouvé. La gloire du Seigneur descendait souvent sur le tabernacle dans le désert, et n'empêcha pas que ce peuple dur de cœur ne se révoltât contre Moïse, quand l'eau manqua un moment, et ne se dégoûtât de la manne du ciel, en regrettant les viandes de l'Égypte. La méfiance et l'ingratitude, inexcusables après tout ce que le Seigneur avait fait pour eux, éclataient en murmures dès que tous leurs désirs n'étaient pas prévenus, et ces murmures accusaient d'impuissance et d'oubli le Dieu conducteur et bienfaiteur, comme si tout ce qu'il avait fait eût été un devoir, et tout ce qu'il ne faisait pas un oubli et une injure. Telle était la disposition habituelle de ce peuple familiarisé avec la crainte, comme il arrive toujours, au point de s'écrier dans un désespoir sacrilége: « Eh bien! « qu'il nous fasse tous périr dans ce désert. » Vous voyez qu'ils ne doutaient pas de sa puissance pour les punir, mais toujours ils doutaient

de sa puissance pour les sauver, et de sa bonté pour le vouloir; et c'est le plus grand outrage à l'Être infiniment bon. Mais pourquoi cet outrage était-il à tout moment dans leur ame et dans leur bouche? C'est que l'amour n'y était pas. Et leur histoire n'est-elle pas la nôtre? N'est-ce pas celle du cœur humain? N'est-il pas dans l'homme de regarder le bien qu'il reçoit comme ce qui lui est dû, et de l'oublier dès qu'il ne reçoit pas tout ce qu'il veut? C'est sans doute la mort de toute reconnaissance et de toute justice; mais aussi c'est l'orgueil lui-même; et qu'est-ce qui tue la reconnaissance et la justice, sinon l'orgueil? Mais qu'est-ce qui peut étouffer l'orgueil, et faire revivre la justice et la reconnaissance, sinon l'amour? C'est là cette vertu céleste que Jésus-Christ apportait, et dont il a voulu être la première victime pour en être le plus parfait modèle; car il faut que l'amour soit victime ici pour être roi dans l'éternité. C'est aussi ce qu'ont été d'une manière ou d'une autre tous ceux qui n'ont pas repoussé ce don céleste; mais nous avons vu que l'homme peut le repousser. Quels furent parmi les Juifs ceux qui le reçurent? Ceux dont le cœur simple et droit reconnut dans ses œuvres une puissance et une bonté qui ne pouvaient être que divines, et dont l'esprit docile retrouva dans lui tous les caractères que leurs prophètes avaient annoncés dans le Messie. Mais quels furent ceux qui le rejetèrent? Ah! par-tout l'Évangile les a

peints des mêmes traits, et dans les pharisiens et les saducéens, dans ces savants et ces *philosophes* de Judée qui avaient tant de sectateurs, il est impossible de ne pas reconnaître les savants et les *philosophes* de notre malheureux siècle et leurs malheureux disciples : un amour-propre inapprivoisable, une mauvaise foi réfléchie et obstinée, une surabondance de présomption qui, se croyant faite pour tout enseigner aux autres, est déterminée à ne rien voir, à ne rien avouer, de peur d'avoir à rougir si on lui avait appris quelque chose ; et de là une haine jalouse et perfide, capable de toutes les impostures les plus absurdes pour décrier la vérité, capable de tous les crimes pour perdre l'homme juste qui l'annonce ou qui l'embrasse. Ils n'avaient pas honte de faire honneur au démon des bienfaisantes merveilles de Jésus-Christ, comme si l'auteur de tout mal, même dans leur doctrine, avait le pouvoir ou la volonté de faire aucun bien, et comme si jamais il y avait eu un exemple de cette contradiction inouie dans l'essence des êtres! C'était là leur *philosophie :* elle est de la même force que celle d'aujourd'hui. Ils ne pouvaient pas nier les guérisons miraculeuses, de peur de soulever contre eux tout ce qui en était le témoin, et ils poussaient la tyrannie jusqu'à défendre, sous des peines légales, à ceux que Jésus-Christ avait guéris, de raconter ses bienfaits, et de rendre gloire au bienfaiteur. Avec

quel plaisir on voit dans l'Évangile la simplicité d'un homme du peuple confondre ces sophistes imposteurs et superbes par ces raisonnements d'autant plus irrésistibles, qu'ils ne sont que le bon sens le plus commun, et qui est aussi le plus désespérant de tous pour des sophistes! Je ne puis m'empêcher de donner ici une place à ce chef-d'œuvre de narration et de dialogue, et d'autant plus qu'il fera sentir mille fois mieux que tout ce que je pourrais dire combien de pareils hommes étaient indignes de recevoir la vérité, et par conséquent combien Dieu était juste en leur refusant ce qu'ils ne demandaient encore que par haine pour la vérité!

Hélas! on lit si peu l'Évangile! C'est en le lisant qu'on apprendrait à croire, et c'est ainsi, mon Dieu, que vous avez daigné me l'apprendre! c'est en le lisant qu'on ne demanderait plus de nouveaux miracles, ou plutôt que l'on comprendrait les miracles terribles qui se passait sous nos yeux, et qui semblent perdus pour nous, comme ceux de Jésus-Christ pour le plus grand nombre des Juifs.

Écoutez donc ce récit, et dans ce qui se passe à Jérusalem, l'Évangile vous montrera ce qui se passerait aujourd'hui, si Dieu jugeait à propos de renouveler parmi nous les mêmes prodiges qu'autrefois.

« Jésus (1) vit en passant un homme aveugle

(1) *Saint Jean, chap.* 9.

« de naissance, et ses dissiples l'interrogèrent, « et lui dirent: Maître, en quoi cet homme ou « ses parents ont-ils péché, pour qu'il naquit « aveugle? il leur répondit: Ce n'est pas qu'il ait « péché lui ou ses parents; c'est afin que les œu-« vres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut « que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, « pendant qu'il est jour: la nuit vient, pendant « laquelle personne ne peut agir. Tant que je « suis dans le monde, je suis la lumière du monde. « Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, et ayant « fait de la boue avec sa salive, il frotta de cette « boue les yeux de l'aveugle, et lui dit: Allez, « lavez-vous dans la piscine de *Silò* (qui signifie « *envoyé.*) L'aveugle y alla donc et s'y lava, et il « en revint voyant clair. Ses voisins et ceux qui « l'avaient vu auparavant, lorsqu'il mendiait, di-« saient: N'est-ce pas là celui qui était assis à la « porte du temple, où il mendiait son pain? Les « uns disaient, C'est lui; les autres, Non, c'est « quelqu'un qui lui ressemble; et lui disait, C'est « moi-même. Ils lui dirent donc : Et comment vos « yeux ont-ils été ouverts? Il répondit : Cet homme « qu'on appelle Jésus a fait de la boue avec sa « salive, et en a frotté mes yeux, et m'a dit: « Allez à la piscine de Silò, et lavez-vous. J'y « suis allé, je me suis lavé, et je vois. Ils lui di-« rent, Où est-il? Il leur dit, Je n'en sais rien. « Ils amenèrent alors aux pharisiens cet homme « qui avait été aveugle. Or c'était un jour de sab-

« bat que Jésus avait fait cette boue, et avait ou-
« vert ses yeux. Les pharisiens l'interrogèrent
« donc à leur tour et lui demandèrent comment
« il avait recouvré la vue; et il leur dit: Il m'a
« mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et
« je vois. Quelques-uns des pharisiens dirent
« alors: Cet Homme n'est pas envoyé de Dieu,
« puisqu'il n'observe pas le sabbat; mais d'autres
« répondaient: Comment un méchant homme
« pourrait il faire de tels prodiges? Et il y avait
« division entre eux. Ils lui dirent donc: Et toi,
« que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux?
« Je dis que c'est un prophète. Mais ils ne vou-
« lurent pas croire qu'il eût été aveugle et qu'il
« vît, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses père
« et mère, qu'ils interrogèrent, en leur disant:
« Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveu-
« gle? comment donc voit-il aujourd'hui? Ils répon-
« dirent: Nous savons en effet que c'est là notre
« fils et qu'il est né aveugle. Mais comment
« voit-il aujourd'hui, et qui lui a rendu la vue,
« c'est ce que nous ne savons pas. Interrogez-
« le lui-même; il est en âge de répondre; c'est
« à lui de parler. Or ses parents parlaient ainsi,
« parce qu'ils craignaient les Juifs; car déjà les
« Juifs avaient fait un complot pour chasser de
« la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus
« pour le Christ: c'est pour cela que les pa-
« rents de l'aveugle dirent, Il est en âge de s'ex-
« pliquer, interrogez le. Les pharisiens s'adresse

« rent donc de nouveau à celui qui avait été aveu-
« gle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu (1), nous
« savons que cet homme est un *pécheur* (2) Il
« leur dit : Je ne sais pas si c'est un *pécheur :* je
« ne sais qu'une chose ; c'est que j'étais né aveu-
« gle et que je vois. Ils lui dirent encore : Mais
« que t'a-t-il fait pour cela ? et comment t'a-t-il
« ouvert les yeux ? — Je vous l'ai déja dit, et
« vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'en-
« tendre une seconde fois ? voudriez-vous aussi
« devenir ses disciples ? Ils le maudirent alors, et
« lui dirent : Sois son disciple toi-même ; mais nous,
« nous sommes disciples de Moïse. Nous savons
« que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour cet
« homme, nous ne savons d'où il est. Alors il
« reprit la parole et leur dit : Ceci est admirable,
« que vous ne sachiez d'où est cet homme, et
« pourtant il m'a rendu la vue ? Mais nous savons
« que Dieu n'exauce pas les pécheurs, et qu'il
« exauce celui qui est son serviteur et qui fait sa
« volonté. Depuis que le monde est monde, on
« n'a pas ouï dire que quelqu'un ait rendu la

---

(1) Ce qui voulait dire chez les Juifs, *Jure la vérité*. De là cette expression de Mathan dans *Athalie :*

Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

(2) *Pécheur*, dans leur langage, signifiait souvent, comme ici, un homme sans religion, un violateur de la loi, un impie. C'est le sens qu'il a si fréquemment dans les psaumes et dans les livres saints.

« vue à un aveugle-né. Si ce Jésus n'était pas en-« voyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de sem-« blable, Ils lui dirent alors: Tu es né tout « entier dans le péché, et tu veux nous ensei-« gner? et ils le chassèrent. Jésus apprit comment « ils l'avaient chassé, et l'ayant rencontré, il lui « dit: Croyez-vous au fils de Dieu? — Qui est-il, « Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus lui « dit: Vous le voyez, et c'est lui-même qui « vous parle. Et il répondit: Je le crois, Seigneur, « et se prosternant à ses pieds, il l'adora. »

Et moi aussi, *je le crois*, et je vous *adore*, adorable auteur et du récit et du miracle, qui, l'un et l'autre, sont de Dieu. Et moi aussi, j'étais aveugle, non pas de naissance, mais d'orgueil, ce qui est bien pis; et vous avez eu pitié de moi, et vous m'avez *ouvert les yeux;* ne permettez pas, je vous en conjure, qu'ils se referment jamais après avoir vu votre lumière, ni que les *malédictions* de l'impiété ferment jamais ma bouche, après que vous lui avez permis de vous confesser, tout indigne qu'elle en fût toujours.

C'est le ton inimitable de ce récit tout divin et de tous ceux du même livre, ce caractère unique que nos *philosophes* eux-mêmes n'ont pas osé nier tout-à-fait, et dont un d'entre eux (1) a vanté le charme céleste, c'est ce langage de la vérité qui s'élevera un jour contre ses ennemis,

(1) Rousseau.

qui seront sans excuse, parce qu'il ne pouvait pas ressembler au mensonge, et qu'il faisait d'avance leur histoire. Ne voit-on pas ici d'un côté l'homme simple et ingénu, qui n'a d'autres lumières que celles de la bonne foi, qui s'exprime comme la conscience elle-même quand elle n'est pas pervertie, comme le bon sens, quand la passion ne l'a pas éteint ? Mais que voit-on de l'autre ? Des juges qui *affirment* sans la moindre preuve, qui *menacent* sans la moindre pudeur, qui *maudissent* sans le moindre sujet, qui maltraitent et *chassent* l'innocence sans le moindre scrupule. Ne croit-on pas être devant un tribunal de *philosophie révolutionnaire ?* « Nous savons « que cet homme est un pécheur. » *Nous savons!* Quel excès d'arrogance! *Il n'observe pas le jour du sabbat!* Parce qu'il fait du bien le jour du sabbat! Quel excès d'absurdité! Mais ils étaient les plus forts : en vain Jésus-Christ les avait-il réduits au silence sur ce ridicule reproche du sabbat violé, comme sur tant d'autres : en vain ils étaient demeurés sans réponse possible; et n'en a-t-il pas toujours été de même des impies et des tyrans, dès qu'il a été permis de se faire entendre contre eux ? Mais s'ils n'ont jamais de réponse, ils ne perdent jamais la parole, et vous savez comment : c'est en l'ôtant aux autres par la force, c'est en l'étouffant au bruit de leurs armes, c'est en ordonnant le silence à tout ce qui n'est pas leur complice, et l'ordonnant *sous*

peine de la vie. Français, voilà les maîtres que *la philosophie et la liberté* vous ont donnés! les voilà! et ce qu'il y a de plus douloureux, voilà les maîtres que nous avons mérités! mais n'oubliez pas cette parole du prophete (1) : « Seigneur, ils ont détruit ce que vous aviez établi; et « que fera le juste? Le juste sait que le Seigneur « est dans son sanctuaire, que Dieu est au ciel. »

Les pharisiens ne voyaient dans la guérison de l'aveugle-né que la violation du sabbat : nos adversaires n'y voient que *la boue détrempée dans la salive;* et il n'en faut pas davantage pour anéantir à leurs yeux le miracle, qui ne leur paraît plus *digne de Dieu.* En vain a-t-il fait tous les autres par sa seule parole, ce qui prouve assez qu'il avait ici ses raisons : ce n'est pas des raisons que cherche l'incrédulité, mais une occasion quelconque de disputer. En vain on lui répète que tout est figure et leçon dans nos saintes écritures, et que les rapports de ce dessein sont à tout moment démontrés par les explications textuelles et manifestes que le nouveau Testament donne de l'ancien : on écoute les explications quand on veut s'instruire; on ne les écoute jamais quand on veut tromper. Chaque mot de cet Évangile est une instruction; mais

(1) *Quoniam quæ perfecisti destruxerunt; justus autem quid fecit? Dominus in templo sancto suo : Dominus in cœlo sedes ejus.* Ps. 10.

je ne dois m'arrêter qu'à ce qui est le plus rapproché de notre objet actuel.

Toutes les circonstances de la guérison miraculeuse d'un aveugle-né ont été disposées par la sagesse suprême, d'abord pour être une image toute naturelle de la régénération de l'homme pécheur dans le sacrement du baptême, ensuite pour nous montrer ce que sont dans tous les temps l'incrédulité et la foi. Si Jésus-Christ veut que l'aveugle aille se laver dans la piscine de Silò, ce n'est pas sans doute, qu'elle pût guérir l'aveuglement par elle-même : personne ne pouvait s'y méprendre, et les docteurs de la loi ne s'avisent pas même d'y penser. Mais la piscine est dans l'écriture la figure accoutumée des fonts baptismaux. Si le Sauveur se sert d'une boue détrempée dans sa salive, c'est que la régénération spirituelle de l'homme retrace sa création première, et il fut alors *formé de terre et animé d'un souffle divin;* et observez encore que Silò, comme l'évangéliste a soin de nous en avertir, signifiait *envoyé*, ce qui est le nom du Messie dans les prophètes (1), et ce qui annonce ici que la guérison doit se faire par les mérites du Messie. Voilà les leçons pour les chrétiens, pour ceux qui croient, pour ceux à qui Jésus-Christ dit qu'*il leur a été donné de connaître les mystères*

---

(1) *Donec veniat qui mittendus est :* « jusqu'à ce que vienne « celui qui doit être envoyé. »

du royaume de Dieu (1). Mais voici ce qui est pour tout le monde, et ce qui rentre parfaitement dans la question des miracles demandés.

Le maître a voulu mettre sous nos yeux les différents effets d'un miracle, suivant les différentes dispositions de ceux qui les voient; et il en résulte cette vérité qui est à-la-fois et de la religion et de la raison, que tous les miracles ne peuvent rien, même sur ceux qui ne les nient pas et ne peuvent les nier, si l'orgueil s'obstine à en rejeter les conséquences. Parmi ceux qui regardent l'aveugle guéri, les uns disent, *C'est lui;* les autres, *C'est quelqu'un qui lui ressemble :* telle est d'abord la fluctuation ordinaire des opinions sur un évènement surnaturel. Quant aux pharisiens, le plus grand nombre incurablement orgueilleux et hypocrite, et jaloux d'une domination absolue et exclusive sur les esprits, se rejette sur les plus frivoles prétextes, toujours suffisants pour la mauvaise foi, plutôt que de se rendre à l'évidence d'un fait que pourtant ils n'osent pas formellement démentir? Avec une interprétation maligne et perfide, on corrompt ainsi tout ce qu'il y a de plus pur : c'est une observation de tous les siècles, et un ancien a dit fort ingénieusement :

---

(1) *Vobis datum est nosse mysteria regni.*

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit.
(Hor.)

Si le vase n'est pur, tout s'aigrit dans le vase.

Quelques-uns mieux disposés ne repoussent pas la vérité, et disent, *comment un homme pécheur ferait-il de tels prodiges?* Mais ils n'osent pas braver le péril et résister à la puissance injuste; et l'écriture nous apprend que tels furent dans le sanhédrin Nicodème, Gamaniel, et plusieurs autres *des principaux membres*, *ex principibus*, *qui croyaient en Jésus-Christ*, mais qui craignaient de se déclarer pour lui; et cette timidité politique, excusable alors avant la descente du Saint-Esprit, ne l'a plus été depuis; et Jésus-Christ nous déclare qu'*il ne reconnaîtra devant son père que ceux qui l'auront reconnu devant les hommes*.

Les implacables pharisiens épuisent *tous les moyens de force qui sont dans leurs mains*, pour intimider ce pauvre aveugle, lui arracher le désaveu d'un fait public, ou du moins pour le forcer au silence. Armés d'une autorité suprême, ils déclarent devant un homme du peuple, devant un mendiant, que Jésus est *un méchant*, *un séducteur*; ils l'interrogent à plusieurs reprises pour surprendre des variations dans ses réponses; ils le somment au nom de Dieu même de dire la vérité; c'est-à-dire de répéter le mensonge qu'ils lui dictent. Quel odieux abus d'autorité! Et voilà

ce qu'elle est toujours entre les mains des ennemis de Dieu. Que d'avantages apparents d'un côté, et que de faiblesse apparente de l'autre! Le père et la mère de l'aveugle se dérobent au danger, en renvoyant à leur fils le soin de s'expliquer lui-même sur le miracle, et en se contentant d'attester qu'il est leur fils et qu'il est né aveugle; ce qui suffisait pour la conviction, puisque la guérison était sous les yeux des pharisiens, mais ce qui était encore pour leur fils l'exemple de cette espèce de prudence qui n'est au fond que de la lâcheté. Pour lui, il garde avec l'autorité (car celle-là était légitime, quoique l'usage en fût criminel) la réserve et le respect que l'on doit en toute occasion aux pouvoirs établis de Dieu. Mais ce qui montre que sa circonspection n'est pas de la crainte, et que le bienfait du miracle a mis dans son cœur le bienfait de la foi, c'est que quand il se voit poussé à bout par leurs questions réitérées et insidieuses, et par les injures qu'ils vomissent contre lui et son bienfaiteur, alors il se croit permis avec raison de les confondre par la parole de ce Dieu même dont ils ont profané le nom, et de rendre hommage à ce Dieu et à son prophète.... Il leur fait sentir en peu de paroles la pitoyable fausseté de leurs prétextes, et toute la misère de leurs subterfuges; et ces prétextes et ces subterfuges sont précisément ceux de nos modernes incrédules. « Nous « ne savons d'où est cet homme. » Ne le répè-

tent-ils pas encore tous les jours? « *Nous ne sa-*
« *vons* qui est Jésus-Christ; *nous ne savons* ce que
« c'est que l'Évangile; *nous ne savons* ce que c'est
« que des miracles, etc. » Le pauvre aveugle leur
« a répondu comme aux pharisiens : « Eh! qui vous
« empêche de le savoir? *C'est là ce qu'il est bien*
« *étonnant que vous ne sachiez pas*? N'êtes-vous
« pas *des docteurs en Israël?* Qui donc peut mieux
« que vous distinguer les caractères de la vérité?
« Ce serait à vous de les enseigner aux autres, si
« la mauvaise foi n'obscurcissait pas vos lumières
« naturelles. *Nous savons* et vous savez comme
« nous que ce qui est au-dessus de l'homme *est*
« *de Dieu*. Prouvez donc que les faits sont faux,
« ou avouez comme nous qu'*ils sont de Dieu*. »

Remarquez que le bon sens de l'aveugle réfute les pharisiens par l'Écriture même qu'ils réclamaient sans cesse, comme nous réfutons les sophistes d'aujourd'hui par cette raison même à laquelle ils en appellent toujours. Car c'est dans les psaumes (quoiqu'il ne les cite pas) que se trouve mot à mot ce qu'il oppose à ces juges iniques : « Nous savons que Dieu n'exauce pas « les méchants, mais qu'*il fait la volonté de ses* « *serviteurs*. » *Voluntatem timentium se faciet.* Il ne regarde encore Jésus-Chrit que comme *un prophète ;* sa foi n'est pas encore entièrement éclairée ; mais elle est pleine et sincère, et le courageux témoignage qu'il rend à la vérité qu'il aime devant les hommes puissants qui la détes-

tent, ne peut manquer de lui mériter une révélation complète de la part de celui qui ne demande qu'à répandre sa lumière dans un cœur droit et reconnaissant; et c'est ainsi que le trésor de la foi va sans cesse s'étendant et s'agrandissant dans une ame humble et aimante, qui jusqu'au dernier moment doit y puiser de nouvelles richesses. Ce pauvre, maltraité et chassé pour Jésus-Christ, le rencontre bientôt : ce sont là les épreuves et les sacrifices qui mènent à lui. Le Sauveur interroge son cœur, quoiqu'il le connût bien; car il aime à interroger les cœurs qui sont à lui, comme ils aiment à lui répondre. « Croyez-« vous au Fils de Dieu ? » Le bon aveugle ne répond pas avec une dédaigneuse indifférence, comme Pilate, quand il dit, *Qu'est-ce que la vérité ?* et qu'il s'en va sans attendre la réponse; ni avec la fierté hautaine de Pharaon, quand il dit à Moïse, *Qu'est-ce que le Seigneur ?* Non, suffisamment averti, comme tout homme sensé doit l'être à sa place, que celui qui a pu seul *lui ouvrir les yeux*, est nécessairement la source de toute lumière, il dit humblement : « Quel est-il, « Seigneur, *afin que je croie en lui ?* » Ah! dès qu'on ne demande à connaître que pour croire, on est bien sûr d'être exaucé de celui qui ne veut être cru que pour nous sauver. Le Maître lui répond donc en se manifestant pleinement, et le serviteur ne réplique qu'en adorant : c'est l'amour qui a produit la foi; c'est l'amour qui la récompense.

Sommes-nous donc aussi des aveugles (1)? disaient fièrement les pharisiens à Jésus-Christ. Sommes-nous donc des ignorants et des imbécilles? disent avec la même hauteur tous nos *sages* à ceux qui aiment mieux la sagesse de l'Évangile que la leur. Jésus-Christ répond aux uns et aux autres : « Si vous n'étiez qu'aveugles, *vous n'au-* « *riez pas de péché;* mais vous dites, *Nous voyons;* « et c'est pour cela que votre péché demeure en « vous (2). » On a vu déja par un autre exemple que ces mots, *vous n'auriez pas de péché*, signifient seulement, « votre péché pourrait vous être « pardonné. » Mais ce péché qui *demeure*, c'est celui dont Jésus-Christ a dit qu'*il ne serait remis ni dans ce monde ni dans l'autre, le blasphème contre le Saint-Esprit*, c'est-à-dire l'orgueil obstiné qui ment à la conscience et résiste de dessein formé à la vérité qu'il sent malgré lui. Ce n'est pas à nous de connaître la mesure ni de la justice, ni de la miséricorde, également infinies en Dieu; mais ces paroles sont positives, et nous concevons du moins que si quelque chose peut se dérober à la miséricorde et se briser enfin contre la justice, c'est cette espèce de révolte soutenue, qui est vraiment infernale.

---

(1) *Numquid et nos cœci sumus.* (Saint Jean à la suite de ce récit.)

(2) *Si cœci essetis, non haberetis peccatum. Nunc verò dicitis, quia videmus : peccatum vestrum manet.* (Saint Jean.)

Qui empêchait donc que tous ces docteurs de la synagogue ne fussent du moins aussi raisonnables qu'un pauvre mendiant? Vous le voyez, l'orgueil, le seul orgueil. *Tu es né tout entier dans le péché :* ils ont la cruauté de lui reprocher son aveuglement de naissance, comme si ses péchés en avaient été cause; car c'est là ce qu'ils veulent dire; et Jésus-Christ a eu soin de nous apprendre tout le contraire, et de nous avertir que nous ne devons voir dans les accidents de la nature et de la fortune, où nos frères sont exposés, que les desseins de la Providence que nous devons toujours adorer. « Tu veux nous enseigner! » N'est-ce pas la substance et le résultat de tous nos livres *philosophiques? Tu veux nous enseigner!* N'entendez-vous pas nos *précepteurs du monde?* « Nous « prouver quelque chose, à nous; à nous *les maî-* « *tres des nations, les apôtres de la nature et de* « *la raison!* Et qui donc ose raisonner contre nous? « des *fanatiques*, des *dévots*, des *capucins*, des « *contre-révolutionnaires*, etc. »

L'Évangile a donc peint l'orgueil ennemi de la vérité, tel qu'il est dans tous les temps; et qui osera prétendre que Dieu doit faire des miracles pour l'orgueil? Prenez garde que tous ceux de Jésus-Christ, tous, sans exception, sont des graces accordées aux besoins, aux infirmités, aux prières de l'homme. Cela est d'un maître juste; mais est-il d'un maître bon et juste de donner au vice insolent ce qu'il donne à la misère suppliante, ou

à l'ignorance et à la faiblesse, qui ne demandent qu'à être aidées et instruites? Dieu lit dans les cœurs, et sa conduite leur répond toujours. Les éclaircissements où je viens d'entrer permettent-ils encore qu'on puisse se méprendre à la réponse que fait Jésus-Christ à *cette race adultère et perverse?* N'est-ce pas comme s'il leur disait : « Vous « avez vu des miracles qui ne peuvent être que de « Dieu ; car ils sont convaincants pour la raison « et bienfaisants pour l'humanité. Mais, résolus « à disputer contre Dieu jusqu'à la dernière ex- « trémité, parce que son autorité vous humilie, « vous osez lui dicter des conditions et lui pres- « crire d'autres merveilles qui soient à votre gré ! « Cette seule proposition est déja une révolte ; et « Dieu n'a jamais exaucé la révolte ; toujours il « l'a punie. La révolte est au fond de votre cœur, « et votre punition sera ce qu'elle doit être, l'en- « durcissement de ce cœur. Vous voulez *des signes* « *dans le ciel;* et quand je vous les accorderais, « vous n'en seriez pas meilleurs. La peur vous fe- « rait tomber à genoux ; mais l'orgueil resterait « debout dans votre ame, frémissant d'être con- « vaincu ; car la crainte seule ne soumet pas le « cœur ; c'est l'amour seul qui me le donne, et je « veux le cœur tout entier. Vos pères aussi se sont « prosternés en voyant *des signes dans le ciel*, et « vos pères ont été comme vous une race mau- « vaise et indocile, *dont le cœur n'était point* « *droit, et dont l'esprit n'était point fidèle à*

« *Dieu* (1). Abraham, au contraire, et Isaac, et
« Jacob, et Moïse, et tous les justes qui m'ont
« attendu, ont cru à la parole de Dieu et à ses
« promesses; ils ne lui ont point demandé *des*
« *signes;* mais il leur en a donné sans qu'ils les
« demandassent, parce qu'il aime à confirmer la
« foi qui naît de l'amour, à se communiquer au
« cœur qui s'ouvre, et *à donner à celui qui a* (2).
« Ainsi tous ces malheureux, tous ces infirmes
« qui me suivent, ne pensent pas à voir *des signes*
« *dans le ciel;* ils ne sollicitent que la guérison
« de leurs maux; ils croient et ils espèrent en
« moi, et rien ne leur est refusé. Entraînés par ma
« parole, ils m'ont suivi deux fois jusques dans le
« désert, sans songer même à leur subsistance;
« mais j'y ai songé pour eux, et je les ai nourris.
« Pour vous qui êtes *les enfants de Satan,* parce
« que vous êtes les enfants de l'orgueil et du men-
« songe, vous qui vous piquez d'interpréter les
« Écritures et les prophéties, et qui en dénaturez
« le sens, parce que vous vous attachez à la lettre,
« et n'en avez pas l'esprit, vous n'aurez d'autre
« *signe* que celui qui est marqué dans vos livres,
« et que vous ne reconnaîtrez pas plus que vous
« ne reconnaissez les autres, *le signe du prophète*

---

(1) *Generatio prava et exasperans, quæ non direxit cor suum et non est creditus cum Deo spiritus ejus.* Ps. 77.

(2) *Habenti dabitur.* C'est le sens de ces paroles de l'Évangile, comme le prouve la parabole où elles sont.

« *Jonas*, qui sera renouvelé dans le Fils de « l'Homme, et le sera vainement pour vous; car « c'est sur lui *que vous comblerez la mesure des* « *crimes de vos pères; et le royaume des cieux* « *sera ôté du milieu de vous et transporté chez* « *les nations* que vous méprisez, et qui sont mille « fois moins coupables que vous, puisqu'*elles* « *n'ont pas vu ce que vous avez vu et ce que* « *vous voyez.* »

L'Évangile, qui me fournit toujours mes explications et mes preuves, suivant cette parole du prophète, *Les jugements du Seigneur sont vrais et se justifient par eux-mêmes* (1), offre encore un autre endroit où il semble que le Législateur suprême ait voulu venir au-devant des fausses idées de l'ignorance humaine et des faux prétextes de l'indocilité. Qu'on se rappelle cette effrayante parabole où un réprouvé demande qu'il lui soit permis de revenir un moment sur la terre, afin d'avertir ses proches des jugements terribles du monde à venir. Que lui répond le Juge suprême ? « Ils ont Moïse et les prophètes; « et, s'ils ne les croient pas, ils ne croiraient pas « davantage un mort ressuscité. » Jésus-Christ n'avait-il pas entendu de loin la voix de Diderot et de tous les incrédules ? « Quand tout Paris m'at« testerait qu'un mort vient de ressusciter, je ne « le croirais pas : quand je le verrais, je ne le croi-

---

(1) *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ps. 18.

« rais pas moi-même. » J'ai démontré que cette déclaration de *la philosophie* n'est autre chose qu'une déclaration de guerre à la raison humaine; et jugez à présent si ceux qui se déclarent ainsi *en insurrection permanente* (pour parler la langue du jour), ont quelque droit de demander des miracles, et si ces miracles auraient sur eux l'effet qui seul est conforme au dessein de la Sagesse divine. Allons plus loin, et supposons un exemple plus sensible et plus proche de nous, puisqu'il est depuis long-temps le vœu qui sort si naturellement de toutes les ames et de toutes les bouches, à l'aspect des crimes de la révolution. Combien de fois n'a-t-on pas dit : « Ces monstres sont « bien en guerre ouverte contre Dieu ! Pourquoi « Dieu ne se manifeste-t-il pas en les frappant de « manière qu'il ne soit pas possible de mécon- « naître sa main? En un moment nous serions « tous délivrés, et il serait vengé. Pourquoi donc « ne le fait-il pas ? »

Sans anticiper sur la dernière partie de cet ouvrage consacré au dessein de la Providence, je me borne à ce qui est de la question actuelle. Je veux donc que des feux souterrains, tout-à-coup élancés de la terre, dévorent le palais des monstres, et les engloutissent vivants. Qu'en arrivera-t-il ? Que tous *les révolutionnaires, les montagnards, les jacobins, les philosophes*, atterrés du coup, se précipiteront vers les églises et les autels? D'abord qui vous en répond? Qui répond

que ce phénomène ne leur paraîtra pas naturel, parce qu'il peut l'être à toute force? Qui vous a dit qu'ils ne penseront pas uniquement à succéder aux morts? Ce même prodige eut lieu, et à plusieurs reprises, du temps de Julien : il n'est pas douteux; ce sont les historiens païens qui le rapportent dans le plus grand détail, et entre autres Ammien Marcellin, le plus accrédité de tous par sa véracité. L'apostat voulait faire mentir les oracles divins et rebâtir le temple sur ses fondements. Des globes de flamme repoussèrent d'abord les ouvriers et dispersèrent les matériaux. Julien s'obstina, et les flammes dévorèrent enfin tous les travailleurs, et même plusieurs des assistants. Il fallut y renoncer; car nul ne s'y serait exposé davantage. Mais l'empereur *philosophe*, convaincu d'impuissance, le fut-il de sa folie? Non, et s'il n'eût péri dans la guerre des Perses, il avait juré que le christianisme périrait. Ce n'est donc pas pour lui que le miracle eut lieu; ce fut pour confirmer la parole de Dieu, *qui ne passe point*. Eh bien! allons encore plus loin : je veux qu'il ne reste aucune ressource, et que l'ange exterminateur, se montrant au haut des cieux, couvre Paris de son épée flamboyante, et fasse entendre cette voix que la terre ne peut pas soutenir, et qu'elle n'entendra qu'une fois. Je crois bien qu'alors tout tombera la face contre terre, et l'orgueil aussi. Mais l'orgueil en tombant cessera-t-il d'être ce qu'il est? Non, il aura peur, et

dira en tremblant et en frémissant : *Oui, il y a un Dieu.* Les démons le disent aussi ; *credunt et contremiscunt ; ils croient et tremblent ;* et en sont-ils meilleurs ? Où serait donc le mérite de cette foi forcée de nos *révolutionnaires*, et à quoi aboutirait le miracle, si ce n'est à hâter leur jugement ? Et Dieu seul en a fixé l'heure, comme il a fixé celle de notre délivrance, que nos pensées ne peuvent avancer ni retarder. Il faut donc revenir à ce principe qui revient par-tout, que le Dieu infiniment bon ne fait rien, soit de naturel, soit de surnaturel, qui n'ait pour objet le salut de sa créature, qui est dans l'ordre de sa bonté infinie. Que ce salut, don très-gratuit de son amour, ne peut absolument être opéré que dans notre cœur, qui doit répondre à l'amour de Dieu par le sien propre, et que cet amour ne peut naître que de la soumission de notre esprit à la foi, avouée elle-même par la raison, quand l'orgueil ne la corrompt pas. Telle est l'invariable économie de l'ouvrage du salut de l'homme, préparé dans les cieux : *In æternum misericordia ædificatur in cœlis : l'édifice de la miséricorde est bâti dans les cieux pour l'éternité :* l'Écriture tout entière est d'accord là-dessus. Dieu, pour aider notre volonté toujours trop faible par elle-même depuis sa chûte, la sollicite sans cesse par sa grace ; mais si l'orgueil résiste sans cesse et demeure le plus fort, Dieu même, je le répète, et il faut le répéter, ne peut ni ne doit *nécessiter*

l'amour et contraindre la volonté, parce que l'amour et la volonté sont essentiellement libres; et c'est pour cela que l'église nous dit que *Dieu ne peut nous sauver sans nous.* L'orgueil est donc en nous l'ennemi capital de Dieu et le nôtre, l'ennemi de la foi et de la charité; et si jusqu'au terme de l'épreuve, il reste le maître du cœur qu'il dispute à Dieu; s'il arrive avec l'homme, au dernier jour, devant le tribunal, vous est-il même possible de concevoir comment Dieu, tout-puissant qu'il est, peut réunir à lui son ennemi? L'impossibilité est évidente : elle l'est de même dans la théorie des miracles où nous voilà ramenés, et qu'il ne me reste qu'à résumer en raisonnements et en faits.

1° Les miracles de terreur les plus incontestables ne suffisent pas : l'exemple des Israélites l'a prouvé; et tous les justes de l'ancienne loi n'ont été sauvés que par la foi du cœur et l'espérance des promesses, et tout le plan de cette loi n'était qu'une figure de l'autre, et une partie du grand édifice de l'église de Dieu, comme nous l'allons voir dans le chapitre suivant. 2° Cet exemple des Israélites sert de réponse péremptoire à ceux qui demandent des phénomènes du même genre, et cette réponse est clairement celle de Jésus-Christ même dans l'Évangile. 3° Les prodiges de la loi de grace, ceux du christianisme naissant, sont dignes en tout de la sagesse divine et conforme à son dessein, puisque tous s'adres-

saient au cœur, et demandaient et opéraient la foi du cœur, et qu'ils ont en effet converti les peuples, et changé tout ce qu'une révolte tres-volontaire n'a pas rendu incurable. 4° Il est inconséquent et déraisonnable de demander aujourd'hui de nouveaux miracles de la même espece, puisqu'il est naturel de penser que ce qui était nécessaire une fois pour arracher les hommes à l'erreur où ils étaient nés, ne l'est plus pour convaincre des hommes élevés dans la vérité établie depuis tant de siecles, et qu'ils n'ont pu abjurer que par vanité ou par corruption. 5° Il n'est pas moins clair que ce qui a pu être convaincant pendant trois siecles, de l'aveu de nos adversaires, ne pouvait l'être que par un caractere divin; et à moins de nier les faits qu'ils ne nient pas, ce caractere n'a pu changer avec le temps, puisque ce qui est divin ne peut changer; et la foi des premiers siecles transmise jusqu'à nous sans aucune altération, est encore nécessairement ce qu'elle a été; et vouloir que son auteur en recommence les fondements surnaturels, c'est vouloir une chose contradictoire et impossible, attendu que quand la bonté de Dieu a fait tout ce qu'il fallait pour sauver ceux qui voudraient être sauvés, il répugne à sa justice de renverser l'ordre de la nature et celui de ses desseins, pour sauver ceux qui ne veulent pas être sauvés. 6° Il n'est pas moins clair que ceux qui exigent ces miracles, sont dans une disposition

de cœur opposée à l'intention et à l'effet de tout miracle, puisqu'ils sont de mauvaise foi, d'une mauvaise foi manifestée dans leurs paroles et dans leurs arguments; et jamais, depuis le commencement du monde, Dieu n'a fait de miracles en faveur de l'hypocrisie et de la rebellion : il n'y en a pas un exemple dans toute l'Écriture, et ceux que les prophètes ont fait devant les impies, n'ont été que des châtiments dus à l'impiété consommée, et non pas des graces et des faveurs qu'assurément on ne lui doit pas. 7° Enfin, cet appel à de nouveaux miracles n'est autre chose qu'un défi sacrilége, qui dit à Dieu : « Je rejette toutes « tes merveilles, quoique attestées autant *et* « *plus* (1) que toutes les choses reconnues les « plus dignes de croyance, quoique confirmées « par la tradition authentique de tant de siècles, « et par la vénération de tant de peuples éclai- « rés, et par les écrits de tant de grands hommes. « Je les rejette, parce que je ne les ai pas vues. « Il m'en faut à mon choix que je puisse voir, « et *quand je les aurai vues*, *je ne les croirai pas* « *encore.* » Dieu leur répond par un miracle perdu pour eux comme tous les autres, mais qui ne le sera pas pour toujours, celui de sa patience, à la vue de cet impardonnable outrage. Son silence prouve bien que cette patience est sans bornes, et ce silence leur dit : « Je ne compose point avec

(1) Rouseau dans *Émile*.

« l'orgueil ; mais j'attends le repentir jusqu'au « terme marqué par ma miséricorde, et alors je « répondrai à l'orgueil en l'écrasant. Cependant « je ne l'anéantirai pas ; car l'orgueil ne peut être « anéanti que dans mon amour, et cet amour est « le partage du ciel. Vous qui n'aimez que votre « orgueil, soyez contents : il sera immortel comme « l'enfer. »

Je réponds à une nouvelle objection.

Obj. — « Sommes-nous plus coupables que saint « Paul, persécuteur ardent des disciples du Christ, « et complice des bourreaux d'Étienne ? Cepen- « dant ce sont vos propres livres qui nous disent « que Dieu fit un miracle particulier pour lui, « l'environna d'une lumière extraordinaire, et lui « fit entendre une voix céleste. Pourquoi n'en fe- « rait-il pas autant pour nous ? »

Vous vous trompez et vous ne rendez justice ni à saint Paul ni à vous : la différence est totale et l'Écriture l'a marquée. Saint Paul n'était point un impie ; il était très-zélé pour sa loi ; et son zèle fanatique méconnut et poursuivit, au nom de Moïse, celle de Jésus-Christ qui n'en était que la consommation, suivant toutes les prophéties. Il ne manquait donc que de lumières ; et ce qui fait voir que sa fureur n'était pas proprement celle de l'orgueil (1), c'est sa parfaite soumission

---

(1) Je dis proprement, parce qu'il y en avait et qu'il y en a toujours dans le péché ; mais il n'était pas dominant dans

dès qu'il eut entendu la voix de Dieu. Vous ne pouvez pas nous dire, que vous auriez fait de même, et que la soumission était *nécessitée* : vous n'y pensez pas. Il n'y avait là que de ces choses qui ne tiendraient pas contre votre *philosophie*. Je mets Diderot, ou tel autre d'entre vous, à la place de saint Paul : il dira, passé le moment de la surprise : « Qu'est-ce qui vient de m'arriver ? « J'ai cru entendre une voix, sans voir personne ; « mais j'ai pu me tromper. Qu'y a-t-il de plus « sujet à l'illusion que les sens? J'ai cru voir une « lumière ; mais ce pouvait être un vertige, et « une vapeur au cerveau. Quoi de plus commun « et de plus naturel ! Et ce qui doit me le faire « penser, c'est qu'aucun de ceux qui étaient avec « moi n'a rien vu. Il est vrai que je suis aveugle ; « mais ce peut être un aveuglement passager, « causé par une révolution d'humeurs dont la « cause m'est inconnue. En un mot, il est très-« possible que mes sens me trompent, ou que « ce soit un prestige de ces disciples de Jésus, « qui sont tous *des charlatans*, comme le dit « notre école ; au lieu qu'il n'est pas possible que « mes démonstrations sur l'impossibilité physi-« que des miracles, trompent ma raison ; et « après tout *le doute est le commencement de*

---

saint Paul, comme dans la plupart des pharisiens, et comme il l'est encore davantage dans nos *philosophes* ; et sa conduite l'a prouvé.

« *la sagesse.* Voyez ce que tout ceci deviendra. »

Pour me nier que Diderot eût parlé ainsi, il faudrait que les *philosophes* ses confrères voulussent bien me dire à quelle espèce de miracle il se serait rendu, d'après la doctrine de ses livres, ou à quel miracle eux-mêmes seraient de bonne foi disposés à se rendre; et comme ils ne me le diront sûrement pas, je suis bien pleinement en droit de les faire parler sur le miracle qui terrassa saint Paul, comme ils ont toujours parlé de toute espèce de miracles.

Qu'a-t-il manqué à saint Paul pour parler de même? Rien que la mesure d'orgueil qui est dans nos *philosophes.* Combien il en était loin, puisque sa première parole fut, *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Il n'a pas un instant de doute ni d'hésitation. Il ne songe pas à ce *doute* dont on a fait *le commencement de la sagesse:* il avait lu dans les livres de sa loi que *le commencement de la sagesse était la crainte du Seigneur* (1). Il reconnut sa voix et s'humilia. S'il eût *douté*, il était perdu; et il le pouvait; car sa volonté n'était pas contrainte; elle eût pu résister au coup de la grace: Pharaon résista jusqu'au bout à des merveilles bien autrement terribles, et nullement équivoques: et combien d'autres exemples d'un endurcissement irremédiable rapportés dans l'Écriture!

---

(1) *Initium sapientiæ timor Domini.*

Dernière obj. — « Vos livres mêmes nous autorisent à penser que les miracles ne sont pas « une preuve décisive d'une mission divine. Car, « 1° les magiciens de Pharaon imitèrent les mi« racles de Moïse ; 2° l'Écriture dit que l'Ante« christ fera des prodiges *capables, s'il se pouvait,* « *de séduire même les justes.* Donc, etc. »

Je réponds : 1° Nous disons, et j'ai toujours eu soin de le dire, que les miracles sont une preuve décisive, quand ils sont opérés *au nom de Dieu.* Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il fût Dieu, se montrant sur la terre comme le Fils de Dieu, le Christ, le Messie, faisait tous ses miracles *au nom de son Père,* comme il le dit en vingt endroits. « Les œuvres que je fais, les pa« roles que je vous dis, ne sont pas de moi, mais « de mon Père qui m'a envoyé. » *Non mea, sed ejus qui misit me Patris.* Ses apôtres faisaient leurs miracles *au nom de Jésus,* qu'ils annonçaient comme Fils de Dieu et Dieu lui-même ; et ils avaient soin d'avertir que par eux-mêmes ils ne pouvaient rien. Or on peut être bien sûr qu'un imposteur ne serait pas favorisé par le Dieu de vérité, comme le dit très-bien l'aveugle de l'Évangile : *Nous savons que Dieu n'exauce pas les méchants.* 2° *Nous savons* aussi par l'Écriture que Dieu a laissé aux démons le pouvoir de faire quelques prodiges, mais un pouvoir très-borné, un pouvoir qui n'agit que pour le mal et jamais pour le bien, et qui sur-tout ne saurait

agir *au nom de Dieu*, puisqu'il ne résiste pas à ce nom qui dissipe tous ses prestiges. Dieu, qui permet ce faible pouvoir aux démons pour éprouver ou punir l'homme, n'accorde aux magiciens de Pharaon qu'une imitation très-imparfaite de quelques-uns des premiers miracles de Moïse. Ils changeaient la verge en serpent et l'eau en sang, et ne pouvaient leur rendre leur état naturel : ils pouvaient le mal et non pas le bien. Ils furent eux-mêmes forcés d'avouer leur impuissance, et dirent à Pharaon, *Le doigt de Dieu est là : digitus Dei hic est.* Les démons confessèrent donc malgré eux la puissance de Dieu, et la reconnurent, comme dans l'Évangile, lorsqu'ils disent : *Nous savons qui tu es, ô saint de Dieu! Scio qui sis, sancte Dei :* c'est un aveu qu'ils sont toujours obligés de faire, en punition de leur orgueil. Il en sera de même de l'Antechrist. Le pouvoir de l'enfer, quoique porté plus loin, par une permission divine, à cette époque de terreur et de vengeance, qui consommera la malice des hommes et préparera le discernement des bons et des méchants, s'arrêtera devant les justes, devant les élus de Dieu, qui ne sauraient succomber, comme le marquent ces paroles, *s'il se pouvait*, qui sont décisives. C'est ainsi que les difficultés que l'on croit trouver dans l'Écriture sont toujours résolues par l'Écriture même, lorsqu'on ne s'arrête pas à un seul endroit, mais à l'ensemble et à l'esprit général.

C'est l'Écriture qui est le dépôt de toutes les vérités et la solution de toutes les difficultés; mais c'est la foi qui tient la clef de ce dépôt : il est fermé pour la curiosité maligne et contentieuse. La foi n'y trouve que des lumières : l'incrédulité y porte ses propres ténèbres, d'autant plus épaisses qu'elles sont volontaires. Pour être au-dessus des autres hommes, elle se place sur des hauteurs en précipice, d'où sa vue trouble et égarée confond tous les objets; elle croit avoir le vol et les yeux de l'aigle, quand ses yeux ne distinguent plus rien. N'avez-vous pas voyagé quelquefois vers le lever de l'aurore sur une de ces routes taillées dans les montagnes, au moment où les vapeurs de la terre, élevées à mi-côte, étendent de toute part autour de vous un rideau nébuleux qui vous dérobe l'horizon, et où se trace une foule d'images fantastiques formées par le mélange de l'ombre et de la lumière? A mesure que vous descendez, cette espèce de nuée terrestre fond et se dissipe, et vous la traversez sans qu'il en reste rien que quelques traces humides et bientôt séchées. Alors se rouvre et se prolonge devant vous le vaste horizon; vous découvrez les campagnes adjacentes, les moissons et les troupeaux qui les couvrent, les habitations qui s'y élèvent, les coteaux qui les couronnent : toute la nature vous est rendue. C'est l'emblème de l'incrédulité et de la foi : descendez de ces sommets de l'orgueil où vous gravissez sur le

bord des précipices, l'œil attaché sur des illusions : descendez, vous dis-je, appelé et soutenu par l'humble foi : allez droit vers ces nuages trompeurs qui montent de la terre, et vous cachent les réalités en n'offrant que des fantômes ; descendez, et passez à travers cette barrière de vapeurs et d'illusions ; et vous la verrez céder sous [illegible] et s'évanouir ; et vos yeux découvriront l'immense perspective des vérités, toutes les consolations réelles de ce séjour terrestre, et le ciel au-delà.

CHAPITRE IV.

Les mystères et les prophéties prouvés les uns par les autres : considérés par la foi, ils expliquent à la raison tout le systême de l'homme et du monde, et ne sont autre chose que l'histoire de l'amour divin.

DIEU a donc parlé à la terre, et *sa parole a habité* parmi nous, *verbum habitavit in nobis*; et la terre l'a reconnue aux prodiges qu'elle a opérés : *Vidimus gloriam ejus*. La raison ne peut les démentir, et jamais ne les a démentis. Elle n'était pour rien dans cette lutte nouvelle d'une génération impie contre tant de siècles d'adoration. Ce sont les passions seules qui ont pris le nom de la raison, sans pouvoir en prendre le langage. L'orgueil s'est adressé à l'orgueil, et la corruption à la corruption. L'ennemi de Dieu est dans le cœur de l'homme et non pas dans son intelligence : *Dixit in corde suo*. Aussi n'est-ce pas assez d'avoir réduit cette intelligence volontairement égarée à rester sans réponse devant la vérité : l'esprit est vainement terrassé, tant que la rebellion reste dans le cœur; et si quelque chose peut le soumettre, c'est l'étude de cette même parole, descendue du ciel pour lui. Après

avoir invinciblement démontré qu'elle est venue de Dieu, qu'elle a été apportée par Dieu, il faut considérer combien elle est digne en tout de son auteur, par les rapports parfaits de sa charité à nos besoins. C'est ce que nous allons voir d'abord dans les mystères bienfaisants de la loi de grace, et dans les prophéties qui les annonçaient sous les voiles de la loi ancienne; mystères et prophéties qui sont les fondements vénérables de ce grand édifice de la nature humaine réparée, édifice de sagesse et de miséricorde bâti dans les cieux pour l'éternité.

Sans doute, si l'homme était conséquent, il suffirait d'avoir prouvé que la révélation était divine, et d'y renvoyer de suite ceux qui comprendraient ce qu'il y a au monde de plus clair et de plus simple, qu'il est insensé de ne pas croire, dès qu'il est sûr que Dieu a parlé. Mais ce n'est là, comme j'ai dû le déclarer par avance, que la moindre partie de ma tâche, et je n'ai pas écrit seulement pour disputer comme dans l'école, et emporter un point de controverse. Je combats dans une arène bien autrement importante; je combats au milieu du cœur humain, que je connais du moins comme je puis le connaître, par les faiblesses et les illusions du mien.

On demandait à Hobbes où il avait pris tout le mal qu'il disait de l'homme : *En moi*, répondit-il. Mais Hobbes n'avait fait qu'une satire, et non pas une histoire; il n'avait, comme tant d'autres

misanthropes, considéré qu'un côté de l'objet. Il abattait l'homme par l'homme, ce qui est aisé et inutile : le chrétien seul n'abaisse l'homme en lui que pour le relever en Dieu. C'est là le chef-d'œuvre de la religion, et ce qu'elle seule pouvait faire. C'est là le secret que le ciel a daigné m'apprendre, et qui m'a mis dans celui de mes semblables. La religion ne pouvait être que mal attaquée dans ses preuves, et c'est ainsi qu'elle l'a été toujours; mais elle est très-artificieusement calomniée dans ses dogmes et dans sa morale, et ses ennemis l'ont dénaturée de manière à n'en montrer que le fantôme qu'ils ont couvert des vêtements du mensonge, et présenté à la multitude crédule et peu instruite : ils n'avaient que ce seul moyen pour venir à bout d'en faire méconnaître la beauté.

Je vais marcher désormais dans une route plus libre et plus spacieuse, un peu moins embarrassée des épines de la discussion. Fort des démonstrations précédentes, je pourrai m'adresser en même temps à ceux qui croient et à ceux qui ne croient pas; et s'il est pénible d'avoir à repousser l'hypocrisie sacrilége qui affecte de haïr et de mépriser dans la religion tout ce qui n'est pas la religion, il est doux de rappeler tout ce qu'elle est à ceux qui la chérissent davantage à mesure qu'ils la connaissent mieux.

Les mystères sont sur-tout la pierre d'achoppement où viennent se heurter les incrédules.

Le péché originel, le monde condamné pour la faute du premier homme, l'incarnation, un Dieu qui descend jusqu'à se faire homme, la passion, un Dieu qui meurt sur la croix, l'eucharistie, un Dieu qui se fait notre nourriture, voilà le scandale de l'esprit humain, ce qui révolte sa raison, parce que rien ne lui est plus naturel que de prendre son orgueil pour sa raison : voilà pourtant ce qui a soumis le monde pendant dix-sept siècles, parce qu'alors la raison était éclairée par la foi, et ce qu'on n'a commencé à rejeter que depuis que ce même esprit humain a pris pour guide une impudente et perfide adulation de tous ses vices, qui a pris le nom de *philosophie*. Voilà enfin ce qu'il est très-facile de railler, quand on ne veut pas l'entendre.... On m'arrête.

Obj. — « Est-ce là ce que vous prétendez nous « expliquer? En ce cas, il est inutile d'aller plus « loin. Un seul argument que nous tenons pour « incontestable renverse d'avance toutes vos ex- « plications, et les rend superflues. Que préten- « dez-vous? Nous faire croire à ces mystères? Eh « bien! nous ne sommes obligés de croire que « ce que nous sommes capables de comprendre, « puisque la raison ne nous a été donnée que pour « être en tout le motif de notre assentiment. Cette « majeure est si évidente, qu'il serait superflu de « la prouver. Donc, etc. »

Je dois, avant tout, écarter l'interprétation très-fausse et très-maligne que l'on donne ici à

mes paroles, et qui est celle qu'on ne manque jamais d'opposer très-gratuitement à quiconque veut développer l'esprit de nos mystères, tel qu'il est dans l'Écriture. A Dieu ne plaise que je songe, ni qu'aucun chrétien ait jamais songé à expliquer les mystères en eux-mêmes : pour les expliquer ainsi, il faudrait les comprendre, et loin de nous à jamais cette idée insensée et sacrilége. Quiconque ici voudrait comprendre serait indigne de croire, et perdrait le premier de tous les dons de l'Esprit-Saint, celui qui est le principe de tous les autres, la foi. *Celui qui veut pénétrer dans la majesté de Dieu, sera accablé par l'éclat de sa gloire,* a dit la sagesse dans les Proverbes; et telle est la doctrine de l'église, que tout ce qui est mystère ne peut être cru que par la foi, qui est une vertu (1) surnaturelle. Nous la recevons tous dans l'église chrétienne par la grace des sacrements de baptême et de confirmation, qui nous font enfants de Dieu et de son église, et soldats de Jésus-Christ. Si nous la perdons ensuite par la corruption du monde, et par la nôtre d'accord avec celle du monde, c'est uniquement notre faute, et la bonté de Dieu est toujours prête à nous rendre cette foi si précieuse, dès que l'orgueil ne s'obstine plus à la repousser. Non-seulement un chrétien ne pense

(1) Les objections contre la foi viendront ensuite avec les réponses.

pas à comprendre les mystères, mais il ne désire même point de savoir ici-bas ce que Dieu ne permet de nous faire voir que dans le ciel. *Ici*, comme dit saint Paul, *nous ne voyons qu'à travers un miroir* (1) *et comme en emblème : là nous verrons pleinement et face à face.* Et comment pourrions-nous mériter de voir un jour, si nous ne croyons pas aujourd'hui? La foi est notre bien dans ce monde : les objets de notré foi seront notre bonheur dans l'autre. Mais la foi elle-même, dit encore l'apôtre, n'y sera plus : elle ne pourra pas y être, puisque nous serons avec Dieu. L'espérance n'y sera pas non plus : elle finit là où commence la félicité. Il ne restera que l'amour; mais ici-bas la foi et l'espérance sont les soutiens et les jouissances de cet amour, jusqu'à ce qu'il jouisse de Dieu même; et quel chrétien serait assez malheureux pour préférer ici la curiosité de comprendre un mystère au plaisir de croire à son Dieu? Non, il applique aux œuvres invisibles ce que Rousseau n'appliquait qu'à la toute-puissance de Dieu dans ses œuvres visibles : « C'est le charme « de ma faiblesse, c'est mon ravissement d'esprit « de me sentir accablé de ta grandeur. »

Mais ce qu'un chrétien comprend très-bien, comme très-conforme à la saine raison, à celle qui n'est pas obscurcie par l'amour-propre, c'est

(1) *Tanquàm per speculum et in ænigmate : tunc autem facie ad faciem.*

qu'il serait même contraire à l'ordre que l'homme pût et dût comprendre tous les moyens de la toute-puissance divine, les secrets de sa sagesse, et les prodiges de sa bonté. Il y a ici disproportion trop forte entre le fini et l'infini; et que sera-ce si cette disproportion existe évidemment, même ailleurs que dans les mystères de la foi? C'est ce qui me conduit à la réponse directe qu'on attend sans doute à cette majeure que vous croyez hors d'atteinte. Votre assurance ne me surprend pas: cette proposition est celle que l'incrédulité met toujours en avant : elle est spécieuse dans les termes; mais il n'y en eut jamais de plus réellement fausse. Elle est démentie par la nature entière, et il n'y en a point de plus riche en conséquences absurdes. Tout l'artifice consiste dans un abus des mots *croire* et *comprendre*, qui s'évanouit sur-le-champ par une distinction si claire et si palpable, si puissamment appuyée sur des faits, que j'ose affirmer qu'après le développement des preuves, il ne reste pas de réplique possible. Je reprends l'argument en forme.

« Nous ne sommes obligés de croire que ce que « nous sommes capables de comprendre. » Comme croyable et certain, oui: comme explicable en soi, non, mille fois non. Le faux de l'assertion est sensible par les faits; l'absurde, par les conséquences. Je commence par celles-ci, parce que la plus grave de toutes les erreurs en logique est celle du principe. Pour que le vôtre fût vrai, il

faudrait qu'il n'existât pas d'intelligence supérieure à la vôtre : c'est absurdité. Il faudrait qu'il n'y eût du moins rien dans la nature qui fût au-delà de vos conceptions : seconde absurdité. Il faudrait que la certitude essentielle d'une vérité quelconque dépendît de la mesure relative de nos facultés : troisième absurdité. Il s'ensuivrait en rigueur que vous ne seriez pas même obligés de *croire* à l'existence d'un Dieu ; car assurément vous ne *comprenez* pas Dieu dans son essence, et son existence n'est *croyable et certaine* pour vous, que parce que sans elle vous ne *comprenez* plus rien de possible. Il s'ensuivrait encore que vous ne *croiriez* pas à un Dieu créateur ; car assurément vous ne *comprenez* pas la création, de toutes les idées la plus incompréhensible pour l'homme ; et pourtant vous *croyez* à la création, comme *croyable et certaine :* pourquoi ? Ce n'est pas qu'elle soit pour vous explicable en soi ; c'est que du moment où vous croyez un Dieu, vous comprenez que rien ne peut exister que par lui. La distinction que j'ai établie est-elle assez frappante d'évidence ? Oserez-vous dire à-présent que rien n'est croyable que ce qui est *compréhensible en soi*, *explicable en soi*, lorsque, de votre aveu, vous êtes obligés de *croire* des vérités d'un ordre si important, *obligés de les croire*, à moins d'avoir perdu le sens, quoiqu'elles soient essentiellement incompréhensibles et inexplicables pour vous ?

Et les faits qui vous entourent, qui sont de tous

les moments, ne vous écrasent-ils pas de leur poids et de leur multitude? Certes, vous *croyez* que c'est votre volonté qui détermine le mouvement de votre main : avez-vous, je ne dis pas une idée, mais un soupçon, une conjecture de cette inconcevable action de l'ame sur le corps, de ce commerce entre deux substances, l'une spirituelle, l'autre matérielle, c'est-à-dire tellement hétérogènes, qu'il est impossible d'imaginer comment l'une peut agir sur l'autre? Dieu l'a voulu ainsi, et il peut tout ce qu'il veut : le bon sens n'a pas d'autre réponse que celle du psalmiste : *Omnia quæcumque voluit fecit.* Certes, vous croyez que l'union corporelle des deux sexes est le moyen physique de la génération : quelqu'un (1) a-t-il jamais soupçonné quel pouvait être le rap-

---

(1) Celui qui a le mieux parlé de ce mystère de la nature, c'est le psalmiste dans ses admirables versets : « Ma « substance vous était connue, lorsqu'elle a été conçue *dans le* « *secret*, lorsqu'elle était préparée dans les entrailles de la terre. « Vous m'avez vu quand mes membres n'étaient qu'une masse « informe : avant qu'ils fussent, ils étaient écrits dans votre « livre : mes jours y étaient comptés, et pas un n'était encore. « *Non est occultatum os meum à te quod fecisti in occulto, et* « *substantia mea in inferioribus terræ. Imperfectum meum* « *viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur : dies* « *formabuntur, et nemo in eis.* » (Ps. 138.) Comment se fait-il donc que l'ignorance de ces saints et de ces prophètes, qui ne savaient qu'adorer, est toujours instructive, et si souvent sublime, et que la science de nos sages, qui font profession de ne rien adorer, est si souvent ridicule?

port entre le germe et le corps organisé, et où était le principe constant d'une production toujours la même?

Je n'ai nulle envie de rien épuiser, mais j'ajouterai : Nous sommes environnés de phénomènes inexplicables, et nous en sommes nous-mêmes un composé merveilleux, sans nous en douter et sans y penser. Je ne parle pas seulement de ces grands spectacles qui ont appelé la curiosité humaine, qui ont élevé son regard jusques dans les hauteurs de l'espace, et l'ont fait descendre dans les mystérieux replis de l'économie animale; spéculations belles en elles-mêmes, mais à-peu-près stériles pour nous, si elles ne nous montrent pas le Créateur retiré dans le secret de ses œuvres, et l'homme livré à l'impuissance de ses recherches apercevant quelques effets sans deviner un principe. Je veux parler de ce qui nous est familier et nous semble le plus commun, le plus dans l'ordre des choses naturelles, et dont le merveilleux ne nous échappe qu'à cause de notre ignorance et de notre irréflexion. Prenons pour exemple le sommeil : rien ne nous paraît plus simple que de dormir; et qui nous dira ce que c'est que dormir? Proposez-vous ce problême : trouvez un état qui soit celui de l'homme pendant un tiers de sa vie, qui en soit la réparation nécessaire et indispensable, et ne puisse l'être qu'en le réduisant à une espèce d'anéantissement moral, tel qu'il n'ait plus même la conscience raisonnée de son existence

ni de ses pensées, ni la perception des objets extérieurs; en un mot, qui ressemble à la mort au point de n'en différer que par la continuation du mouvement vital. Qu'est-ce que cet état qu'on appelle sommeil? Pourquoi ne met-il aucune différence entre un Platon et un lapin, si ce n'est peut-être celle des rêves? Ce n'est qu'au moment du réveil que tous les deux reprendront leur place parmi les êtres animés; et pourquoi cet anéantissement passager est-il nécessaire au philosophe comme au quadrupède! Quel est donc le rapport nécessaire entre le renouvellement de nos forces, et cette inertie absolue, invincible et périodique, qui suspend la pensée dans l'être raisonnable, comme l'action dans l'animal? Qui nous dira comment l'homme, qui ne vit qu'un moment, ne peut pas du moins veiller pendant ce moment tout entier, et soutenir sans interruption le sentiment de son être? Quoi donc! il faut qu'il le perde chaque jour pour le garder? il faut qu'il s'en prive tous les soirs pour le retrouver le matin ?... Et nous raisonnons sur ce que pouvaient et devaient être l'homme et le monde! Nous en demandons compte à celui qui a fait l'un et l'autre! Il faut un bel excès de vanité pour ne pas sentir l'excès de ce ridicule. Quelle pitié doit faire à Dieu l'homme qui s'avise de raisonner contre lui! Ah! ce n'est pas de sa pitié que je doute : sans celle qu'il a pour ses créatures, où en serions-nous? Mais celle qu'il a toujours pour

l'enfant docile et reconnaissant, qui aime et respecte son père, même en commettant bien des fautes, est-elle la même que celle qu'il a pour le rebelle insolent qui l'interroge et le juge? Celle-ci n'est-elle pas cette pitié de mépris dont parle si souvent l'Écriture? (*Audivit et sprevit.*) Et ce mépris est terrible : c'est le commencement de la colère. Le père enfin fait place au juge, et c'est le comble du malheur : alors les rebelles sont abandonnés à eux-mêmes et confondus sans retour, *parce que Dieu les a méprisés.* C'est lui qui l'a dit : *Confusi sunt quoniàm Dominus sprevit eos.*

Serait-ce donc sans raison que le Très-Haut a voulu être pour nous *un Dieu caché*, même dans ses œuvres visibles? N'était-ce pas nous apprendre à lui dire comme Moïse, en nous prosternant devant lui : *Verè tu es Deus absconditus; Oui, Seigneur, vous êtes véritablement un Dieu caché?* Que pouvait-il faire de mieux pour nous enseigner la nécessité de la foi, et ôter toute excuse à l'incrédulité? Qui se chargera de lui répondre, lorsqu'il dit à l'homme : Quoi! tu ne comprends rien de tout ce que tu vois, et tu veux comprendre ce que tu ne vois pas? Ce que j'ai fait pour toi et en toi, ce que j'ai mis sous ta main et à ton usage, est, de ton aveu, un mystère impénétrable; et, ne connaissant rien à ce que j'ai fait, tu veux comprendre ce que j'ai révélé? Mais ne vois-tu pas que tout ce qui est mon ouvrage, est en même temps et par la même rai-

son mon secret, et que l'un est la preuve de l'autre? Sais-tu ce que tu fais en voulant deviner ma sagesse? C'est comme si tu prétendais usurper ma puissance. Il ne t'est pas plus possible et plus permis d'expliquer mes œuvres que de les faire. Être borné! tu ne t'aperçois pas que tu attentes à l'infini! Ce qui est pour toi une leçon et un bienfait, devient par ta folie un piége et un écueil? Ton intelligence devrait te dire qu'en te cachant l'ordre même du temps, je t'avertissais clairement qu'à plus forte raison tu devais t'en rapporter à moi sur l'ordre de l'éternité, dont le premier n'est qu'une dépendance; et ton orgueil, inutilement confondu par le temps, veut pénétrer dans l'éternité! Comment t'excuseras-tu devant moi? Diras-tu que je ne t'ai pas appris ce que tu devais savoir? Mais que dois-tu savoir pour me connaître, me servir et m'aimer, si ce n'est ce que t'apprend la foi que je t'ai prescrite, d'accord avec la raison que je t'ai donnée? Et l'une et l'autre ne t'apprennent-elles pas que comme tu dois adorer, sans le comprendre, le secret de ma sagesse et de ma bonté dans mes œuvres sensibles dont tu jouis, tu dois l'adorer aussi, et avec encore plus de reconnaissance et d'amour, dans mes œuvres invisibles, qui sont les mystères que je t'ai révélés pour ton salut?

Obj. — « Il n'y a point ici de parité. Nous « sommes forcés de céder sur les œuvres visibles, « il est vrai; nous ne comprenons pas, mais nous

« voyons : les causes sont inconnues; mais les ef-
« fets sont sous nos yeux. Il n'en est pas de même
« des mystères de votre révélation : nous ne les
« comprenons pas, et nous n'en voyons pas les
« effets. »

La parité est parfaite; car, où est-elle ici, et de quoi s'agit-il? De prouver cette proposition essentielle, et qu'il faut pour cela énoncer en termes rigoureusement philosophiques : que la crédibilité d'un fait sensible pour nous, ou révélé par Dieu, ne dépend point de sa compréhensibilité en lui-même, mais de l'évidence des preuves qui sont à la portée de notre esprit; et ce qui rend cette proposition inexpugnable, c'est qu'il est démontré que nous sommes forcés à tout moment de reconnaître comme réel ce que nous avouons inexplicable : or, si vous croyez que le monde est l'ouvrage d'une sagesse infinie, quoique vous ne connaissiez aucun des ressorts de la machine du monde, vous devez croire aussi que les mystères de la religion sont l'ouvrage d'une sagesse infinie, quoique vous n'en compreniez pas les moyens : vous le devez, s'il est certain que la révélation de ces mystères est réellement divine; et ne l'ai-je pas prouvé ? Si le miracle du monde subsiste, et vous fait croire à la création, quoiqu'elle soit bien évidemment un mystère, le miracle du christianisme établi subsiste aussi, et d'après ce que nous avons vu de son établissement, doit vous faire croire aussi à la révélation qui en fut

le principe, quoique cette révélation soit un mystère. La parité est exacte et la démonstration régulière.

Je passe donc à l'esprit des mystères, et l'on ne sera point étonné qu'ils soient sublimes, à-présent qu'il est prouvé qu'ils sont divins. Le premier qui se présente, et l'un de ceux dont l'esprit humain est le plus consterné, c'est le péché originel. Mais en même temps c'est ici que se présente déja cette singulière et frappante observation qui reviendra souvent dans l'examen du christianisme, et qui porte encore sur un fait constant : c'est que la plupart des vérités même mystérieuses qu'il nous enseigne, ont de tout temps connu une sorte de germe dans l'esprit de l'homme, en sorte que la révélation n'est venue que pour confirmer ce qu'il entrevoyait, et lui donner tout ce qu'il lui fallait. Ici, ce n'est plus l'Écriture que j'invoquerai, c'est le témoignage universel des savants et des philosophes, et avant tout de Voltaire, qui, en les répétant, a mis tout le monde à portée de le savoir. Il y a deux faits merveilleux et incompréhensibles, que le rapport qu'ils ont ensemble m'autorise à réunir, le péché originel et le déluge, et qui pourtant se retrouvent dans les idées primitives, dans les traditions les plus anciennes, dans les livres religieux de toutes les nations les plus éclairées, des Indiens, des Égyptiens, des Perses, des Grecs, des Romains, etc. Pour ce qui est du déluge, un érudit de nos jours,

Boulanger (1), qui n'était rien moins que croyant, a été si frappé de ce souvenir, qu'il voyait partout dans l'antiquité, qu'il a même été beaucoup trop loin; et, tombant dans l'excès des systêmes, a voulu faire de la commémoration du déluge l'origine et l'explication de toutes les fêtes, de tous les rites, de toutes les fables de la plus antique idolâtrie. C'est une illusion, sans doute; mais il est aussi hors de doute que l'impression terrible que le récit et les traces de ce grand évènement laissèrent dans tout le genre humain renouvelé, se montre en effet de tous côtés, et prouve que le déluge ne fut point une inondation partielle, qui très-certainement n'eût jamais produit cette épouvante dans tout l'univers; mais une destruction générale dont les monuments sont par-tout sur le globe, comme la mémoire en fut répandue dans le monde entier. Assurément le déluge de Deucalion, borné à la Grèce, n'aurait effrayé ni l'Asie, ni l'Afrique, ni le Nord; mais celui de Noé a dû se graver dans la pensée de tous les hommes, à mesure que la terre se repeuplait. Il est pourtant certain que, par les règles de la physique, l'inondation totale du globe ne peut s'expliquer : là-dessus tous les physiciens sont d'accord. Aussi faut-il observer soigneusement que le récit de la Genèse ne caractérise nullement le déluge comme

---

(1) L'auteur du *Despotisme oriental*, et de l'*Antiquité dévoilée*.

un évènement naturel, et indique des moyens que notre physique ne connaît pas. Ces mots, *les cataractes du ciel s'ouvrirent*, sont très-remarquables; car qu'est-ce que ces *cataractes du ciel?* Nous n'en savons rien, et nous savons très-bien que les pluies, quelque abondantes qu'elles soient, ne viennent d'aucunes *cataractes*. Nous connaissons parfaitement ce qui fait les pluies et la rosée; et il suit de la théorie très-claire et très-naturelle qui nous montre dans la terre, dans les mers et dans le soleil, le principe des irrigations nécessaires à la fécondité, que si la terre même porte dans son sein de quoi former les vapeurs et les nuages qui la rafraîchissent et la fertilisent, elle n'a pas en elle de quoi la submerger; et que si les fleuves et les mers peuvent avoir des débordements passagers, ils ne peuvent jamais opérer une inondation universelle. Les *philosophes* qui nient le déluge, malgré la croyance de tous les siècles, croyance qui n'est jamais rien pour eux, dès qu'elle est d'accord avec l'Écriture, ont pris le parti de se moquer des *cataractes*. Mais il y a encore ici une remarque importante, c'est que l'Écriture, d'accord en tout avec elle-même, de manière à ce qu'un passage est toujours appuyé et fortifié par un autre, avait pris soin de nous montrer d'avance, dans l'exposé de la création, des *eaux* qui nous sont inconnues. Voici les termes du premier chapitre de la Genèse : « Dieu dit ensuite « qu'il y ait entre les eaux un firmament qui sé-

« pare les eaux d'avec les eaux ; et il sépara les « eaux qui étaient *au-dessus du firmament*, de « celles qui étaient *au-dessous*. » Voilà bien deux espèces d'*eaux* très-différentes : on sait ce que c'est que les *eaux qui sont au-dessous du firmament* : ce sont toutes celles de la terre et celles de l'atmosphère ; car le *firmament* n'est autre chose que l'espace dans lequel se meuvent les corps célestes, et qui ne nous montrent point d'*eaux*. Qu'est-ce donc que celles *qui sont au-dessus*? Tous les plus savants commentateurs des Livres saints confessent sur ce point leur ignorance et la nôtre. Mais l'esprit qui a dicté les Écritures est revenu encore une fois sur ces *eaux* que nous ne voyons pas, et a dit dans les psaumes : « Que les eaux qui sont *au-dessus des cieux* (*quæ* « *super cœlos sunt*) louent le Seigneur ; » et les interprètes des psaumes font ici la même remarque que sur la Genèse. Je sais bien que nos sages qui ne croient pas que le Créateur ait pu leur dérober rien de ce qu'il a fait, se moqueront aussi de ces *eaux* qu'ils n'aperçoivent pas au télescope, comme du déluge qu'ils n'ont pas vu. Car, comment Dieu aurait-il osé faire quelque chose, sans se croire obligé de le leur faire connaître? Cela n'est pas dans l'ordre de leur *philosophie* ; mais heureusement il est dans l'ordre de la raison de penser que le Tout-Puissant, malgré tout ce qu'il doit aux *philosophes*, a pu se permettre de laisser quelque partie de son ouvrage

hors de la portée de leurs verres d'optique; que ces réservoirs d'*eaux supérieures* s'accordent parfaitement avec les *cataractes ouvertes*, qui seules pouvaient faire le déluge; et que ce déluge étant un évènement très-extraordinaire, n'a pas dû s'effectuer par des moyens ordinaires.

A l'égard du péché originel, *il a fait sous différents noms le tour du monde*, dit Voltaire; et rien n'est plus vrai. C'était là le cas ou jamais, pour un vrai philosophe, de rechercher, par la réflexion, d'où pouvait venir chez tous les peuples cette idée si singulière en elle-même, et sur laquelle il n'est pas possible que tous se soient concertés. Pourquoi tous ont ils cru qu'originairement l'homme avait été et avait dû être innocent et heureux? Pourquoi tous ont-ils eu, *sous différents noms*, dans leur croyance religieuse, un âge d'or, un paradis terrestre, une faute première de curiosité et de désobéissance, qui fit entrer le mal sur la terre, et détériora la nature humaine? En tous les temps rien n'a plus fixé l'attention des philosophes que ces idées communes à tous les hommes, sans que personne en pût rendre raison. Dira-t-on qu'une fable inventée chez un peuple, a été répétée par tous les autres? Mais d'abord toutes les autres fables sont des emblêmes et des allégories dont le fond moral et parabolique est le même par-tout, et par-tout fondé sur des notions naturelles, qui sont à la portée de tout le monde, et n'ont rien de mysté-

rieux. Ensuite, si dans la Pandore des Grecs, et dans l'Érimane des Perses, et dans le Typhon des Égyptiens, et dans l'Adime des Indiens, etc. il y a uniformité d'idée, il y a disparité de fiction. Enfin, si le récit original est quelque part, c'est sans contredit dans la Genèse dont l'antériorité est constatée par toutes les preuves chronologiques, puisque tous les vrais savants, tous les bons critiques conviennent qu'en fait de livres religieux, aucune antiquité authentique ne remonte au-delà de Moïse, et que tout ce que les Chinois et les Indiens rapportent à des temps plus reculés, est destitué de toute preuve. D'ailleurs on sait que les anciens Juifs communiquaient très-peu leurs livres sacrés, et que ce n'est guères que vers le temps de Ptolémée Philadelphe, et bien des siècles après la dispersion des dix tribus, que les écritures judaïques commencèrent à se répandre dans le monde. C'est un peu avant cette époque que l'on croit, avec quelque vraisemblance, que Platon en put avoir connaissance, en Égypte, où il voyagea, et il est sûr qu'on en voit des traces très-marquées dans ses ouvrages; encore est-il probable qu'il ne puisa rien dans les livres mêmes, mais seulement dans les conversations avec quelques lettrés d'Alexandrie, soit juifs, soit païens; car on ne voit pas que les anciens Grecs aient jamais étudié les langues orientales, l'arabe, le chaldéen, l'hébreu, le syriaque, qui étaient alors celles des différentes



versions des livres juifs, et ce n'est que la version grecque qui les fit connaître plus généralement. Or toutes les fables dont il s'agit sont fort antérieures à cette époque; et l'on ne peut pas croire raisonnablement qu'elles aient été empruntées du Pentateuque. Il reste donc une idée, qui a été la même dans la tête de tous les anciens sages, et qui a été adoptée par toutes les nations, d'après leurs livres religieux et poétiques, qui furent partout la sagesse des premiers âges. Je conçois bien que tous ces sages ont scruté l'origine du mal, et cette recherche est dans l'ordre des choses naturelles; mais ce qui n'y est nullement, c'est que tous se soient accordés à présumer que nous étions punis pour une faute originelle; car assurément c'est par soi-même une sorte d'hypothèse qui se présente d'autant moins à l'imagination, qu'elle paraît répugner aux notions universelles de la justice humaine. C'est véritablement un mystère, et cherchez dans toutes les fables connues quelque autre fiction qui soit fondée sur une idée mystérieuse: vous ne la trouverez pas. Platon a tâché d'expliquer l'énigme par la transmigration successive des ames dans différentes espèces de corps animés, où elles expiaient d'anciennes fautes; et il n'a fait que répéter gratuitement Pythagore dans ce système frivole qui ne fait que reculer la difficulté sans la résoudre. Cicéron semble avoir marché plus près du but,

en conjecturant (1) « que nous naissons pour « expier quelques fautes commises dans une vie « précédente : » mais l'homme n'a qu'une vie sur la terre, et nous n'avons pas plus d'idée que de preuve de cette *vie précédente*, à moins d'adopter les rêveries de la métempsycose, un des jeux ridicules de l'ancienne philosophie.

Comment donc retrouver dans la pensée de l'homme le principe de cette opinion convenue, sur une faute du premier homme punie dans tous ses descendants? Ne serait-ce pas dans une autre idée qui se rencontre aussi par-tout, et dont il semble que chacun ait la conscience en s'examinant de près? Quel est celui qui, en revenant sur ce qu'il a fait dans un moment, et ce qu'il s'est reproché dans l'autre, sur ces deux mouvements contraires, également naturels en lui, quoique l'un soit souvent plus fort que l'autre, le mouvement de la passion qui entraîne au mal, et celui de la conscience qui contredit et combat la passion; quel est, dis-je, celui qui ne s'est pas senti, pour ainsi dire, double, et mû habituellement par deux forces opposées? N'est-ce pas de ce sentiment intime qu'est née dans les

(1) *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ nos esse natos :* dans le Traité intitulé *Hortensius*, que nous avons perdu, mais qui existait du temps de saint Augustin, qui en a cité ce passage.

écoles anciennes la doctrine si long-temps générale de deux espèces d'ames, l'une *raisonnable*, l'autre *sensitive;* l'une *divine*, l'autre *terrestre?* N'est-ce pas ce combat perpétuel et pénible qui a mis dans tous les esprits cette croyance, que l'homme avait dû être originairement meilleur, et qu'il y avait en lui une puissance dégradée? Rien au monde n'est plus probable que cette connexion d'idées; mais elle ne résout pas la grande difficulté : pourquoi cette dégradation qui n'est pas de notre fait? C'est ici que les raisonneurs les plus subtils et les moins crédules, mais qui se piquaient d'être conséquents, ont avoué que la révélation seule pouvait venir au secours de la raison, pour appuyer et sanctionner ce qui est certain, puisque tout le monde l'a senti, et ce que personne ne peut expliquer. C'est un Bayle qui, à ce sujet, dit en propres termes : « La raison n'est propre qu'à faire connaître à « l'homme ses ténèbres, son impuissance et la « nécessité d'une révélation. » Cicéron disait comme lui, que notre intelligence est *comme une lumière divine obscurcie, obrutus quidam divinus ignis.* C'est Locke qui, en établissant les justes conséquences d'une révélation prouvée, dit très-énergiquement : « La parole de Dieu est la dé« monstration de tout ce qu'il révèle, et le dé« faut d'une autre démonstration, qui dépendrait « de l'assentiment de notre raison, ne rend pas « douteuse une proposition déja démontrée par

« l'autorité de son suprême auteur (1). » Tous ces gens-là et d'autres de la même trempe sont connus pour d'assez bons logiciens, et nullement pour des *superstitieux et des fanatiques*; et je le rappelle de temps en temps, afin que l'on sente bien tout le ridicule et toute l'impertinence de nos sophistes, qui font semblant de mépriser tout ce qui ne pense pas comme eux, quoique dans ce nombre il y ait tant d'hommes dont le seul nom les fait reculer bien loin.

C'est donc la révélation qui nous certifie qu'en effet la désobéissance ingrate et orgueilleuse de nos premiers parents, très-criminelle et très-inexcusable dans toutes ses circonstances, a infecté toute leur race, de la semence du péché, les a soumis, ainsi que nous, à la loi de la chair, à cette concupiscence animale qu'ils ne devaient pas connaître, et qu'ils n'ont connue que parce qu'ils l'ont voulu. Dieu voulait prévenir le désordre moral dont leur nature était susceptible, (et l'on a vu (2) pourquoi elle ne pouvait pas ne pas l'être :) ils n'écoutèrent pas la sagesse paternelle de leur Créateur, et aimèrent mieux en croire les séductions de la curiosité et les espérances de l'orgueil. Quand ce ne serait pas Dieu qui nous l'aurait appris par la bouche de Moïse, une réflexion que tout le monde peut faire me

(1) Troisième lettre de Locke à Stilling-Flech.

(2) Dans les Prolégomènes.

porterait à le croire; car telle est, encore aujourd'hui, et telle fut de tout temps l'origine de toutes les erreurs si fatales à l'humanité, la manie et pour dire mieux la rage de savoir précisément tout ce qu'il nous est impossible de savoir, maladie de notre espèce, que tant d'exemples et tant de siècles n'ont pu guérir, maladie portée de nos jours à un excès de démence forcenée, qui n'allait à rien moins qu'à bouleverser le monde entier, si la Providence, selon l'ordre immuable de sa sagesse, n'eût fixé le remède de l'excès même du mal, et n'eût averti tous les peuples de trembler pour eux-mêmes en regardant les épouvantables châtiments tombés sur la France.

Certes, ici, nous pouvons dire que tels ont été les pères, tels sont les enfants. La scène du Paradis terrestre, telle qu'elle est tracée dans l'Écriture, s'est renouvelée si souvent, et avec une si grande ressemblance de causes et d'effets, que je n'ai pas besoin d'avoir entendu la conversation d'Ève et du serpent; il me suffit qu'elle ait été et soit encore à tout moment répétée dans la famille : il est clair qu'il y a là un esprit de race. « *Pourquoi* le Seigneur vous a-t-il défen« du, etc.? » Ah! *Pourquoi?* hélas! c'est en disant toujours *pourquoi*, que la déraison a désolé la terre. Nos incrédules eux-mêmes l'ont senti, et c'est Voltaire qui a dit si heureusement, dans ce vers devenu proverbe :

Tes *pourquoi*, dit le dieu, ne finiraient jamais.

Non, sans doute, ils ne finiront pas, et si toi-même en as compris tout l'absurde, comment se fait-il que tu aies tant dit *pourquoi?* C'est bien la preuve que l'homme voit son mal et n'y remédie pas. Il n'y a qu'un remède véritable, mais qui ne saurait venir de nous; et c'est parce qu'il ne vient pas de nous, que l'orgueil n'en veut pas; et puis trouvez mauvais que l'orgueil soit puni.

Les raisonnements du serpent étaient tout au moins aussi plausibles que ceux de nos *philosophes*, et cela devait être, puisque c'est le même esprit qui les a dictés. « En effet, que signifie « cette défense bizarre dont le Seigneur n'a pas « seulement daigné vous rendre compte? *Pour-* « *quoi*, parmi tant de fruits, vous interdire celui-« là? il est si *beau à la vue!* il est peut-être « meilleur que tous les autres. Le Seigneur a dit « que si vous en mangez, *vous mourrez*. Chimère! « qu'est-ce que c'est que la mort? et comment « *mourrez-vous* pour avoir mangé de ce fruit? « n'êtes-vous pas immortels? Qu'est-ce que cet « arbre? ne porte-t-il pas *la science du bien et* « *du mal?* et c'est là précisément tout ce qui « vous manque, et qu'un maître *jaloux* veut vous « ôter. Il voit bien qu'alors *vous en sauriez autant* « *que lui, vous seriez comme des dieux*. Voilà « tout le secret de cette prohibition, et c'est pour

« cela même qu'il ne faut pas y obéir; et *pour-*
« *quoi* d'ailleurs avoir mis ce fruit sous vos yeux,
« s'il ne veut pas que vous en mangiez? »

Qu'on me dise si ce serpent ne parle pas en vrai *philosophe* du dix-huitième siècle? Je n'ai fait qu'ajouter très-peu de chose à ses propres paroles, pour en marquer tout le sens, que le séducteur savait bien être dans la pensée d'Ève, du moment où elle l'écoutait. Il n'en a pas dit beaucoup, et il l'a prise par tous les faibles possibles: c'est là toute la science du *philosophe* et du serpent. Mais pour comprendre combien était grande cette infidélité d'Ève qu'on a voulu trouver si légère, il n'y a qu'à voir ce qu'elle pouvait et devait répondre, si elle avait été assez raisonnable pour confondre le serpent sophiste, au lieu de céder à la séduction.

« J'ignore en effet pourquoi *le Seigneur* (1) ne
« veut pas que nous mangions de ce seul fruit;
« mais c'est assez qu'il nous l'ait défendu. *Le Sei-*
« *gneur* qui nous a donné la vie, et avec elle
« tous les biens, sait mieux que nous ce qu'il
« nous faut. Comment n'obéirions nous pas à celui

---

(1) *Le Seigneur* est dans l'Écriture comme le titre particulier de Dieu par rapport à l'homme dont il est le souverain maître; et c'est Dieu même qui se donne par-tout ce nom : *Je suis le Seigneur votre Dieu : Ego Dominus*. Ce n'est pas sans raison qu'il se nomme ainsi : les hommes ne sauraient y penser trop, et n'y pensent pas assez.

« de qui nous tenons tout, et qui sûrement ne « veut que notre bonheur, puisqu'il nous a tout « donné? C'est lui qui a dit que si nous man« gions de ce fruit *nous mourrions*, et *le Seigneur* « ne peut pas tromper. Je ne sais pas ce que c'est « que *mourir;* mais *le Seigneur* le sait, et appa« remment *mourir* est un grand mal, puisqu'il ne « veut pas-que ce fruit nous fasse *mourir.* Com« ment *le Seigneur* serait-il *jaloux* de ses créa« tures qui n'existeraient pas sans lui, et qu'il « comble de ses bienfaits? Cette pensée répugne « à concevoir et serait un crime envers lui. C'en « serait encore un plus grand de lui désobéir, « quand il est si bon et si libéral envers nous. « Rien ne nous manque dans ce paradis, et nous « n'avons rien à y souhaiter. Notre bonheur en « est-il moindre, parce qu'il y a un fruit qui « nous est défendu? Au contraire, nous n'avons « que ce seul moyen de montrer au *Seigneur* « notre fidélité et notre reconnaissance : combien « nous serions coupables si, possédant tout, nous « désirions la seule chose qui pût l'offenser, et « dont nous n'avons pas besoin! Non, le Seigneur « n'est pas *jaloux*, et ne peut pas l'être; mais « celui qui vient me parler contre lui et me con« seiller de lui désobéir, est sans doute *jaloux* « de notre félicité. »

Cette réponse est si conforme à tous les principes de raison et de morale, qu'il est évident que celle qui ne l'a pas faite les a tous oubliés

et tous violés; et prenez garde qu'Adam et Ève n'ont eu aucune des excuses (au moins apparentes; car il n'y en a pas de réelles pour désobéir à Dieu) que tous leurs enfants ont pu avoir depuis. Car Adam et Ève étaient complètement heureux, lorsqu'ils se rendirent coupables, et cet état n'a jamais été celui de leurs descendants. L'homme du moins a toujours pu dire depuis, en péchant, qu'il cherchait le bonheur : il a tort sans doute, puisqu'il le cherche où il ne peut pas être, c'est-à-dire hors de la loi de Dieu; mais enfin c'est un prétexte, et nos premiers parents ne l'avaient pas. Il n'était pas inutile de faire sentir en passant ce qu'a été réellement cette première prévarication, qu'on n'affecte de regarder comme peu de chose, que parce qu'on ne réfléchit ni sur l'homme ni sur Dieu.

J'avoue en même temps que, même en refléchissant sur l'un et l'autre, autant qu'il est possible, la raison ne parviendra pas à comprendre toutes les suites que la faute des pères a eues pour les enfants. Mais aussi c'est cette même raison qui m'apprend d'abord que le fait n'est pas douteux, puisqu'il nous vient d'une révélation prouvée : c'est pour avoir manqué de foi à la parole de Dieu que nos pères sont tombés, et c'est une première leçon pour les enfants de se soumettre en tout à cette parole. La raison me dit encore, comme l'a observé Pascal d'après saint Augustin, que si ce fait est inexplicable,

il est du moins la seule explication d'un autre fait qui n'est pas contesté, l'état de l'homme sur la terre, où il ne serait pas malheureux, s'il n'y arrivait pas coupable : *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur.* De plus, la raison me dit qu'il doit y avoir dans les idées éternelles une étendue et une nécessité de rapports au-dessus de notre intelligence ; que nous ne pouvons pas trouver dans nos idées de justice la mesure exacte de celle de Dieu, qui est infinie comme sa bonté ; et nous allons voir tout-à-l'heure que les merveilles de celle-ci sont tout aussi incompréhensibles et non moins certaines que les merveilles de celle-là. Enfin, cette raison me dit que si le péché originel la confond par ses conséquences, rien n'y répugne en principe ; car nous pouvons aller du moins jusqu'à concevoir que dans la génération humaine, dont le secret nous est inconnu en tout, il est très-possible qu'une volonté charnelle et corrompue se communique nécessairement du père aux enfants, sans que nous puissions expliquer cette communication, non plus que tout ce qui tient à la propagation de l'espèce, et dont nous ne savons pas un mot. Il est donc tout simple qu'ici, comme ailleurs, ce qui n'est que dans la science de Dieu soit inaccessible à l'ignorance de l'homme. Tout ce que nous voyons dans l'Écriture, c'est que nos premiers parents, s'ils n'eussent pas péché contre leur Créateur, n'auraient point connu les maux de cette vie,

et le plus grand de tous, la mort; que les fruits de l'arbre de vie auraient entretenu et renouvelé sans cesse en eux comme dans leurs enfants une chair incorruptible et immortelle, jusqu'à ce que le Tout-Puissant, dans le temps marqué, les eût réunis à lui dans le paradis des cieux, comme nous voyons dans cette même Écriture qu'Élie et Énoch passèrent de la terre au ciel sans connaître la mort. Or le désordre moral, le péché, est de la nature opposée à Dieu, et par conséquent nous éloigne de Dieu dès notre naissance, parce que nous naissons dans le péché, et le péché par lui-même mérite la mort éternelle, parce qu'il met la créature en révolte contre le Créateur, dont elle ne peut en aucune manière se rapprocher que par l'amour : on a vu la preuve de cette théorie métaphysique dans les Prolégomènes; et l'on ne peut trop remarquer que la saine métaphysique, c'est-à-dire la science des choses intellectuelles, est toujours d'accord avec les premiers principes qui fondent la croyance due à nos dogmes religieux : aussi a-t-on observé que presque tous les grands métaphysiciens, tels que Locke, Clarke, Leibnitz, Fénélon, Mallebranche, tous ceux qui, malgré quelques erreurs de système, ont établi des théories profondes et lumineuses sur des points essentiels, ont toujours montré autant de respect que d'attachement pour la doctrine du christianisme.

Obj. — « Mais enfin est-il de la justice de Dieu

« de condamner à jamais tout le genre humain « pour la faute d'un seul homme? Et ne nous « dites pas, comme vous faites toujours, qu'il ne « nous est pas permis d'interroger Dieu; car nous « vous répondrons, en empruntant les paroles « mêmes d'un des serviteurs de ce Dieu, d'un « des justes de l'Écriture et des plus anciens pa- « triarches, en un mot d'Abraham, et nous di- « rons au Seigneur avec lui : *Vous n'êtes point « capable de perdre le juste avec l'impie, et « de traiter l'innocent comme le coupable : une « telle conduite est indigne de vous. Celui qui est « le juge de toute la terre pourrait-il ne pas « rendre justice?* C'est vous-même qui avez cité « ailleurs ces paroles (1); et nous avouons qu'elles « sont fort belles. C'est pour cela même que nous « nous en servons et que nous les appliquons au « péché originel; et qu'est-ce que vous y répon- « drez? »

Ce n'est pas moi qui répondrai; car c'est Dieu que vous interrogez ici; et vous ne l'interrogeriez pas, si vous vous souveniez de ces mêmes Écritures que vous rappelez, et où il a pris soin de répondre d'avance à toutes les questions que l'esprit humain peut faire naturellement et sans

(1) Dans la préface du *Psautier français* où l'on rapporte la conversation du Seigneur avec Abraham dans la Genèse, lorsque celui-ci lui dit : *S'il y avait cinquante justes dans Sodôme, etc.*

orgueil, et à toutes les difficultés dont la solution peut être nécessaire à notre faiblesse et à sa gloire. Vous allez voir que c'est lui-même qui vous a répondu ici, et de la manière la plus éclatante, non-seulement par des paroles, mais par des faits qui ne vous laisseront pas le moindre sujet de plainte raisonnable, ni aucune excuse fondée. Quant à ce que vous me reprochez de trouver mauvais qu'on juge sa justice, ce n'est pas moi non plus qui vous répondrai: comme ce principe est purement du ressort de la raison, c'est un philosophe païen, un des hommes comptés parmi les plus sensés, les plus judicieux, les plus véritablement philosophes de l'antiquité, c'est Plutarque qui vous dira: « Il ne convient « pas à l'homme, dont la justice est si imparfaite « et la législation si défectueuse, de rien prononcer sur la conduite de Dieu à notre égard, hors « cela seul, que lui seul sait parfaitement appliquer la punition comme on applique un remède, « suivant cette parole d'un ancien poëte, que « *Dieu étant l'auteur et le maître de tout, est* « *aussi l'auteur et le maître de toute justice.* » Vous voyez que la sagesse humaine est là-dessus d'accord avec la doctrine des chrétiens, et que l'on peut respecter les décrets de la Providence sans être un *funatique*, à moins qu'il ne vous plaise de donner aussi ce nom à Plutarque, ce qui ne m'étonnerait point du tout, mais ce qui ne rendra pas votre cause meilleure.

Je vous dirai de plus : Puisque vous vous servez des paroles d'Abraham, ayez donc aussi le même esprit, et songez avec quelle humble confiance il disait à Dieu : *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière.* Quand on parle ainsi, on est sûr d'être écouté, et ce n'est pas sans dessein que l'Esprit divin a mis dans nos livres sacrés ces entretiens admirables de Dieu avec l'homme, qui sont pour nous à jamais des instructions, des modèles et des consolations. S'il ne converse plus visiblement avec nous, comme dans les premiers temps, c'est que les mystères de grace étant consommés par Jésus-Christ, nous sommes actuellement à portée de trouver dans les livres qui les contiennent toutes les lumières dont nous pouvons avoir besoin. C'est là que le cœur du fidèle s'entretient encore avec Dieu, qui ne s'y communique pas moins pleinement qu'avec Abraham; et vous pouvez voir dans cette même conversation que le patriarche épuise les demandes, et ne saurait épuiser les bontés du Seigneur, qui le réduisent enfin à n'avoir plus rien à demander : il en sera de même ici.

Non, certes, ce n'est pas le Dieu juste et bon qui peut perdre tout le genre humain pour la faute d'un seul homme. L'homme peut le dire, parce qu'il est *menteur;* mais, Seigneur, vous ne pouvez pas le faire, parce que vous êtes non-seulement juste, mais *miséricordieux et vrai :*

Multæ misericordiæ et verax. (Ps.) La faute était mortelle, sans doute; mais à peine était-elle commise, qu'en prononçant l'arrêt de justice, vous prononciez le décret de miséricorde; et d'abord comment ceux qui vous accusent avec une si coupable témérité, ne se souviennent-ils pas même des faits qui vous justifient et qui les confondent!

En effet, comment peut-on oublier que des deux premiers enfants d'Adam, l'un fut un juste, reconnu tel par Jésus-Christ même dans l'Évangile? Le juste Abel ne fut donc pas, à coup sûr, condamné ni perdu pour le péché de ses parents. Caïn même ne le fut pas; il ne le fut que pour son propre crime, et non pas encore sans retour. Il eut tout le temps de se repentir, s'il en eût été capable; et, comme je ne saurais trop insister sur ce principe si malheureusement méconnu que l'Écriture répond à tout, voyons tout ce qui est renfermé dans ce récit de la Genèse.

Déja les deux premiers fils d'Adam marquent la diverse destinée des hommes; et cette diversité prouve que cette destinée était bien de leur fait, puisque l'un des deux était bon et l'autre méchant; d'où il suit en rigueur que la bonté de l'un est la condamnation de la méchanceté de l'autre; et c'est cette même condamnation qui sera un jour celle de tous les méchants.

Quand Dieu appelle Adam, Adam se cache devant la face du Seigneur; il *craint* sa présence

et sa voix; *timui*. Il ne les craignait pas auparavant; au contraire il en jouissait; et voilà l'effet naturel du péché; il éloigne la créature du Créateur, et fait craindre comme un juge celui qu'on n'aurait vu que comme un pere. Il s'excuse de se cacher, *parce qu'il est nu*, *eo quòd nudus essem*; et il ment; car il s'était déja couvert de feuilles de figuier. Il se cachait en effet, parce qu'il sentait déja le tort de sa désobéissance; mais il ne voulait pas l'avouer, parce que le premier mouvement de l'amour-propre est de dissimuler la faute, comme le premier mouvement de la conscience est de l'accuser. Et c'est sur-tout en ce sens que *tout homme est menteur*, parce que tout homme est pécheur.

Pourquoi d'ailleurs est-il tout-à-coup honteux d'être nu? Il ne l'était pas auparavant, et l'Écriture nous le dit avec sa touchante simplicité: *Adam et Ève étaient nus, et ils ne rougissaient pas. Erant Adam et Eva nudi, et non erubescebant.* D'où vient qu'ils rougissent à-présent? C'est que ce fruit, qui était en effet celui *de la science du bien et du mal*, leur a révélé leur misere intérieure et extérieure, qu'auparavant ils ne sentaient pas dans leur état de soumission à Dieu, qui est la grace. Depuis qu'ils l'ont perdue, cette grace, ils ont éprouvé des mouvements dont ils ont eu honte, parce qu'il y en a une naturelle et involontaire dans le besoin qu'un sexe a de l'autre, et qu'auparavant ils n'avaient pas cette

honte, lorsque leur nudité était couverte de la pureté de leurs pensées, lorsque toutes les fonctions des sens étaient également sans trouble, comme tous les sentiments étaient dans l'ordre. Mais quand ils eurent cherché un autre bonheur que celui d'appartenir à leur Créateur, *leurs yeux furent ouverts.* En effet, comme le serpent le leur avait dit, *aperientur oculi vestri* : mais ils ne le furent que pour leur montrer l'imperfection de leur nature, leur faiblesse et leur pauvreté. Ils eurent peur alors de se voir nus, comme s'ils eussent déja pressenti le besoin de défendre une chair fragile contre l'intempérie des saisons et les atteintes de la douleur; et dans l'état de gloire où la grace divine maintenait auparavant leurs corps par une bonté toute gratuite, ils n'avaient rien aperçu, et n'auraient jamais rien connu de toute cette indigence. *Vous serez comme des dieux*, leur avait dit le tentateur, *eritis sicut dii*, et comme la vérité est toujours le contraire de ce que dit l'orgueil, ils virent seulement, *en ouvrant les yeux*, qu'ils étaient des hommes, et en même temps combien l'homme, qui etait si bien avec Dieu, etait peu de chose sans lui.

Cependant ils ne s'humilient pas encore. Adam rejette sa faute sur sa femme, et la femme sur le serpent; et aucun des deux ne dit, Seigneur, j'ai péché : pardonnez-moi. Ils le dirent ensuite et jusqu'à la fin de leur vie, parce que Dieu eut pitié d'eux, comme on va le voir. Mais, sans la

grace de Dieu; l'homme ne peut avoir le repentir qui se confesse et qui justifie. Il ne peut avoir par lui-même que le remords qu'il a malgré lui, comme on le voit dans Caïn (1), et ce remords, qui vient seulement des lumières naturelles de l'ame, que nous ne saurions tout-à-fait éteindre, ne justifie pas.

Le Juge suprême annonce qu'il y aura *inimitié entre le serpent et la race de la femme.* Le serpent, comme animal, est le plus odieux de tous les animaux et le plus haï de l'homme, et le démon, dont il était la figure, est à jamais l'ennemi de l'homme. Dieu dit aussi que la femme sera sous la puissance de son mari (2): le serpent l'avait attaquée la première, et sa facilité à céder fit voir qu'en effet elle était la plus faible, et il est juste que la faiblesse soit soumise pour être protégée. De là le précepte de saint Paul (3), fondé sur la parole de Dieu même, et que nous retrouverons dans la suite, lorsqu'il s'agira de défendre en ce point les lois naturelles et divines contre les sophistes extravagants qui n'y voient qu'un préjugé et une tyrannie.

« Parce que vous avez écouté la voix de votre « femme, la terre sera maudite à cause de votre

---

(1) Quand il dit : *Quiconque me rencontrera me tuera.*

(2) *Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tibi.*

(3) *Femmes, soyez soumises à vos maris.*

« péché. Vous mangerez le pain du travail, et « vous vous nourrirez du fruit de vos sueurs, « jusqu'à ce que votre corps soit rendu à la terre « dont il est sorti; car vous êtes poussière, et « vous retournerez en poussière. »

Cette sentence prononcée sur Adam est sévère et juste; mais il aurait pu dès-lors dire à Dieu comme David : « Je disais dans l'excès de mon « trouble, Mon Dieu! vous m'avez donc rejeté « loin de vous, et tandis que je vous adressais « ma prière, vous m'aviez déja exaucé. » Observez l'ordre des jugements : le démon est maudit le premier et maudit sans retour : c'est le premier auteur du mal; et il poursuivait sur la terre et contre l'homme sa révolte commencée dans le ciel et contre Dieu. Il est le plus coupable des êtres créés, parce qu'il en était le plus favorisé et le plus éclairé. Il a fait le mal voulant le faire, *quia fecisti hoc :* nulle grace pour lui, et Dieu ne fait que confirmer ici, en s'adressant au serpent dont Satan a pris la figure, la réprobation éternelle de Satan et de ses anges. Dieu ajoute que le serpent continuera à être l'ennemi de la femme et de sa race; mais que *la femme lui écrasera la tête. Ipsa conteret caput tuum.* Ces paroles, expliquées par toute la suite des Écritures, étaient la première prophétie sortie de la bouche de Dieu même, et contenant déja tout le mystère adorable de l'expiation et de la réparation du péché, avant même (et cela est bien digne

d'attention) que la peine du péché fût prononcée. Ainsi le père avait encore parlé avant le juge; et vous, qui attaquez si vainement la justice de Dieu dans le péché originel, hâtez-vous de vous retourner, et attaquez sa bonté dans l'incarnation.

Obj. — « Mais l'incarnation n'est venue que « quatre mille ans après la création : ainsi jusques- « là du moins tout le monde a été damné. »

Ce n'est pas notre faute s'il vous plaît de damner ce que notre religion ne damne point : ce n'est pas notre faute, si cette sottise atroce est répétée à satiété dans tous les libelles *philosophiques* en prose et en vers. L'impiété peut s'égayer dans ses impostures, et se moquer des absurdités qu'elle invente : cela prouve seulement que le blasphème et le mensonge sont inséparables. Mais un enfant qui sait son catéchisme vous dira, d'après toute l'Écriture, que Jésus-Christ, en montant au ciel, y conduisit en triomphe *tous les justes* qui attendaient sa venue, et dont lui seul sait le nombre. Car les patriarches que nomment les livres saints, n'étaient autre chose que ce troupeau d'élus; et, afin qu'on ne nous dise pas, comme on se plaît à le répéter, que *la part de Dieu est si petite*, il nous apprend lui-même que, dans une seule époque, et dans le seul royaume d'Israël, alors livré à l'idolâtrie, *il s'était réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal.*

Obj. — « Quoi ! tant d'hommes ont été sauvés « par les mérites de Jésus-Christ, tant d'années « avant son sacrifice ! Il n'y avait pas encore de « chrétiens, et il y avait tant d'élus ! Ne nous dites- « vous pas que nul ne peut être sauvé que par « Jésus-Christ, *qu'il n'y a de salut qu'en lui, non « est in alio aliquo salus?* Nous pouvons concevoir, « et nous avons toujours cru que, selon vous, Jésus- « Christ, en apportant la révélation, et en mou- « rant pour les péchés des hommes, avait apporté « le salut à ceux qui croiraient en lui ; mais com- « ment comprendre qu'il ait aussi sauvé par avance « ceux-mêmes qui ne l'ont pas connu ? »

Eh ! ne vous le disais-je pas, que vous alliez attaquer la bonté de Dieu, tout comme sa justice ; ce qui ne peut manquer d'arriver quand on veut mesurer l'une ou l'autre ? Moi qui les adore également, je ne me suis chargé que de vous rendre compte de notre foi que vous calomniez, parce que vous ne la connaissez pas. Vous affectez de crier à l'oreille des ignorants que, selon nous, la faute d'un seul homme a *damné* tous ses descendants, et que par conséquent nous nous faisons un Dieu injuste et barbare ; et je vous démontre qu'il est de foi et de fait que jamais personne n'a été ni ne sera *damné* que pour ses œuvres, comme notre Dieu l'a dit en propres termes : *Il rendra à chacun selon ses œuvres : Reddet unicuique secundùm opera sua.* Je vous fais voir que notre religion nous montre un juste,

un élu, un saint, dans l'un des deux premiers enfants d'Adam, Abel, dont les sacrifices étaient si agréables à Dieu, que l'église les rappelle tous les jours dans le sacrifice de la messe. Abel était-il assez près du péché originel? et cependant ce péché ne l'a point *damné*. C'est que personne ne peut l'être et ne l'est jamais que par sa propre faute. Il est bien vrai que la nature humaine, pénétrée d'une corruption originelle, et livrée à l'orgueil et à la concupiscence, n'était plus digne d'être réunie à la source de tout bien et de toute sainteté, ni capable par elle-même de se relever de la terre jusqu'au ciel. Mais notre foi qui nous l'apprend réunit dans les mystères de Dieu la miséricorde avec la justice, et toutes deux à une hauteur infinie; en sorte que l'une vous ôte tout motif et tout prétexte pour accuser l'autre, et ne vous laisse d'autre parti à prendre que de vous confondre devant toutes les deux. Le péché originel vous fait dire : O Dieu! je ne comprends pas comment votre justice est si rigoureuse; et il vous répond dans l'incarnation : Eh bien! essaie de comprendre aussi comment ma miséricorde est si grande.

Apprenez donc au moins ce que Dieu a fait, et alors, au lieu d'accuser sa justice, vous n'accuserez que votre iniquité. Oui, le sacrifice du divin Médiateur a été offert et accepté de tous temps et pour tous les hommes. L'agneau a été immolé par l'amour dès l'origine du monde :

Occisus est agnus ab origine mundi. Si les actes de la miséricorde suprême se succèdent dans l'ordre des temps, ils sont éternels dans les conceptions divines, et leur efficace est toujours la même. C'est par-là qu'a été justifié le premier des justes que nous montre l'Écriture, Abel, et tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à la venue de Jésus-Christ. C'est lui que tous les patriarches ont attendu; la foi leur faisait comprendre le sens des promesses spirituelles; Dieu la soutenait par des communications intérieures, ou visibles même par le ministère de ses anges. Tous désiraient et annonçaient *celui qui devait être envoyé*, *donec veniat qui mittendus est;* et c'est pour cela qu'ils se regardaient comme étrangers ici-bas, selon l'expression de Jacob, lorsque Pharaon lui demandait son âge. *Il y a cent trente ans que je suis voyageur sur la terre.* Tous étaient sans cesse en la présence du Seigneur: leur histoire en fait foi. Par-tout le Sauveur est prédit et figuré de tant de manières uniformes, qu'il n'est pas possible d'attribuer à ce qu'on nomme hasard un concours si parfait et si long-temps soutenu, non plus que de supposer que les nombreux auteurs des livres sacrés se soient accordés pour mentir de la même manière. Cette idée est heureusement si absurde, que ceux qui ont pris le parti désespéré de dire que les prophéties d'Isaïe et de Daniel étaient trop claires et trop positives pour n'être pas supposées, n'ont fait qu'avouer en effet que la

prophétie était réelle, parce que la supposition est impossible; et, comme il s'agit ici de faits, Dieu a voulu que les seules règles de la critique humaine fussent suffisantes pour couvrir de ridicule et d'opprobre ceux qui ont eu recours à cette extravagante calomnie.

Obj. — « Nous ne vous nierons pas, si vous « voulez, les faits de la vie de Jésus-Christ, ses « prédications admirables, ses vertus, sa patience « dans les souffrances, sa passion, sa mort; mais « nous vous nierons, avec les sociniens, sa di- « vinité; car enfin, s'il y a quelque chose de « prouvé dans la bonne philosophie, celle que « vous admettez vous-même, c'est l'unité né- « cessaire de Dieu; et si Jésus-Christ, que vous « appelez le Verbe, est Dieu, en voilà bien « deux, et si le Saint-Esprit est Dieu aussi, en « voilà bien trois. En un mot, pour croire au « mystère de l'Incarnation, il faut croire d'abord « celui de la Trinité; et vous ne nous en dites « rien. Est-ce que vous sentiriez l'embarras de « nous faire reconnaître trois Dieux? »

Nous n'en reconnaissons qu'un seul, et nous le reconnaissons un en trois personnes, parce que c'est lui-même qui nous l'a révélé dans l'Évangile, et que j'ai prouvé que l'Évangile était divin, et que la mission de Jésus-Christ et des apôtres ne pouvait être que divine. Je l'ai prouvé : je suis donc conséquent; car Dieu ne saurait tromper; et vous oubliez que dès-lors je n'en suis plus aux

motifs de notre foi, mais à l'esprit de notre foi; et si je fais voir que cet esprit est admirable, autant que ces motifs sont convaincants, je procède régulièrement, et vous ne devez plus disputer que sur le point qui nous occupe, et non sur celui qui a été démontré. Je connais votre marche: quand vous succombez sous l'évidence des faits, vous vous rejetez sur les conséquences que vous défigurez; et, quand on justifie les conséquences, vous revenez aux faits, comme si on ne les eût pas mis hors d'atteinte. Mais cette marche n'est point celle du raisonnement, pas plus que de la bonne foi. Vous en avez besoin, je le conçois; mais je ne suis pas obligé de la suivre; car, avec cette méthode, on disputerait sans fin, et toute controverse serait la toile de Pénélope. C'est bien ce que vous voudriez; mais si votre intérêt est de ne point trouver de terme, l'intérêt de la vérité est d'arriver à son but, et vous ne m'en détournerez point.

Obj. — « Mais enfin vous nous avez dit vous-« même que si les mystères étaient au-dessus de « la raison, ils n'y étaient pas contraires; et qu'y « a-t-il de plus contraire à la raison que de dire « que trois ne font qu'un, et qu'un est trois? »

L'incrédulité a toujours cru cette difficulté inexpugnable; elle ne l'est point. Elle est comme toutes les autres; sa force est dans l'abus des termes; seulement elle est plus spécieuse que toute autre, parce que la matière est plus abs-

traite. Il serait contre la raison de dire qu'il y a un Dieu qui fait trois Dieux, ou trois Dieux qui ne font qu'un Dieu. Voilà ce qui répugne absolument, parce que l'essence de la Divinité est une. Notre intelligence va jusques-là, et Dieu ne la dément point; mais elle ne va pas jusqu'à connaître assez cet Être unique et infini pour le démentir quand il daigne nous apprendre que de toute éternité il engendre son Verbe de sa propre et même substance, et que l'éternel amour qui les unit est l'esprit qui procède de l'un et de l'autre. Cette mystérieuse *Trinité de personnes dans l'unité d'une même nature* est sans doute élevée au-dessus de nos pensées autant et plus que le ciel au-dessus de la terre, mais n'a rien dont notre raison puisse s'offenser, à moins qu'elle ne prétende pénétrer l'immensité du grand Être. Je laisse à saint Augustin, à cet aigle qui fixait le soleil de la Trinité, à chercher dans la nature quelques approximations, trop abstraites et trop relevées pour le commun des lecteurs. Mais j'en connais une que tout le monde peut saisir. Vous ne voulez pas qu'un Être qui est *un* en lui-même puisse être *triple* dans des rapports qui vous échappent; mais est-il plus aisé qu'un individu soit *double ?* Et vous êtes cet individu : il y a plus; vous êtes composé de deux substances hétérogènes, et celle de la Trinité est la même. Vous êtes *un* comme individu, et *double* comme formé d'un corps et d'une ame. Com-

prenez-vous comment? Non. Eh bien ! expliquez-moi l'homme, et je vous expliquerai Dieu.

Je crois donc ce que Dieu a dit, parce qu'il l'a dit, et j'ajouterai encore parce que l'homme n'a pas pu le dire, non plus que l'imaginer. C'est « le Verbe qui nous a dit dans l'Évangile : « *Mon* « *Père et moi nous ne sommes qu'un*, *ego et Pater* « *unus sumus*... Il y a si long-temps (1) que vous « êtes avec moi, et vous ne me connaissez pas « encore! *Philippe*, *qui me voit, voit mon Père*... « *Mon Père est en moi*, *et je suis en lui*... *Lorsque* « *le Consolateur sera venu*, *cet esprit de vérité* « *qui procède du Père*, *et que je vous enverrai de* « *la part de mon Père*, *il rendra témoignage de* « *moi*... *C'est lui qui me glorifiera*, *parce qu'il* « *prendra de ce qui est à moi*, *et il vous l'an*-« *noncera. Tout ce qu'a mon Père est aussi à* « *moi; et c'est pour cela que je vous dis que* « *l'Esprit prendra de ce qui est à moi*, *et qu'il* « *vous l'annoncera.* » Cet énoncé n'est pas équivoque, et Jésus-Christ répète encore plusieurs fois, dans des termes identiques et d'une ma-

(1) *Tantoperè vobiscum sum*, *et non cognovistis me! Philippe*, *qui videt me*, *videt et Patrem*.... *ego in Patre et Pater in me est*.... *Cùm venerit Paracletus*, *quem ego mittam vobis à Patre*, *spiritum veritatis*, *qui à Patre procedit*, *ille testimonium perhibebit de me*.... *Ille me clarificabit*, *quia de meo accipiet*, *et annuntiabit vobis*; *omnia quæcumque habet Pater mea sunt*; *propterea dixi quia de meo accipiet et annuntiabit vobis.* (Saint JEAN.)

nière plus positive qu'il ne l'avait encore fait, cette consubstantiation du Père et du Fils, et y joint pour la première fois celle du Saint-Esprit, parce que c'est dans ce moment et la veille de sa passion qu'il leur annonce le Consolateur qu'il doit leur envoyer. C'est dans ce sermon de la Cène, qui contient tous les mystères de notre religion, comme le sermon sur la montagne en contient toute la morale, c'est là qu'il commence à leur révéler plus expressément ce que bientôt l'Esprit-Saint leur fera comprendre. *Suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. Il vous suggérera l'intelligence de tout ce que je vous aurai dit.* Il s'exprime, sur cette adorable Trinité, de manière à ne laisser à la foi aucun nuage : il spécifie dans l'Esprit-Saint cette procession du Père et du Fils, qui fut depuis niée par les schismatiques, à qui l'Évangile seul aurait en cet endroit montré leur erreur, s'ils avaient pu être de bonne foi. *L'Esprit procède du Père*, dit-il, *et tout ce qu'a mon père est aussi à moi : c'est pour cela que je vous dis qu'il prendra de ce qui est à moi.* C'est dire bien clairement qu'il procède de l'un et de l'autre ; car puisque *le Père et le Fils ne font qu'un* en substance, assurément celui qui procède du Père procède aussi du Fils. Cette conséquence est aussi claire que le jour; et puis cherchez une excuse à l'obstination des hérétiques. Mais elle est expliquée ici par ce qui se passe chez les

apôtres eux-mêmes ; et c'est une des leçons que donnent encore ici le sermon de la Cène et l'Évangile tout entier, et qui rentre dans ce grand principe du christianisme, que nous retrouvons par-tout : que la charité seule donne l'intelligence, parce que la foi, qui est l'intelligence du cœur, ne peut être essentiellement que dans le cœur, comme l'incrédulité, qui n'est jamais que l'égarement du cœur, est essentiellement dans le cœur. En effet, que voyons-nous ici ? Pour la première fois Jésus-Christ veut préparer ses apôtres aux sublimes lumières qu'ils seront chargés de répandre dans le monde. Il leur enseigne textuellement ce qu'il n'avait fait qu'indiquer toutes les fois qu'il avait parlé de son Père. En un mot, il leur enseigne ce que lui seul pouvait enseigner, les mystères du ciel, qui n'étaient connus encore que dans le ciel, et qu'il apportait à la terre au prix de tout son sang. Les apôtres ne sont pas incrédules, car il les avait choisis, et ils lui appartenaient ; mais ils ne l'entendent pas ; ils ne savent ce qu'il veut leur dire, quand il leur annonce et leur répète qu'il retourne à son Père, et qu'il faut absolument qu'il aille à son Père, sans quoi ils ne recevraient pas le Consolateur, que lui seul peut leur envoyer. Il leur annonce de nouveau ce que le Fils de l'homme va souffrir, et ce qu'eux-mêmes auront à souffrir pour lui ; et ils ne paraissent pas concevoir que les hommes puissent

avoir cette puissance sur leur Maître, qu'ils ont vu tant de fois supérieur à toute puissance humaine. Tout ce qu'ils comprennent, c'est qu'il va les quitter, et ils sont tristes : *tristitia implevit cor vestrum.* Pourquoi cette ignorance ? C'est qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit-Saint, l'*Esprit d'amour et de vérité*, et dès qu'ils l'eurent reçu, non-seulement il grava dans leur mémoire toutes ces paroles divines, qu'ils pouvaient d'autant plus naturellement oublier, qu'ils ne les avaient point comprises, mais il leur en développa tout le sens; et c'est pour cela qu'ils rappellent si souvent dans la narration évangélique les discours du Sauveur, en avouant qu'alors ils ne les avaient pas compris. Mais ils se souvinrent de tout, et comprirent tout quand la flamme céleste eut descendu sur eux, figure visible de la flamme invisible, qui seule, en ouvrant les yeux du cœur, dissipe les ténèbres de l'entendement. Que nos *philosophes* se moquent, avec Voltaire, des *langues de feu* distribuées sur les apôtres au jour de la Pentecôte : quel emblême plus juste et plus expressif de ce feu divin dont l'ame doit être embrâsée, sans quoi la langue est froide et impuissante! C'est ce que l'inspiration avait appris à David, quand il disait au Seigneur : *Votre parole est un feu ardent, et votre serviteur en est embrâsé. Ignitum eloquium tuum vehementer, et servus tuus dilexit illud.* C'est parce qu'ils étaient remplis de ce feu, qui devait être

une fois sensible aux yeux du corps, pour l'être à jamais à ceux de la foi, que les disciples du Christ bravèrent pendant trois cents ans le feu des bûchers. Des *langues de feu* qui produisent de semblables effets peuvent fournir à la légèreté des incrédules de bien froides railleries; mais si vous voulez comprendre combien elles sont méprisables, fixez sous vos yeux les annales de l'église militante depuis les affreux spectacles de l'amphithéâtre romain, jusqu'au spectacle mille fois plus affreux des bourreaux du *septembre* français, égorgeant nos prélats et nos prêtres : mettez les railleurs en présence des victimes, et jugez entre la plume des *philosophes* et les glaives des assassins. Songez que ceux-ci, nourris dans l'abjection et l'ignorance, n'étaient devenus des bêtes féroces que parce que l'impiété avait brisé la seule force qui les muselait; au lieu que les autres, avec tous les secours de l'éducation et des connaissances cultivées, ne s'en étaient servis que pour attaquer sans relâche tout ce qui fait la sûreté de l'ordre social : songez qu'ils n'étaient descendus jusqu'à la plaisanterie grossière, que pour mettre l'irréligion à la portée de la dernière populace; et vous frémirez peut-être d'avoir si souvent regardé comme un jeu ce qui était un crime; et vous n'apercevrez pas sans effroi ce que doivent être aux yeux de la sagesse suprême ceux qui, ne parlant jamais des anciens martyres que pour leur insulter comme dans le

préau d'une foire, ont été si malheureusement les premiers auteurs des scènes épouvantables du préau de l'Abbaye (1).

Obj. — « Mais pourquoi fallait-il, pour trans-« former ainsi les apôtres et les disciples, que « le Saint-Esprit vînt sur eux ? Ne suffisait-il pas « de leur divin Maître, et n'avait-il pas assez de « pouvoir pour leur donner toutes les lumières et « toutes les forces dont ils pouvaient avoir besoin ? »

Qui peut douter que Jésus-Christ ne fût tout-puissant ? il l'avait fait assez voir, et il le fallait pour qu'il fût bien démontré que son sacrifice était volontaire, *volontariè sacrificabo tibi.* Qui peut douter que la toute-puissance attachée à la nature divine ne soit la même dans les trois personnes en qui cette nature n'est qu'une seule et même chose, *unum et idem ?* Mais ici, comme par-tout, nous ne pouvons trop admirer l'économie éternelle si sagement répandue dans les mystères de la foi, et qui doit servir à notre instruction, en nous montrant ces différents actes qui prouvent cette *propriété des personnes* que l'Église nous fait reconnaître dans *l'unité de substance* (2);

(1) Si quelqu'un, faute de réflexion, trouvait quelques mots d'outrés dans ce reproche trop véritable, qu'il aille à la troisième partie de cet ouvrage, où, par le détail des faits, cette connexion sera démontrée jusqu'à la dernière évidence.

(2) *Ut in confessione veræ sempiternæque Deitatis, et in*

et l'un et l'autre est le secret du Très-Haut, et l'objet de notre adoration. Que de grandes leçons y sont renfermées pour notre salut ? Il est bien sûr que le Verbe éternel peut tout ce que peut son Père, et le Saint-Esprit tout ce que peuvent le Père et le Fils, puisque tous trois ne font qu'un Dieu; mais la *propriété* du Père est d'engendrer de toute éternité son Verbe; et sans prétendre borner en rien les desseins infinis de Dieu, nous savons de lui-même que cette génération éternelle du Verbe est le grand moyen de notre salut, puisque le *Verbe s'est fait chair* pour nous sauver. C'est là la *propriété* du Fils: il est engendré et il s'est fait homme. La *propriété* du Saint-Esprit est de procéder du Père et du Fils par l'amour ineffable qui les unit; et c'est une émanation de cet amour qui, par un miracle visible, est descendue sur les apôtres, et qui descend dans nos cœurs par une invisible opération. Nous pouvons très-bien concevoir que ces *propriétés* qui constituent les personnes, la génération, la filiation et la procession, sont incommensurables

---

personis proprietas, et in essentiâ unitas, et in majestate adoretur æqualitas. Préface de la Trinité. Ce sont les termes de la foi, consacrés par l'Église dans les saints Conciles. « En « confessant le Dieu éternel et véritable, nous adorons dans « la Trinité la propriété des personnes, l'unité de nature « et l'égalité de grandeur. » Voyez le Catéchisme du Concile de Trente, où toute la doctrine de l'Église est si parfaitement expliquée.

et ne se confondent point dans l'*unité*, puisque celui qui engendre ne peut être engendré, et celui qui procède ne peut être les deux personnes dont il procède. Il n'y a donc d'*unité* que dans la nature divine, absolument la même dans les trois personnes. Je sens bien que mon intelligence est loin de pouvoir atteindre à cet ordre de vérités éternelles; mais je sens tout aussi profondément qu'il n'y a rien là qui la blesse et la repousse. Je sens, au contraire, que cet ordre sublime ne peut être que divin, d'abord parce qu'il n'a pu nous être révélé que par Dieu même, puisque assurément l'homme n'a jamais pu concevoir rien de semblable; ensuite, parce que de cet océan de lumières célestes, qui sont à une si grande distance de moi, découle un fleuve de bénédictions et de graces, une source immense de bonté et de miséricorde qui se répand dans mon cœur, et remplit tous les vœux et tous les besoins.

Qui avait appris à Job, à ce juste affligé, figure si frappante de Jésus-Christ, à ce juste qui se rend à lui-même, sur l'innocence de sa vie, un témoignage que Dieu ne dément pas, qui lui avait appris à dire au Seigneur: « Qui pourra « rendre pur celui qui est né d'une femme im« pure? N'est-ce pas vous seul qui le pouvez, « vous qui êtes l'unique? *Quis potest facere mun« dum de immundo conceptum semine? nonne « tu qui solus es?* » Certes, il n'y a que l'inspi-

ration qui ait pu mettre ces paroles dans sa bouche. Je vois donc avec lui, par le sens de la foi, qui est le seul infaillible, je vois que cette souillure originelle n'a pu être lavée que par la toute-puissance unie à la miséricorde, que le Verbe, le médiateur promis dès le commencement, a pu seul effacer cette tache, et nous rendre nos droits à l'immortalité, perdus par le péché d'Adam, qui dès-lors nous condamnait à la mort éternelle, parce que *rien de souillé* ne peut entrer dans le royaume des cieux; que le sacrifice du Sauveur étant d'un prix infini, a eu son effet, dès qu'il a été offert à la justice par l'amour; qu'en conséquence, personne n'a péri, ni ne périra pour le péché d'origine, puisque la grace de Jésus-Christ, mort pour tous, assure à tous des moyens de salut suffisants, si la mauvaise volonté de l'homme ne s'y refuse pas.

Obj. — « Mais est-il bien possible de com-
« prendre qu'un Dieu puisse se résoudre à se
« faire homme, et consentir à souffrir tout ce
« que Jésus-Christ a souffert, pour sauver les
« hommes? N'y avait-il donc que la mort du Fils
« qui pût satisfaire la justice du Père? S'il n'a souf-
« fert d'ailleurs et s'il n'a pu souffrir et mourir
« que dans son humanité, comme on nous le
« dit, pourquoi nous dit-on, en même temps,
« *qu'un Dieu est mort pour nous?* Voltaire a-t-il
« tort de répondre à Rousseau qui s'écrie, que si
« la mort de Socrate est d'un sage, celle de Jésus-

« Christ est d'un Dieu? *Au nom du bon sens*, « *qu'est-ce que la mort d'un Dieu?* »

Je suivrai l'objection dans tous ses points.

Fénélon, le sensible Fénélon ne répondait à la première question que par ces mots d'un apôtre : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour « lui son Fils unique. » *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* Il répète souvent ces paroles (1) avec l'accent d'une ame qui les a senties. C'est à lui, c'est à un Augustin, à un Bossuet (2), à tous ceux qui, *blessés de l'amour divin*, *vulnerati Christi caritate*, se sont approchés de la source de cet amour, autant qu'il est permis à l'homme, c'est à eux seuls qu'il appartient de parler dignement de cette charité céleste, si étrangère au monde, parce que le monde *est mauvais et ne connaît pas* Jésus-Christ. *Mundus te non cognovit.* Pour moi, livré si long-temps au seul amour de ce même monde, je me sens beaucoup trop indigne de soutenir ce langage, et trop incapable d'y atteindre. Trop heureux du moins que mon cœur l'entende, je n'ose le confier à ma bouche si long-temps coupable, et à

---

(1) Voyez les *Lettres Spirituelles.*

(2) Voyez ses *Méditations sur l'Évangile*, où il a répandu un pathétique doux et abondant, que ne lui supposent pas d'ordinaire ceux qui ne le croient que sublime, d'après ses Oraisons funèbres, quoique celles-ci mêmes soient pleines de pathétique, mais d'une autre espèce, et approprié au genre.

une plume si long-temps profane. J'avoue aussi que toutes les fois que j'arrête mon esprit sur ce prodige de la bonté divine, toutes mes idées se confondent et se perdent dans cet immense espace qui sépare et rapproche à-la-fois l'homme pécheur et le Dieu sauveur. Je sens d'ailleurs que plus Dieu est bon, plus l'homme est mauvais; que plus Dieu est bienfaisant, plus l'homme est ingrat, et je suis prêt à dire au Seigneur, comme le patriarche, *Retirez-vous de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur.* Faut-il que votre bonté m'accable encore plus que votre justice?

Mais bien loin qu'à ce trouble de mes pensées se mêle la moindre tentation de doute; au contraire, tous les mouvements de mon cœur tendent à raffermir encore ma foi. Ici elle se rassied plus ferme que jamais: je conçois distinctement qu'ici le renversement de toutes les pensées humaines est la conséquence et la preuve de la vérité divine. Et Dieu serait-il bon comme Dieu, s'il l'était à la mesure de l'homme? Non, grand Dieu! mon cœur ne se rétrécira pas dans les bornes étroites de mes connaissances. Ce cœur a plus de sentiments et de désirs que mon esprit n'a de pensées, et vous êtes *plus grand que ce cœur: major est Deus corde nostro.* Ce que j'ai le plus de peine à concevoir, c'est que l'homme se plaise à repousser par un orgueil déplorable ce qu'il devrait aimer à croire par le sentiment de ses misères. Il semble que notre ingratitude veuille

disputer contre la bienfaisance divine, et s'obstine à la rejeter, faute de pouvoir la comprendre. Quelle démence que celle qui dit au Maître de la nature : « Je ne veux pas de tes bienfaits, « parce que je ne saurais les expliquer. » Hélas! n'est-ce pas ainsi que je vous parlais moi-même, ô mon Dieu! tant qu'un fol amour-propre m'a séduit? Et alors vous m'abandonniez à mon aveuglement; et aujourd'hui que vous en avez eu pitié, j'entends votre Esprit qui me répond : « Malheureux, si mes mystères sont au-dessus de « ton ignorance, j'ai mis du moins mes secours « à la portée de tes besoins; et cela ne devait-il « pas te suffire? Si mes bienfaits dépendaient de « tes faibles conceptions, en est-il un seul dont « il te fût permis de jouir? Tu jouis de tout sans « rien connaître, et sans même y penser; et si « tant de miracles ne m'ont rien coûté pour sou- « tenir un moment la frêle enveloppe de ton ame « immortelle, prétendrais-tu borner les moyens « de ma puissance et de ma bonté, quand il s'a- « git de sauver cette ame que j'ai marquée en la « créant du sceau de mon immortalité? Si cette « ame m'est assez chère pour que je veuille l'as- « socier à moi-même éternellement, t'est-il donné « de pénétrer dans les trésors de ma miséricorde, « et d'entrer en confidence des actes de mon « pouvoir? Insensé! tu ne peux savoir ni com- « bien je suis bon, ni même combien tu es mau- « vais. Quoi! tu es si mauvais, et tu veux conce-

« voir à quel point je puis aimer ma créature!
« Ni la dureté de ton cœur ne peut le sentir, ni
« la petitesse de ton entendement ne peut l'aper-
« cevoir. L'enfant qui suce le lait de sa mère sait-
« il combien il en est aimé? Sait-il par quel mé-
« canisme indépendant de sa volonté ses lèvres
« aspirent la nourriture que j'ai placée pour lui
« dans les réservoirs maternels? Eh bien! ap-
« prends donc une fois que c'est ainsi que j'anime
« et nourris toute la création par une foule de
« moyens, qui sont des prodiges pour vous qui
« ne pouvez pas les connaître, et qui tous en-
« semble ne sont qu'un seul et même acte de ma
« volonté bienfaitrice. Ainsi tout subsiste et se
« meut selon mes desseins immuables, et jus-
« qu'au terme marqué, sans que la curiosité et la
« révolte, également vaines, puissent un moment
« ni embrasser, ni arrêter mon ouvrage. Ainsi
« l'impie se sert, pour me blasphémer, de l'or-
« gane que je lui ai donné, et je n'étouffe encore
« ni son organe, ni ses blasphèmes. Il lève vers
« mes cieux le regard de l'orgueil, et je ne ferme
« point encore ses yeux, et n'éteins point le
« jour qui les éclaire. Il refuse de tenir de moi
« la vie, et je ne la lui ôte pas; de recevoir de
« moi l'aliment qui le nourrit, et je ne défends
« pas à la terre de le lui donner. Je pardonne
« long-temps, sans doute, et comme l'homme ne
« pardonne pas; mais vous passez et je demeure.
« Je ne me plais point à écraser l'argile que j'ai

« pétrie, ni à fouler la poussière que j'ai animée.
« Mon Fils, mon Verbe, placé de toute éternité
« par mon amour entre ma créature pécheresse
« et ma justice, étend sans cesse ses bras vers le
« trône de mes miséricordes, et les ouvre en
« même temps au repentir de mes enfants égarés.
« Mais s'ils sont jusqu'au bout ingrats et rebelles,
« ceux qui auront rejeté ma clémence dans le
« temps qui est encore à eux, pourront-ils se
« plaindre d'éprouver ma justice dans l'éternité
« qui n'est qu'à moi? »

Une des causes principales de nos erreurs sur tout ce qui est de Dieu, c'est que nous raisonnons toujours selon le temps, et qu'il agit toujours selon l'éternité. J'avoue que cette espèce de contrariété entre lui et nous est toute naturelle; mais elle n'en est pas moins dangereuse, et c'est pour cela que l'Écriture la combat sans cesse. Mais réfléchit-on assez sur l'Écriture, qui pourtant est le dépôt de toutes les vérités! On prend pour des redites oiseuses ces avis si souvent répétés, parce qu'ils sont bien plus souvent oubliés. On s'imagine qu'il suffit de savoir une fois que Dieu est éternel, et l'on ne songe pas combien cette seule idée entraîne de conséquences qu'il faudrait étudier par la réflexion. Les écrivains inspirés y songeaient, et c'est pour cela qu'ils opposent si souvent à l'instabilité de ce qui passe la durée, de Dieu qui ne passe point. *Tu autem, Domine, in æternum permanes.* C'est

ce qu'ils répètent à tout moment et de toutes les manières. Est-ce donc sans raison? Non assurément; et quiconque réfléchira comme eux, le répétera dans son ame encore plus souvent qu'eux dans leurs écrits. Il avouera qu'il nous est impossible de mesurer aucune des opérations divines sur nos pensées. Un païen (et ce n'est pas la seule fois que leurs aperçus ont été un reproche pour nos doutes et notre incrédulité), un poëte latin a dit : *Carior est superis homo quàm sibi.*

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même (1).

Et pourtant l'homme s'aime par-dessus tout : quel bonheur, si cet amour était aussi-bien ordonné qu'il est puissant! C'est ce que Juvénal ne pouvait pas savoir : il ne voyait que le bien que fait à l'homme ici-bas la Providence divine; et ceux à qui la révélation apprend que ce bien n'est rien en comparaison de celui que Dieu nous destine dans une autre vie, que la perte éternelle de ce bien éternel est un malheur dont nous ne pouvons pas avoir ici l'idée entière, et dont la seule pensée fait frémir; ceux-là disputeront à *notre Père* le pouvoir de surpasser nos idées dans ce qu'a pu faire sa bonté paternelle pour sauver ses enfants d'un malheur qui n'a ni mesure ni terme!...

---

(1) C'est M. Ducis, qui dans une de ses tragédies a placé ce vers, traduit mot à mot de Juvénal.

Un homme a été assez malheureux pour oublier pendant quarante ans le Dieu dont il reconnaissait l'existence, pour blasphémer la loi que ce Dieu même a donnée aux hommes, et tourner contre lui les talents et les dons qu'il en avait reçus. Ce Dieu, par un prodige de sa grace, qui succède à un prodige de patience, change en un moment cet homme, à qui certainement il ne devait rien que des châtiments. Il daigne parler à son esprit et à son cœur par la simple lecture des livres saints, que jusques-là il avait négligés. Le voile tombe, et, en devenant chrétien, il aperçoit qu'il avait même perdu le droit d'être compté parmi les hommes, et, que si on lui faisait justice, on le reléguerait, en punition de son orgueil et de ses désordres, parmi les animaux qui paissent l'herbe des champs. Il compare alors ce long et inexcusable endurcissement à la bonté qui l'en a retiré, et qui lui promet encore grace entière, si son repentir est sincère et durable. Ce contraste est fait pour consoler son cœur, mais il effraie sa raison. Il se juge, il lève les yeux vers le ciel et les rabaisse sur lui-même, et quelque chose est en lui qui dit et répète : « La justice qui est en toi ne te pardon« nerait pas tes fautes. » Il est prêt alors à douter de la miséricorde, tout prêt à désespérer du pardon qui lui est promis. Mais cette même voix lui crie : « Misérable! que vas-tu faire! tu te crois « juste en condamnant tes fautes, et tu vas les

« combler sans retour en désespérant de ton Dieu. « Tu vas lui faire une injure cent fois plus cri- « minelle que toute ta vie. Tu vas toucher au der- « nier terme de l'ingratitude que tu te reproches. « Ne te pardonne jamais toi-même : tu as raison en « cela. Mais il t'appartient bien de savoir ce que « peut pardonner celui qui *a tant aimé les hom- « mes, qu'il a donné son Fils pour les sauver!* »

Soyez béni, soyez loué, soyez glorifié, ô Dieu grand et bon! Vos mystères ne sont pas proportionnés à ma raison : je vous en rends graces : ils le sont à mes misères. Où en serais-je, si vous n'étiez pas infiniment meilleur que moi? Où en serais-je, si vous ne pouviez faire pour moi que ce que je puis imaginer? Ah! tous vos mystères sont divins; car l'homme n'a jamais pu penser et dire ce que vous seul êtes capable de faire. Oui, je me crois racheté par le sang de votre Fils : c'est lui qui me l'a dit, et je le crois. Son sang atteste sa parole : ce qu'il a dit, il l'a fait, et un Dieu seul pouvait l'un et l'autre. On ne peut croire que par l'amour et la reconnaissance, ce qui est l'ouvrage de l'amour bienfaisant. L'homme n'est aveugle que parce qu'il est ingrat. O vous, qui *avez tant aimé les hommes*, éclairez les aveugles et touchez les ingrats!

On demande ensuite si Dieu, qui peut tout, n'avait pas d'autre moyen de nous sauver que d'immoler son Fils, et de faire tomber sa justice sur l'innocence, afin de faire grace aux coupables?

Le plus simple bon sens répondra par deux propositions également incontestables : 1° Que celui dont les moyens sont infinis peut seul les connaître tous ; 2° que, parmi tous ces moyens également dignes de lui, l'Être grand, juste et bon par essence, a nécessairement choisi ce qui était le mieux adapté au bien de sa créature. Ces deux assertions sont évidentes ; mais elles seraient stériles, comme toutes les conceptions purement humaines, si la foi qui les féconde toutes ne nous découvrait au moins ce que nous sommes ici-bas capables de voir et de sentir de la sublimité des mystères du salut, et ne nous montrait dans leurs conséquences et dans leurs effets un admirable rapport avec l'instruction et la justification de l'homme régénéré en Jésus-Christ. Je ne m'engage point à creuser ici toutes ces adorables profondeurs, dont il ne me convient d'approcher qu'en tremblant. Toutes ces vérités sont déposées dans nos livres saints, et ont été heureusement développées par ces docteurs de l'église que Dieu même avait pénétrés de son Esprit. Mais il ne faut pas croire qu'ils soient les seuls à qui Dieu ait donné la connaissance et le sentiment de ses bienfaits. Non, *il n'a point acception de personnes. Non est acceptio personarum apud Deum.* Toute créature humble et aimante peut puiser à cette source de lumière qui ne tarira point dans la durée des siècles éternels. Il a des graces pour tout le monde : il les

manifeste dans les uns et les cache dans les autres. Ce ne sont pas même ses apôtres, les disciples de son choix, dont il loue le plus la foi dans l'Évangile : c'est un centurion, c'est une pauvre femme née dans l'idolâtrie, dont il daigne parler (s'il est permis de s'exprimer ainsi) avec une sorte d'admiration : c'est de leur foi qu'il fait l'éloge, en s'écriant : *En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Non inveni tantam fidem in Israël.* Ce n'est pas aux savants et aux grands esprits qu'il promet son royaume ; c'est aux *pauvres d'esprit* (1), c'est-à-dire à ceux qui sont *pauvres* de leur esprit propre et riches du sien, qui sentent le vide de leurs connaissances et la pléni-

(1) Un évêque faisant la visite de son diocèse, entra chez une pauvre femme fort âgée, qu'on lui avait indiquée comme étant l'édification de son village. Entre autres questions, il lui demande quels sont les livres de piété qu'elle lit le plus souvent. — Monseigneur, je ne sais pas lire. — Mais vous faites au moins beaucoup de prières à Dieu ? — Monseigneur, je ne sais que mon chapelet, *Pater, Ave, Credo. Mais je ne l'achève pas souvent, quoique je le commence dix fois le jour. — Comment donc ? — C'est que quand je commence à dire Notre Père, je ne conçois pas comment le bon Dieu est assez bon pour vouloir qu'une pauvre créature comme moi l'appelle son père, tandis que je ne sais seulement pas mon catéchisme ; et j'avoue que ça me fait souvent pleurer, et puis je n'achève pas mon chapelet.* L'évêque, qui avait lui-même les larmes aux yeux, se retourne vers ceux qui l'accompagnaient : *Messieurs, voilà une prière qui vaut bien toutes les nôtres. Continuez, ma bonne, et priez toujours de même.*

tude des siennes. *La science enfle et la charité édifie*, disait cet éloquent apôtre à qui un magistrat romain reprochait *trop de littérature*, *nimiæ litteræ;* et lui-même tremble d'être condamné, après avoir appris aux autres à se sauver: tant l'esprit de notre sainte religion n'est autre chose qu'humilité et amour! Qui nous dira combien de pensées célestes ont été données à ces anciens anachorètes, qui n'avaient quitté le monde que pour méditer Dieu? Qui nous dira tout ce qu'ils voyaient dans l'immensité de ses mystères, et particulièrement dans celui d'un Dieu fait homme? Ce que nous savons, c'est qu'ils y pensaient sans cesse, et ne croyaient jamais y avoir assez pensé: c'est là ce qui remplissait leurs jours, et souvent même leurs nuits, et ce qui les attachait à leur solitude. Ce que nous savons, c'est que ces mystères, qui sont les grandeurs et les miséricordes de Dieu, sont aussi l'objet continuel des adorations des anges et de tous les habitants du ciel, et que l'éternité ne sera pas trop longue pour les bénir et les adorer dans leur auteur.

L'incarnation nous apprend quel éloignement le péché avait mis entre l'homme et le Créateur; et il suffit de lire l'histoire avec réflexion, pour sentir à quel excès la nature humaine était dégradée sous tous les rapports, par toutes les abominations qui étaient la suite et la conséquence de l'abominable idolâtrie. La disparution des mœurs publiques dans les grands empires, et

même dans les petites républiques, était au point que la peinture qu'en ont faite les historiens et les poëtes a fait dire avec raison (1), que nos contemporains les plus vicieux pouvaient presque se croire d'honnêtes gens en comparaison des anciens. Je sais que nous commencions à nous en rapprocher depuis le règne de l'irréligion, et que les mœurs *révolutionnaires* ont encore été au-delà; mais cela même confirme ce qui a été dit, puisque l'impiété et la révolution, nous ramenant réellement à l'idolâtrie, joignaient à ce crime celui de l'apostasie la plus horrible, dont au moins les anciens furent exempts. Il était donc juste et dans l'ordre de la Providence, que des chrétiens révoltés contre le vrai Dieu tombassent au-dessous des adorateurs des faux dieux, comme les Juifs quand ils abandonnaient le Dieu d'Israël. La plus terrible punition de l'homme impie, c'est que Dieu l'abandonne à lui-même, comme il le dit en parlant en son propre nom dans un des psaumes où il reproche aux Israélites leur infidélité : « Je les ai abandonnés aux désirs de leur « cœur, et ils ont marché selon leurs caprices (2). »

C'est ici que l'on aperçoit toute la vérité et toute l'étendue des idées et des termes de la phi-

---

(1) Voyez entre autres la préface de la traduction de Juvénal, par M. Dusaulx.

(2) *Dimisi eos secundùm desideria cordis eorum : ibunt in adinventionibus suis.*

losophie chrétienne, de cette véritable philosophie dont saint Paul a été le plus grand maître, et qui ne peut être méprisée que par l'ignorance irréligieuse. *Le vieil homme*, l'homme d'Adam, avait subi l'arrêt que nous avons tout-à-l'heure entendu, et il le fallait, car la parole divine ne peut pas être vaine. *Non revertetur ad me vacuum. Ma parole ne reviendra pas à moi sans effet.* L'homme d'Adam était tombé dans la mort, c'est-à-dire qu'il n'avait plus de droit à la vie qui est en Dieu, depuis qu'il était né dans le péché, qui est la révolte contre Dieu. Dieu lui avait retiré les lumières et les graces spéciales que l'on ne peut trouver que dans la communication avec lui; et nous lisons dans l'Écriture qu'excepté les justes prédestinés en Jésus-Christ par un don de la miséricorde divine, dont Dieu ne doit compte à personne, un Abel, un Seth, un Hénoch, un Noé, etc., d'ailleurs, *toute chair avait corrompu sa voie*, lorsqu'au dix-septième siècle de la création, le déluge de la vengeance divine couvrit la terre qu'inondait un déluge de crimes. Alors dans le vaisseau réparateur, qui figurait le grand vaisseau de l'église de Jésus-Christ, comme le déluge figurait la destruction du globe au dernier jour, Noé prépara et conserva pour une meilleure espérance la régénération nouvelle que le Rédempteur devait sauver. La vocation d'Abraham et de sa race fut le premier fondement de cet édifice figuratif, de cette ancienne loi qui devait précé-

der la loi de grace, et en offrir pendant tant de siècles les images et les promesses. Dieu, en se choisissant un peuple, en le séparant de tous les autres, en se manifestant à lui seul, lorsqu'il était encore ignoré de toute la terre, nous enseignait cette vérité par-tout et si souvent confirmée dans tous les faits de l'histoire juive, et dans toutes les leçons des deux Testaments, que ses élus dans toute la durée des temps sont un peuple à part, un peuple qui est dans ce monde, mais qui n'est point de ce monde et n'a point d'esprit, parce que l'esprit du monde est l'ennemi de Jésus-Christ: *Mundus me odio habuit.* (Saint Jean.) Que c'est pour ces élus de l'éternité, et pour eux seuls, que le monde du temps subsiste jusqu'à ce que leur nombre soit rempli et l'œuvre de Dieu consommée. Ce n'est pas encore ici le lieu de justifier cette vérité devant l'orgueil humain qu'elle révolte : elle appartient à l'article de la prédestination. Mais cette vérité, je le répète, est un fait révélé dans les saintes Écritures, et nous n'en sommes plus à constater la révélation, mais à en examiner l'esprit : nous pouvons seulement observer ici que dans cette même histoire du peuple choisi pour connaître Dieu, du peuple appelé à l'adorer et à le servir, le Dieu d'Israël semble avoir pris soin, non pas de nous expliquer le secret de ses voies que lui seul peut connaître, mais de nous en faire sentir l'équité, et d'obvier à la témérité de nos reproches. En effet,

tous les enfants d'Abraham reçoivent les mêmes instructions, sont témoins des mêmes prodiges opérés successivement en leur faveur, dépositaires des mêmes oracles et des mêmes prophéties; et cependant le grand nombre est souvent égaré et rebelle, au point qu'en lisant leur histoire, nous avons peine à concevoir tant d'aveuglement, d'obstination et d'ingratitude; c'est l'impression la plus fréquente que cette lecture fasse éprouver; il n'y a peut-être personne qui ne l'ait sentie; il nous semble qu'avec tant de secours nous n'aurions jamais été si coupables; et nous oublions que nous en avons reçu de bien plus grands, comme on le verra démontré dans le second livre de cet ouvrage. Nous prononçons ainsi, sans y penser, notre propre arrêt, qui nous sera répété un jour devant celui qui voit toutes nos pensées, et qui nous demandera quelle excuse nous pouvons avoir devant lui, quand les Juifs n'en ont pas devant nous. Saint Jean, dans la Jérusalem céleste, ne nous montre que douze mille ames de chaque tribu d'Israël; et, soit que ce nombre soit littéral ou mystérieux, il est au moins hors de doute qu'il désigne une classe particulière qui n'est pas la multitude. Et que s'ensuit-il? Que notre volonté a été corrompue par le péché bien au-delà de ce que nous pouvons en croire; et que si le Sauveur nous en a remis la peine (1)

---

(1) Que l'on appelle, en théologie, *la peine du dam*, la damnation.

au prix de son sang; s'il nous a remis en grace avec son Père, il n'a pas dû cependant nous mettre dans une condition meilleure que celle d'Adam lui-même; qu'il nous a laissé notre libre arbitre toujours faillible, mais avec tant de moyens d'en rectifier la perversité, avec une telle abondance de secours naturels et surnaturels (1), que la plus grande preuve et le dernier excès de cette perversité même serait de nier qu'il n'ait fait pour nous ce qu'une bonté infinie est seule capable de faire, et que notre crime le plus inexcusable sera de l'avoir méconnue et de nous y être refusés.

Avec quelle étourderie on demande tous les jours, au nom de la *raison* et de la *philosophie*, si Dieu, qui peut tout, n'était pas le maître de faire grace au genre humain, sans qu'il eût besoin d'être *racheté d'un si grand prix*..... Mon Dieu! je ne m'étonne pas que vous ayez tant de pitié de nous, et que vous pardonniez si longtemps: ce n'est pas seulement parce que vous êtes bon et sage; mais c'est aussi que nous sommes bien aveugles et bien insensés. Mon Dieu! qu'est-ce que sait l'homme de ce qui est important à savoir quand il ne veut pas l'apprendre de vous? En vérité, l'expression manque pour

---

(1) *Secundùm divitias gratiæ ejus, quæ superabundavit in nobis.* (Saint JEAN.) *Abundavit Dominus ut averteret iram suam.* (Ps. 77.)

caractériser l'extravagance humaine, quand elle entre en discussion avec vous; et je n'accuse ici personne plus que moi-même; car combien de fois n'ai-je pas dit aussi ces impardonnables sottises! Impardonnables assurément, puisque je me piquais de parler en philosophe, et il eût suffi de l'être en effet pour ne pas déraisonner ainsi. La révélation peut seule, il est vrai, graver dans notre cœur le sentiment de vos miséricordes et l'amour de votre sagesse; et c'est alors que vous nous laissez approcher de la lumière qui est en vous, et que vous commandez aux ténèbres de s'écarter. *Eratis aliquandò tenebræ; nunc autem lux in Domino.* Mais sans doute aussi c'est assez de rejeter votre révélation pour perdre même les lumières naturelles. Comment un homme instruit peut-il oublier que les opérations de la justice divine ne peuvent être arbitraires comme celles de la justice humaine? Comment s'imagine-t-on que Dieu peut pardonner ou punir, comme l'homme pardonne ou punit si souvent, selon le caprice, la fantaisie, l'impression du moment; en un mot, selon tous les mobiles plus ou moins frivoles qui tournent à tout vent nos pauvres têtes? Non, il n'y a pas d'idée qui ait plus souvent trompé l'homme, et qui lui ait fait dire plus d'absurdités que cette idée même qui devait le rendre si réservé et si raisonnable, celle de la toute-puissance de Dieu; et pourquoi? C'est qu'il la sépare presque toujours de ses autres attributs,

dont l'accord est sa perfection. Dieu peut tout : il semble qu'avec ce mot on a tout dit. Oui, il peut tout ce qui est souverainement juste et sage ; et c'est pour cela même qu'il ne peut ni penser, ni agir comme nous. Quoi de plus fort et de plus téméraire que de prétendre lui marquer quand et comment il peut pardonner ou punir! C'est donc en vain qu'il nous avertit à tout moment qu'il n'est point semblable à l'homme, que c'est même le propre de notre iniquité de supposer en lui cette ressemblance. *Existimâsti, iniquè, quòd ero tui similis. Homme injuste, tu t'es persuadé que je serai semblable à toi.* (Ps.) Et n'est-ce pas là ce qui abuse tant de pécheurs? Ne s'arrangent-ils pas en eux-mêmes un tribunal où toutes leurs excuses sont bonnes, et où ils finissent par s'absoudre, ou du moins par se faire grace au nom de celui qui seul sait quand il doit la faire? Ah! les criminels du moins ne s'abusent pas sur la jurisprudence de la terre, comme nous sur la justice du ciel; et l'on a vu de nos jours une bande de malfaiteurs (1) s'amuser dans leur prison à se faire leur procès dans toutes les formes légales; et ils avaient jugé comme le Châtelet. Je le conçois; mais l'homme juger comme

(1) Le fait est certain : il se passa à la Conciergerie quelques années avant la révolution; et l'on conçoit bien que ce ne peut pas être depuis; car alors tout ce qui avait mérité les galères, la corde ou la roue, aurait mérité des récompenses.

Dieu! Ah! la prétention est trop forte. Il nous défend même, à moins que ce ne soit une fonction sociale, de prononcer sur nos frères; et la raison en est péremptoire; c'est que nous ne voyons que le dehors, et que l'intérieur nous échappe. Aussi quels jugements nous portons! A toute heure nous reconnaissons nos erreurs en ce genre, même dès ce monde: que sera-ce dans l'autre, au jour où tout sera manifesté? J'attends la sagesse humaine à ce jour-là: je crois qu'elle y jouera un beau rôle!... *Deus, judica terram... exsulta tu qui judicas terram; redde retributionem superbis... constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniàm homines sunt. Seigneur, jugez vous-même la terre... levez-vous, vous qui jugez la terre, et rendez aux superbes ce qu'ils ont mérité... établissez sur eux un législateur, afin que les peuples sachent qu'ils sont des hommes.* (Ps.) Ce n'est pas moi, Seigneur, c'est votre Esprit qui parle ainsi par la bouche de votre prophète; et qui doit plus que moi redouter vos jugements? Mais c'est vous-même encore qui avez dit: « Qui regarderai-je dans ma « miséricorde, si ce n'est le pauvre au cœur con- « trit, que mes paroles remplissent de crainte? « *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum et « contritum et trementem sermones meos?* »

C'est Jésus-Christ qui est ce législateur et ce juge, législateur dans son premier avènement et juge dans le second; mais c'est le premier qui

seul nous occupe ici. C'est Jésus-Christ qui est venu détruire le *vieil homme* et créer le nouveau. Il est le nouvel Adam, de qui Dieu a eu de nouveaux enfants et a préparé ses élus. *Il a fallu, oportuit*, pour réparer notre nature déchue, que l'Homme-Dieu s'en révêtît lui-même; et, sans rechercher pourquoi *il a fallu*, il me suffit de reconnaître ici tout l'amour d'un Dieu, pour en adorer toute la sagesse. Je vois que nos maux étaient bien grands, puisqu'*il a fallu* cet inappréciable remède, et par les effets qu'il a produits, et que seul il pouvait produire, je vois qu'il était divin. Il ne s'agissait pas seulement de pardonner, il fallait nous rendre dignes du pardon. Il ne s'agissait pas seulement d'ouvrir le ciel aux justes de l'ancienne loi; il fallait y appeler tous ceux qui naîtraient dans la nouvelle; et qui peut ouvrir le ciel, si ce n'est l'amour? Et l'homme, depuis qu'il naissait pécheur, savait-il aimer Dieu? En vain ce Dieu en avait fait le commandement exprès au seul peuple qu'il avait daigné se réserver : ce peuple ne l'avait pas compris, leur cœur était de pierre, *cor lapideum;* et leur Dieu lui-même disait à Moïse : « Qui leur donnera un « cœur? » Il disait par la bouche de Jérémie : « *Quand le temps sera venu*, j'imprimerai mes « lois dans leur esprit, et je les graverai dans « leur cœur. » Un David inspiré par lui disait, il est vrai, *Diligam te, Domine, fortitudo mea: Je vous aimerai, Seigneur qui êtes ma force. Dilexi,*

quoniam exaudiet Dominus vocem orationis meæ. J'aime mon Dieu, parce que mon Dieu exaucera la voix de ma prière. Ce langage était celui des patriarches, des prophètes, des justes; mais il était inconnu au reste des hommes; et vous qui, sans savoir ce que vous dites, répétez que Dieu peut tout, croyez-vous qu'il puisse sauver celui qui ne l'aime pas? Non; car en lui tout est dans un ordre parfait, et il répugne que Dieu réunisse à lui celui qui n'a pas appris à l'aimer. Mais comment cette science divine pouvait-elle être rendue à l'homme pécheur? Apprenez donc ce qu'elle a dû coûter, et en révérant l'ouvrage de Dieu, laissez-lui du moins le soin d'accorder sa justice avec sa bonté. Les foudres de Sinaï, les nuages qui descendaient sur le tabernacle, et d'où s'échappait en rayons et en éclairs la gloire du Tout-Puissant, les rochers devenus des sources sous la verge de Moïse, la mer s'ouvrant devant les Israélites, et retombant avec tous ses flots sur les Égyptiens, enfin les astres mêmes pour la première fois arrêtés dans leur marche. Certes ce sont là de grands coups de la Toute-Puissance; et nous avons déja observé qu'ils n'avaient pas suffi pour rendre fidèle le peuple qui en était le témoin et l'objet. L'incrédulité les nie, parce qu'elle ne les a pas vus; et pourtant il en est de plus grands qu'elle ne nie pas, parce qu'on les a vus dans tous les temps, qu'on en voit même encore de semblables, et qu'on les verra toujours.

L'incrédulité ne niera pas que les saints n'aient aimé Dieu : il suffit, pour n'en pas douter, de lire leur vie et leurs écrits. Eh bien! si l'incrédulité était capable de réfléchir, elle serait mille fois plus étonnée de ce genre de miracles (1) que de tous ceux de Moïse. Ceux-mêmes de la puissance de Jésus-Christ, quand il ressuscitait les morts, étaient bien moins étonnants que ceux qu'a opérés sa grace, depuis qu'il nous l'a donnée avec son sang. Ah! c'est que les plus grands miracles sont en effet ceux qui se font dans le cœur, et ce sont ceux de nos mystères. Je conçois parfaitement que Dieu commande à la nature : il n'a qu'à vouloir. Mais comment il peut commander au cœur de l'homme, vicieux et libre, comment il peut le changer entièrement, sans détruire sa liberté, lui laisser cette liberté sans laquelle il ne pourrait rien mériter, et la mouvoir en même temps par une force intime, sans laquelle il ne pourrait rien faire; c'est là ce qui demande à-la-fois toutes les perfections divines : c'est là ce dont notre esprit ne pourrait avoir d'idée, quand il est impossible à notre cœur d'en avoir le moindre doute; c'est là le secret de la Divinité, et c'est l'ouvrage de Jésus-Christ; c'est le bienfait de l'incarnation.

Avez-vous quelquefois songé combien il est

(1) Les objections contre ce qu'il y a de prodigieux dans la vie des Saints, se trouveront au chapitre *des Saints*.

difficile à l'homme, naturellement tout à lui, de se donner tout à Dieu! combien il est difficile à l'homme, naturellement tout aux objets du monde et du temps, de s'élever tout entier aux objets du ciel et de l'éternité? Cette difficulté est si réelle et si avouée, qu'elle est la première excuse de tous les mondains, et leur première réclamation contre la doctrine de l'Évangile. Mais l'excuse est mauvaise, et l'Homme-Dieu (il faut s'en souvenir), en nous apportant tous les secours, nous a ôté toutes les excuses. Il n'y aura aucun moyen de répondre, lorsqu'en faisant passer devant nous tous ces milliers de justes, qui ont marché dans ses voies, il nous dira : « Qui vous « a empêchés d'être comme eux, quand je vous « ai donné les mêmes moyens? *Non poteris quod « et isti et istæ?* (Saint AUGUSTIN.) Quoi! vous « n'avez pas pu ce que pouvaient ceux-ci et « celles-là? » Ainsi les prodiges de la sainteté condamneront le monde; mais ils glorifieront Dieu. La sainteté des élus atteste celle de nos mystères. Le principe est demeuré dans le secret de la sagesse divine; mais les effets ont éclaté par toute la terre. Il est impossible de les nier, à moins d'anéantir les faits publics de dix-huit siècles; et si vous reconnaissez le Dieu qui a fait le soleil, parce que vous voyez le soleil, quoique vous ne compreniez nullement comment il a été fait, reconnaissez donc aussi le Dieu dont la grace a fait des saints, puisque la terre connaît

les saints (1), quoique Dieu seul connaisse le mystère de sa grace; et cette grace est celle de l'incarnation.

Jésus-Christ n'a pas été seulement le Sauveur et le Rédempteur des hommes devant la justice de son Père: il a été pour les hommes un modèle et un moteur. Il fallait leur faire comprendre et sentir que le désordre originel qui est en eux consiste à s'aimer en eux-mêmes et pour eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point aimables, puisqu'ils ne sont pas bons; qu'ils ne devaient donc s'aimer qu'en Dieu et pour Dieu, qui seul peut encore les rendre bons, depuis qu'ils sont nés mauvais; que c'est même pour cela qu'il leur

(1) Que les lecteurs qui voient tous les jours avec quelle haine impudente et quel mépris stupide on parle des Saints dans cette foule de journaux qui n'ont plus, *depuis fructidor*, qu'un même esprit, celui de 93, ne m'objectent pas que les *révolutionnaires* ne reconnaissent pas les Saints. Non, sans doute; et s'ils en connaissaient aujourd'hui, ce ne serait que pour les égorger. Mais aussi qu'on n'oublie pas que je ne saurais descendre à raisonner avec les *révolutionnaires* : on ne raisonne point avec les bêtes féroces, même quand elles ont la figure humaine. On attend qu'il plaise à Dieu, ou de les éclairer par un miracle de sa miséricorde (et celui-là est à la vérité très-rare), ou de les exterminer par un exemple très-ordinaire de sa justice. Plusieurs *philosophes*, et Voltaire lui-même, ont reconnu les vertus des Saints, quoiqu'ils aient plus souvent tâché de les obscurcir; et c'est à eux que l'on répondra dans un chapitre exprès du second livre, *sur les Saints*.

ordonne d'aimer leur prochain comme *eux-mêmes*, ce qui ne serait ni juste, ni conséquent, si l'homme avait droit de s'aimer autrement que comme créature d'un Dieu dont il a reçu et attend tout. Car s'il s'appartenait et pouvait trouver son bien en lui, il serait en droit de s'aimer avant tout, et de se préférer en tout; mais il n'y a que Dieu qui ait ce droit-là, parce qu'il ne peut pas être bon pour lui, sans être bon pour tous, tout au contraire de l'homme, qui devient plus mauvais pour les autres à mesure qu'il veut n'être bon que pour lui. On dira peut-être que c'est là proprement de la métaphysique, de la philosophie : oui, sans doute : c'est celle de l'Évangile à toutes les pages, et elle est comprise tout entière dans le précepte de la charité (1). Je laisse à tout lecteur que Dieu n'a pas entièrement abandonné, à comparer mûrement cette philosophie chrétienne avec celle qui a fait et dû faire la révolution, et qui est en effet *la philosophie* précisément comme la révolution est *la liberté*. Dans l'une et l'autre prenez toujours le mot pour le contraire de la chose, et vous serez dans la vérité : cela ne comporte point d'exception.

C'est donc la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain, qui est le principe de tout

(1) La prétention d'assimiler les vertus du monde aux vertus de l'Évangile et de la grace, sera réfutée dans le second livre.

bien, comme l'orgueil est le principe de tout mal. Mais comment arracher les hommes à cet orgueil qui leur est si cher, que les païens les plus vertueux en faisaient même le fondement et le soutien de leurs vertus? Arracher l'homme à l'amour-propre (1), c'est l'arracher à lui-même; et qui le pouvait, hors Dieu seul? *Il nous a tant aimés* qu'il a envoyé son Verbe, sa parole, sa sagesse, son Fils consubstantiel, qui a daigné descendre jusqu'à notre nature pour l'épurer et la sanctifier en lui et par lui, et lui apporter non-seulement tous les remèdes, mais tous les exemples, comme nous le verrons bientôt; et quoi de plus agissant et de plus parfait que les exemples d'un Dieu! Que la Divinité ait pu s'adapter une forme humaine, ce n'est pas là ce qui peut confondre nos pensées: elles avaient été souvent jusques-là, soit par un aperçu naturel qui nous fait comprendre que la substance intelligente quelconque peut, comme la nôtre, être enveloppée d'une forme sensible; soit que les apparitions des anges, si fréquentes dans l'ancien monde, qui en avait

(1) N'oubliez pas que dans notre langue l'*amour-propre* n'est pas l'*amour de soi*: il n'en est que l'abus et l'excès. L'*amour de soi* est un sentiment naturel et légitime, pourvu qu'il soit rectifié par l'amour de Dieu, comme tous les sentiments qui sont la suite de l'*amour de soi*, et qui, sans l'amour de Dieu, tendent au désordre dans une nature corrompue. Quant à l'*amour-propre*, on sait assez qu'il n'est que le synonyme d'*orgueil*.

besoin, eussent familiarisé toutes les nations avec cette idée des esprits revêtus d'un corps, au moins apparent, pour se communiquer à nous. Mais ici, ce n'était plus une apparence, une forme momentanée : Jésus-Christ a voulu très-réellement prendre notre nature, depuis la naissance jusqu'à la mort, depuis le berceau jusqu'à la tombe, notre nature avec tous ses besoins et toutes ses infirmités, hors le péché seul, essentiellement incompatible avec lui; et ce n'est pas non plus cette exception qui peut nous paraître incompréhensible. Dieu, qui pouvait bien pour nous se faire homme, à force de bonté et d'amour, ne pouvait pas se faire pécheur : il y aurait eu répugnance avec la nature divine qui ne pouvait pas le quitter. Mais ce qui nous confond, et ne doit nous confondre que pour nous instruire et nous toucher, ce qui est aussi attesté comme fait qu'incompréhensible dans nos idées, c'est qu'en même temps qu'il conservait et manifestait, comme Dieu, sa grandeur et sa puissance, il s'abaissait dans son humanité à un excès d'humiliation que nul homme n'était capable d'accepter volontairement. La générosité humaine n'a jamais été et ne peut aller jusques-là : notre nature y répugne. Ce n'est pas là un dévouement humain : l'homme accepte et va même chercher la mort certaine, échangeant sa vie contre les honneurs de sa mémoire : ce sont là les exemples que nous connaissons, ceux des Codrus, des Dé-

cius, des Curtius. Mais nul n'accepte et ne cherche spontanément les outrages et l'infamie du plus affreux et du plus humiliant supplice. Donc si l'homme n'a pu le faire, il ne l'a pas non plus inventé; car il n'imagine en idées morales que ce qu'il croit possible. Au contraire, ce sacrifice est conséquent dans un Dieu Sauveur, qui veut écraser l'orgueil dans l'homme, et lui faire comprendre que sa vraie grandeur n'est pas ici, n'est pas de s'élever un moment devant les hommes, mais de s'humilier devant Dieu, qui l'élevera pour toujours, parce qu'il est seul juge du cœur, et par conséquent seul juge de la véritable vertu. Il n'était donné qu'à un Dieu d'anéantir ainsi les vanités du monde, parce que lui seul est au-dessus du monde. La leçon explique le sacrifice: tout le merveilleux qui est de l'invention de l'homme tend à l'orgueil: le merveilleux qui tend à l'humilité n'est et ne peut être que de Dieu; et c'est celui de l'incarnation.

Je n'ai plus à répondre qu'au dernier article de l'objection. Notre doctrine n'implique point contradiction, en disant qu'*un Dieu est mort pour nous, qu'un Dieu a voulu naître et souffrir pour nous;* et l'on pouvait se dispenser de nous apprendre ce que nous savons, que la Divinité ne peut *naître*, ni *souffrir*, ni *mourir*. Il eût été plus honnête et plus décent, ne parlant pas à des imbécilles, d'examiner dans quel sens nous parlons; et ce sens est très-clair et très-plausible, au lieu que l'objection de nos raisonneurs est un

véritable contre-sens, puisque leurs propres termes, s'ils les entendaient, devraient les conduire au même résultat que nous. En effet, pourquoi Dieu ne peut-il ni *naître*, ni *souffrir*, ni *mourir?* C'est qu'il ne saurait se dépouiller de sa propre nature dans aucune situation quelconque. Je prie le lecteur de ne pas oublier les termes de ce principe. Mais quand il s'est revêtu de la nature humaine (ce qui est prouvé comme possible et comme réel, et ce qui n'est plus même l'objet de la question), assurément il n'a pu, malgré cela, se séparer de sa propre nature, ce qui est impossible dans tous les cas, comme on vient d'en convenir. L'Homme-Dieu réunit donc deux natures inséparables en lui; et s'il n'a pu *naître*, *souffrir et mourir* que dans sa nature humaine, il n'en a pas moins conservé nécessairement sa nature divine, qui même faisait tout le prix de son sacrifice, et y attachait des mérites infinis. Il est donc vrai de dire, si Jésus-Christ est toujours nécessairement Dieu, qu'*un Dieu est né, a souffert, est mort pour nous*, quoique nous ne le disions et ne l'entendions que de Jésus-Christ, *Dieu et homme* tout ensemble. Telle est notre foi, aussi raisonnable que sublime; et si l'on veut consentir à justifier son langage révélé en le rapprochant du langage usuel, prenez garde que nous disons tous les jours qu'un homme est mort, quoique cet homme ne soit mort que dans son corps, et que son ame

soit non-seulement vivante, mais immortelle; et cependant nous disons bien, car l'individu composé d'un corps et d'un ame est en effet mort de même. Nous disons très-bien que l'Homme-Dieu est mort et ressuscité, puisque Jésus-Christ est Dieu et homme, quoiqu'il n'ait pu, en tant que Dieu, ni ressusciter, ni mourir.

Or, en mourant dans son corps mortel, et ressuscitant dans son corps glorieux, il a fait pour nous ce que lui seul pouvait faire, et ce que saint Paul a si bien expliqué. L'humanité en elle-même ne pouvait en nous satisfaire à Dieu : pourquoi? C'est que nous ne pouvons satisfaire à Dieu que par sa propre grace, c'est-à-dire par un repentir d'amour, par la charité, don surnaturel, don que notre liberté peut malheureusement repousser, mais dont elle a toujours besoin pour être mue et pour mériter. Or nous n'avions plus aucun droit à cette grace perdue par le péché. Mais quoi! dira-t-on, la créature peut-elle jamais avoir quelque droit devant son Créateur? Non, sans doute, par elle-même; mais c'est ici que l'on entrevoit du moins *la profondeur des richesses de Dieu, altitudo divitiarum Dei.* Non, ce n'est pas en vain que l'Homme-Dieu a voulu accepter l'immense fardeau des iniquités du monde, *et s'humilier dans son obéissance jusqu'à la mort de la croix : factus obediens usquè ad mortem, mortem autem crucis.* Le sacrifice était d'un amour infini, et par con-

séquent d'un prix infini. Nous ne pouvons pas douter de ce que nous lui devons : les Écritures y sont par-tout formelles, et tant pis pour nous si nous ne reconnaissons pas toute la gloire de nos nouvelles destinées. Il n'y a pas d'orgueil dans celle-là ; car elle est toute à Dieu ; et si l'homme charnel ne la voit pas, c'est à force d'abjection. Oui, l'Homme-Dieu a vaincu en effet la mort, le monde et le péché ; il les a ensevelis avec lui dans le tombeau, et il en est sorti avec l'immortalité promise au premier Adam, et qui nous était rendue par le nouveau. Ainsi la Sagesse suprême, le Verbe par qui tout a été fait, a pour ainsi dire créé l'homme une seconde fois en le renouvelant dans l'ordre spirituel. La créature n'a aucun droit ; mais Jésus-Christ, en se faisant homme et en s'offrant à son Père, nous a donné tous les siens, et son Père, *qui est en lui comme il est dans son Père*, les a tous ratifiés pour jamais. Comme l'obéissance du Fils n'a rien refusé à la justice du père, la bonté du Père ne pouvait rien refuser à l'obéissance du Fils. Le Fils l'a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père « en mon nom, il vous le donnera. Jusques ici « vous n'avez encore rien demandé en mon nom ; « demandez et vous recevrez, afin que votre joie « soit pleine..... Je suis la voie, la vérité, et la « vie : personne ne peut aller au Père que par « moi. » Les disciples *n'avaient encore rien de-*

mandé en son nom, parce qu'*ils ne connaissaient encore ni le Père, ni le Fils : Si cognovissetis me, et Patrem meum utique cognovissetis.* « Si vous « m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon « Père : » et il ajoute aussitôt, « et bientôt vous « le connaîtrez, *modò cognoscetis eum.* » Ils le connurent en effet par l'Esprit-Saint que Jésus-Christ leur envoya, et c'est par lui que cet Esprit *demande sans cesse pour nous par des gémissements ineffables : Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Et c'est encore un des fruits de l'incarnation.

Faut-il s'étonner si tous les prophètes parlent en termes si magnifiques de ce grand évènement de la régénération de l'homme, s'ils animent toute la nature et la prennent à témoin, s'ils la représentent dans un état d'exaltation, s'ils appellent les cieux, les mers, les montagnes au-devant du *Fils de l'Homme*, de celui que Dieu *a nommé son premier-né*, de *l'Homme de sa droite*, de celui à qui l'Éternel a dit : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour « votre héritage : *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* » Tous l'ont vu dans ses souffrances comme dans sa gloire, parce que l'un devait être la suite et le prix de l'autre dans le plan divin de ce mystère, et dans les leçons qu'il contient pour nous. *De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput. Il boira dans sa course*

de l'eau du torrent (1), *et c'est pour cela que sa tête sera élevée.* Isaïe l'a eu devant les yeux ; il a vu *l'Homme de douleurs*, il l'a vu *méconnaissable, portant nos misères et nos langueurs, foulé aux pieds et brisé à cause de nos crimes.* Lui-même parle à tout moment dans les cantiques du psalmiste, et parle de même : *J'ai payé ce que je ne devais pas : Quæ non rapui, tunc exsolvebam :* Il est sur la croix dans ses mêmes psaumes, *les pieds et les mains percés de clous : Foderunt manus meas et pedem meum :* Au milieu des bourreaux qui *comptent tous ses os*, et des soldats qui, dans leur ivresse, *l'accablent d'outrages*, et qui, dans sa soif, *l'abreuvent de vinaigre et de fiel : Dinumeraverunt omnia ossa mea... et in me psallebant qui bibebant vinum... posuerunt in escam meam fel ; potaverunt me aceto.* Mais les mêmes prophètes l'ont vu aussi, dans sa puissance, *montant au ciel et y amenant les captifs qui sont à lui, vinctos suos, brisant les portes d'airain, arrachant à l'enfer sa proie, et remportant ses dépouilles.* Non que les justes, les élus aient pu jamais être dans ce lieu de supplices que nous appelons proprement *l'enfer ;*

---

(1) Des *eaux* de l'adversité, *du torrent* des tribulations. Le sens figuré de ces expressions n'est pas plus douteux dans le style oriental des Écritures, que ne l'est dans le nôtre le sens des figures les plus communes, et celles-là même ont passé dans les langues modernes.

mais on sait que ce mot, dans les livres saints, exprime aussi le sépulcre, la demeure inférieure des morts, quelle qu'elle soit, et c'est là qu'ils attendaient celui qui seul pouvait les faire *entrer dans sa gloire*; et de là aussi ce concert d'allégresse que les prophètes font entendre sur la terre quand les portes du ciel sont ouvertes pour la première fois à l'homme, et il fallait que Jésus-Christ fût homme pour nous les ouvrir; et le ciel a été ouvert par l'incarnation. Quel délire de nier ici l'esprit prophétique, parce qu'une prophétie est un miracle, comme si ce n'en était pas un bien plus extraordinaire à supposer que ce qu'on appelle hasard, appliqué à des rapports si nombreux et si répétés durant tant de siècles, ou l'accord de tant d'hommes étrangers les uns aux autres, pour tromper ou vouloir être trompés!

Obj. — « Mais, après un si grand sacrifice, « comment le monde entier n'est-il pas sauvé? »

Je crains si peu votre objection, que je vais même vous la fournir revêtue de tous les ornements que la poésie de Voltaire pouvait ajouter à l'impiété. Dieu me pardonnera sans doute de transcrire des blasphèmes élégants, pour mieux faire voir combien ils sont insensés, et que l'élégance des vers ne peut pas, devant la raison, déguiser la faiblesse des raisonnements :

Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas m'est inutile!

Quoi! l'on me vantera sa clémence futile,
Quand, remontant au ciel, il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abymes,
Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits (1)!

Quel est donc celui qui pourra dire, sans mentir au ciel et à lui-même, « *le sacrifice de l'Homme-« Dieu m'est inutile?* » C'est que tu veux qu'il le soit; et dès-lors à qui t'en prends-tu? Aurais-tu prétendu que Dieu dût faire tout pour toi, jus-

---

(1) Ces vers sont tirés de la trop fameuse *Épître à Uranie*, l'un des premiers ouvrages de la jeunesse de Voltaire; car on sait qu'il fit ses premières armes contre Dieu de très-bonne heure. Ce malheureux ouvrage, qui ne courait encore qu'en manuscrit, me tomba entre les mains dès ma rhétorique, et ne fit que trop d'effet sur une jeune tête, folle de poésie et de vanité. Je sus bientôt la pièce par cœur : elle est écrite et composée avec un art d'autant plus insidieux, qu'il se cache sous une apparence de bonne-foi. L'auteur offre à son *Uranie* ces deux systêmes opposés, celui de l'incrédulité et celui de la foi, et ce dernier est magnifique : on y reconnaît la plume qui a si bien fait parler Lusignan. Mais ce n'est qu'un tableau que l'auteur a soin de ne présenter qu'après qu'une foule de sophismes en a, par avance, défiguré les couleurs et les traits. L'auteur semble laisser son Uranie *incertaine* et maîtresse de choisir; mais il finit par choisir et décider pour elle et pour lui, à la faveur de sophismes nouveaux tout aussi *futiles* que les premiers, mais présentés de même avec toutes les séductions du mensonge. Il en sera encore question dans la suite de cet ouvrage.

qu'au point de ne te laisser rien à faire? Cette prétention est extravagante; elle répugne non-seulement à la justice de Dieu, essentielle en lui comme sa bonté, mais aux notions mêmes les plus simples et les plus claires de la justice humaine. Dieu a fait tout ce qu'il a pu pour te donner les moyens de *salut* que par toi-même tu ne pouvais pas avoir; mais tu as en toi la libre faculté de les mettre en œuvre, et c'est un devoir indispensable; et plus Dieu t'aura donné, plus tu seras inexcusable de n'avoir profité de rien. C'est ce qu'il nous apprend par la parabole si frappante des *talents confiés* dans l'Évangile pour les faire valoir. Ceux qui l'ont fait sont récompensés, et celui qui a *enfoui les siens* est puni; et qui oserait nier que l'un et l'autre ne soit également équitable? Pour fermer la bouche à celui qui dirait que le sang de Jésus-Christ lui a été *inutile*, il suffira toujours de lui montrer tous ceux que ce sang a sauvés, puisqu'il y a ici parité absolue, et que ce sang a coulé pour tous: *Pro omnibus mortuus est Christus*. Les graces particulières de Dieu ont différents degrés, et c'est aussi pour cela qu'il y a dans son royaume différents degrés de gloire: *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*; mais tous ont reçu tout ce qu'il fallait pour y entrer. Cela est hors de doute pour la raison comme pour la foi: pour la raison, d'après la seule idée de la justice et de la bonté du Dieu Créateur et Rédempteur, nécessairement égales

pour tous : pour la foi, d'après l'Évangile, où tous sont invités *au festin des noces;* tous, jusqu'aux *aveugles et aux boiteux.* A qui la faute, si l'invitation est *inutile* à ceux qui s'y refusent, si l'un préfère son commerce, et l'autre son plaisir? Je suppose qu'un roi propose un prix, et un prix magnifique à cent personnes, par exemple, pour courir dans une même carrière, longue à la vérité et difficile, mais telle pourtant qu'il ne fût hors de la portée d'aucun homme d'arriver au but, sous la condition qu'annonce le roi des Troyens dans *l'Énéide :*

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit (1) :

Je suppose qu'il promette que tous les concurrents seront récompensés, selon leur rang, pourvu que tous arrivent au but, sans excepter même celui qui arrivera le dernier; que ceux qui tomberont dans la route seront même aidés pour se relever; qu'en un mot, aucun ne restera sans salaire, *indonatus*, que celui qui n'aura pas *voulu* aller jusqu'au but : ne trouverait-on pas dans ce concours des conditions assez avantageuses, et se plaindrait-on de celui qui l'aurait ouvert ? Mais qu'arrive-t-il? Sur cent personnes appelées au concours, cinquante seulement veulent y entrer, et les autres se retirent, plus frappés des fatigues

(1) *Personne de tout ce nombre ne se retirera sans avoir reçu de moi une récompense.*

de la course que de la richesse du prix; et parmi ceux qui courent, dix seulement arrivent successivement au but, tandis que les autres trouvent plus commode de se reposer au milieu de la carrière, ou d'en sortir. Les dix qui ont touché le but reçoivent chacun leur couronne, plus ou moins riche, et tous ont le prix de leur courage et de leur persévérance. Je demande si parmi tout le reste, quelqu'un serait bien venu à se plaindre, et sur-tout ce qu'on dirait de ceux qui, n'ayant pas même voulu entrer en lice, trouveraient fort ridicule qu'on *vantât* la magnificence du roi, et s'écrieraient: « Quelle magnificence « *futile!* il promet un prix pour cent personnes, « et ne le donne qu'à dix. » C'est absolument ce que disent ceux qui se plaignent que tout ce qu'a fait Jésus-Christ est *inutile*. Vous verrez qu'il est venu nous apprendre à être humbles, patients, chastes, désintéressés, vrais, charitables, pour nous dispenser de suivre cet exemple, et que les mérites de sa mort sont nuls, si nous sommes encore obligés de suivre les exemples de sa vie! Voilà quelle est la justice de l'homme *philosophe*, et il veut que ce soit celle de Dieu! Ah! le bon sens du vulgaire, celui qui fait les proverbes de tous les peuples, est plus conséquent; il a dit: *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et c'est la moralité d'un des meilleurs apologues de notre fabuliste. Mais nous serions trop heureux, si du moins nous raisonnions avec Dieu comme avec

les hommes : c'est contre Dieu, sans nulle comparaison, que l'homme a le plus déraisonné !

Obj. — « Mais au moins, pour profiter de ce « sacrifice de Jésus-Christ, il faut le connaître ; « et que direz-vous des nations qui n'en ont ja- « mais entendu parler, des Américains, par exem- « ple, avant la découverte du nouveau monde, « et des peuples de ces îles de la mer du Sud, « nouvellement aperçues ?

Dieu les jugera-t-il, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'ont pas pu connaître ?
(*Henriade.*)

« En un mot, nous soutenons que, s'il a révélé « sa loi au monde, tout le monde a dû la recevoir. « Cette objection est invincible, et nous autorise « de nouveau à nier votre révélation. »

1° Vous ne vous y croiriez pas autorisés, si vous vous souveniez de ce qui a déja été démontré en principe, d'après le meilleur logicien connu, Locke, et de ce qui n'a jamais été nié par aucun logicien, qu'aucune preuve négative ne peut infirmer ce qui est déja établi par des preuves positives, c'est-à-dire par l'évidence des faits et des idées ; et il en est ainsi de la révélation, dont vous n'avez pu jusques ici, ni vous ni personne, ébranler les bases fondées sur cette double évidence. C'est ce qui a été surabondamment prouvé ; et chaque fois que vous l'oubliez, il suffit de vous le rappeler, pour conclure que vous tournez dans un cercle

vicieux. Voilà pour votre conséquence, qui d'abord est anéantie.

2° Votre difficulté est réelle, il est vrai, pour la raison; mais nullement insoluble. Il suffit qu'on puisse la résoudre par des explications conséquentes dans la doctrine chrétienne, puisque la vérité de cette doctrine est déja prouvée en elle-même; et de plus, ces explications n'ont rien de contraire à la raison, s'il est vrai que notre raison ne puisse ni ne doive assimiler absolument la justice divine à la justice humaine, et c'est encore une vérité métaphysique qui a été expliquée ci-dessus, et qui n'avait pas même échappé à la philosophie païenne. J'ajoute enfin ce qui sera développé au chapitre de la foi (1), qu'il est et doit être de sa nature de n'être point dans ses dogmes d'une clarté semblable à celle que peuvent comporter les théories purement humaines: c'est assez que les preuves de la nécessité de cette foi soient irréfragables, et elles le sont. Si vous avez des objections contre la nature de la foi (et je sais qu'il y en a), vous les trouverez à leur place, soyez-en sûrs, et le lecteur jugera des réponses. A-présent voyons votre difficulté en elle-même.

Il est si peu vrai que pour être sauvé par les mérites de Jésus-Christ il faille nécessairement avoir connu Jésus-Christ lui-même et sa loi de

(1) *Voyez* le second livre. (*N. B.* Ce 2e livre n'existe pas.)

séquent d'un prix infini. Nous ne pouvons pas douter de ce que nous lui devons : les Écritures y sont par-tout formelles, et tant pis pour nous si nous ne reconnaissons pas toute la gloire de nos nouvelles destinées. Il n'y a pas d'orgueil dans celle-là ; car elle est toute à Dieu ; et si l'homme charnel ne la voit pas, c'est à force d'abjection. Oui, l'Homme-Dieu a vaincu en effet la mort, le monde et le péché ; il les a ensevelis avec lui dans le tombeau, et il en est sorti avec l'immortalité promise au premier Adam, et qui nous était rendue par le nouveau. Ainsi la Sagesse suprême, le Verbe par qui tout a été fait, a pour ainsi dire créé l'homme une seconde fois en le renouvelant dans l'ordre spirituel. La créature n'a aucun droit ; mais Jésus-Christ, en se faisant homme et en s'offrant à son Père, nous a donné tous les siens, et son Père, *qui est en lui comme il est dans son Père*, les a tous ratifiés pour jamais. Comme l'obéissance du Fils n'a rien refusé à la justice du père, la bonté du Père ne pouvait rien refuser à l'obéissance du Fils. Le Fils l'a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père « en mon nom, il vous le donnera. Jusques ici « vous n'avez encore rien demandé en mon nom ; « demandez et vous recevrez, afin que votre joie « soit pleine..... Je suis la voie, la vérité, et la « vie : personne ne peut aller au Père que par « moi. » Les disciples *n'avaient encore rien de-*

mandé en son nom, parce qu'*ils ne connaissaient encore ni le Père, ni le Fils : Si cognovissetis me, et Patrem meum utique cognovissetis.* « Si vous « m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon « Père : » et il ajoute aussitôt, « et bientôt vous « le connaîtrez, *modò cognoscetis eum.* » Ils le connurent en effet par l'Esprit-Saint que Jésus-Christ leur envoya, et c'est par lui que cet Esprit *demande sans cesse pour nous par des gémissements ineffables : Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Et c'est encore un des fruits de l'incarnation.

Faut-il s'étonner si tous les prophètes parlent en termes si magnifiques de ce grand évènement de la régénération de l'homme, s'ils animent toute la nature et la prennent à témoin, s'ils la représentent dans un état d'exaltation, s'ils appellent les cieux, les mers, les montagnes au-devant du *Fils de l'Homme*, de celui que Dieu *a nommé son premier-né*, de *l'Homme de sa droite*, de celui à qui l'Éternel a dit : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour « votre héritage : *Postula à me, et dabo tibi gen-« tes hæreditatem tuam.* » Tous l'ont vu dans ses souffrances comme dans sa gloire, parce que l'un devait être la suite et le prix de l'autre dans le plan divin de ce mystère, et dans les leçons qu'il contient pour nous. *De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput. Il boira dans sa course*

de l'eau du torrent (1), *et c'est pour cela que sa tête sera élevée.* Isaïe l'a eu devant les yeux ; il a vu *l'Homme de douleurs*, il l'a vu *méconnaissable, portant nos misères et nos langueurs, foulé aux pieds et brisé à cause de nos crimes.* Lui-même parle à tout moment dans les cantiques du psalmiste, et parle de même : *J'ai payé ce que je ne devais pas : Quæ non rapui, tunc exsolvebam :* Il est sur la croix dans ses mêmes psaumes, *les pieds et les mains percés de clous : Foderunt manus meas et pedem meum :* Au milieu des bourreaux qui *comptent tous ses os*, et des soldats qui, dans leur ivresse, *l'accablent d'outrages*, et qui, dans sa soif, *l'abreuvent de vinaigre et de fiel : Dinumeraverunt omnia ossa mea... et in me psallebant qui bibebant vinum... posuerunt in escam meam fel ; potaverunt me aceto.* Mais les mêmes prophètes l'ont vu aussi, dans sa puissance, *montant au ciel et y amenant les captifs qui sont à lui, vinctos suos, brisant les portes d'airain, arrachant à l'enfer sa proie, et remportant ses dépouilles.* Non que les justes, les élus aient pu jamais être dans ce lieu de supplices que nous appelons proprement *l'enfer ;*

---

(1) Des *eaux* de l'adversité, *du torrent* des tribulations. Le sens figuré de ces expressions n'est pas plus douteux dans le style oriental des Écritures, que ne l'est dans le nôtre le sens des figures les plus communes, et celles-là même ont passé dans les langues modernes.

mais on sait que ce mot, dans les livres saints, exprime aussi le sépulcre, la demeure inférieure des morts, quelle qu'elle soit, et c'est là qu'ils attendaient celui qui seul pouvait les faire *entrer dans sa gloire ;* et de là aussi ce concert d'allégresse que les prophètes font entendre sur la terre quand les portes du ciel sont ouvertes pour la première fois à l'homme, et il fallait que Jésus-Christ fût homme pour nous les ouvrir ; et le ciel a été ouvert par l'incarnation. Quel délire de nier ici l'esprit prophétique, parce qu'une prophétie est un miracle, comme si ce n'en était pas un bien plus extraordinaire à supposer que ce qu'on appelle hasard, appliqué à des rapports si nombreux et si répétés durant tant de siècles, ou l'accord de tant d'hommes étrangers les uns aux autres, pour tromper ou vouloir être trompés !

Obj. — « Mais, après un si grand sacrifice, « comment le monde entier n'est-il pas sauvé? »

Je crains si peu votre objection, que je vais même vous la fournir revêtue de tous les ornements que la poésie de Voltaire pouvait ajouter à l'impiété. Dieu me pardonnera sans doute de transcrire des blasphêmes élégants, pour mieux faire voir combien ils sont insensés, et que l'élégance des vers ne peut pas, devant la raison, déguiser la faiblesse des raisonnements :

Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas m'est inutile!

Quoi! l'on me vantera sa clémence futile,
Quand, remontant au ciel, il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abymes,
Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits (1)!

Quel est donc celui qui pourra dire, sans mentir au ciel et à lui-même, « *le sacrifice de l'Homme-« Dieu m'est inutile?* » C'est que tu veux qu'il le soit; et dès-lors à qui t'en prends-tu? Aurais-tu prétendu que Dieu dût faire tout pour toi, jus-

---

(1) Ces vers sont tirés de la trop fameuse *Épître à Uranie*, l'un des premiers ouvrages de la jeunesse de Voltaire; car on sait qu'il fit ses premières armes contre Dieu de très-bonne heure. Ce malheureux ouvrage, qui ne courait encore qu'en manuscrit, me tomba entre les mains de ma rhétorique, et ne fit que trop d'effet sur une jeune tête, folle de poésie et de vanité. Je sus bientôt la pièce par cœur : elle est écrite et composée avec un art d'autant plus insidieux, qu'il se cache sous une apparence de bonne-foi. L'auteur offre à son *Uranie* ces deux systêmes opposés, celui de l'incrédulité et celui de la foi, et ce dernier est magnifique : on y reconnaît la plume qui a si bien fait parler Lusignan. Mais ce n'est qu'un tableau que l'auteur a soin de ne présenter qu'après qu'une foule de sophismes en a, par avance, défiguré les couleurs et les traits. L'auteur semble laisser son Uranie *incertaine* et maîtresse de choisir; mais il finit par choisir et décider pour elle et pour lui, à la faveur de sophismes nouveaux tout aussi *futiles* que les premiers, mais présentés de même avec toutes les séductions du mensonge. Il en sera encore question dans la suite de cet ouvrage.

qu'au point de ne te laisser rien à faire ? Cette prétention est extravagante ; elle répugne non-seulement à la justice de Dieu, essentielle en lui comme sa bonté, mais aux notions mêmes les plus simples et les plus claires de la justice humaine. Dieu a fait tout ce qu'il a pu pour te donner les moyens de *salut* que par toi-même tu ne pouvais pas avoir ; mais tu as en toi la libre faculté de les mettre en œuvre, et c'est un devoir indispensable ; et plus Dieu t'aura donné, plus tu seras inexcusable de n'avoir profité de rien. C'est ce qu'il nous apprend par la parabole si frappante des *talents confiés* dans l'Évangile pour les faire valoir. Ceux qui l'ont fait sont récompensés, et celui qui a *enfoui les siens* est puni ; et qui oserait nier que l'un et l'autre ne soit également équitable ? Pour fermer la bouche à celui qui dirait que le sang de Jésus-Christ lui a été *inutile*, il suffira toujours de lui montrer tous ceux que ce sang a sauvés, puisqu'il y a ici parité absolue, et que ce sang a coulé pour tous : *Pro omnibus mortuus est Christus*. Les graces particulières de Dieu ont différents degrés, et c'est aussi pour cela qu'il y a dans son royaume différents degrés de gloire : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei ;* mais tous ont reçu tout ce qu'il fallait pour y entrer. Cela est hors de doute pour la raison comme pour la foi : pour la raison, d'après la seule idée de la justice et de la bonté du Dieu Créateur et Rédempteur, nécessairement égales

pour tous : pour la foi, d'après l'Évangile, où tous sont invités *au festin des noces;* tous, jusqu'aux *aveugles et aux boiteux.* A qui la faute, si l'invitation est *inutile* à ceux qui s'y refusent, si l'un préfère son commerce, et l'autre son plaisir? Je suppose qu'un roi propose un prix, et un prix magnifique à cent personnes, par exemple, pour courir dans une même carrière, longue à la vérité et difficile, mais telle pourtant qu'il ne fût hors de la portée d'aucun homme d'arriver au but, sous la condition qu'annonce le roi des Troyens dans *l'Énéide :*

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit (1) :

Je suppose qu'il promette que tous les concurrents seront récompensés, selon leur rang, pourvu que tous arrivent au but, sans excepter même celui qui arrivera le dernier; que ceux qui tomberont dans la route seront même aidés pour se relever; qu'en un mot, aucun ne restera sans salaire, *indonatus*, que celui qui n'aura pas *voulu* aller jusqu'au but : ne trouverait-on pas dans ce concours des conditions assez avantageuses, et se plaindrait-on de celui qui l'aurait ouvert? Mais qu'arrive-t-il? Sur cent personnes appelées au concours, cinquante seulement veulent y entrer, et les autres se retirent, plus frappés des fatigues

(1) *Personne de tout ce nombre ne se retirera sans avoir reçu de moi une récompense.*

de la course que de la richesse du prix; et parmi ceux qui courent, dix seulement arrivent successivement au but, tandis que les autres trouvent plus commode de se reposer au milieu de la carrière, ou d'en sortir. Les dix qui ont touché le but reçoivent chacun leur couronne, plus ou moins riche, et tous ont le prix de leur courage et de leur persévérance. Je demande si parmi tout le reste, quelqu'un serait bien venu à se plaindre, et sur-tout ce qu'on dirait de ceux qui, n'ayant pas même voulu entrer en lice, trouveraient fort ridicule qu'on *vantât* la magnificence du roi, et s'écrieraient: « Quelle magnificence « *futile!* il promet un prix pour cent personnes, « et ne le donne qu'à dix. » C'est absolument ce que disent ceux qui se plaignent que tout ce qu'a fait Jésus-Christ est *inutile*. Vous verrez qu'il est venu nous apprendre à être humbles, patients, chastes, désintéressés, vrais, charitables, pour nous dispenser de suivre cet exemple, et que les mérites de sa mort sont nuls, si nous sommes encore obligés de suivre les exemples de sa vie! Voilà quelle est la justice de l'homme *philosophe*, et il veut que ce soit celle de Dieu! Ah! le bon sens du vulgaire, celui qui fait les proverbes de tous les peuples, est plus conséquent; il a dit: *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et c'est la moralité d'un des meilleurs apologues de notre fabuliste. Mais nous serions trop heureux, si du moins nous raisonnions avec Dieu comme avec

les hommes : c'est contre Dieu, sans nulle comparaison, que l'homme a le plus déraisonné!

Obj. — « Mais au moins, pour profiter de ce « sacrifice de Jésus-Christ, il faut le connaître; « et que direz-vous des nations qui n'en ont jamais entendu parler, des Américains, par exemple, avant la découverte du nouveau monde, « et des peuples de ces îles de la mer du Sud, « nouvellement aperçues?

Dieu les jugera-t-il, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'ont pas pu connaître?
(*Henriade.*)

« En un mot, nous soutenons que, s'il a révélé « sa loi au monde, tout le monde a dû la recevoir. « Cette objection est invincible, et nous autorise « de nouveau à nier votre révélation. »

1° Vous ne vous y croiriez pas autorisés, si vous vous souveniez de ce qui a déja été démontré en principe, d'après le meilleur logicien connu, Locke, et de ce qui n'a jamais été nié par aucun logicien, qu'aucune preuve négative ne peut infirmer ce qui est déja établi par des preuves positives, c'est-à-dire par l'évidence des faits et des idées; et il en est ainsi de la révélation, dont vous n'avez pu jusques ici, ni vous ni personne, ébranler les bases fondées sur cette double évidence. C'est ce qui a été surabondamment prouvé; et chaque fois que vous l'oubliez, il suffit de vous le rappeler, pour conclure que vous tournez dans un cercle

vicieux. Voilà pour votre conséquence, qui d'abord est anéantie.

2° Votre difficulté est réelle, il est vrai, pour la raison; mais nullement insoluble. Il suffit qu'on puisse la résoudre par des explications conséquentes dans la doctrine chrétienne, puisque la vérité de cette doctrine est déja prouvée en elle-même; et de plus, ces explications n'ont rien de contraire à la raison, s'il est vrai que notre raison ne puisse ni ne doive assimiler absolument la justice divine à la justice humaine, et c'est encore une vérité métaphysique qui a été expliquée ci-dessus, et qui n'avait pas même échappé à la philosophie païenne. J'ajoute enfin ce qui sera développé au chapitre de la foi (1), qu'il est et doit être de sa nature de n'être point dans ses dogmes d'une clarté semblable à celle que peuvent comporter les théories purement humaines: c'est assez que les preuves de la nécessité de cette foi soient irréfragables, et elles le sont. Si vous avez des objections contre la nature de la foi (et je sais qu'il y en a), vous les trouverez à leur place, soyez-en sûrs, et le lecteur jugera des réponses. A-présent voyons votre difficulté en elle-même.

Il est si peu vrai que pour être sauvé par les mérites de Jésus-Christ il faille nécessairement avoir connu Jésus-Christ lui-même et sa loi de

---

(1) *Voyez* le second livre. (*N. B.* Ce 2e livre n'existe pas.)

grace, que nous avons déja vu qu'avant son avènement, tout ce qui avait été juste a été sauvé par lui, quoiqu'on ne puisse nullement présumer qu'excepté les prophètes, qui même ne l'ont vu qu'à travers des nuages, tous ceux dont sa grace a sanctifié les mérites et les vertus, aient eu en lui ce qu'on appelle une foi explicite. Nous en pouvons juger par le saint homme Job, dont l'église n'a jamais révoqué en doute la sainteté et le salut, dont elle a même consacré les livres, d'après le témoignage des apôtres, qu'elle regarde comme une figure de Jésus-Christ. Il est manifeste, par ces livres mêmes dont il sera bientôt parlé, qu'il ne savait pas quel était le mystère qu'il représentait à son insu dans son innocence et dans ses souffrances; mais on voit aussi qu'il croit fermement à un Rédempteur (1) et à la résurrection; et c'est ce qui est très-remarquable à l'époque très-reculée où il vivait. Nous devons en inférer que, sans connaître tous les moyens dont Dieu a pu et peut encore se servir pour sauver les justes de tous les temps et de tous les pays, il est très-raisonnable de croire que ces moyens sont à la portée de sa puissance et de sa justice, et que sa miséricorde s'en sert pour tous ses élus, quels qu'ils soient; et Paul con-

(1) *Scio quod Redemptor meus vivit, et de terrâ surrecturus sum.* « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je « ressusciterai de la terre.

firme cette croyance, en nous disant : « Ceux qui « ont péché sans avoir reçu la loi (1) périront « *sans être jugés par cette loi*... Lorsque les gen- « tils qui n'ont point la loi font naturellement « les choses que la loi commande, ils se tiennent « à eux-mêmes lieu de loi, faisant voir que ce « qu'elle commande est écrit dans leur cœur, « comme leur conscience en rend témoignage, « par la diversité des réflexions et des pensées « qui les accusent ou qui les défendent, pour le « jour où Dieu jugera par Jésus-Christ. »

Cela est formel, et avait répondu, il y a long-temps, comme on voit, à ce reproche si gratuitement répété, dans la seule vue de rendre le christianisme odieux, que la doctrine damnait tout le monde, hors les chrétiens, quoiqu'elle dise seulement qu'aucun homme ne peut être sauvé que par Jésus-Christ; ce qui est très-différent, et ce qui est conforme à ces paroles de l'apôtre : *Non est in alio aliquo salus*, et à toutes les paroles de Jésus-Christ, qui répète sans cesse qu'il est *la voie et la vie*, qu'il est *la porte par laquelle il faut entrer*. Cela est donc de foi, et cette foi est très-raisonnable; car si nous disons, *Hors de l'Église point de salut*, il n'y a que ceux qui ne connaissent ni notre religion, ni

(1) Il ne parle ici que de la loi de Moïse; mais on voit clairement que cela est tout aussi vrai de la loi de Jésus-Christ.

son langage, qui puissent ignorer que ces mots ne signifient en rigueur l'église visible que pour ceux qui ont été à portée de la connaître, et qui par conséquent sont sans excuse; mais que pour les autres, ils signifient dans un sens plus étendu toute l'église spirituelle, l'église des élus, la Jérusalem céleste, que Dieu seul connaît tout entière. Jésus-Christ connaît *ceux qui sont à lui;* et plutôt que d'en perdre un seul, il ferait un miracle s'il le fallait: c'est la croyance de l'église. Et qu'est-ce que *ceux qui sont à lui?* tous ceux qui sont prédestinés de toute éternité, *ab æterno in æternum*, pour être sauvés par sa mort, de quelque manière que ce soit, et ceux-là sont *de toute tribu, de toute langue, de toute nation:* ce sont les termes de l'Écriture, qui n'exceptent rien. Si vous demandez ce que c'est que la prédestination, nous vous dirons que c'est un dogme formellement révélé dans toute l'Écriture, et qui par conséquent est de foi, quoique mystérieux, comme tous les autres; et si vous avez à vous élever contre, attendez encore que nous en soyons à cet article, trop important sans doute pour être omis. Mais ne mettez pas ensemble toutes les objections, puisqu'on ne peut mettre ensemble toutes les réponses. Je reviens souvent à cette demande, précisément parce que je sais qu'il y a des têtes dont on ne l'obtiendra pas, et j'aurai du moins mis le lecteur judicieux à portée de les juger, quand il les rencontrera.

Ensuite, si Jésus-Christ a dit que toutes les nations, *omnes gentes*, devaient connaître l'Évangile, il n'a pas dit que ce fût en même temps, et l'histoire même du christianisme atteste dans le mystère de notre salut une économie toute différente et une distribution successive de graces, dont, sans doute, est le seul maître celui qui en est le seul dispensateur. Lui-même dit (1): « La moisson est abondante, et il y a peu d'ou- « vriers : *priez donc le maître de la moisson* qu'il « envoie des ouvriers à sa moisson » *Priez, rogate:* donc c'est une grace qu'il faut que ses serviteurs demandent, et qu'il ne doit à personne; et c'est pour cela que l'église prie sans cesse pour la conversion des infidèles. Nous voyons, dans les actes et dans les annales ecclésiastiques, que ce fut d'abord l'Orient qui fut évangélisé, et la prédication de la foi dans les contrées de l'Occident et dans les royaumes du Nord, à des époques marquées dans l'histoire de chaque peuple chrétien, et plusieurs vont jusqu'au huitième siècle. D'ailleurs, la foi a-t-elle été reçue par-tout où elle a été prêchée? S'est-elle conservée même par-tout où elle avait été d'abord reçue? Hélas! non, toute cette Asie mineure, aujourd'hui en grande partie mahométane, a été long-temps

(1) *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergò Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* (Saint MATTHIEU.)

chrétienne. La Perse, qui eut pendant un siècle une église, presque toute composée de martyrs, sous Sidegerde et Sapor, ne connaît guères aujourd'hui que Mahomet, si l'on excepte quelques castes de guèbres, et les chrétiens d'Arménie. Enfin l'une des plus florissantes églises du monde, celle qui se glorifiait d'un Augustin, l'Afrique romaine, est devenue toute barbare et toute musulmane; et le christianisme y est relégué dans les régions presque inconnues de l'Éthiopie. Ainsi les trésors de Dieu sont répandus et retirés tour-à-tour, comme il lui plaît, sans que nous puissions raisonnablement en inférer autre chose, si ce n'est que nos crimes seuls attirent sa colère, qu'il retranche ses dons à ceux qui les méprisent ou en abusent, que personne ne périt que par sa propre faute, et que *toutes les voies du Seigneur ne sont que miséricorde et justice. Omnes viæ domini misericordia et veritas.*

C'était dans les premiers siècles que l'Orient était chrétien, et l'Occident était idolâtre. Aujourd'hui c'est le contraire; et qui sait si l'Occident, si cette Europe dominatrice du monde, et qui ne doit originairement qu'à la religion les lumières dont l'âge présent n'a guères connu que l'abus, qui sait si cette même Europe ne sera pas aussi retranchée pour faire place à d'autres, en punition de ses infidélités? Déja, depuis 250 ans elle a été ravagée par l'hérésie, et depuis un demi-siècle elle l'est par une *philosophie* bien autre-

ment dévastatrice..... Mais non, nous devons nous confier en la bonté divine, qui est encore au-dessus de nos fautes, et nous verrons à la fin de cet ouvrage toutes les espérances consolantes que nous devons puiser dans les horreurs mêmes de cette abominable révolution qui menace si haut le globe entier du règne de l'enfer.

L'église est donc conséquente dans sa doctrine, comme Dieu est conséquent dans ses desseins : pour que *sa parole ne passe point*, *verba mea non præteribunt*, il n'est pas nécessaire qu'elle soit reçue par-tout, mais annoncée par-tout, et elle l'a été, ou le sera dans les temps marqués par sa providence, et qu'il ne nous appartient pas de connaître : *non est vestrûm nosse tempora.* Mais l'ordre du temps, et de ses graces dans le temps, est réglé pour achever la construction successive de l'édifice de son église, qui doit durer dans l'éternité. Tout est ordonné ici-bas pour ses élus, parce qu'il ne restera qu'eux, et que le reste passera. Quand leur nombre sera complet, tout sera consommé; et de qui le savons-nous ? de Jésus-Christ même. Il a prédit que dans les derniers temps (1), *la charité se refroidira dans un grand*

(1) *Et multi pseudo-prophetæ surgent, et seducent multos, et quoniàm abundavit iniquitas, refrigescet caritas multorum... et prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus, et tunc fiet consummatio.* (Saint MATTHIEU, chap 24.)

nombre, parce que l'iniquité abondera, et qu'il s'élevera beaucoup de faux prophètes qui séduiront la multitude; et il ajoute : « Et cet Évangile « du royaume des cieux sera prêché *dans tout « l'univers*, pour servir de témoignage dans toutes « les nations ; » *et c'est alors que la fin arrivera, et tunc veniet consummatio.* Dans cet intervalle, chaque peuple aura entendu ce *témoignage* rendu à la vérité de Dieu, et l'aura entendu (l'on n'en peut douter sans offenser Dieu) au moment le plus favorable pour le salut. L'homme qui ne connaît point ce grand mystère du salut, connu seulement de celui qui le donne; l'homme qui veut tout arranger sans rien savoir et sans rien pouvoir, demande pourquoi les Américains, par exemple, ont été appelés si tard à la connaissance de l'Évangile, et pourquoi d'autres peuples n'y sont pas encore appelés? Mais que dirait-on, si celui à qui tout est présent dans sa prescience, répondait (car on peut supposer tout ce qui est conforme à sa bonté), que c'est par miséricorde qu'il ne leur a pas envoyé plutôt des lumières qui n'auraient servi qu'à les rendre plus coupables, parce qu'alors ils les auraient rejetées, ou n'en auraient tiré aucun profit; que le temps n'était pas venu, où il devait avoir des serviteurs parmi eux; que le temps n'était pas venu non plus où leurs *iniquités consommées* devant sa justice, attireraient chez eux des conquérants destructeurs, avant que dans sa miséri-

corde il leur envoyât des missionnaires sauveurs? Tout cela, je le sais, n'est qu'une hypothèse; mais elle peut faire comprendre combien la Providence divine peut et doit avoir de bonnes raisons, que ne soupçonne pas notre ignorance naturelle, mais que la lecture des livres saints nous indique souvent pour nous apprendre à les respecter. Nous y voyons de certains peuples de Chanaan que Dieu défend à son peuple d'attaquer: pourquoi? *parce que leurs iniquités ne sont pas consommées.* Les autres sont attaqués et détruits, et nos *philosophes* crient à l'inhumanité; mais l'Écriture nous avait avertis que les crimes de ces peuples étaient à leur comble. Ces *philosophes* si *humains*, comme on sait qu'ils le sont, ne disent rien de l'embrâsement de Sodôme et de Gommorhe, parce qu'il est dans l'Écriture, précédé d'un crime horrible; et ils élèvent leurs clameurs contre Dieu, quand les Amalécites et les Amorrhéens, etc. sont exterminés, comme s'il y avait une grande différence à périr par le fer ou par le feu, et, comme s'il n'était pas également certain et énoncé que l'un et l'autre était une punition divine, long-temps provoquée; enfin comme si l'on ne pouvait douter que Dieu ne soit le maître de la vie et de la mort!

Dieu ne doit rien à personne: il ne doit rien qu'à lui-même, c'est-à-dire à l'ordre essentiel et éternel, qui est l'accord et la perfection de ses attributs; et qui donc jugera cet ordre? *L'homme*

de la terre, homo super terram, l'homme d'un moment, qui n'en sait et n'en peut savoir que ce que Dieu lui-même a daigné lui révéler, qui n'en saura davantage que dans une autre vie, lorsque tout sera manifesté, non pas pour la curiosité toujours vaine et téméraire, mais pour la récompense de la foi, et la confusion de l'incrédulité. En vérité cette lutte si fréquente et si folle de la créature contre le Créateur suffirait pour prouver combien nous sommes *mauvais* par nous-mêmes, *cùm sitis mali;* et combien nous avons besoin de croire pour ne pas déraisonner.

En effet, quelle est la cause la plus générale de cette étrange confusion d'idées, qui nous fait toujours appliquer à tout des mesures et des calculs du temps, comme si le temps était tout, et l'éternité rien? Cela mérite bien d'être observé avec quelque réflexion; et ici la réflexion peut avertir et redresser la raison humaine, de manière à la disposer à la foi. On voit par les discours mêmes de Jésus-Christ qu'il ne dédaigne pas de se servir de l'une pour conduire à l'autre; et quoiqu'il exige avec justice la soumission de foi due à l'autorité de sa mission divine, prouvée par ses œuvres, il emploie sans cesse, pour instruire l'ignorance et confondre la mauvaise foi, une force de raisonnement qui est un des caractères les plus reconnus dans l'Évangile. A son exemple, ses disciples et les prédicateurs de la foi se sont toujours servis, quand il fallait, des

notions simples que nous pouvons tirer de notre seule intelligence, afin de nous élever ensuite à celle de la révélation. J'invite donc le lecteur de bonne foi, qui, ayant vraiment quelque philosophie, n'a d'autre tort que de ne pas en faire un usage réfléchi, à considérer avec quelque attention, et seulement comme philosophe, les observations suivantes, dont les conséquences s'étendent sur tout ce qui a été dit jusques ici, et sur tout ce qui sera dit encore.

Telle est la disposition naturelle de l'esprit humain, et le pouvoir naturel des objets sensibles, que pour nous le monde présent est comme une réalité, et le monde à venir comme une illusion. Eh bien! ce devrait être tout le contraire, et il suffit, pour s'en convaincre, de croire en effet à ce monde futur qui attend notre ame, et où son sort ne changera plus; et c'est la croyance que je suppose toujours dans les lecteurs avec qui je m'entretiens. C'est le présent qui est illusion, et l'avenir qui est réalité. A proprement parler, le temps n'est rien en lui-même; car il passera sans retour, et tout ce qui passe est néant pour un être immortel. Sous quel rapport le temps est-il donc quelque chose pour nous? Sous celui qui est exprimé par une parole sublime de l'Écriture: c'est qu'il est *le prix de l'éternité: tempus pretium æternitatis*: et comment? parce qu'il nous a été donné pour obtenir un bonheur éternel: et c'est ainsi que Dieu, qui est l'Être par es-

sence, a, dans le temps comme dans la création, fécondé pour nous le néant: car, que restera-t-il du monde? rien que les œuvres de l'homme, qui n'auront pas été pour ce monde. Que restera-t-il du temps? rien que les œuvres de l'homme qui n'auront pas été pour le temps. Tout le reste sera vraiment dans la mort, c'est-à-dire hors de Dieu, en qui seul est la vie. Il n'y a donc rien de plus déraisonnable que de tout rapporter au temps; et si vous voulez comprendre sensiblement combien les rapports du temps sont frivoles même ici-bas, même sans lui opposer l'éternité, que quiconque a vu passer seulement une génération, un espace de vingt années, se rappelle toute l'importance qu'avait pour lui, il y a vingt ans, une foule de choses et de personnes, qui aujourd'hui sont pour lui, comme si elles n'eussent jamais été. Il est hors de doute que cette même importance, attachée aujourd'hui à d'autres choses et à d'autres personnes, sera également nulle, sinon dans vingt autres années, à coup sûr au moins quand il passera de cette vie à l'autre.

La raison conçoit cela et l'avoue; mais voici le faible de la raison: elle ne tient pas contre les impressions actuelles et habituelles; et dès-lors ce qui est compris et avoué, n'est ni senti, ni pratiqué. Il en résulte deux conséquences: l'une, qu'il est déraisonnable d'imaginer que la sagesse éternelle doive agir d'après une raison telle que la nôtre, si faible que le plus souvent elle ne nous

sert de rien à nous-mêmes, et que nos actions en démentent tous les aperçus : l'autre, que cette même raison, si insuffisante pour nous détourner de ce qu'elle même reconnaît pour néant, et pour nous élever à ce qu'elle-même reconnaît pour essentiel, ce besoin d'une force supérieure à la sienne, d'une force qui s'établisse dans l'ame et qui nous mette sans cesse sous les yeux le néant du temps et l'être de l'éternité. Et quelle peut être cette force ? il n'y en a qu'une qui ne peut venir que de Dieu, et qui par conséquent ne peut être que la foi en sa parole ; car le premier effet de sa parole doit être de nous corriger de notre orgueil, d'où viennent toutes nos erreurs et toutes nos fautes. Aussi la première leçon de la foi est de soumettre d'abord cette raison qui nous trompe à cette parole qui ne saurait tromper. — « Quoi ! renoncer à ma raison que j'ai re- « çue de Dieu ! » Tout au contraire, en faire un très-légitime usage, en la soumettant à celui de qui vous la tenez. — « Quoi ! je croirai sans com- « prendre ! » Oui, assurément ; et pour deux raisons sur-ajoutées ici à toutes celles que j'ai déja énoncées : 1° parce qu'il suffit que vous compreniez parfaitement que vous devez croire ; et votre raison va jusques-là ; 2° parce que vous comprendrez quand vous aurez cru, comme il est arrivé aux apôtres, quand ils reçurent l'intelligence. — « Quoi ! ils ont compris et je comprendrai les « mystères ! » non pas l'essence des mystères, qui

est au-dessus de votre entendement; mais l'esprit de ces mystères, qui est fait pour parler à votre cœur. Rien de plus frappant que cet exemple que je vous cite, celui des apôtres : ils voyaient et entendaient, et ne comprenaient rien : eux-mêmes le répètent en vingt endroits. Quand ils eurent reçu l'esprit de foi et d'amour, ils comprirent tout ce qu'ils ne voyaient ni n'entendaient plus. Ils virent la vérité en Dieu, parce qu'ils avaient appris de la foi à aimer Dieu.

Obj. — « Mais, selon vous, il n'y aurait donc « de vérité pour l'homme que dans la conformité « de ses idées avec la loi de Dieu? »

J'en suis convaincu, et à l'examen vous le serez; car sans doute vous ne voulez parler ici que de la vérité morale : c'est la seule qui en mérite le nom. Mallebranche s'est fort trompé, et plus dangereusement qu'il ne croyait, en disant que nous voyons *tout* en Dieu : l'erreur était palpable; mais s'il eût dit que nous ne voyons *la vérité* qu'en Dieu, il aurait eu toute raison. Permis à la présomption un peu ridicule de nos savants de ne faire cas que de leur certitude physique et mathématique, et d'en faire *la vérité* par excellence : tant pis pour eux s'ils ne s'aperçoivent pas que cette *vérité*, qui n'a rien que de fort indifférent à la destinée de l'homme, est passagère, et par conséquent frivole comme les choses qui en sont l'objet. C'est pour cela que Dieu a permis que tout le monde pût arriver à cette vé-

rité-là, seulement avec de la volonté et de l'étude; mais comme il était indispensable que nous fussions avertis de notre dépendance salutaire et nécessaire dans tout ce qui regarde notre sort éternel qui tient à Dieu, il a voulu que la vérité essentielle, celle qui consiste dans nos rapports avec lui, ne pût venir que de lui, et ne fût que la conformité de nos idées avec sa loi, soit celle qu'on nomme naturelle et qui nous vient de lui par la voie de la conscience, soit celle qu'il a révélée par son Verbe, et qui est la perfection et la sanction de la loi naturelle, devenue le remède unique depuis que celle-ci a été si affaiblie et si obscurcie par les ténèbres du péché. Vous ne nierez pas que toutes les vérités morales ne soient renfermées dans la loi de Dieu, tant naturelle que révélée : concluez qu'il n'y a de vérité qu'en Dieu; et cette conclusion du bon sens sera un acte de foi; car c'est lui qui a dit : *Je suis la vérité : Ego sum veritas.*

Obj. — « Et la vérité métaphysique ? »

Vous devez voir que j'oppose ici dans le sens le plus étendu le moral au physique, l'intellectuel au matériel; et dès-lors la métaphysique n'est autre chose que le premier chapitre de la morale. De quoi traite la métaphysique? De la substance spirituelle, soit créatrice, soit créée, de sa nature et de ses attributs : c'est l'antécédent de la morale, qui traite ensuite de la fin et des devoirs de la créature intelligente. Aussi,

comme je l'ai déja plus d'une fois remarqué, la saine métaphysique est par-tout dans les livres inspirés, et les meilleurs livres modernes sur ce sujet ne sont que le développement raisonné des vérités enseignées par le sens intime dans la loi naturelle, ou par l'Esprit-Saint dans la révélation; et tout ce qui les contredit a été reconnu faux en bonne philosophie.

FIN DU SEIZIÈME ET DERNIER VOLUME.





